



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

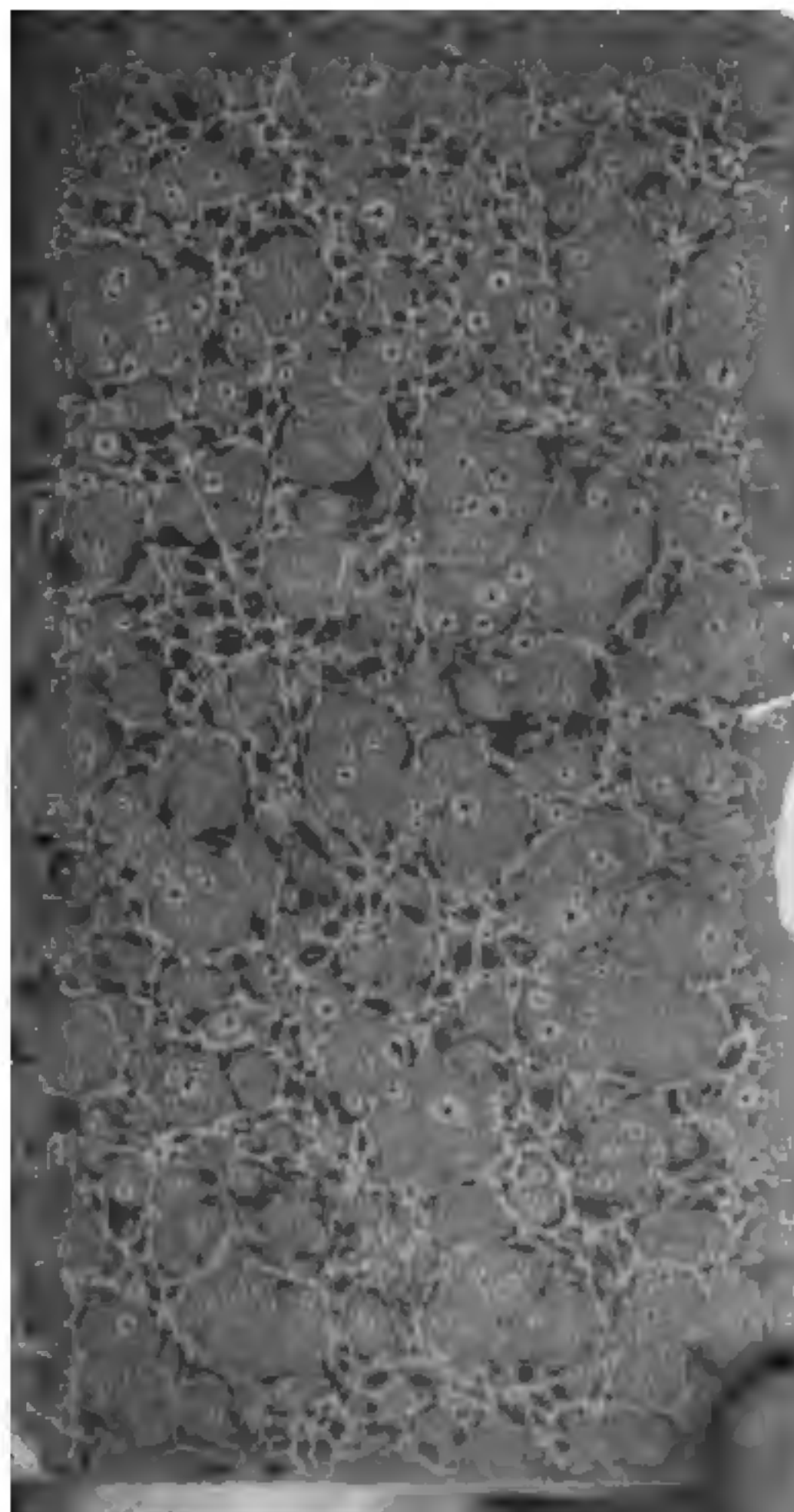
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL.D.,
OF BOSTON,
(Class of 1830).

Received 28 April, 1874.





LE LIVRE
DU
COMPAGNONAGE.

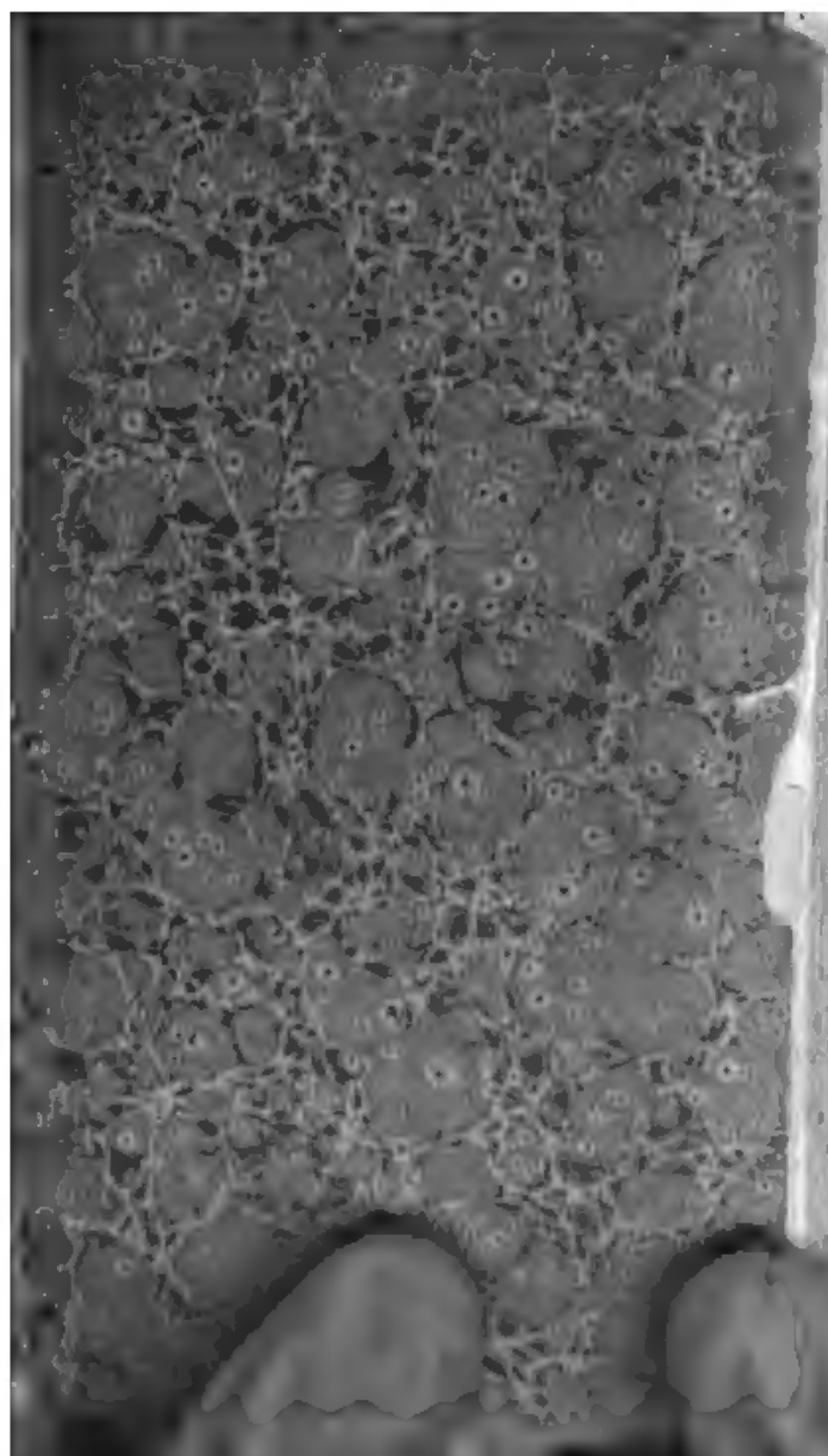
Première Partie.



**THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL.D.,
OF BOSTON.**

(Class of 1830).

—
Received 28 April, 1874.



LE LIVRE
DU
COMPAGNONAGE.

Première Partie.

TROYES.— IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

DIT AVIGNONNAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

Deuxième Edition.

I.

^cPARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR.

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.

Soc 1700.13

1874, April 28.

Bequest of

• Hon. Chas. Sumner
of Boston.
(H.U. 1830.)

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

INTRODUCTION.

A l'apparition de la première partie du *Livre du Compagnonage*, je fus assailli de toutes parts : les observations, les questions, les objections, les accusations les plus contradictoires tombèrent sur moi en même temps. Afin que l'on puisse dorénavant juger mon œuvre et le sentiment qui me l'a inspirée avec plus d'équité, je vais dire d'abord à quelle occasion je conçus et comment je commençai ma mission réformatrice dans le Compagnonage. Ces détails seront oiseux pour quelques-uns ; mais d'autres, je le crois, me sauront gré de les avoir donnés.

Etant parti d'Avignon en 1824, ayant passé par Marseille, Montpellier, Bordeaux, Nantes, etc., je résidais à Chartres en 1826, j'avais alors vingt ans, et, quoique jeune, les animosités, les guerres du Compagnonage, ne souriaient point à ma faible raison. Un dimanche, nous étions quelques camarades réunis, nous nous dédommâmes à table de la monotonie de la semaine ; nous avons chanté bon nombre de chansons, et l'on venait d'en terminer une par le couplet suivant :

« Qui a composé la chanson,
« C'est la Sincérité de Mâcon.

« Mangeant le foie de quatre Chiens Dévorants,
« Tranchant la tête d'un Aspirant,
« Et sur la tête de ce capon
« Grava son nom d'honnête Compagnon. »

Ce couplet singulier, le ton vigoureux avec lequel il fut chanté, produisirent sur moi une impression pénible que je ne pris aucun soin de cacher. Quoi ! me dit l'un des camarades, vous ne trouvez pas notre chanson jolie ? — Je trouve détestable. — Êtes-vous bien capable en faire une pareille. — Je ne m'en vante pas. Ce petit incident n'eut pas d'autre suite ; mais le couplet qui l'avait provoqué me fit penser sérieusement : je fis un examen de toutes les chansons, des anciennes comme des nouvelles, et je vis qu'elles poussaient également la haine, et causaient la plupart des batailles. Je pouvais, me disais-je en moi-même, produire quelques chants d'un caractère opposé à ceux dont on a fait jusqu'à ce jour un trop commun usage ; si je pouvais substituer à un ordre brutal quelque chose de tout au moins civique, cela ne manquerait pas d'avoir une certaine portée : voyons, essayons ; et je débutai par l'hymne à Salomon, dont voici les premiers vers :

« Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse
Avec ardeur accompagnez ma voix.
De Salomon, etc. »

On trouvera que je fais, dans cette chanson, Salomon une espèce de dieu, et cependant si la compare aux chansons à la mode que je

lais détrôner, on verra qu'elle était un ogres.

On sera peut-être tenté de me demander si l'instruction soutenait mon audace, si je connaissais les principes de la langue française et les règles de la versification. Non. J'ignorais toutes ces choses que j'ignore encore en partie; mon instruction était celle de tous les enfants de mon village, Morières, lieu dépendant d'Avignon, et sis au pied d'une colline chargée de vignes et d'oliviers. Mes vers étaient donc ou trop longs ou trop courts, mes rimes mal entrelacées et mal accolées; je ne savais ce que c'était que césure, hémistiche, hiatus, etc. Tout allait au hasard, et vraiment je n'étais pas content de ma besogne, je sentais qu'il y manquait quelque chose, mais je ne savais quoi; je ne pouvais le définir.

Je quitte enfin la ville de Chartres, je passe à Paris, à Châlons, et j'arrive à Lyon où mes confrères me portent à la tête de ma Société; de là je pars pour mon pays d'où je m'éloigne une seconde fois avec tristesse, et je retourne à Paris. Malgré mes déplacements, malgré mes agitations et mes chagrins que je passe sous silence, je n'avais point oublié mon projet de réforme, j'avais composé cinq ou six chansons et refais mes deux premières, car j'étais parvenu, en lisant des tragédies, à comprendre le mécanisme des vers.

Après un séjour assez long dans la capitale, je crus qu'il était temps de faire imprimer mes chansons de Compagnons; je communiquai mon dessein à mes confrères, les uns me riaient au nez, les autres disaient qu'une telle chose

n'avait jamais été faite et ne devait jamais se faire : chacun me faisait une réponse plus ou moins singulière; il fallait de la patience et de la persévérance, et j'en avais. Aussi, sur le nombre des Compagnons de Paris, trente-trois m'appuyèrent, et un petit cahier fut imprimé. J'avais eu le soin d'intercaler des notes entre les chansons afin de faire lire au moins ce qui n'était pas encore possible de faire chanter; je plaçai également en tête du recueil les noms de tous les souscripteurs; je savais la puissance que cela devait avoir. Ce cahier fut répandu par toute la France, et grâce à l'imprimerie, un commencement de publicité fut heureusement introduit dans le Compagnonage ¹.

Deux ans plus tard je fis imprimer un second cahier, et cette fois le nombre des souscripteurs avait doublé.

On ne voyait plus rien d'étrange dans l'impression de telles chansons; ce dernier recueil devait renfermer quelques idées plus progressives; je sentais qu'il ne fallait rien brusquer et pourtant marcher en avant; quelques Compagnons comprirent alors le but que je voulais atteindre.

De l'année 1833 à l'année 1836, j'éprouvai malheur sur malheur; mais à partir de cette dernière époque surtout, je fus si gravement malade que je craignis ne pas pouvoir prolonger ma vie et rendre mon œuvre suffisamment utile; je ne me laissai cependant pas abattre; et à travers des misères et des souffrances horribles, j'écrivais de temps en temps quelques

¹ C'était en 1834.

pages. Après avoir gardé trois ans le silence, je fis passer aux Compagnons du tour de France, mes confrères, une lettre ¹ dont voici quelques lignes :

« Mes chers pays, mon premier et mon second cahier de chansons sont épuisés, et cependant tous les jours des Compagnons m'en demandent et je ne puis leur en donner et les satisfaire; je pense à les réunir tous deux, et à former, en ajoutant plusieurs choses, un volume de cent cinquante pages: pour mettre ce projet à exécution, je vous propose de souscrire pour chacun deux francs, et chaque souscripteur recevra, en échange de son déboursé, deux exemplaires de ce nouvel ouvrage..... Que dans la France entière la Société se remue; que la souscription se fasse largement et promptement, et vous saurez plus tard, au résultat de l'entreprise, combien sa portée était grande, etc., etc. » Les Compagnons des villes d'Auxerre, de Châlons, de Lyon, d'Avignon, de Marseille, de Nîmes, de Montpellier, de Béziers, de Toulouse, de Bordeaux, de La Rochelle, de Nantes, de Tours, de Chartres et de Paris répondirent à mon appel: le temps avait marché, je pouvais donc exprimer de plus en plus ma pensée. Ce livre, me disais-je, renfermera d'abord une adresse aux Compagnons de ma Société; je ne puis encore m'adresser directement qu'à ceux-là. Mes deux cahiers de chansons, auxquels j'ajouterai quelques nouveaux morceaux, suivront immédiatement; après le chant viendront

¹ Elle était datée du 21 mai 1839.

s d'une utilité réelle, tels que proportions, dialogues sur l'architecture de la gravité à la pensée, et la direction de l'étude et du travail; je parlerai de Salomon et de ce temple d'où tous les compagnons veulent être sortis. La notice sur de blesser en cet endroit quelques susceptibilités, aussi je ne place là cette notice sur l'ablant, mais mon esprit et ma conscience disent impérieusement qu'il faut oser, et oser: après avoir agité par cette notice, je cherai de calmer par la rencontre de deux êtres, scène où mes principes seront exposés, ver le plus de clarté possible. Quelques notes termineront ce volume, qui, s'adressant d'abord à une seule Société, étendra toujours plus ses limites et sa portée, et parlera enfin à tout le monde.

Tel était mon projet, et tel, dans le cours de l'année 1839, je l'ai exécuté; j'ai, par exemple, dépassé ma promesse, en donnant au tome plus d'étendue que j'étais convenu de donner, et mes souscripteurs, désappointés au bord, sont de jour en jour plus satisfaits de mon œuvre.

J'ai eu pourtant à soutenir une lutte d'opinion, le premier, le seul qui eût osé à dire des choses barbares, absurdes, et presque justifiées par la tradition; je devais naturellement

1 Ils pensaient que ce livre devait être un chef-d'œuvre de modestie, et de choses relatives à la religion, et de ce côté là je les ai trompés avec la meilleure intention du monde.

uer les passions et les préjugés, et provoquer une agitation immense. Cela devait être, cela a été; on verra dans la seconde partie de ce livre des lettres qui feront comprendre combien ma position était mauvaise, elle s'est, je dois le dire, beaucoup améliorée. Bon nombre des Compagnons qui m'avaient combattus me donnent la main en ce moment, et nous ferons tant et tant, que le Compagnonage rentrera dans une voie nouvelle et il devra son progrès aux compagnons eux-mêmes.

Eh! qui sont ceux qui auraient daigné s'occuper du Compagnonage; n'était-il pas méprisé, bafoué de tout le monde? et s'il s'est écarté de son principe; s'il a fait ensuite une trop grande halte dans la boue et dans le sang, à qui la faute? Doit-on gronder l'aveugle de ce qu'il ne voit pas clair! Ne vaut-il pas mieux lui rendre, si cela est possible, par une opération délicate et des soins continus, la faculté dont il est privé et dont il souffre plus que personne? La plupart de ceux qui se donnent comme moralistes ou éducateurs des peuples, il faut le dire, aiment mieux nous brutaliser que de nous ouvrir les yeux de l'intelligence; je remarque en eux plus d'orgueil que de bon vouloir, plus d'amour-propre et de vanité que de véritable dévouement.

Je reproduirai ici la lettre que j'adressai à M. Rivière-Cadet, qui dans la *Démocratie Lyonnaise*, journal dont il était rédacteur en chef, m'avait prêté un loyal appui :

« Le Compagnonage, disais-je, a des mœurs, des habitudes toutes particulières, il forme un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure, et

de leurs tableaux les diverses confréries nitents, blancs, bleus, gris, etc.; mais du agnonage il n'en est point question : pour-
cela ?

es académiciens, exécuteurs testamentaires
hes philanthropes, ont souvent mis au con-
des questions plus ou moins graves; ils
nt appitoyés jusqu'aux larmes, sur les
s de l'Amérique et de l'Afrique, qu'il faut
dre sans doute, et n'ont point pensé aux
agnons, leurs compatriotes, qui se battent
leurs yeux, et font rejaillir jusque sur
habits, le sang le plus chaud et le plus
eux. Pourquoi cette sollicitude pour les
et cette indifférence pour les autres, ils
pourtant également esclaves, qui des hom-
qui des préjugés ?

es journaux, tout préoccupés de la politique
s faits du jour, ont laissé là aussi le Com-
onage, cependant on parle de réformes;
peut-on en introduire d'utiles et de du-
s dans les états si l'on n'a pas auparavant
ré l'esprit, adouci les mœurs de toutes les
es qui les composent. Je reconnais néan-
s que quelques-uns d'entre eux ont donné
conseils aux Compagnons, mais un peu
d'autres leur ont prodigué des insultes
sières, ou se sont adressés aux députés pour
oquer des lois de proscription ! Quoi ! on
nvoquer la rigueur et la violence contre
associations d'ouvriers que les siècles nous
ransmises ? Croit-on qu'un article de loi
se improviser d'autres mœurs, et guérir le
profond que je déplore autant que qui que
ait ? Désabusez-vous, vous qui voulez sin-

rement le bien et prétendez, non sans raison, l'estime des ouvriers. Craignez, en les dénonçant, de les aigrir, et, à part cela, d'aggraver leur condition et leur misère.

« Les gouvernements auraient sans doute dû intervenir; ils pouvaient opérer de grandes modifications, et cela sans violence; il ne fallait que jeter un bon livre dans toutes les écoles primaires et laisser au temps le soin d'achever la besogne. Mais les gouvernements ont-ils bien eu la pensée de rétablir la paix entre tous les travailleurs? N'ont-ils pas trop souvent, comme on les en accuse, vus dans ces querelles quelque chose de bon, et ne se sont-ils pas dit tout bas : « Si tous ces jeunes hommes si laborieux, si ardents, si belliqueux, « n'étaient plus préoccupés de rivalités mesquines, incessantes, leur activité aurait besoin « d'un autre aliment; ils étudieraient davantage les hommes et les choses; ils pénétreraient en esprit dans les combinaisons les plus hautes et les plus profondes; ils verraient comment les affaires des états sont conduites, les intérêts généraux et particuliers défendus et protégés; et tout cela ne nous serait peut-être pas avantageux, on pourrait nous en mander des comptes difficiles à rendre, « cause de toutes ces considérations puissantes, les Compagnons font bien de se battre; « nous faire ¹, » et ils ont laissé faire. Ce

¹ J'avais l'intention de supprimer de ma lettre à M. F. Cadet tout ce qui se rapporte aux gouvernements; mais, peu de jours avant de mettre sous presse, dans un ministère, le *Messenger*, un article qui m'a fait d'idée à cet égard; de cet article je ne donne ici

ont mille fois, par l'intermédiaire des mes et des magistrats, empoigné, jugé, en prison et même aux galères de tous ces Compagnons. Mais qu'a-t-on fait pour éclairer et les rendre plus sages? Rien, on les a punis pour s'être battus, cela est vrai; mais a-t-on fait quelque chose de sérieux, de réel pour les empêcher de se battre? Non.

« Ayant examiné attentivement, et n'ayant vu partout qu'indifférence profonde sur un sujet si important, j'ai cru qu'une mission à remplir était là, et quoique pauvre et peu instruit, j'ai osé me l'attribuer; je ne m'en repents pas. Après un travail long et pénible je vois mes efforts couronnés de quelques succès, des yeux fermés à la lumière s'ouvrent insensiblement, des relations d'estime et d'amitié s'établissent entre les membres éclairés de Sociétés trop longtemps ennemies, et je m'en réjouis, etc., etc. »

Voilà presque toute la lettre que j'adressai à M. Rivière Cadet, et qui fut insérée dans le n° du 5 avril 1840 du journal *La Démocratie Lyonnaise*, qu'il dirigeait alors; il y avait peut-être un peu d'humeur dans mes paroles,

quelques lignes : « Mais là où le vrai danger commence, c'est quand au lieu de s'adresser aux intérêts de l'ouvrier, on s'adresse à son amour-propre, quand on essaie de lui persuader qu'il est aussi intelligent que ceux à qui il obéit, et qu'il pourrait aussi bien que les plus habiles accomplir la tâche de conduire et de diriger. A ce moment, en effet, on fait disparaître la seule cause réelle et LÉGITIME de sa soumission et de son OBEÏSSANCE, QUI, ENCORE UNE FOIS, EST L'INFÉRIORITÉ INTELLECTUELLE. » D'après ce raisonnement absurde, si les ouvriers n'avaient point l'infériorité intellectuelle, ils devraient légitimement ne plus obéir; comment veut-on que ceux qui osent émettre de tels principes ne soient pas les ennemis des lumières et du progrès..... l'avenir le épouvante.

comme ami des hommes et qu'il n'est que s'imposer une grande tâche, à travers mille périls, la couronner, à terme, m'en excusera sans peine. Les membres des Sociétés opposées, et qui prouvent que le progrès marche : il en est en effet.

Compagnon La Fidélité, et Nantais Prêt à faire, à propos de mon livre, des lettres où mes doctrines fortement appuyées, Vendeur de pierre, et des membres de plusieurs Sociétés de Devoirs divers m'ont écrit aussi, et quoique leurs opinions diffèrent quelquefois des miennes, je vois avec plaisir qu'il y a une raison est en eux, et qu'ils désirent des améliorations dans le Compagnon. Les amis m'ont adressés plusieurs

tous les yeux du lecteur, avec les que je leur fis : on verra jaillir la lueur du choc de la discussion.

Je continuerai toujours avec reconnaissance les observations que l'on pourra m'adresser ; je prie seulement les Compagnons à lire mes préventions, à considérer combien il est difficile de venir le premier, au milieu des prétentions diverses, porter la paix et de régénération.

La nouvelle édition de ce livre a été adressée à la Compagnie seulement, et il était impossible d'obtenir quelque résultat en s'y prenant d'une autre manière.

Le premier fut d'abord l'arrangement de cet arrangement était, pour l'homme à comprendre, l'indication claire de la marche progressive, qu'après beaucoup réfléchi j'avais dû adopter et qui produisit le premier effet, l'effet le plus dénotant produit, je crois pouvoir classer, dans la nouvelle édition, les matières dans un ordre qui paraîtra plus méthodique à la même époque pour nos lecteurs. Ainsi, après cette introduction, viendra la notice sur le Compagnon, que j'ai augmentée passablement, — la rencontre de deux frères, — les chansons des Compagnons feront suite, et les choses qui se rapportent au dessin termineront ce premier volume. Il sera suivi d'un second, dans lequel se trouvera : la correspondance des Compagnons — des chansons progressives, — un

et les notes qui s'intercalaient aux chansons seront supprimées, la rencontre de deux frères et la notice sur le Compagnon les ayant rendues inutiles.

dialogue sur la versification, — un dialogue sur le système métrique, et un article intitulé Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être. J'espère que ceux pour qui je fais cet ouvrage comprendront que j'agis dans leurs véritables intérêts.

Non, je ne crains plus, Compagnons mes frères, quel que soit votre état et votre Devoir de m'adresser à vous tous. Comprenez qu'il est de notre intérêt de ne plus nous battre, et d'établir entre nous des rapports larges et fraternels; pensez qu'on nous accuse d'être des barbares, des brigands, des assassins, et d'entraver la civilisation dans sa marche et dans ses progrès. Les riches et les puissants augurent mal de notre discernement, de notre capacité, et nous contestent, non sans quelque raison peut-être, l'exercice des droits civils et politiques. La masse du peuple, elle-même, se ressent d'un jugement rigoureux que l'on porte sur nous. Si nous voulons calmer le juste mécontentement de nos frères en travail, si nous voulons mériter le respect et l'estime de ceux qui possèdent la fortune publique et tous les droits les plus puissants, si nous voulons approcher d'eux et être vraiment considérés comme leurs égaux, ne nous repoussons plus les uns les autres; car si nous nous repoussons, on est en droit de nous repousser de même.

Croyons à la raison, soumettons-nous à sa puissance, et n'allons plus, Don Quichottes nouveaux, chercher des aventures et frapper le passants sur la route; ne nous faisons plus peulés uns les autres; que tous les Compagnons puissent voyager avec sécurité, assurés de n

trier partout que des amis avec lesquels sympathise, avec lesquels on échange des d'amitié et de mutuels secours.

Je vous recommande aussi de ne pas être vains de notre titre de Compagnon ; celui qui vient de recevoir les galons de laine du caporal ne regarde quelquefois plus le simple soldat, son camarade, et alors nous trouvons le nouveau caporal sot et ridicule ; j'ai vu de nouveaux Compagnons être très-fiers, très-haut envers les Affiliés et les Aspirants ; ils sont, en ce cas, sots et ridicules au même degré que le caporal dont je vous ai parlé.

A quelque ordre que nous appartenions, point de vanité fade, point d'orgueil aristocratique ; quelle que soit la place que nous occupons dans la Société, remplissons-la avec exactitude et sans ostentation. Soyons justes, et traitons nos subordonnés en amis et en frères ; que les exemples que nous donnons puissent être suivis dans tous les temps et dans tous les lieux.

Je ne terminerai pas cette introduction sans remercier la *Revue du progrès*, le *Corsaire*, le *Capitole*, le *National*, la *Quotidienne*, le *Censeur de Lyon*, le *National de l'Ouest*, l'*Ere Nouvelle d'Aix*, la *Démocratie Lyonnaise*, l'*Atelier*, la *Ruche Populaire*, le *Journal des Débats*, de l'appui tout fraternel qu'ils m'ont prêté ; je compte encore sur eux et sur d'autres journaux, qui, je l'espère, finiront par comprendre l'importance de ma mission, et voudront bien donner un peu la main pour l'accélérer vers son terme et ses résultats.

Je remercie aussi George Sand de m'avoir appelé auprès d'elle, et de m'avoir fourni, avec le

concours de deux personnes généreuses, les moyens de faire, selon mon désir, un second et rapide tour de France.

Je remercie également MM. Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Lamartine, des lettres obligeantes qu'ils ont eu la bonté de m'adresser. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire, mais d'une action toute sociale; les lettres de ces hommes, quelquefois opposés de doctrines, mais toujours nobles et grands par le cœur, par l'âme et le sentiment, ne sont point des banalités destinées à flatter un amour-propre sans but; elles sont un encouragement raisonné, une adhésion, un appui réel à ma tentative de rapprochement et de paix. Je sens que les Compagnons liront avec plaisir des lettres émanées des sommités de la société française, sommités qui ne croient pas se déshonorer en abaissant leurs regards sur nous pauvres travailleurs. C'est avec cette certitude que je les place à la suite de cette introduction, qu'elles semblent compléter.

Puisse cette édition revue avec soin et considérablement augmentée, être accueillie avec sympathie, et produire une partie du bien que je souhaite.

AGRICOL PERDIGUIER.

Paris, 25 juin 1841.

A l'Auteur

DU

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

Je ne puis que vous féliciter, Monsieur, des bons sentiments qui vous animent et du courage que vous mettez à remplir une tâche pénible. Ramener les ouvriers au devoir de la religion et de la paix, sans rien prendre sur leur liberté et leur indépendance, serait certainement l'œuvre d'un bon citoyen. Votre petit livre est utile et bon, les chansons sont à la portée du peuple : il me semble pourtant que, dans quelques couplets, on pourrait retrancher quelque chose.

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes remerciements sincères et l'assurance de ma considération.

CHATEAUBRIAND.

27 novembre 1840.

Au Même.

Monsieur, c'est bien loin de Tours que votre lettre m'est envoyée, sans le petit volume que vous avez bien voulu y joindre. Pour vous remercier de cet envoi, je n'ai pas, au reste, besoin de votre ouvrage ; car, dès qu'il a paru, je me le suis procuré et l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Je porte un trop vif intérêt aux classes laborieuses pour ne pas suivre leurs progrès avec attention ; votre livre, par ce qu'il renferme de prose et de vers, est un témoignage de ces progrès, qui, j'espère, iront toujours

croissants. Je ne vous dissimule pas que, dans le compagnonage, je vois encore bien des lacunes et bien des inconvénients ; mais il offre la garantie d'associations plus régulières, plus morales, et d'où pourront disparaître un jour les germes de discord qui fomentent encore trop souvent les associations actuelles. Que les cœurs généreux, que les hommes éclairés et de bon sens, comme vous, Monsieur, se chargent d'instruire comme vous le faites les compagnons des différents ordres, et le mieux naîtra bien vite de tout le bien que vous aurez fait.

Recevez mes remerciements, Monsieur, et l'assurance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

5 août 1840.

Au Même.

Je viens de lire, Monsieur, le *Livre du Compagnonage* que vous avez bien voulu m'envoyer, et m'empresse de vous en adresser mes sincères félicitations. Cet ouvrage, plein d'intérêt et d'une utilité réelle, ne peut manquer d'atteindre le but vers lequel vous marchez : l'extinction des haines qui visent les différents corps d'états. C'est là une noble tâche ! Honneur à celui qui emploie ainsi ses heures de repos et son intelligence !

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée

LAMARTINE

Paris, 28 novembre 1840.

Au Même.

En travaillant, Monsieur, avec une persévérance si louable, à réformer les abus du compagnonage, vous accomplissez certainement une des œuvres les plus utiles qu'on pût aujourd'hui se proposer.

les aveugles, les sauvages habitudes conservées ici parmi les compagnons, comme une ancienne barbarie, sont trop opposées à la fois aux idées et aux mœurs de la société présente pour que votre zèle n'ait pas plus ou moins obtenu le succès souhaité de tous les gens. Il s'agit en ceci, pour les ouvriers, de leur faire sentir le sentiment de leurs devoirs, comme hommes et comme citoyens, les portera d'eux-mêmes à être dignes de la place qui leur est due dans la société, en substituant à l'antagonisme qui les a divisés trop long-temps un véritable lien fraternel. L'union, qui fait la force, est l'amour, de la douce charité d'où émanent tous les biens. Lorsqu'on marche en un chemin difficile, si l'on veut arriver au gîte, il ne faut se heurter, mais se donner la main.

Je suis, Monsieur, l'assurance de ma parfaite reconnaissance et de mon affectueux dévouement.

F. LAMENNAIS.

2 décembre 1840.

NOTICE

SUR

LE COMPAGNONAGE.

ORIGINE DES PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

Le Compagnonage reconnaît trois fondateurs principaux; il forme plusieurs *Devoirs* et se divise en un grand nombre de Sociétés.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dits les *Loups*, les menuisiers et les serruriers du *Devoir de Liberté*, dits les *Gavots* reconnaissent Salomon : ils disent que ce roi, pour les récompenser de leurs travaux, leur donna un Devoir, et les unit fraternellement dans l'enceinte du Temple, œuvre de leurs mains.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons saints*, dits les *Loups-Garoux*, les menuisiers serruriers du Devoir, dits les *Dévotants*, tendent aussi être sortis du Temple : *maître Jacques*, fameux conducteur de travaux cet édifice, les aurait fondés.

Les charpentiers, *Compagnons passés Drilles*, se donnent la même origine que les précédents; ils seraient donc sortis du T

Père Soubise, savant dans la charpenterie, leur fondateur.

Sociétés que je viens de nommer ont fait ou ont servi de prétexte à la naissance d'une infinité d'autres Sociétés. Le Compagnon s'est accru.

enfants de Salomon, divisés d'abord en corps, en forment quatre aujourd'hui. Des entiers, s'étant dits dans le principe *Re- de Liberté*, puis *Compagnons de Li-*, ont voulu se mettre à côté d'eux.

Enfants de maître Jacques, qui ne s'appellent aussi que trois corps, se sont donnés librement des auxiliaires. Les menuisiers ont reçu les tourneurs, et les serruriers ont reçu les serruriers. D'autres adjonctions ont été faites. Les billandiers, les forgerons, les maréchaux, les charpentiers, les tanneurs, les corroyeurs, les chaudronniers, les teinturiers, les ferblantiers, les couteliers, les selliers, les cloutiers, les tonneliers, les vanniers, les doleurs, les chapeliers, les bottiers, les cordiers, les tisserands, les cordonniers et les cordonniers, les uns loyaux, les autres par fraude, sont tous devenus enfants de maître Jacques.

Il paraît se tromper étrangement que de croire que l'auteur a voulu faire une satire contre les anciens noms de ce fondateur, en mentionnant tant de noms d'état qui se sont introduits parmi eux. Ce n'est franchement que j'estime autant un honnête boulanger et un honnête cordonnier qu'un menuisier et qu'un tailleur de pierre, si ils sont honnêtes aussi.

Enfants du Père Soubise se composaient

d'un seul corps d'état ; ils en embrassent à présent : les charpentiers ont reçu les menuisiers et les plâtriers.

De nos jours donc, comme on peut le voir, le Compagnonage se compose de presque tout le corps d'état. Je ne prétends pas ici tracer l'histoire, mais je donnerai quelques détails qui le feront suffisamment connaître. Détails qui seront toutefois précédés de quelques pages sur les trois fondateurs : Salomon, Jacques et Louis. Qu'on ne perde pas de vue que je parle au public et surtout aux Compagnons, qui, pour la plupart, possèdent peu de livres.

Salomon ¹.

Salomon, troisième roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant Christ. Le nom de Salomon ou *Pacifique* fut donné par son père, et celui de Jéhu qui signifie *aimable au Seigneur*, par le prophète Natham. Il fut sacré du vivant de son père et lorsque la mort de ce prince lui eut donné le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias, son propre frère, dont un grand nombre avait soutenu les prétentions au trône ; il se débarrassa aussi, et cela d'après les dernières recommandations de son père, de Joab, assassin d'Abner et d'Hamasa. Après ces exécutions, très-ordinaires dans les pays de despotisme, le règne de ce prince s'affermir et il épousa alors la fille de Vaphrès, roi d'Assyrie.

¹ J'emprunte ce que je dis sur Salomon à la Bible.

Très peu de temps après son mariage, Salomon, qui avait alors vingt ans, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le Seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait; il demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui accorder en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse; on sait avec quelle habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût coupé en deux et partagé entre elles : l'une exigeait sa part, l'autre l'abandonnait, ce qui la fit reconnaître pour la véritable mère. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses Etats, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse. Il consacra à cette construction des sommes énormes, qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Il fallut pour l'achever sept ans et demi, et des ouvriers innombrables.

Salomon, dit la Bible, envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire : « Comme tu as fait avec David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour lui bâtir une maison, fais de même avec moi. Je m'en vais bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu. Or, la maison que je m'en vais bâtir sera grande; car notre Dieu est grand au-dessus de tous les dieux. C'est pourquoi envoie-moi maintenant quelque homme qui s'entende à travailler en or, en argent, en airain, en fer, en écarlate, en pourpre, en cramoisi, et qui sache graver, afin qu'il soit avec les hom-

is que j'ai avec moi en Judée et à
 lesquels David, mon père, a prépa-
 ré-moi aussi du Liban des bois de
 e sapin et d'algumin; car je sais que
 leurs s'entendent bien à couper les bois
 in; et voilà que mes serviteurs seront
 à tiens. Et qu'on m'apprête des bois en
 : quantité, car la maison que je m'en
 bâtir sera grande et merveilleuse. » Et
 a, roi de Tyr, répondit par écrit et dit :
 si soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a fait
 ieux et la terre, de ce qu'il a donné au roi
 id un fils sage, prudent et intelligent, qui
 t bâtir une maison à l'Eternel. Je t'envoie
 oc maintenant un homme expert et habile,
 chant travailler en or, en argent, en airain,
 i fer, en pierre, en bois, en écarlate, en pour-
 re, en fin lin et en cramoisi, et sachant faire
 utes sortes de gravures et de dessins, de toutes
 choses qu'on lui proposera, avec les hommes
 experts que tu as. Nous couperons du bois du
 Liban autant qu'il t'en faudra, et nous les met-
 trons par radeaux sur la mer de Japho, et tu
 les feras monter à Jérusalem. » — Le roi Salo-
 mon fit une levée de gens sur tout Israël; elle
 fut de trente mille hommes; il en envoya dix
 mille au Liban chaque mois. Tour à tour ils
 étaient un mois au Liban et deux mois en leur
 maison, et Adoniram était commis sur cette
 levée. Salomon fit aussi une levée de cent cin-
 quante-trois mille ouvriers étrangers, soixante
 dix mille qui portaient les faix, quatre-vingt

Cet homme expert et habile est sans doute cet autre Bti
 que l'on considère comme l'un des architectes du temple.

... six cents commis qui avaient charge de l'ouvrage, lesquels commandaient dix peuples employés à ce travail. Par le commandement du roi, on amena de grandes pierres de prix et toutes taillées pour faire les fondements du temple, de sorte que les ouvriers ailleurs de pierre et autres de Salomon et Hiram taillèrent et préparèrent les pierres et les bois; puis ils bâtirent, ils élevèrent et ils décorèrent de toutes manières le temple le plus grand, le plus riche de l'univers.

Salomon ayant ainsi prouvé sa reconnaissance à Dieu dont il tenait la sagesse, songea à se faire plusieurs palais d'une étonnante richesse; il éleva des murailles autour de Jérusalem, et embellit ou fortifia plusieurs villes. Il mit à un tribut les misérables restes des nations qui avaient jadis possédé la Judée; il étendit ses relations commerciales de ses sujets, et fit son royaume florissant au-dedans et respectable au-dehors. Parmi les monarques qu'attirèrent de lui sa haute réputation, l'Écriture sainte distingue la reine de Saba ou du Soudan qui vint le visiter vraisemblablement l'année où le temple fut achevé.

Le roi de Saba

quelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, il s'abandonna, pour leur plaire, au culte d'idoles. La volupté, en dégradant son cœur, obscurcit sa raison, et son règne ne fut plus qu'une longue suite de turpitudes. Il put prévoir, dans ses derniers jours, que son royaume après lui serait divisé, et ce fut au milieu de ces craintes qu'il expira, âgé de 58 ans; il avait régné quarante.

Salomon a composé le *Cantique des Cantiques*, l'*Ecclésiaste*, et d'autres ouvrages très poétiques et philosophiques. Il fut regardé comme le type de la sagesse orientale; il est encore de nos jours vénéré de toute l'Asie, on le nomme le *glorieux Soliman*. On peut croire, Salomon eut des vertus et de grandes qualités qui lui appartenaient en propre : c'est ce qui lui valut l'amour des peuples. Ses défauts et ses vices, dans le pays où il régnait, étaient attachés à sa condition de roi. Son royaume a été partagé après lui; mais c'est le destin de tous les plus puissants monarques de n'avoir point de postérité légitime, et de laisser leurs vastes États morcelés ou asservis : ainsi César, Alexandre, Charles XII et Napoléon.

Maître Jacques.

Maître Jacques est un personnage peu connu; chaque Société a fait sur son compte une histoire plus ou moins invraisemblable; il est une pourtant qui jouit d'un assez grand crédit auprès de beaucoup de Compagnons de Devoir. C'est de celle-là que j'extrais, sans changer un mot, les détails qu'on va lire.

Maître Jacques, un des premiers maîtres de son et collègue d'Hiram, naquit dans une petite ville des Gaules nommée Carte, aujourd'hui Saint-Romili, située dans le midi; c'était fils de Jacquin, célèbre architecte) il se livra à tailler la pierre; dès l'âge de seize ans il quitta sa famille; il voyagea dans la Grèce, alors le centre des beaux-arts, et se lia étroitement au philosophe.... d'un homme distingué, lequel lui apprit la sculpture et l'architecture; il devint bientôt célèbre dans ces deux parties.

Après avoir appris que Salomon avait fait un appel à tous les hommes célèbres, il passa en Palestine, et de là à Jérusalem; il ne fut pas tout d'abord distingué parmi les ouvriers; mais lorsqu'il eut reçu du premier maître l'ordre de faire des colonnes, il les sculpta avec tant d'art et de goût qu'il fut reçu *maître*. » On place une très-longue énumération de tous les travaux qu'il fit dans le temple, puis on ajoute : Maître Jacques arriva à Jérusalem à l'âge de vingt-six ans; il y demeura très-peu de temps après la construction du temple; plusieurs maîtres désirant retourner dans leurs pays, quittèrent Salomon comblés de bienfaits.

Maître Jacques et maître Soubise revinrent dans les Gaules; ils avaient juré de ne jamais se séparer; mais bientôt, maître Soubise, dont le caractère était violent, devint jaloux de voir cependant que maître Jacques avait acquis de nombreux disciples, et de l'amour qu'ils lui portaient, se sépara de lui et choisit d'autres disciples. Maître Jacques débarqua à Mar-

et maître Soubise à Bordeaux. Avant
commencer ses voyages, maître Jacques
voisit treize Compagnons et quarante dis-
s; un d'eux le quitta, il en choisit un
re; il voyagea pendant trois ans, laissant
tout le souvenir de ses talents et de ses
rtus.

Un jour s'étant éloigné de ses disciples il
fut assailli par dix disciples de maître Sou-
bise, qui voulaient l'assassiner, et, voulant
se sauver, il tomba dans un marais, dont les
Jones l'ayant soutenu le mirent à l'abri de
leurs coups; pendant que ces lâches cher-
chaient le moyen de parvenir à lui, ses dis-
ciples arrivèrent et le délivrèrent.

Il se retira à Sainte-Beaume. Un de ses dis-
ciples, nommé par plusieurs Jéron, par d'au-
tres jamais, le trahit et le livra aux discip-
les de maître Soubise. Un matin, avant le le-
ver du soleil, maître Jacques était seul, en priè-
re dans un endroit accoutumé, le traître y v-
int avec ses bourreaux, lui donna, comme
c'était sa coutume, le baiser de paix, qui fut le si-
gnal de la mort, alors cinq scélérats tombèrent
sur lui et l'assassinèrent de cinq coups de
épées.

Ses disciples arrivèrent trop tard
pour recevoir ses derniers
vœux, dit-il, Dieu l'a voulu
ainsi, pardonne à mes assassins, je vous dé-
fends de les poursuivre : ils sont assez mal-
heureux.

Plusieurs parties de la légende que je trans-
cris ont été rapportées par un examen sérieux; il suffit de ra-
pporter que l'île de Marcelline n'a été fondée que 800 ans
après la mort de Jésus-Christ, et que celle de Bordeaux environ 300.

« **Un jour ils en auront le repentir. Je donne
mon âme à Dieu, mon créateur, et vous, mes
amis, recevez le baisé de paix. Lorsque j'au-
rai rejoint l'Etre suprême, je veillerai encore
sur vous; je veux que le dernier baisé que je
vous donne vous le donniez toujours aux
Compagnons que vous ferez, comme venant
de leur père; ils le transmettront de même à
ceux qu'ils feront; je veillerai sur eux comme
sur vous; dites-leur que je les suivrai partout
tant qu'ils seront fidèles à Dieu et à leur De-
voir, et qu'ils n'oublieront jamais..... il pro-
nonça encore quelques paroles qu'on ne pût
comprendre, et, croisant ses bras sur sa poi-
trine, il expira, dans sa quarante-septième
année, quatre ans et neuf jours après être
sorti de Jérusalem, 989 ans avant Jésus-Christ.**

« **Les Compagnons lui ayant ôté sa robe, lui
trouvèrent un petit jonc qu'il portait en mé-
moire de ceux qui l'avaient sauvé lorsqu'il
tomba dans le marais.**

« **Depuis lors les Compagnons ont adopté le
jonc; on ne sait pas si maître Soubise fut
l'auteur de sa mort; les larmes qu'il versa
sur son tombeau et les poursuites qu'il fit à
ses assassins, levèrent une partie des soupçons
qui pesaient sur lui. Quant au traître, il ne
tarda pas à se repentir de son crime, et dans
le désespoir que lui occasionnèrent ses re-
mords, il se jeta dans un puits que les Com-
pagnons remplirent de pierres.**

« **Maître Jacques ayant fini sa carrière, les
Compagnons formèrent un brancard et le por-
tèrent dans le désert de Cabra, aujourd'hui
Sainte-Magdelaine. » Il est ici question de**

l'embaumement de maître Jacques et des monies funèbres qui durèrent trois jours. Le cortège éprouva un violent orage, traversa bois, des montagnes, fit des stations dans un lieu appelé aujourd'hui Caverne-Saint-Evrard, dans d'autres qu'on appela plus tard Saint-Maximin, Cabane-Saint-Zozime, etc.; le cortège arriva enfin au lieu du repos.

« Avant de descendre le corps dans le
« beau, dit la légende, le premier lui donna
« baisé de paix, chacun suivit son exemple
« après quoi, lui ayant ôté son bourdon, les
« mirent dans la bière et le descendirent
« la tombe; le premier descendit auprès de
« les C..... le couvrirent du drap mortuaire
« puis, ayant fait la *guilbrette*, il se fit donner
« du pain et du vin et de la chair, les déposa
« la tombe et sortit. Les C..... couvrirent
« tombe de grosses pierres et les scellèrent
« fortes barres de fer; puis, ayant fait un grand
« feu, ils y jetèrent leurs torches et tout ce qui
« avait servi aux funérailles de leur maître.

« Les habillements furent mis dans
« caisse. A la destruction des temples, les
« enfants de maître Jacques s'étant séparés, ils
« partagèrent ses habillements, et ils furent
« ainsi donnés :

- « Son chapeau, aux chapeliers;
- « Sa tunique, aux tailleurs de pierre;
- « Ses sandalles, aux serruriers;
- « Son manteau, aux menuisiers;
- « Sa ceinture, aux charpentiers ¹;
- « Et son bourdon, aux charrons. »

¹ On ne verra pas sans étonnement la ceinture de maître Jacques échoir aux charpentiers, enfants de Soubise.

Après la répartition des objets ayant appartenu à maître Jacques, on trouve l'acte de foi prononcé par maître Jacques, le jour de sa réception, devant Salomon, Hiram, le grand sacrificateur, et tous les maîtres. Cet acte de foi, ou plutôt cette prière à Dieu, est fort belle. Il me resterait maintenant à consacrer un article au père Soubise; mais n'ayant aucun document curieux sur ce fondateur, on sera forcé de s'en tenir à ce que l'on vient de voir.

Enfants de Salomon.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dit *les Loups*, passent pour être ce qu'il y a de plus ancien dans le Compagnonage. On fait courir sur eux une vieille fable où il est question d'Hiram, selon les uns, d'Adoniram, selon les autres; on y voit des crimes et des châtimens : mais je laisse cette fable pour ce qu'elle vaut.

Les tailleurs de pierre se divisent en deux classes : les *Compagnons* et les *Jeunes-Hommes*; il y a un premier Compagnon qui préside l'assemblée des Compagnons, un premier Jeune-Homme qui préside l'assemblée des Jeunes-Hommes; les Compagnons se parent de la canne et de rubans fleuris d'une infinité de couleurs, qu'ils portent passés derrière le cou et flottants sur la poitrine. Celui qui se présente pour faire partie de la Société fait un temps de noviciat; il mange, il couche chez la

Mère, et ne participe pas aux frais du c
Quand il est suffisamment connu, on le
Jeune-Homme, et il porte, comme tous ce
sa classe, des rubans verts et blancs att
à la boutonnière de l'habit et flottant a
droit. Les Compagnons et les Jeunes-Ho
ont des surnoms tels que ceux-ci : *La*
dence de Draguignan, La Fleur de B
let, La Liberté de Châteauneuf, et
prennent le nom de leur pays, quelque
ou petit qu'il soit, et le surnom qu'ils on
de la Société passe toujours devant; c'es
verse de presque toutes les autres Sociét
n'est encore que chez eux que les non-C
gnons portent des surnoms et des couleu
remplacent le mot *Monsieur* par le mot
rie. Ils ne *hurlent* pas, ils exercent quelq
le *topage*. Quoiqu'il y ait dans cette S
un premier Compagnon et un premier
Homme, et par conséquent des assemb
part, l'accord le plus parfait n'a jamais
de régner entre eux.

Ainsi se trouvait terminé cet article d
première édition de ce livre. J'ajouterai c
rupture a éclaté depuis peu chez les Comp
étrangers, que des Jeunes-Hommes s'ex
retirés, et ont formé une association nou
dite des *Compagnons de l'Union*. Cette
ciation reste sous la bannière de Salomon.

MENUISIERS.

Dans la Société des menuisiers du Dev
Liberté, dit *les Gavots*, il y a trois ord
Compagnons, savoir : premier ordre ou

reçus; deuxième ordre ou *Compagnons*; troisième ordre ou *Compagnons* y a en outre la classe de ceux qui n'ont pas encore reçus et que l'on nomme *Apprentis*. Quand un jeune homme se présente pour être membre de la Société, on l'interroge sur ses sentiments; s'il fait des réponses satisfaisantes, on l'embauche. A la première assemblée générale, on le fait monter en chaire en la présence de tous les Compagnons et des Affiliés, on lui fait quelques questions pour savoir s'il ne s'est pas trompé, si c'est dans cette Société et non dans une autre qu'il a voulu entrer; car, comme on le voit observer, il y en a plusieurs, et chacun est libre de son choix. Enfin, on lui fait lecture d'un serment auquel tout Compagnon, tout Apprenti doivent se soumettre; on lui demande s'il s'y conformera: s'il répondait non, il serait renvoyé; s'il répond oui, il est *Affilié* et prend son rang de salle. S'il est honnête et sage, il arrivera successivement à tous les grades du Compagnonage et à tous les honneurs de la Société. Les Compagnons se parent de petites cannes et de rubans bleus et rouges qu'ils attachent à la boutonnière de leur habit et qu'ils font flotter au côté gauche. Le premier de la Société est nommé *premier Compagnon*, le second du second ordre, et *Dignitaire*, le troisième du troisième. Dans le premier cas, ses habits sont qu'il porte comme les autres Compagnons, mais sont embellis de franges en or; il est admis aux jours de fête et de cérémonie, d'un ruban à deux épis dorés: dans le second, il est revêtu d'une écharpe bleue, passant sur l'é-

paule droite et pendant au côté gauche, ornée sur la poitrine d'une équerre et d'un compas entrelacés, et à ses extrémités inférieures, de franges en or. La Société change de chef deux fois par an; tous les Compagnons, tous les Affiliés concourent à l'élection; le vote est par bulletin. Le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé Premier Compagnon ou Dignitaire, selon l'ordre auquel il appartient; on le pare des insignes de sa nouvelle dignité et il est pendant six mois à la tête de la Société. Il accueille les arrivants, dispose du *Hôtel* à son gré; il fait *embaucher*, lever et *acquits*; il convoque les assemblées. Mais il a des devoirs à remplir et a besoin de marcher droit pour n'être pas révoqué. Il y a un Secrétaire et des Anciens chargés de surveiller journalièrement la direction des affaires. A la Société appartient le contrôle de toute chose. On voit qu'une hiérarchie est établie dans cette Société, ce qui néanmoins n'en exclut pas l'égalité entre tous ses membres. Les Compagnons et les Affiliés sont mêlés dans les ateliers, dans les chambres et aux mêmes tables; ils se réunissent aux mêmes assemblées. Un Compagnon n'a pas plus de pouvoir sur un Affilié que celui-ci n'en a sur un Compagnon. Le règlement étant positif et les droits étant communs, on peut se prendre réciproquement en défaut. Un chef de Société pris en défaut subit double peine, cela pour lui rappeler qu'il doit servir d'exemple à tous. Les lois de la Société défendent le *topage*. Ces deux mots *vous* et *toi*, ont paru faire la grimace; il en fallait proscrire un, et on a pros crit le *toi*. Tous les membres de la Société

té, jeunes et vieux, doivent se dire
ment *vous*. La propreté et le respect
neur. Les Compagnons portent des su
s que ceux-ci : *Languedoc La Prua*
rdelais La Rose, etc.; le mot *Pays* es
ce du mot *Monsieur*; on ne connaît p
rlements.

On trouve vraiment de très-bonnes cl
as cette Société; il y a cependant un p
i excite quelquefois des réclamations. Si
iliés venaient s'en plaindre à moi, je l
ondrais : « Cela vous paraît mauvais
ise votre mécontentement; examinez-le av
ention, pensez-y, méditez-le sans cesse, ma
soyez point poussés par des sentimen
istes; soyez laborieux, soyez sages et pru
its, bientôt vous serez Compagnons; alors,
e qui vous parut mauvais vous le paraît en-
e, tentez de le réformer. Pour être justes et
étreux, il faut faire pour les autres ce que
s auriez voulu que l'on fit pour vous.

Si vous proposez un jour une réforme qu'on
oudra pas accueillir, gardez-vous bien de
retirer pour cela de la Société : vous feriez
mer par là que vos intentions n'étaient
ires.

plus, si ayant tenté plusieurs fois d'in-
e une réforme, vous n'avez pu y réus-
soyez point blessés, mais soyez jusqu'au
s hommes de la Société. Après vous,
convaincus, d'autres Compagnons s'em-
de vos idées, ils les pousseront plus
finiront enfin par les faire triompher
absence même!

t agir avec sagesse, avec prudence

pour faire le bien. Ceux qui agissent autrement n'engendrent que désordre et bouleversement. Les sociétés ont deux genres d'ennemis : ce sont ceux qui, attachés aux vieilles formes, ne tiennent aucun compte de la marche des temps, et ceux qui, avec des idées opposées, les devancent et veulent faire impérieusement, brutalement, ce qu'ils appellent la volonté de tous. Je ne veux rien dire sur les intentions, mais j'avouerai que les rétrogrades et les trop violents sont également dangereux.

« Voulez-vous servir une bonne cause, procédez avec douceur, avec persévérance, et que jamais rien ne vous rebute. »

SERRURIERS.

J'ai peu de choses à dire des Compagnons serruriers; ce que j'ai dit des menuisiers s'applique parfaitement à eux; ils ont même organisation, mêmes lois, même règlement.

Ils sont peu nombreux sur le tour de France. Quand ils sont trop peu dans une ville, ils font *mère* commune avec les menuisiers, parmi lesquels ils se confondent comme s'ils étaient du même état. Dans cette circonstance, un serrurier peut devenir chef d'une Société où il n'y aurait presque que des menuisiers.

Les enfants de Salomon reçoivent parmi eux des hommes de toutes religions.

Pour ne pas interrompre ce que j'ai à dire sur les Sociétés primitives, je renvoie un peu plus loin à parler des Charpentiers de Liberté.

Enfants de maître Jacques.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons du Devoir* ou *Compagnons passants*, dits les *Loups-Garoux* sont, dit-on, moins anciens que les *Compagnons étrangers*, dont la Société existait seule dans le vieux temps.

La division se mit au sein de cette Société. Il y eut scission. Ceux qui se retirèrent formèrent une association particulière, et se dirent *Compagnons passants*. Ces deux noms, *étrangers* et *passants*, viennent de ce que presque tous les tailleurs de pierre qui travaillèrent au temple de Salomon n'étaient pas de la Judée, mais de Tyr et des pays environnants; ils étaient donc *étrangers* dans Jérusalem. Ils étaient *passants* aussi, car ils ne prétendaient pas y demeurer toujours.

Cette Société de tailleurs de pierre se divise en deux classes, les *Compagnons*, et ceux qui aspirent à l'être, et que l'on appelle *Aspirants*. Les *Compagnons* portent de longues cannes et des rubans fleuris de couleurs variées, attachés autour du chapeau, et tombant jusqu'au bas de l'oreille. Ils s'appellent *Coterie*, et portent des surnoms comme les autres tailleurs de pierre; ils *topent*, ils ne hurlent pas. Leur rigueur envers les *Aspirants* est excessive.

Les *Loups* et les *Loups-Garoux* sont à peu près égaux en nombre; ils sont ennemis jurés, et se livrent souvent des combats sanglants. Quand ils travaillent à un même pont, il est

dangereux de les placer sur la même rive; la rivière est quelquefois trop étroite pour les séparer. Dans Paris cependant ils travaillent fréquemment ensemble, et il n'en résulte rien de mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisiers du *Deroir* dits les *Dévorants* ou *Devoirants* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, commun à tous les Devoirants), il y a deux classes bien tranchées; ce sont, comme dans toutes les Sociétés se disant de maître Jacques, les Compagnons et les Aspirants. Les Compagnons tiennent assemblée à part, les Aspirants de même; un Compagnon commande l'assemblée des Compagnons, le premier Aspirant commande celle des Aspirants. Les Compagnons pénètrent dans l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs préside, et les Aspirants ne peuvent entrer dans l'assemblée des Compagnons. Les Compagnons couchent en chambre particulière, mangent à des tables où les Aspirants ne peuvent prendre place. Les jours des grandes fêtes, ils font festin à part et dansent à part; enfin il y a peu de liaison, peu de sympathie entre ces deux classes; les uns affectent des airs que les autres n'admirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les discordes qui ont éclaté entre eux dans plusieurs grandes villes, et qui ont fait naître la Société des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donnent point de surnoms; ils s'appellent par leurs noms de baptême et de pays, comme, par exemple

Pierre le Gatinais, Hippolyte le Nantais, etc., et. Ils portent des petites cannes et des rubans verts, rouges, blancs, attachés à la boutonnière, comme les Gavots. Ils portent aussi des gants blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-ils, trempé leurs mains dans le sang d'Hiram. Ils n'ont qu'un ordre de Compagnons. Cependant le nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un temps de noviciat. Chaque Compagnon fait tour à tour une semaine de rôle, comme dans toutes les autres Sociétés.

Le Compagnon le plus ancien dans une ville est nommé le *premier en ville*, et les Aspirants le regardent comme un premier Compagnon. S'il y a parmi les Compagnons un chef élu, ce chef est peu connu des Aspirants.

Ils font usage du mot *pays*; ils se prêtent, entre Compagnons, un appui mutuel. Ils sont propres et passent pour être fiers, ils ne voudraient pas que les menuisiers et serruriers de Salomon pussent se dire Compagnons du Devoir de Liberté, mais Compagnons de la Liberté seulement; il faudrait pour les contenter rayer le mot *devoir*.

Les menuisiers des deux Sociétés sont rivaux certainement; mais ils en viennent rarement aux mains.

Les menuisiers enfants de maître Jacques, et quelques autres corps d'état soumis aux règles du même fondateur, ne doivent recevoir Compagnon, d'après leur Code, que des catholiques.

J'ai adressé, un peu plus haut, quelques paroles amies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants voulaient bien m'entendre, leur donner ce conseil : « Vos Compagnons manquent-ils de quel-

dangereux de les placer sur la même rive; la rivière est quelquefois trop étroite pour les séparer. Dans Paris cependant ils travaillent fraternellement ensemble, et il n'en résulte rien de mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisiers du *Devoir* dits les *Dévorants* ou *Devoirants* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, commun à tous les Devoirants), il y a deux classes bien tranchées; ce sont, comme dans toutes les Sociétés se disant de maître Jacques, les Compagnons et les Aspirants. Les Compagnons tiennent assemblée à part, les Aspirants de même; un Compagnon commande l'assemblée des Compagnons, le premier Aspirant commande celle des Aspirants. Les Compagnons pénètrent dans l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs préside, et les Aspirants ne peuvent entrer dans l'assemblée des Compagnons. Les Compagnons couchent en chambre particulière, mangent à des tables où les Aspirants ne peuvent prendre place. Les jours des grandes fêtes, ils font festin à part et dansent à part; enfin il y a peu de liaison, peu de sympathie entre ces deux classes; les uns affectent des airs que les autres n'admirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les discordes qui ont éclaté entre eux dans plusieurs grandes villes, et qui ont fait naître la Société des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donnent point de surnoms; ils s'appellent par leurs noms de baptême et de pays, comme, par exemple,

le Gatinais, Hippolyte le Nantais,
c. Ils portent des petites cannes et des
 verts, rouges, blancs, attachés à la bou-
 e, comme les Gavots. Ils portent aussi
 ts blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-
 npé leurs mains dans le sang d'Hiram.
 it qu'un ordre de Compagnons. Cepen-
 nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un
 le noviciat. Chaque Compagnon fait tour
 une semaine de rôle, comme dans toutes
 ces Sociétés.

ompagnon le plus ancien dans une ville
 imé le *premier en ville*, et les Aspirants
 rdent comme un premier Compagnon.
 parmi les Compagnons un chef élu, ce
 peu connu des Aspirants.

ont usage du mot *pays*; ils se prêtent,
 Compagnons, un appui mutuel. Ils sont
 et passent pour être fiers, ils ne vou-
 pas que les menuisiers et serruriers de
 n pussent se dire Compagnons du Devoir
 erté, mais Compagnons de la Liberté
 ent; il faudrait pour les contenter rayer
devoir.

nenuisiers des deux Sociétés sont rivaux
 ement; mais ils en viennent rarement
 ins.

nenuisiers enfants de maître Jacques, et
 es autres corps d'état soumis aux règles
 me fondateur, ne doivent recevoir Com-
 t, d'après leur Code, que des catholiques.
 adressé, un peu plus haut, quelques pa-
 nies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants
 ent bien m'entendre, leur donner ce con-
 Vos Compagnons manquent-ils de quel-

qué justice envers vous : sachez patientement souffrir un peu; ce n'est qu'un temps de malheur, qu'un temps d'épreuve, par lequel vos chefs ont passé : instruisez-vous, combattez-vous bien et faites-vous recevoir le plus possible. Une fois Compagnon, portez dans le gouvernement, dans l'esprit de votre Société, les idées nouvelles et progressives qui doivent la rajeunir. Etes-vous éclairés ? Eclairiez-vous davantage. Etes-vous bons ? Soyez meilleurs encore. Soyez les véritables enfants de la Fraternité. Soyez généreux et appliquez-vous, sans lâcheté, non à vous venger des humiliations que vous pouvez avoir subies et qu'il faut oublier, mais à servir vos semblables et la cause de la justice et de la fraternité. »

SERRURIERS.

Les serruriers sont organisés comme les menuisiers, mais ils sont beaucoup moins nombreux. Dans ces derniers temps, des révolutions d'Aspirants les ont considérablement affaiblis.

Il n'existe pas entre les menuisiers et les serruriers un accord parfait. Ils ne se fréquentent même plus. Je connais la cause de leur refroidissement ; mais je crois qu'il n'est pas bon d'en parler.

J'ai dit quelque part que les Enfants de la Fraternité Jacques s'étaient adjoint d'autres corps d'ouvriers, mais les nouvelles Sociétés étant faites à l'image des anciennes, j'ai peu de choses à dire. Cependant je citerai plus loin quelques particularités qui les distinguent.

Enfin... re Soubise.

CHARPENTIERS.

La Société des charpentiers, *Compagnons* *sants* ou *Bondrilles* ou *Drilles*, se disant *si Dévorants*, renferme deux classes, les *Compagnons* et les *Renards* (sorte d'Aspirants).

Compagnons portent de très-grandes can-
et des rubans fleuris et variés en couleurs;
s attachent autour de leurs chapeaux et les
t descendre par-devant l'épaule. Dans leurs
ports avec leurs *Renards*, ils sont peu com-
des; on a vu des *Compagnons* se nommer le
au des Renards, d'autres la *Terreur des*
ardards, etc. Le *Compagnon* est un maître,
Renard est un serviteur. Le *Compagnon* peut
dire : — Cire-moi mes bottes, brosse-moi
a habit, verse du vin dans mon verre, etc.
Renard obéit, et le *Compagnon* se réjouit
voir fait *aller* le Renard. En province, un
ard travaille rarement dans les villes; on
hasse, comme on dit, *dans les broussailles*.
is Paris, on le rend moins farouche, et il
vaille dans les mêmes chantiers que les *Com-*
mons.

Celui qui dans un chantier conduit les tra-
x est nommé *Gâcheur*, et touche sans
te une journée plus élevée que les autres
vailleurs. Excepté lui, tous les autres char-
tiers, qu'ils soient bons ou mauvais ouvriers,
vivent la même paie. Ils disent qu'un ou-
r très-bouché peut avoir un appétit très-
ert, et qu'il faut qu'il vive et fasse vivre

sa famille. Des gens conclurent de cet écart de paie qu'il vaut autant, dans cet état, d'être mauvais que bon ouvrier; mais qu'ils ne sachent pas que l'ouvrier le moins habile fait les travaux les plus grossiers et les plus pénibles, qu'il est, quand l'ouvrage baisse, le premier renvoyé du chantier; ils conviendront qu'il y a toujours un désavantage à être mauvais ouvrier.

Les Compagnons *Drilles* hurlent dans les cérémonies et reconnaissances; ils toisent les routes; ils se battent souvent, soit avec les boulangers, soit contre les cordons, et les autres corps d'états. Ils se soutiennent et savent maintenir les prix de leurs services.

Je ferai remarquer que dans ce corps l'apprenti est appelé *Lapin*, l'aspirant Compagnon *Chien*, et le maître *Singe*; comment on explique ces qualifications. Le *Lapin* est le plus faible et le moins intelligent. Le *Renard*, plus grand et plus fort, fait tout le *Lapin* et le fait aller où il veut. Le *Singe* prime à son tour sur le *Renard*, et lui fait de rudes chasses. Le *Singe*, le plus fier et le plus adroit de tous, prime sur le *Chien*, le *Renard* et sur le *Lapin*, dispose de tous à son gré et les exploite à son profit. Les charpentiers sont loin de se fâcher, quand on rit de ces breuses métamorphoses.

Adjonction aux Enfants de Saint-Jacques.

CHARPENTIERS.

Les charpentiers, se disant de nos jours *Compagnons de Liberté*, se disaient autrefois

enfants de Liberté; ce qui prouverait qu'ils ont été dans des temps plus anciens aspirants des Compagnons Drilles, contre lesquels, se voyant traités en esclaves, ils se seront révoltés; ils auront quitté l'habitation commune pour vivre et faire œuvre à part. S'étant ainsi franchis de leur servitude et vivant sans maîtres, ils auront ajouté à leur nom de *Reverend* le mot *liberté*. Ils ne tardèrent pas à se donner un Devoir et à se faire Compagnons. Ils dirent alors Compagnons de Liberté et Enfants de Salomon. Ils ont, sans doute, pour remplir leur Devoir, fait des emprunts à d'autres Sociétés, principalement à celle d'où ils étaient : les *hurlements* qu'ils poussent leur ont présumé. Ils n'ont point de rapports avec les anciens Enfants de Salomon. Leurs hurlements, comme on peut le penser, porteront toujours obstacle à une franche union.

Les charpentiers, Compagnons de Liberté, habitent à Paris la rive gauche de la Seine; les charpentiers, Compagnons passants ou Drilles, habitent la rive droite. Ils sont tenus, les uns et les autres, d'après une certaine convention, de travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé : ce qui ne les empêche pas de se livrer souvent de rudes combats.

Adjonction aux Enfants de maître Jacques.

ÉTATS DIVERS.

J'ai déjà dit que les menuisiers avaient reçu les tourneurs, les serruriers et les vitriers. Les

hurlent pas. Les tou-
rrent. Je ne replacerai pas ici
outes les sociétés engendrées im-
après celle-ci. J'observerai qu'elles se-
nt toutes sous beaucoup de rapports.
x hurlements, quant au topage, elles
presque toutes; quant aux longues
quant aux couleurs, on en porte par-
ant aux divisions par classes, ce sont
des Compagnons et des Aspirants.

Cloutiers ont quelque chose de particu-
s suivent encore les plus vieilles coutu-
ils commandent leurs assemblées, ils
urs grandes cérémonies en culotte courte
chapeau monté. De plus, ils ont des che-
longs et tressés sur leur tête. Si un mem-
e leur Société vient à mourir, ils quittent
chapeaux, défont, délient leurs longues
s, et vont l'enterrer avec les cheveux en
dre et leur couvrant presque tout le vi-
Les cloutiers sont nombreux à Nantes, et
eut dire d'eux qu'ils se soutiennent comme
ères.

Forgerons aussi se parent de culot-
es et de chapeaux montés.

quelques sociétés moins :

uniqua à ceux de sa profession. Les se formèrent en société et devin-
ts; ils soutinrent pendant huit
taille affreuse contre les corroyeurs.
blessés et des morts. A la suite de
Mouton Cœur-de-Lion, cordon-
s courageux, fut mis aux galères
, où il mourut, sans doute de cha-
nui. Les cordonniers vénèrent la
ce Compagnon, et dans un de leurs
rouve les vers suivants :

ovençal l'invincible,
delais l'Intrépide,
uton Cœur-de-Lion
us ont fait Compagnons.

fut porté d'Angoulême à Nantes,
répandit dans d'autres villes. Les
cordonniers sont nombreux et
re remarquable. Ils se battent fré-
et je dois avouer qu'ils sont souvent

nniers portent d'abord deux cou-
uge, une bleue; puis dans chaque
voir où ils passent, ils prennent
de plus¹. Ce qui fait qu'en termi-
ur de France, ils en ont un grand

ue les cordonniers ne comptaient
taine d'années de Compagnonage.
n trouvera dans l'Histoire de Paris,
, que le 27 septembre 1645, les
cordonniers, appelés *Compa-*

que l'on prend de plus et dont plusieurs corps
se, s'appellent des *faveurs*.

gnons du Devoir, furent dénoncés à la culture de théologie à cause des pratiques l'initiation d'un apprenti au grade de Compagnon, etc., etc. Il est probable que cette Société fut dissoute, et que son Devoir se perdit; il est bien positif que la Société actuelle de Compagnons est peu ancienne.

Les *Boulangers* comptent une vingtaine de Compagnons, ils tiennent le langage des douleurs, et ils se sont formés en société à Nantes, à La Rochelle, puis à Bordeaux.

Les *Ferrandiniers*, ou ouvriers en fer, sont formés en 1832 en Compagnonage; ils ont essayé, il y a peu de temps, de rentrer dans la famille des Enfants de maître Jacques. Ils n'ont pas obtenu cette faveur, ils ont au contraire reçu de bonnes raisons.

Quelques associations de Compagnons, comme celles des *Bonnetiers*, des *Potiers*, des *Épingliers*, etc., se sont effacées; elles ont été remplacées par d'autres; de nouvelles associations se forment encore, tant le besoin de Compagnon se fait sentir aux ouvriers.

Adjonction aux Enfants du peuple Soubise.

COUVREURS ET PLÂTRIERS.

Les charpentiers ont reçu les *Couvreurs* et les *Plâtriers*; ils diffèrent peu les uns des autres dans leurs arrangements. Chez les couvreurs, le non-Compagnon est appelé *Aspi* et chez les plâtriers *Bouquin*.

RÉFLEXIONS.

Les Enfants du père Soubise, comme les Enfants de maître Jacques, se disent Compagnons *Devoir*. Les Compagnons du Devoir seraient si forts s'ils étaient d'accord entre eux, mais ne le sont pas.

Ainsi, les menuisiers, amis des charpentiers les tailleurs de pierre, sont ennemis des maçons que ces derniers accueillent.

Les maréchaux tiennent le Devoir des forgerons, et en sont repoussés.

Les maréchaux repoussent les bourreliers.

Les forgerons ont reçu les charrons sous la condition que ceux-ci porteraient les couleurs à la boutonnière basse; les charrons promirent d'obéir, mais ils n'ont pas tenu leur promesse; ils portent les couleurs aussi haut que les forgerons : voilà la cause de leur haine et de leurs querelles.

Les charpentiers portent les couleurs d'une manière, les tanneurs veulent les porter de la même manière, c'est ce qui les rend ennemis déclarés.

Les charpentiers sont souvent en contestation avec les tailleurs de pierre au même sujet.

Enfin, presque toutes les discordes entre les Compagnons du Devoir viennent des couleurs et du droit de préséance. Chacun veut avoir le pas sur les autres.

Les vanniers, les doleurs, les tisserands, les potiers, les cordiers, vivent dans une sorte d'isolement.

Les boulangers, les cordonniers sont absolu-

ment repoussés de tous les autres corps d qui ne les jugent pas dignes d'être Compagnons.

Je ferai remarquer que les tisserands, les donniers, les boulangers, les maréchaux etc., sont ennemis des Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir, et que si, malgré un membre de ces Sociétés avait un frère menuisier ou serrurier, ce frère se mettrait avec les Compagnons du Devoir qu'avec les Compagnons du Devoir de Liberté; et cela se fait car il dirait : Mon frère est Dévorant, être Dévorant aussi ! Voilà ce qui fait que les Compagnons du Devoir dans chaque état sont plus nombreux que les Compagnons du Devoir de Liberté.

Je pourrais parler d'un schisme survenu parmi les Compagnons menuisiers du Devoir qui se partage en deux partis, les vieux et les jeunes. Les vieux, connus sous le nom de *Damnés*, sont peu nombreux; les jeunes ont toute la force de leur Société.

Je pourrais donner aussi quelques détails sur les *Drogains chapeliers*, sur les *Garniers*, sur les *Margajas tanneurs*, les donniers, ennemis des Compagnons de tous les métiers; des *Rendurcis boulangers*, me rappelle qu'à Lyon, en 1828, les Républicains et Compagnons du même état, se livrèrent dans une rue étroite, une bataille à coups de pierres. La garde vint nombreuse, en arrêta plusieurs, les combattants se rapprochèrent alors, se débattirent vigoureusement sur la garde, et se sauvèrent tous. En décembre 1839, dans la rue du faubourg

Martin, est arrivé un fait à peu près semblable.

été de l'Union ou des Indépendants, dits les Révoltés.

1823 et non en 1830, comme je l'avais dit erreur, des Aspirants *Menuisiers* et des artisans *Serruriers* se révoltèrent à Bordeaux avec leurs Compagnons, et formèrent entre eux un noyau d'une Société nouvelle. Depuis, à Paris, à Marseille, à Nantes, d'autres Aspirants ont encore révoltés et formés en société, à l'exemple de ceux de Bordeaux. Ces diverses Sociétés ont correspondu entre elles, et la *Société de l'Union ou des Indépendants* s'est ainsi constituée. Que les Compagnons du Devoir disent tant qu'ils le voudront que cela n'a eu lieu sans cause, je ne le crois pas, car les membres de la nouvelle Société sont nombreux, et tant d'individus ne se révoltent jamais pour rien. Ils font la guerre aux Compagnons du Devoir comme Spartacus fit la guerre à la vieille et injuste Rome; les Compagnons les appellent les *Révoltés*; eux se nomment les *Indépendants*. Il n'y a chez eux aucun mystère, aucune initiation, aucune discipline. Leur chef ou président est nommé par eux; sa présidence dure plus ou moins, à-dire autant que cela convient soit à lui, soit à la Société. Tous les membres de la Société sont égaux; malgré cette égalité, l'ordre et la discipline sont loin de régner chez eux, ce qui prouve tout peut-être qu'une hiérarchie bien enten-

3 dans une association de jeu
au près même fortune, même
pouvant par conséquent arr
ous les ordres et à toutes les
etirer ensuite de cette société d
eurs, se fixer quelque part, et
re d'une plus grande société
paise.

de les *Sociétaires* (c'est ainsi q
t, pour abréger), n'avaient point
ependant la Société des *Cordonn*
ants, après s'être formée sous l'i
Guillaume Tell, a fini par ado
s et des couleurs et par se rappro
es du Compagnonage; d'autres soc
encore son exemple.

ourne à la masse du Compagnonage
connaître les généralités et les part
par articles détachés.
e répéterai quelquefois; mais ces ré
rendront très-peu d'espace dans ce
ont quelque utilité. C'est pour cela
permettrai.

LA MÈRE ¹.

nt un compagnon va à la mais
loge, mange et tient ses assem
e vais chez la mère. Si l'auberç
la Société est établie n'avait

pendamment de la *mère*, on a chez les
les autres corps d'états, des *rayennes*. C
ituées près des chantiers, où les Compag
dans lesquelles ils vont prendre leurs
ois des réunions.

On, on dirait également en allant chez lui : *fais* chez la *mère*. On le voit, le mot *mère* ne fait pas seulement penser à la maîtresse de la maison, mais à la maison elle-même. Cela connu, je dirai : L'aubergiste est le père des Compagnons, sa femme est leur mère, les enfants de l'hôtelier et les domestiques sont leurs frères et leurs sœurs. Tous les membres de la Société sont solidaires les uns des autres envers la *mère* jusqu'à un certain degré. On a vu des *pères* et des *mères* aimer les Compagnons comme s'ils étaient leurs propres enfants.

LE ROULEUR OU ROLEUR.

Dans toutes les Sociétés, chaque Compagnon, à tour de rôle, consacre une semaine à embaucher et à lever les acquits; de plus, il convoque les assemblées, il accueille les arrivants, il accompagne les partants en portant sur son épaule leur canne et leur paquet jusqu'au lieu de séparation: telles sont les fonctions du *Rouleur*.

ASSEMBLÉES MENSUELLES.

Dans toutes les Sociétés du Compagnonage, il y a, le premier dimanche de chaque mois, une assemblée générale, que le Rouleur a convoquée dès la veille. Dans cette réunion, chaque membre de la Société verse une somme égale pour couvrir les frais communs; outre les *Assemblées mensuelles*, il est d'autres assemblées que divers cas peuvent nécessiter, par exemple, le départ d'un frère pour que ce frère puisse ré-

clamer si quelqu'un lui doit et puisse lui réclamer s'il doit à quelqu'un. Plusieurs autres motifs provoquent des ass

EMBAUCHAGE.

Dans la Société des Compagnons du D Liberté, le Rouleur conduit, soit un Com soit un Affilié chez le maître, et lui dit un ouvrier que je viens vous embaucher. Le maître met cinq francs dans la main leur, qui, se tournant vers l'ouvrier, Voilà ce que le maître vous avance; j'espère que vous le gagnerez. L'ouvrier répond affirmativement. Le maître doit ignorer si l'ouvrier est Affilié ou Compagnon; quand un Rouleur a embauché plusieurs hommes, il leur rend que le maître leur a avancé, puis ils dînent ensemble, et ceux-ci, entre eux, paient son écot. Cependant il pourrait donner à chacun à part un léger repas.

Dans la Société des Compagnons du D le Rouleur mène également ses hommes chez les maîtres, qui avancent cinq francs à un Compagnon, trois francs si c'est un Aspirant. La journée d'un Aspirant est payée sous de moins que celle d'un Compagnon pendant, comme dans ces derniers temps que tous les ouvriers sont aux pièces, la distinction est de peu d'effet. Le Rouleur avance cinq francs à l'Aspirant, et en garde deux francs. Dans les villes de Devoir, il doit verser cinq francs dans la caisse des Compagnons, qui n'a rien de commun avec celle des Aspirants.

Les Compagnons bourreliers, maréchaux, etc., et payer à l'Aspirant, la première fois qu'ils embauchent dans une ville, la somme de six francs. Celui qui a payé cette somme peut se réembaucher dans la même ville, sans qu'il lui en coûte rien; les Aspirants de ces Sociétés ne paient point de frais de mois, mais ils peuvent aussi des secours proportionnés à l'argent qu'ils versent.

Ce n'est que dans l'embauchage que le Rouleur reçoit une sorte de dédommagement, toutes les autres courses sont gratuites.

LEVAGE D'ACQUIT.

Quand un ouvrier quitte sa boutique, le Rouleur le ramène chez le maître d'où il sort, pour voir s'ils n'ont rien à se réclamer ni l'un ni l'autre.

Quand un jeune homme sort d'une Société de Compagnons pour entrer dans une autre Société du même genre, les Compagnons qui l'accueillent font lever son acquit chez les Compagnons qu'il quitte, pour savoir s'il s'est bien comporté.

Quand un membre de la Société part d'une ville, on lève son acquit chez la mère, et au nom de la Société.

RAPPORTS DES COMPAGNONS AVEC LES MAÎTRES.

Un maître ne peut occuper que les membres d'une seule Société. Il s'adresse au premier Compagnon qui, par l'intermédiaire du Rouleur, lui procure les ouvriers dont il a besoin. Si le

maitre n'est pas content d'un ouvrier, il s'en plaint au premier Compagnon. Si un ouvrier n'est pas content du maitre, il s'en plaint également au premier Compagnon, qui cherche à contenter tout le monde autant qu'il le peut. Si un maitre est trop brutal et trop exigeant envers les ouvriers, la Société qui le servait cesse de lui en donner; il s'adresse alors à une autre Société; mais s'il ne corrige pas ses manières, il perd encore ses ouvriers. Quand un maitre cherche à diminuer toujours le salaire des ouvriers, les Sociétés s'en alarment, car le mal est contagieux. Alors elles s'entendent, et mettent sa boutique en interdit pour un nombre d'années ou pour toujours. Cette interdiction cause un grand dommage au maitre; quelquefois elle le ruine; mais les Compagnons n'en sont point touchés, et ils disent hautement : — Il a voulu retirer le pain aux ouvriers; cependant sans eux il ne pouvait pas vivre; il fut un égoïste, un exploiteur sans miséricorde; nous l'avons abandonné à ses propres ressources, qui ont été insuffisantes. Avis à ceux qui voudraient l'imiter!

Le salaire ressemble au poids qui donne le mouvement à l'horloge, ce poids descend de lui-même et naturellement; mais il faut, quand il est assez bas, user d'une force intelligente, sans quoi il arriverait jusqu'à terre, et les rouages ayant cessé d'avoir de l'action les uns sur les autres, l'horloge s'arrêterait. Les ouvriers sont quelquefois obligés, non d'user d'une force brusque, mais d'une certaine force d'inertie; s'ils n'avaient jamais eu recours

la machine industrielle se se
le maître lui-même en eût l
offert.

Si la vente des denrées fait mo
en haut, la vente du travail des
faire descendre en bas, afin qu'il p
remonter pour redescendre encore.
et reflux qui fait vivre les classes
extrémités sociales, et les classes int
Cette question des salaires, traitée
légère, mérite des réflexions bien s

SERVICES ET SECOURS

Quand un Compagnon arrive dan
on l'embauche ; s'il n'a pas d'arg
crédit ; si des affaires pressantes e
départ, étant, lui, dépourvu d'arge
lui accorderait des secours de v
jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa dest

Si un membre de la Société est i
pour des faits non dégradants, on
tout ce qu'on peut faire ; s'il tor
chacun va le voir à son tour et li
ce qui peut lui être utile. Dans
ciétés, on visite moins fréquemme
mais on lui fait dix sous par jour,
tant lui est remis dès qu'il sort de

Si un membre meurt, la Sociét
dernier service en l'accompagnan
dernière demeure. Au bout d'un an
nir est rappelé à la mémoire de ses

Si la Société d'une ville éprouve
et demande des secours, les Sociét
villes ne sont point sourdes à s

agent promptement et de toutes les manières. Les lois du Compagnonage ne commandent que l'amour et l'abnégation; si les Compagnons en comprenaient le bon esprit, ils seraient non-seulement les amis de ceux de leur catégorie, mais de tous les Compagnons et de tous les hommes.

COTERIES ET PAYS.

Les tailleurs de pierre des deux partis, et les charpentiers des deux partis aussi, se discercolerie; tous les Compagnons des autres états se disent pays.

SURNOMS DES COMPAGNONS.

Les menuisiers et les serruriers du Devoportent pas de surnom. Les tailleurs de des deux partis, faisant passer le surnom vant le nom de pays, s'appellent comme *La Rose de Bordéaux*, *Le Décidé de lon*; etc.; les chapeliers, les cloutiers, diers, les tisserands s'appelleraient: *le Bordelais*, *Le Décidé de Toulonn*, les Compagnons de toutes les autres Sociétés la chose différemment et s'appellent *la Rose*, *Toulonnais le Dé Bordelais la Rose*, *Enfans des E* les couvreurs seuls, pour se distinguer ont dû ajouter, pour se distinguer pères, un allongement à leurs surnoms, un allongement à leurs surnoms pourraient donc s'appeler: *Bordelais le Beau Garçon*, *Toulonnais le Courageux*, etc., etc.

Dans les temps où le compagnon se dévouait, le surnom que l'on portait

La famille a souvent dérobé aux poursuites des autorités civiles et ecclésiastiques, le Com-
mandement dont on voulait s'emparer.

ORIGINE DES SOBRIQUETS.

Il est probable que dans les premiers temps du Compagnonage, en crainte des docteurs en théologie, les cérémonies avaient lieu dans les bois. Il est probable aussi que les Compagnons *hurtaient*. Leurs hurlements étaient plus ou moins graves, plus ou moins aigus, selon les Sociétés; de là sont venus sans doute ces sobriquets : *Loups, Loups-garoux, Chiens*, etc., etc.

Les Compagnons prétendent que le nom de *Chien*, appliqué à tous les Compagnons du Devoir, vient de ce que ce fut un chien qui découvrit le cadavre d'Hiérophante sous des gravats le cadavre d'Hiérophante architecte du Temple, et que, d'après

le livre de la Genèse ne nous instruit pas de toutes les persécutions le Compagnonage a eu à subir. D'après le père Hélyot, qui se serait passé en 1645 :

Il y avait parmi les Compagnons artisans de chaque métier, certaines maximes exécrables et sacrilèges qu'on appelait vulgairement le *Compagnonage*, d'autant plus dangereuses qu'elles étaient cachées sous le voile d'une piété hypocrite, et qu'on pouvait les embrasser avec une entière confiance d'impunité, parce qu'elles étaient ignorées des autorités ecclésiastiques : mais en ayant été avertis par le *sermon de Dieu* qui n'avait pu les détruire par ses charmes et ses remontrances, ils les condamnèrent à sa sollicitation et défendirent, sous peine d'excommunication, les Compagnons de divulguer les maximes pernicieuses de ces Compagnons. Ils les avaient relégués au Temple au Marais, comme dans un lieu hors de la juridiction de l'archevêque; mais ils en furent expulsés par sentence du bailli du Temple, à la *requête du roi*, qui obtint aussi une sentence d'excommunication contre l'archevêque de Toulouse contre ceux de son diocèse.

les Compagnons qui se séparèrent de ceux qui avaient tué Hiram furent appelés de ce nom *Chien*.

Le sobriquet *Dévorant* je dirai : le *Devin Code*; c'est l'ensemble des lois et règlements qui dirigent une société, ceux qui avaient un Devoir furent nommés *Devoirs*, puis *Dévorants*.

Le sobriquet *Gavot*, voici ce que l'on dit : Les Compagnons du Devoir de Liberté, de la Judée, débarquèrent en Provence et se réunirent sur les hauteurs de la montagne; de là ils descendirent dans les plaines pour se répandre dans les villes. Ceux qui les virent descendre de la montagne dirent : *ce sont des Gavots* et ce nom leur fut conservé. Je ferai remarquer qu'en Provence on appelle Gavots les habitants de Barcelonnette et tous les autres habitants des montagnes.

Il ne fallait pas aller dans ces excès de libertinage, et il est consolant de voir le Compagnonage entièrement éteint malgré toutes les oppositions qu'il trouva dans cette reprise.

Bibliothèques royales et autres l'histoire des Ordres, par le père Helyot, tome VIII, page 179.

Henri ou Michel Buch était un dévot; il voulait que les Compagnons vécussent dans le célibat, et suivissent les règles religieuses en usage chez les moines : n'ayant pu réussir dans son projet, il dut naturellement les dénoncer et les persécuter : c'était très-naturel et surtout selon l'ordre du

Le dictionnaire de Trevoux ont reproduit, à l'article *Compagnonage*, le passage ci-dessus sans ajouter une réflexion; ils ont cru le Compagnonage mort quand il avait été forcé de se cacher. Le Compagnonage est un arbre qui ne meurt pas; on a beau couper sa tige, il travaille et repousse; puis il reparait à sa surface toujours plus

QUI CHANTE ET QUI NE HURLE PAS.

tailleurs de pierre Compagnons étrangers, menuisiers et les serruriers du Devoir de ne hurlent pas; les tailleurs de pierre Compagnons passants, les menuisiers et les serruriers du Devoir ne hurlent pas non plus. Compagnons de tous les autres corps d'états chantent, et ils appellent cela chanter, par là qu'ils articulent ainsi des mots qu'eux peuvent comprendre.

TOPAGE.

Les Compagnons se rencontrent sur une rue, ils se *topent*. Voici comment. Etant à vingtaine de pas l'un de l'autre, ils s'arrêtent prennent une certaine pose, et ces demandes et ces réponses sont hautement articulées : — Tope ! — Tope ! — quelle vocation ! — Tailleur ; et vous, le pays ? — Tailleur de — Compagnon ? — Oui, le pays ; et — Compagnon aussi. — Alors ils se demandent de quel côté ou de quel Devoir. S'ils sont du même, c'est un fête, ils boivent à la santé ; si un cabaret se trouve près de là, ils vont choquer le verre. Dans le cas contraire, ce sont des injures d'abord, et puis des excuses. C'est vrai que dans l'origine le topage avait un but louable, des ouvriers ne voulaient pas se rencontrer sans sympathiser ensemble ; mais malheureusement la plus douce est devenue la plus dé-

considérer les couleurs d'une Société comme l'organe d'une nation.

CANNES.

Les Compagnons portent des cannes : certaines Sociétés en portent de courtes ; ce sont des cannes quelque peu pacifiques ; dans d'autres on les porte longues et garnies de fer et d'ivoire ; ce sont alors des cannes guerrières, instruments de bataille. Les jours de cérémonie on pare les cannes de rubans.

Un Compagnon qui arrache la canne à un adversaire ennemi a fait une grande prouesse ; on le glorifie.

ÉQUERRE ET COMPAS.

L'équerre et le compas sont les attributs de la Maçonnerie, car on pense, je l'ai dit, que le mot *compagnon* dérive de *compas*.

Malgré tout, un grand nombre de Sociétés ne veulent pas permettre que de certains corps ils s'en parent. On trouve ces états trop indignes et trop au-dessous d'un tel instrument ! Les cordonniers et les boulangers ont payé quelquefois la gloire de porter le compas ; les Compagnons du Devoir des autres états tombés sur eux.

BOUCLES D'OREILLES.

Les charpentiers Drilles portent suspendus à leurs boucles d'oreille une équerre et

s, à l'autre la bésaigné; les maréchaux
en fer à cheval, les couvreurs un mar-
que aissette, les boulangers la raclette.
de ces états croit avoir seul le droit
d'offrir ainsi ses boucles d'oreilles. Les so-
ciétés des boucles d'oreilles ont engendré des
autres.

CONDUITE EN RÉGLE.

Quand un Compagnon aimé part d'une ville
il lui fait la conduite *en règle*, c'est-à-dire
de tous les membres de sa Société l'accom-
pagnent avec un certain ordre. Le porteur d'un
paquet de celui qui s'en va, marche en
tête, les autres Compagnons, armés de can-
nes, parés de couleurs, chargés de verres et de
boîtes pleines de vin, suivent sur deux
et forment une longue colonne.

Un des Compagnons entonne une chan-
son de départ; tous les autres, d'une voix fort
élevée, chantent le refrain. La conduite s'en va
en chantant au loin de la ville. Là, on s'ar-
rête, on fait une cérémonie qui n'est pas la même
dans toutes les sociétés. On hurle ou on
s'embrasse et l'on se quitte; le porteur
de la conduite revient en ville.

FAUSSE CONDUITE.

Il arrive, quand il se fait une
conduite, que des Compagnons ex-
cités font une fausse conduite.

aux p nt; il en colonne,
un-dev de la commune qui revient;
encontrant, ils se torent, ils se livrent
à, et le sang coule toujours abondam-
il y a toujours des blessés et quelquefois
morts. A Nantes, un père de famille, s'é-
loint à une de ces fausses conduites, se fit

CONDUITE DE GRENOBLE.

te conduite se fait, dans une Société, à un
s membres qui a volé ou escroqué; c'est le
ment qu'on lui inflige dans une chambre
ins les champs. Celui qui a reçu la *con-*
de Grenoble est flétri moralement; il ne
plus se présenter devant la Société qui l'a
é comme indigne d'elle. Quand on a vu
cette conduite, on n'est pas tenté de la
er; elle n'attaque pas le physique bruta-
it, mais rien n'est si humiliant : il y a de
mourir de honte!

l vu, au milieu d'une grande salle peuplée
mpagnons, un des leurs à genoux; tous
rtres Compagnons buvaient du vin à l'exé-
m des voleurs et des scélérats; celui-là
it de l'eau; et quand son estomac n'en
ait plus recevoir, on la lui jetait sur le vi-
Puis on brisa le verre dans lequel il avait
n brûla ses couleurs à ses yeux; le Rou-
e fit relever, le prit par la main et le pro-
autour de la salle; chaque membre de la
é lui donna un léger soufflet; enfin la
fut ouverte, il fut renvoyé, et quand il
, il y eut un pied qui le toucha au der-
Cet homme avait volé.

A Avignon, un individu, après avoir subi la conduite de Grenoble, porta plainte à l'autorité qui prit des informations minutieuses sur les causes d'un tel traitement. Le plaignant de la justice fut convaincu de vol, et condamné à un an de prison : mieux eût valu pour lui ne point porter plainte, et ne point provoquer la seconde punition.

FÊTES PATRONALES.

Les tailleurs de pierre fêtent l'Ascension, les charpentiers saint Joseph, les menuisiers sainte Anne, les serruriers saint Pierre, les chaudronniers saint Eloi d'été, les forgerons saint Martin d'hiver, les cordonniers saint Crépin. D'autres corps d'états fêtent d'autres patrons.

Le matin du jour de la fête, les Compagnons vont à la messe; de retour chez la mère, dans quelques Sociétés, on élit le nouveau chef; après il y a le festin de corps. Dans la plupart des Sociétés de Compagnons du Devoir, les Compagnons et les Aspirants ne sont ni aux tables ni dans la même pièce; il y a le bal des Compagnons et le bal des Aspirants; ils se mêlent quelquefois réciproquement. Dans les Sociétés des Compagnons du Devoir de libre-pensée, les Compagnons et Affiliés sont aux mêmes tables et mêlés autant que possible. Chez les Compagnons étrangers, même mélange.

Enfin, dans tous les cas, la gaieté règne à ces fêtes de Compagnons; on boit, on chante, les imaginations s'exaltent, chacun est très heureux et se croit transporté dans un pays merveilleux. Le lendemain ils donnent un bal où

er les maltres et les maîtresses qui les occupent. Ces jours de fêtes sont des jours de rapprochement et de sympathie entre des gens trop souvent divisés d'intérêt.

ENTERREMENTS.

Soit qu'un Compagnon meure dans une maison privée ou dans un hospice, sa Société se charge presque toujours de son *enterrement* et de tous les frais qu'il peut occasionner.

Le défunt est porté dans un corbillard, ou par quatre ou six Compagnons qu'on relève de temps en temps. Le cercueil est paré de cannes en croix, d'une équerre et d'un compas entrelacés, et des couleurs de la Société. Chaque Compagnon a un crêpe noir attaché au bras gauche, un autre à sa canne, et de plus, quand les autorités le permettent, il se décore des couleurs, insigne de son Compagnonage. Les Compagnons sont placés sur deux rangs, marchent dans un grand recueillement et vont ainsi à l'église, puis au cimetière; arrivés à ce dernier lieu, ils déposent le cercueil sur le bord de la fosse, et l'entourent par le cercle vivant qu'ils forment. Si les Compagnons en cérémonie sont des menaisiers soumis au Devoir de Salomon, l'un d'eux prend la parole, rappelle à haute voix les qualités, les vertus, les talents de celui qui a cessé de vivre, et tout ce qu'on a fait pour le conserver à la vie. Il pose enfin un genou à terre, tous ses frères l'imitent, et adresse à l'Etre suprême une courte prière en faveur du Compagnon qui n'est plus; il recommande son âme à sa miséricorde et à sa douce justice. Après le

prononcé de cette prière toujours si éloquent, on descend le cercueil dans la fosse, et l'on place aussitôt, près de la tombe, sur le terrain le plus uni, deux cannes en croix ; deux Compagnons, en cet endroit, près l'un de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que les quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes ; ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chacun passe, tour à tour, par cette accolade ¹, pour aller de là prier à genoux sur le bord de la fosse, puis jeter trois pelletées de terre sur le cercueil. Quand la fosse est comblée les Compagnons se retirent en bon ordre.

La cérémonie funèbre des menuisiers du Devoir de maître Jacques, diffère peu de celle que je viens de décrire.

Dans beaucoup de corps d'états, on remplace le discours par des cris lamentables auxquels le public ne peut rien comprendre. Quand on a descendu le cercueil dans la fosse, un Compagnon descend se placer à son côté ; on pose aussitôt, à fleur de terre, un drap qui dérobe à tous les yeux le vivant et le mort, des lamentations partent de dessous terre, lamentations auxquelles les Compagnons qui entourent la tombe répondent par d'autres lamentations. Si cette cérémonie a lieu pour un charpentier de Soubise, il se passe à ce moment quelque chose dont je dois ne point parler.

Il est rare que les Compagnons fassent

¹ Des corps d'états appellent cela la gaillbrette,

allant aller, en sortant du cimetière, verre ensemble. Les enfants de Sa-
Compagnons et non-Compagnons,
dans le même cabaret. On n'en use
ex les enfants des autres fondateurs.
en 1839 à l'enterrement de mon an-
taud, dit *Jean le Gascon*, Com-
muniste du Devoir : il avait, peu
pourrir, pensé à moi, et recommandé
ères de m'inviter à l'accompagner
combe. Je satisfis à son vœu si calme
geux. En sortant du cimetière du
ise par la grande porte, je remarquai
se, et, il faut le dire, avec un senti-
ble, les Aspirants prendre à gauche,
mons à droite. Ceux-ci m'invitèrent
quer le verre avec eux, ce que j'ac-
plaisir et reconnaissance, mais je
es voir sympathiser davantage avec
ants, ils en seraient plus dignes et
ix les uns et les autres.

IENT, FORCE DU COMPAGNONAGE.

de gens ont cru que les Comp-
nt des hommes qui n'avaient ni feu
menaient une vie toujours vaga-
ours insouciantes. Ceux-là n'ont point
ompagnonage.

es artisans des nombreuses contrées
ce, ceux surtout qui ayant le plus
ce et de courage, sentent le désir,
e voyager, de voir et de s'instruire,
leurs villes ou villages, vont s'affi-

ts sont les salons des travailleurs.

lier à une Société de Compagnons, font le tour de France, et, après deux, trois, quatre ans de voyage, rentrent dans leurs foyers, auprès de leurs parents où ils s'établissent.

Le Compagnonage actif qui peuple les villes de Devoir, telles que Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Paris, etc., etc., et tant d'autres villes plus ou moins grandes qu'on appelle villes bâtarde par la raison que les Codes compagnonniques sacrés n'y sont pas déposés, se compose, en grande partie, d'ouvriers de dix-huit à vingt-cinq ans. Il se renouvelle sans cesse; c'est une filière, c'est un moule par où la classe ouvrière passe sans interruption; les formes bonnes ou mauvaises qu'elle contracte là ne s'effacent jamais entièrement; elles sont portées en partie par ceux qui les ont prises, dans les familles, dans les ateliers et dans tous les coins de la France.

La jeunesse qui se retire du Compagnonage actif, non de cœur, mais corporellement, est remplacée par une nouvelle jeunesse qui vient continuer la tradition et les formes anciennes. Le Compagnonage est l'armée de l'industrie. Si l'armée française des champs de bataille recrutée parmi les paysans, les artisans, les marchands et les rentiers, se compose en temps ordinaire de deux à trois cents mille soldats, l'armée française des ateliers s'élève, quoiqu'il y ait des congés soient là volontaires et par conséquent beaucoup plus courts, au moins à cent mille ouvriers. Ainsi on peut compter que tous les trois ans cent mille ouvriers passent par cette filière.

Le Compagnonage, quoiqu'on en dise, est très

et très-vivace; il exerce une action puissante sur l'esprit et sur les mœurs de la France; ce sont ni philosophes, ni politiques ceux le connaissant, croient pouvoir le dédaigner comme une chose sans conséquence.

REMERCIEMENT.

Dans beaucoup d'états, quand un Compagnon a son tour de France et qu'il veut se fixer à un lieu quelconque, il remercie sa Société, c'est-à-dire qu'il s'en retire muni d'un certificat lui délivré dans une grande réunion, par ses confrères, certificat attestant la moralité et la conduite sage de celui qui l'obtient : ce certificat est une sorte de congé. Celui qui a reçu ce certificat n'appartient plus à la Société active, il est indépendant; il reste cependant attaché de cœur à cette Société et ne comme un bon soldat aime son régiment et ses vieux compagnons d'armes, avec lesquels il a souffert et combattu long-temps; il l'aime même à un degré supérieur, car son attachement fut toujours libre et ne dura qu'autant qu'il le voulut : aussi, cette Société pourrait en une grande occasion compter sur ses ressources pécuniaires et sur sa personne.

C'est des Sociétés où l'on ne remercie jamais; ce sont des Compagnons étrangers tailleurs de pierre, est de ce nombre.

Dans beaucoup de villes, on voit des Compagnons retirés du Compagnonage actif, former avec eux une sorte de société de secours mutuels qu'ils ne quittent qu'avec la vie. Cette dernière Société commence à se pratiquer dans

chaque corps d'état, et s'étend insensiblement sur plusieurs points. Les hommes sentent de jour en jour davantage le besoin de s'unir par des liens doux et durables.

PÉLERINAGE.

Il était autrefois peu de Compagnons qui fissent leur tour de France sans faire un *rinage* à la grotte de la *sainte Beau-Provence*; ils en revenaient munis de médailles symboliques et de rubans ou couleurs et de dessins mystérieux. Tout ce qui venait de la grotte était réputé, sur le tour de France, chose sacrée. Une partie des Compagnons qui passent en Provence visitent encore la grotte de la *Beau-Provence*, lieu où la Madeleine, après le séjour de Jésus-Christ, se retira, dit-on, et ne revint plus. Malgré la marche du temps, le culte et le *rinage* ont conservé de leur sainteté et de leur poésie. Cette grotte humide et sombre, ces stalactites imposantes chargées d'un bois de sapin, les Compagnons appellent *sans pareil*, produisent toujours sur l'âme des *pélerins* qui les visitent une impression profonde : on n'a jamais dit-on, dans le bois *sans pareil*, le moindre vestige d'animal.

Les Compagnons partent de ce lieu avec une rameaux de ce bois, passés tout autour du cou, et un chapeau, et une branche à la main; ils ont aussi sur eux le carquois ou rouleau de ferblanc qui contient les précieuses choses du saint pilon et le chapelet d'ivoire. On voit tout cela réunit jeu ou pacotille, et ce qui est le plus précieux.

ÉVÈNEMENTS.

1834, à Marseille, un Compagnon Étranger de pierre, nommé Montescaut, et ses siens, la prudence de Marmande, furent assassinés par un sergent de ville; les Compagnons des différents Devoirs en furent affligés, aussi se rapprochèrent-ils, accompagnèrent en bon ordre le défunt jusqu'à sa tombe qui le reçut âgé de trente ans : ce fut un jour de deuil, d'union et de sympathie dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des Compagnons.

Médiatement après cet événement le corps des sergents de ville fut dissout, et depuis il n'est plus apparu dans la ville de Marseille.

1838, à Auxerre, plusieurs Compagnons furent écrasés sous la chute d'un corps pesant; les Compagnons firent encore cause commune pour accomplir d'un dernier et pénible devoir.

Les malheurs, la tristesse, la vue du néant touchent souvent les hommes : puissent-ils approcher un jour sans y être sollicités par la mort et la terreur !

CONCOURS.

Quand une Société est établie dans une ville, et que tout le monde veut en profiter, cela est très-commun, en exploitant seule les travaux. Si une autre Société de la même nature vient s'y établir, des querelles éclatent. Il arrive qu'après s'être battues, finalement, les Sociétés se défont au travail, chacune d'elles réunit ses meilleurs ouvriers et produit un *chef-d'œuvre*; cela fait,

on assemble un nombre d'hommes consciencieux et experts dans la partie de l'architecture et de trait, et on leur soumet les chefs-d'œuvre rivaux qui sont comparés et jugés....

Les Compagnons vainqueurs obtiennent une grande gloire, les Compagnons vaincus une honte éternelle; de plus, ils doivent quitter la ville ou donner aux vainqueurs une somme d'argent, cela dépend des conditions du concours.

Il y a cent quinze ans, les Compagnons Étrangers tailleurs de pierre et les Compagnons Passants du même état, jouèrent la ville de Lyon : les derniers perdirent, et se soumettant au mauvais sort, quittèrent la ville lyonnaise; mais cent ans plus tard, les temps d'exil étant expirés, ils crurent pouvoir retourner dans une ville redevenue libre, et y travailler de nouveau; mais leurs rivaux ne l'entendirent pas ainsi, quoique très-nombreux, les passants furent repoussés; ils se rejetèrent alors sur Tournus où l'on taille la pierre pour Lyon, les étrangers voulurent encore les repousser, on se battit, il y eut des blessés, il y eut des morts, et les autorités elles-mêmes ne furent point respectées. A la suite de cette bataille, plusieurs Compagnons furent mis en prison, d'autres aux galères; et, je crois pouvoir le dire, j'avais parmi ces derniers un ami que l'on pouvait citer comme un modèle de sagesse et de dévouement : tels sont les résultats ordinaires de ces concours de Société à Société qui, cependant, auraient du bon si l'on était plus éclairé et plus raisonnable.

Les serruriers des deux partis eurent à Mar-

année 1808, un concours entre eux. Ils avaient remis leur cause à un Dauphinois, les deux con-
aux, comme cela se pratique toutes sortes d'affaires, furent renfermés
une chambre, les Gavots gardaient
vorant, les Dévorants gardaient de
vot. On ne faisait passer aux deux
que les aliments qui conservent la
matériaux nécessaires à la confection
vrages; mais point de traités spé-
de conseils, ni parlés, ni écrits.
ait avoir, selon l'antique usage,
nie dans sa tête, tous ses moyens
dans ses bras et dans ses mains.
sieurs mois de claustration, les con-
rent libres et leurs travaux présen-
s. Le Dauphiné avait achevé sa ser-
on dit fort belle, et la clef de cette
belle encore; l'autre avait passé
aps à faire des outils qui étaient,
petits chefs-d'œuvre, mais sa ser-
pas seulement commencée; il eut
Société perdit avec lui. Le Lyonnais
par ses co-associés de s'être vendu,
trahis. Il partit de Marseille, et
e l'a plus revu; il s'est caché à tous
on ne sait ce qu'il est devenu. Ce
gendra des batailles comme d'ha-

à Montpellier, les menuisiers des
se provoquèrent; il fallut concourir,
i commença une chaire à prêcher;
eaux n'étaient pas encore minés

puis, des deux côtés on chanta victoire, et la conclusion ne fut pas claire; demandez aux Dévorants : qui a gagné, ils répondront c'est nous. Adressez la même question aux Gavots ils répondront encore : c'est nous. Il faut pendant rendre justice aux travailleurs; j'ai vu la chaire des Gavots, et on ne peut en convenir, c'est un ouvrage remarquable; j'en ai pas vu celle des Dévorants, mais je suis persuadé qu'elle est fort belle aussi. Les deux concurrents, de part et d'autre, avaient un grand mérite. Quel malheur que ces concours n'aient jamais pour résultats que bouleversements et frais énormes : c'est pour cela au moins que je n'en suis point partisan, quoique je reconnaisse la puissance de l'émulation et de la gloire.

BATAILLES ET ASSASSINATS.

Les Compagnons se *battent* encore de nos jours, mais autrefois leurs *batailles* étaient bien plus fréquentes et plus sanglantes. Il paraît que vers l'année 1730 il y eut dans la plaine de La Crau, entre Arles et Salon, une affaire importante : les Compagnons de Salon d'une part, et ceux de Jacques et de Soubise de l'autre, s'étant provoqués, se donnèrent rendez-vous dans la plaine pierreuse et immense que je viens de nommer. Les tailleurs de pierre, menuisiers, les serruriers des deux partis et des volontaires de beaucoup d'autres corps accourus, partirent par troupe de Marseille, d'Arles, de Nîmes, de Montpellier, de Nîmes, et arrivèrent au jour convenu sur le lieu désigné; ils étaient

de compas, de bâtons et d'armes à feu ;
bataille fut longue et terrible, le sang coula à
flots, et grand nombre de cadavres restèrent sur
la place : ce fut avec beaucoup de peine que les
Compagnons appelées sur la place parvinrent à réta-
blir l'ordre.

Après cette bataille, comme d'usage, chaque
parti dû s'attribuer le succès ; on a conservé
le refrain d'une chanson qui a dû être faite dans
ce temps assez reculé :

Vivent les Gavots,
Au compas à l'équerre ;
Vivent les Gavots
Dans la plaine de La Crau
Ils se sont toujours signalés avec zèle.
Avec zèle,
Vivent les Gavots , etc.

En 1816, une *affaire très-sérieuse* eut lieu
dans le Languedoc, entre *Vergère* et *Muse*,
deux petits hameaux peu éloignés de Lunel. Les
Compagnons de pierre des deux fondateurs faisaient
de grands travaux de construction : la con-
currence, la jalousie les excita les uns contre
les autres, un rendez-vous fut assigné, chaque
parti appela ses alliés ; on s'y rendit de vingt
hommes à la ronde. Le combat s'engagea et fut
conduit avec un certain ordre, il dura long-
temps. Il paraît que Sans-Façon, de Grenoble,
Compagnon Étranger, sorti depuis peu de la
garde impériale, était armé d'une fourche et en

On a vu des Compagnons, surtout des tailleurs de pierre,
porter une fourche à deux dents longues de six pouces, et
affilées, que dans des moments de danger ils attachaient
au moyen d'une vis au bout d'un long bâton. C'est avec cet
instrument qu'ils frappaient sans ménagement : les fleurons
étaient pas inconnus non plus.

menaçait, parmi les siens, quiconque mine de reculer. On n'avait demandé hommes de bonne volonté; mais il fallut être engagé dans le combat, montrer de la bravoure. Ce jour fut le dernier de beaucoup de Compagnons; voici un couplet d'une chanson qui se rapporte à cette rude affaire.

Entre Vergère et Muse nos honnêtes Compagnons
Ont fait battre en retraite trois fois ces chiens
A coup de cannes et de compas
Nous détruirons ces scélérats.
Nos Compagnons sont bons là ;
Fonçons sur eux le compas à la main,
Repoussons-les, car ils sont des mutins.

REFRAIN.

Pas de charge en avant,
Repoussons tous ces brigands,
Ces gueux de Dévorants
Qui n'ont pas de bon sang.

Toute la chanson est dans le même genre, dans chaque Société, en changeant quelque chose et l'adapte à son usage. Les Dévorants remplacent les *Chiens capons* par *Loups capons*, et les derniers vers du refrain par ceux-ci :

Tous ces faux Compagnons
Fondés par Salomon.

Je ne puis retracer ici toutes les luttes terribles qui ont ensanglanté notre pays; bornerai à rappeler brièvement quelques-unes des moins anciens.

En 1823, à Bordeaux, un Compagnon rieur, né dans le Bugey, reçut la nuit, en tirant pour aller se coucher, le coup de la

Je sais si c'est à propos de cet événement ou
un autre, que je n'ai pas connu, qu'on fit la
chanson dont voici un couplet :

En mil huit cent vingt-cinq,
Un dimanche à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots.
Votre surnom en vérité,
Votre surnom de Liberté
Vous a rendu tous hébétés.
Ah ! par ma foi votre chemin
N'est pas vilain,
Car la guillotine va se mettre en train ;
Le bourreau en avant
Vous pendra comme des brigands
Devant nos Dévorants,
Pleins d'esprit et de talents.

Dans le commencement de 1825, il y eut une
bataille à Nantes, entre les Gavots et les Forge-
rons : un de ces derniers fut tué.

Dans la même année, à Bordeaux, il y eut
une lutte entre les *Forgerons* et les *Sociétai-
res*. Un de ces derniers, jeune enfant de La
Garonne, partant pour aller revoir son pays et sa
famille, et que ses co-associés accompagnaient
sur la route de Bordeaux à Paris, fut tué.
C'était un dimanche de Fête-Dieu, j'allais, par
habitude, me promener seul de ce côté, et je ren-
contrai sur le milieu du pont son cadavre san-
glant, rapporté en ville, par plusieurs de ses
frères, sur un brancard improvisé avec des
branches d'arbres.

Je ne parlerai pas de mes impressions, chacun
pourra bien les comprendre.

En 1827, à Blois, les Drilles allèrent assiéger

les Gavots chez leur mère : deux charpes furent tués, un menuisier eut plusieurs enfoncées, un second reçut plusieurs coups de compas dans le ventre, un troisième plusieurs coups de sabre sur la tête, car des soldats s'étaient joints aux assaillants.

En 1833, à Marseille, un Compagnon d'haberté fut tué par un Compagnon Passant.

En 1836, à Lyon, un Compagnon charpe de Soubise, tua un Compagnon tanneur de tre Jacques.

En 1837, à Lyon, un forgeron de m Jacques tua un charron du même fondateur.

En 1840, à Usez, un cordonnier, enfa maître Jacques, a donné la mort à un charron du père Soubise.

Le 15 avril 1841, à Grenoble, plusieurs lancers de la Société de l'Union, dit les *Sitaires*, ont frappé de cinq coups de couteau la tête, un de leur confrère en métier, mais appartenant à une autre Société que la leur.

Voilà comment les Sociétés d'ouvriers s'agitent : ouvrira-t-on les yeux ? renoncera-t-on à tant de barbarie ? je l'espère.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

Les *Chansons de Compagnons* sont une des principales causes de désordres dans le Compagnonage, ce sont elles qui aigrissent les esprits, nourrissent la haine et provoquent tant de crimes. J'aurais sans doute pu, après les coupables que j'ai donné ci-dessus, me dispenser d'en dire davantage à ce sujet. Je ne puis cependant à reproduire ici dans leur e

ces ci sont satiriques et guerrières,
souvenez-vous des partis rivaux : le lecteur
jugera.

CHANSON SATIRIQUE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître ;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.
J'entends le bruit des cannes,
Le Rouleur marche à grands pas ;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas ? (*bis.*)

Que la terre est charmante !
L'on rit, l'on boit, l'on chante ;
Que les arbres sont beaux,
Portant des fruits nouveaux !
Les rivières sont calmes,
Les prairies sont tout vert ;
Il y a bien de la différence
Du printemps à l'hiver. (*bis.*)

Que diront ces fillettes
Là-haut dans leurs chambrettes,
Qui pleurent leurs amants,
Qui s'en vont battre aux champs,
Descendant sur le Rhône,
Sur ce coulant ruisseau,
S'en vont droit à Marseille
Enchaîner les Gavots ? (*bis.*)

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi quelle pitié
De te voir enchaîné !
Il vaudrait mieux te rendre
Chez notre mère à Lyon ;
Là on saurait t'apprendre
Le devoir d'un Compagnon. (*bis.*)

Chers Compagnons honnêtes;
Votre loi est parfaite :
Vous irez dans les cieux
Comme des bienheureux ;
Et les Gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers. (*bis.*)

On dit que je suis fière,
Je ne dis pas le contraire ;
Je n'ai que trois amants,
Je les rends tous contents.
Au Gavot la grimace,
A l'Aspirant les yeux doux,
Au Dévorant je déclare
Qu'il sera mon époux. (*bis.*)

CHANSON SATIRIQUE DES GAVOTS

Age d'or, règne d'Astrée,
Oh ! souvenir fortuné,
Où naquit la renommée
Du Devoir de Liberté.
De sa fondation divine
Chacun connaît le pouvoir ;
Je vais chanter l'origine
Des Compagnons du Devoir. (*bis.*)

Lorsque l'aveugle fortune
S'empara de l'univers,
Qu'une expression plus commune
Fit nommer l'âge de fer,
Maître Jacques sur la terre,
Sans argent ni sans savoir,
Pour vivre ne sachant que faire,
Fonda un nouveau Devoir. (*bis.*)

Associé au vieux Soubise,
Ces fondateurs ambulants
Pour vendre leur marchandise
Partirent pour Orléans ;

Le pauvre ressource
Vivre dans leur chemin,
ont coupeurs de bourse,
de mourir de faim. (*bis.*)
eux faiseurs de grimaces,
dans cette cité,
sèrent sur les places
mystère et leur secret.
s ce temps-là fourmille
la ville d'Orléans
lité des imbéciles
on nomme Dévorants. (*bis.*)
rent, dans leur démente,
tre moins odieux
bissant dans la France
s-saint Devoir de Dieu.
ent pouviez-vous, profanes,
naître votre erreur,
isant un dieu des ânes
uverain créateur? (*bis.*)
ent, sur leurs maxime
ues burlesques chanso
ent chercher des rime.
t lieues de la raison;
s ce temps, chez leur mère,
leurs boutiques et cha tiers,
ie jour l'on entend brasse
nes de tous métiers. (*bis.*)
a foi, la confiance,
on avoir du crédit?
on avoir d'éloquence,
ue l'on n'a pas d'esprit?
lois, sans mœurs, sans usage,
on être Compagnon,
vertueux et sage,
être de Salomon? (*bis.*)
qu'une ardeur belliqueuse
mme pour Salomon,

Suivez les traces heureuses
De nos dignes Compagnons.
Aux arts, ainsi qu'aux sciences,
Consacrez tous vos loisirs;
Le temps et l'expérience
Accompliront vos désirs. (bis.)

Que chacun vide son verre
À la santé de l'auteur,
Et qu'une amitié sincère
Se grave dans tous les cœurs.
Aux doux accents de sa lyre
Ajoutez avec transport
Que l'auteur de la satire
C'est Marseillais Bon-Accord. (bis.)

CHANSON DE GUERRE DES DÉVOTÉS.

Chers Compagnons,
C'est pour chasser ceux qui font nous ramener
Commençons de suite ! — ceux qui sont dans Montpellier
Car ils sont sans doute — tous ces Gavots,
— de vrais animaux. (bis.)

La chasse étant faite, tous nos Compagnons
S'en vont chez la mère vider le flacon.
Apportez du vin rouge, aussi de la liqueur,
C'est pour faire boire nos Compagnons vainqueurs
Soit dedans Marseille ou dedans Montpellier,
Tous ces Gavots infâmes ne peuvent travailler
S'en vont dans les broussailles, dans les petits
Se cacher sans doute dans les bouts de bois.
Dans leurs synagogues avec leurs attendus
Ils jurent sans cesse contre nous, Dévotés
Mais ils sont tous des bêtes qui ne connaissent
Nous connaissons l'équerre, le crayon, le c
S'il en reste encore qu'on ne connaisse
Peut-être par la suite on les reconnaît
Mais ils pourront bien dire : Adieu, Rimes
Ils nous faut partir de suite pour aller à

CHANSON DE GUERRE DES CAVOTS.

Pays, sur le champ de conduite,
Malgré des guet-apens marchons,
Honorons d'une grande suite
De vrais et dignes compagnons. (*bis.*)
Ils quittent la ville d'Auxerre,
Ils vont dans la grande cité;
Chers Compagnons de Liberté,
Formons une marche guerrière,
Du grand roi Salomon intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants.

Oui, le danger nous environne,
Serrons nos rangs, mes chers pays,
Auprès des rives de l'Yonne,
Voyez nos cruels ennemis : (*bis.*)
Ils sont en nombre, ils sont en armes,
Marchent sur nous pleins de fureur;
Les satellites de l'erreur
Pourraient-ils nous causer d'alarmes ?
Au grand, etc.

Non loin de la ville de Nantes,
Sur la route qui mène à Tours,
Plusieurs cliques impertinentes
Voulaient mettre un terme à nos jours. (*bis.*)
Dans cette crise meurtrière,
Engagez-y bien, chers Compagnons,
Un grand nombre de forgerons
Fugit de son sang la poussière.
rand, etc.

Les charpentiers, dans leur colère,
Want de Blois nous expulser,
Un jour chez notre mère,
Et enfin la terrasser. (*bis.*)
Où ! terrasser une femme !....
Nos frères sont courroucés,

Et tombe sous leurs coups pressés
De Soubise une bande infâme.
Du grand, etc.

Nos frères, aux bords de la Loire,
Furent bien braves et bien grands
En arrachant mainte victoire
A des rivaux trop arrogants. (*bis.*)
Chers Compagnons, à leur exemple,
Frappons ! que nos bras réunis
Ecrasent tous nos ennemis :
Des cieux Salomon nous contemple.
Du grand, etc.

Elançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux :
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien ! nous voici devant eux. (*bis.*)
Enfant d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que, sans pâlir,
Il faut savoir vaincre ou mourir.
La mort ! la mort ! ou la victoire !
Du grand roi Salomon, intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants !

J'ai reproduit des couplets bien rudes, mais il ne faut pas juger de toutes les productions des Compagnons par ce que l'on a vu ; on trouvera plus loin des chansons plus humaines.

Je termine ici cette notice sur le Compagnonnage. Mon seul désir était de faire connaître, d'après la tradition, son origine commune, ses catégories diverses, les Sociétés qui les composent, l'organisation, les systèmes de ces Sociétés, et quelques particularités qui ne touchent point aux initiations et aux mystères. J'ai exposé le bon et le mauvais avec impar-

, en m'abstenant, tant que possible, de
J'ai usé de ménagement autant que je
. Je présume que cette notice fera plaisir
coup de personnes et en blessera peu.
urs, s'il en était autrement, elle ne ré-
it pas à mon intention.



LA RENCONTRE

DE

DEUX FRÈRES.

Un jour, après une marche longue et fatigante, je me reposais sous un arbre peu distant de la grande route. Là, promenant ma vue sur le chemin que j'avais parcouru, je vis venir un Compagnon; puis, tournant du côté par lequel je devais continuer mon voyage, j'en vis venir un second. Ils se faisaient face, marchaient l'un et l'autre la tête haute en se fixant avec des yeux avides. Je lus tout d'abord leur bizarre intention. Enfin, n'étant plus séparés que par un court intervalle, l'un s'arrête brusquement, fait courir sur terre le paquet qu'il portait au bout de sa canne, prend une pose martiale, et profère ces cris redoutables : — Tope pays! quelle vocatité! — L'autre ayant également pris une attitude fière, répond : Compagnon cordonnier, et quel est le pays ? — Le pays répond à son tour qu'il est le Compagnon maréchal dans l'âme et dans le bras, tout prêt à le faire voir. Aussitôt ils se précipitent, ils se trouvent face à face; un combat injurieux s'engage; le maréchal dit à l'autre : — Passe au large, sale puant ! — Le cordonnier lui répond : — Passe au large

me, ô noir gamin! — Et là, dressés l'un
l'autre, ils se lancent des regards fou-
yants; leur bouche vomit les imprécations
plus atroces, les injures les plus dégoûtan-
tes. Ayant épuisé tous les traits que leurs lan-
gues pouvaient décocher, ils en viennent aux
mains; armés chacun d'une longue et solide
pique, ils font quelques évolutions, quelques
moulinets, puis, s'élançant avec impé-
tuité, se portent réciproquement de rudes
coups; le sang jaillit des deux côtés, et le com-
bat se modère point. Mais, après avoir long-
temps combattu avec un acharnement difficile
à décrire, le maréchal, exténué de fatigue,
épuisé, saignant, chancelle, tombe et s'al-
longe sur la poussière épaisse du chemin. Le
lonnier impitoyable ne retient point sa fu-
rie; il frappe encore; il déchire son adver-
saire renversé..... il le déchire! Mais quelle ne
fut pas sa surprise! quel ne fut pas son abatte-
ment! quel changement subit ne s'opéra-t-il
dans tout son être, lorsqu'il aperçut sur les
membres nus, sur la poitrine découverte de son en-
nemi vaincu, des signes distincts, des marques
équivoques qui le frappent, qui lui font
promptement reconnaître dans celui qui gît sur
la poussière, Laurent!..... Laurent, son frère
bien-aimé! — O mon frère! s'écria-t-il, je suis
ton frère, ton frère et ton ami! Oh! pardonne.
Il se précipitant sur lui, il le prend, le re-
tient, le serre dans ses bras..... Ils s'embrassent
l'un et l'autre....., ils pleurent; mais dans ce mo-
ment la douleur est assoupie, et leurs pleurs
doux, et leurs larmes sont des larmes de
tristesse et de joie. Dès-lors, moi, témoin de

rier men-
de mêler ses la-
veillèrent favorablement. car nous
oute prévention de côté; et au lieu de nous har-
ment des hommes, et au lieu de nous har-
: nous faire du mal, aimons-nous et soula-
as-nous mutuellement.
Jaus ce moment François, qui n'avait cessé
soutenir son frère dans ses bras, le soulève,
porte sur le bord de la route, et le pose sur
un tapis de gazon. Après avoir reçu quelques
soins, après avoir goûté quelques instants de
repos, Laurent sentit ses forces renaître; il se
releva; nous le primes chacun sous un bras,
marchant tous trois côte à côte, nous nous diri-
geâmes, à petits pas, vers la ville la plus pro-
chainc. Après avoir marché pendant une heure
nous y arrivâmes heureusement. Nous entrâmes
dans la première auberge, laquelle était remplie
d'un grand nombre de Compagnons de
et de divers Devoirs qui s'y étaient
des intérêts qui leur étaient
là, ils

adinaire; ce que, malgré leur bonne volonté, ni l'un ni l'autre ne purent accomplir, ils étaient émus. Dès-lors, plusieurs Compagnons tournèrent leurs regards sur moi et paraissaient me demander de satisfaire leur désir. Pris donc la parole, je leur racontai l'aventure dont je venais d'être témoin, et mon récit les toucha profondément. Leurs cœurs étaient attendris, leurs bouches étaient muettes, nul bruit ne troublait le silence. Inspiré par une si heureuse disposition, je cède à l'entraînement de mes pensées : « Eh bien ! mes amis, leur dis-je, une telle rencontre n'est-elle pas de nature à nous éclairer, à jeter dans nos âmes des sentiments plus nobles et plus élevés, à nous faire comprendre enfin combien il est barbare et ridicule de regarder comme ennemi quiconque n'appartient point à notre Société ? Vous savez à combien de maux nous expose cette fièvre d'intolérance. Permettez-moi, à ce sujet, de rapporter un fait qui m'est personnel.

« Je parlais d'un pays, je faisais un voyage à pied; je rencontre sur la route, dans un lieu presque sauvage, un ouvrier à peu près de mon âge. Je ne l'avais jamais vu, je n'avais pas plus entendu parler de sa personne que lui de la mienne; nous ne nous connaissions d'aucune manière; mais par quelques mots d'un vieil usage, il provoque de moi une courte explication. Il en résulte que nous ne sommes pas du même Compagnonage. Nous sommes donc ennemis ? Il faut donc se battre ? En un mot, je suis attaqué, je dois me défendre, et je me sers de ma force et de mon adresse, des armes que la

nées, et de celles que les
 ns mes mains car lui en-
 deux jeunes gens qui se re-
 chemin solitaire, au lieu de s'a-
 alement en s'offrant de mourir
 bordent en forcées, se font tout
 peuvent se faire, et se déchirent
 ligres en furie! Et, remarquez-le,
 at pas toujours un contre un. Sou-
 eurs hommes tombent sur un faible
 . Ils l'écrasent, le dépouillent, et con-
 vanter à leurs camarades d'avoir fait
 nde prouesse. On voit des combats
 a voit aussi deux Sociétés rivales se
 ndez-vous et se livrer dans les cham-
 bataille sanglante. Eh! quel motif a
 quer un tel désordre? C'est ce qu'on
 expliquer. Mais le résultat de cette gran-
 de sera-t-il favorable à quelqu'un? P
 tout, on se bat pour se battre, et par
 rite de moyens; on se sert du poing, di-
 on, des instruments pointus et tranch-
 on se b'esse, on se tue, la force armée ac-
 les combattants se séparent, se disper-
 fuient. Mais il en reste toujours entre le
 de l'autorité; parlant de là les empoig-
 mis en prison, les blessés à l'hôpital,
 au cimetière. Ainsi finit cette journée
 vide le champ de bataille; et ceux o
 sauvés par la fuite, en supposant q
 ne seront point poursuivis, ne so-
 punition, parce que tous les mem-
 tent libres ont des frais énormes
 soit pour le soin des malades, soit
 tien des prisonniers, soit pour et

parvient ensuite entre les deux Sociétés, vainqueurs et les vaincus sont égaux.

Mais le voyez, les résultats ordinaires, les conséquences inévitables de ces fatales collisions pour nous la ruine, la déconsidération, la mort. Nul n'y gagne : tout le monde y perd. De nos sentiments s'aigrissent, notre esprit s'obscurcit, notre âme se dégrade; dans nos pensées plus rien de grand, de généreux; dans notre entendement tout devient trouble et confusion. Aussi tout travail d'application nous devient impossible jusqu'à ce que le temps, la paix et la raison nous aient ramenés à notre état naturel. Alors, alors seulement nous pouvons nous livrer de nouveau à cette étude paisible des arts et des sciences; étude qui a tant d'attraits, tant de charmes pour nous, et que de tels malheurs ne devraient jamais interrompre. Je conviens cependant que depuis quelques années ces désordres sont moins fréquents, que les hommes en général commencent à penser sérieusement, que le fanatisme trouve partout des adversaires qui le combattent et le détruiront, que des voix généreuses appellent de toutes parts le peuple à la lumière et à l'émancipation. Eh bien! je joindrai ma faible voix à ces voix puissantes, et je vous dirai : O mes camarades, nous vivons dans un siècle avancé, sachons le comprendre; nous sommes pauvres, nous sommes ouvriers, mais nous sommes hommes! Pénétrons-nous de cette grande idée, et relevons notre moral et notre condition. Considérez que nous ne sommes pas d'une substance moins délicate, moins pure que les riches; que

notre esprit, que notre sang, que notre conformation n'ont rien de différent de ce qu'on voit en eux; que le progrès étant dans les lois de la nature, nous devons nous dépouiller de nos erreurs et de nos vices. Oui, sortons des ténèbres qui nous environnent, développons notre intelligence, acquérons des talents, des vertus; travaillons à nous éclairer, à nous rendre bons, et répandons sur nos camarades les connaissances, les vérités que nous aurons acquises; invoquons la justice, l'amour, la fraternité. Nous sommes enfants d'un père commun, nous devons vivre tous en frères. La liberté, l'égalité doivent se combiner et régner de concert dans la grande famille humaine.

« Renonçons donc, chers Compagnons, à toutes ces rivalités mesquines qui nous abaissent; nous avilissent et nous font un mal réciproque. Vous en êtes témoins, deux frères se sont meurtris de coups : tirons de cet événement un enseignement profitable. Je compte sur vous, ô mes amis; j'ai vu vos yeux trempés de douces larmes, je vois que votre âme s'élève, qu'une voix intérieure vous touche et vous persuade de la noble mission que nous devons remplir. Oui, répandons dans l'esprit de nos frères les idées neuves dont nous sommes pénétrés, et qu'à leur tour ils puissent faire entendre ces mots sacrés : union, concorde, justice, amour, fraternité. Alors une grande régénération sera faite : alors les Compagnons, groupés plus intimement, ne craindront ni la misère ni l'oppression, et le Compagnonage sera un vaste foyer de lumière et de fraternité. »

A peine avais-je cessé de parler, que tous d'

Qui voulons la justice et
qui, ^{VOIX} intérieure nous per-
noble m on que nous devons en-
et que nous remplirons avec persé-
t. l'enthousiasme fut au comble, le
nt, le plaisir, la joie étaient peints sur
ages, et chacun jouissait en soi d'un
xprimable.

ermina la journée; on fixa une réu-
demain, on se retira; les deux frères
és dans l'auberge, nous fûmes nous
t, nous passâmes une nuit heureuse.
nous nous rendîmes à l'assemblée
ouvâmes plus nombreuse que nous
u le penser. Tous les Compagnons de
taient accourus, et, à notre grande
, chacun y pensait comme il avait
ille. L'isolement, la réflexion n'a-
changé, n'avaient rien refroidi; au
le bonnes idées s'étaient développées.
mons se formèrent en cercle, le plus
e fut fait président. Un tailleur de
mpagnon Etranger, nommé La Fleur
prit la parole en ces termes :
ys et coteries, le discours prononcé
a produit en nous une impression
, est plein de vérités, et sa tendance
iniment; mais le but de celui qui
é n'étant pas de faire spécialement
, on y rencontre certains passages
t des faits qui ne sont pas à notre
les ouvriers qui ne savent point ap-
bienfaits de l'association en conclu-
, nous, et déclameront à outrance
incipe qui nous unit. Je veux d'a-

vance, et à l'instant même, répondre à leurs déclamations par le parallèle que j'écris et que je leur adresse. — Quand vous arrivez dans une ville, vous pouvez vous trouver sans argent, sans connaissances, et par conséquent sans pain, sans gîte, sans crédit ; et si vous trouvez promptement de l'ouvrage, que devez-vous ? Quand nous arrivons dans une ville, sommes-nous sans argent, qu'importe ; nous allons chez la mère, nous y trouvons des amis, des frères nouveaux qui nous procurent le travail, la nourriture, le logement, qui nous font connaître les mœurs, les usages, les beautés de la ville ; nous sommes sans inquiétude.

« Si vous avez le malheur de perdre la santé, la maladie, l'isolement, l'ennui, la misère assiègent de concert : nul appui, nulle consolation.

« Si nous avons le malheur de tomber dans un tel état, nous recevons journellement des visites de nos frères, qui nous apportent secours et les encouragements qui font tant de bien.

« Si dans un atelier le maître veut vous opprimer, un passe-droit : livrés à votre faiblesse, vous êtes contraints de le subir.

« Nous, dans le même cas, le premier Compagnon se rend auprès du maître et, fort des pouvoirs que la Société lui confère, plaide pour sa cause et la fait triompher.

« Si des maîtres, en se coalisant, conspirent contre les salaires des ouvriers, vous ne pouvez rien, ô vous, hommes isolés, détourner le coup qui vous menace ; mais les Compagnons, frères, dès-lors trêve à toute rivalité, se concentrent

Nous en faisceaux, et forts par leur union, l'orage qui grondait sur leur tête, lait infailliblement tomber sur vous et eux.

Nous êtes l'objet d'une attaque injuste, et, qui viendra à votre secours ? Vous éreints pour tous, tous sont indifférents. Qu'un de nous soit l'objet d'une dangereuse, formidable, la Société l'accourt en tumulte ; on a frappé un coup a retenti, tous les frères accourent, et délivrer ou partager son sort.

Nous, jeunes encore, sans expérience, sans nous courez grand risque de vous égarer, sous l'œil attentif de nos chefs, qui tuellement les plus instruits, les plus, les plus respectables de la Société, nous pouvons dévier de notre droit chemin. Nous avons de sages conseils qui nous font travail, l'ordre, la vertu. Celui qui manque un peu de ses devoirs est en partie en pleine assemblée réprimandé fortement ; celui qui commet une action basse reçoit une punition proportionnée à son délit ; celui qui agit gravement contre la probité est flétri publiquement, et chassé sans retour de la Société ; la Société exemplaire, qui fait ouvrir les yeux à ceux qui seraient quelquefois tentés de

exclus que celui qui voyage seul, sans l'aide d'autres ouvriers, résiste mal aux effets de la misère et de l'oppression ; que rien ne l'encourage et lui facilite les moyens de s'instruire ; qu'il néglige souvent les choses les plus utiles ; qu'ainsi isolé et rapportant tout à

son individualité, il devient froid bien heureux quand d'autres vices ne pas se joindre à ceux-là.

« Celui qui voyage attaché à une Société contraire, déteste l'égoïsme, l'arbitraire, leur résister; il a le sentiment de l'égalité, la fraternité, et son dévouement est sans bornes. Non, il n'agit pas pour lui exclusivement, mais pour tous ses frères. Il ne demande pas que le produit par son action sera immédiatement distribué également à ceux qui viendront après lui. Il veut leur laisser que de bons précédents. Appelez-le au sein du repos et de ses devoirs, dites-lui qu'un danger pressant menace ses frères, il volera rapidement au secours de ceux qui lui désigne, et exposera sa propre vie pour celle qui est en péril.

« Je borne ici ce parallèle, qui porte un coup en faveur des Compagnons; mais ne vous de me prendre pour un lâche. Je sais en eux applaudir le bon, je leur oppose le mauvais, et je leur donne la même franchise : Vous repoussez l'individualité; repoussez avec la même franchise l'égoïsme de corps. Vous ne voulez pas que l'arbitraire et l'oppression s'exerce sur vous; ne vous de vous d'user de ces moyens contre ceux qui, comme vous, ont droit à l'égalité et à l'indépendance.

« Vous nourrissez entre vous, même Société, le sentiment de l'égalité, la fraternité; que ce sentiment soit également gardé également comme frères tous les Français, tous les hommes ne sont point indignes d'en porter le poids.

bornes pour le
embrassé; qu'il
bornes pour la patrie, pour la cause
humanité. Oui, vous avez des qualités bien
grandes, qui ont besoin d'être éclairées; car,
simples et quelquefois mal dirigées, elles vous
font commettre, je ne dirai pas des crimes,
mais des erreurs sanglantes. Donc, éclairez,
utilisez ces grandes qualités, et qu'elles soient
toujours bien employées et ne nuisent jamais à
personne. »

Le tailleur de pierre s'arrêta là; je dirai que
ses dernières paroles furent prononcées avec
une force, avec tant d'exaltation, qu'elles
furent tressaillir l'assemblée et l'agitèrent long-
temps; la parole passa à un menuisier,
compagnon du Devot. C'était Paul le Niver-
nais. Il s'exprima de

« Mes pays, comme la France, je fréquente,
toutes les associations. Comme lui je voudrais,
autant qu'il était possible, les rendre moins égoïstes,
moins intolérantes; et moi, enfin, je vois
bien, lorsque la civilisation fait de toutes parts
des progrès, de vains progrès, le Compagnon
qui avec tant de zèle, ne
peut plus rester seul en arrière. Eh! le pour-
rait-il sans compromettre son existence? Non.
Mes chers amis, puisque c'en est ainsi, avançons
sans mesurés, et secouons sur notre route les
vieilles coutumes, les sottes préventions, et ce
fanatisme féroce qui trop souvent pousse l'ou-
vrier contre l'ouvrier.

« Sont-ils nos ennemis tous ces hommes cou-
rageux travaillant et suant comme nous? Non.
Le tailleur de pierre, le charpentier, le menui-

sier, le serrurier, le forgeron, le tisserand, le cordonnier, le boulanger, ceux qui construisent, qui meublent, qui décorent nos habitations, ceux qui tissent, ceux qui confectionnent nos vêtements, ceux qui nous procurent ou nous préparent les aliments qui soutiennent, conservent notre existence, tous agissent, produisent et sont d'une égale utilité au bien-être commun de la grande société. Eh ! Pourquoi, ô membres d'un même corps, et destinés à vivre les uns près des autres et à s'entraider continuellement, pourquoi nous faisons-nous depuis plusieurs siècles une cruelle guerre.

UN MEMBRE interrompant. — Parce que nous voyons des états qui ne sont pas si honorables que le nôtre, et que néanmoins ceux qui les professent ont l'orgueil et l'audace de se parer du beau nom de Compagnon, ce que nous ne pouvons souffrir.

LE NIVERNAIS répond. — Aucun état ou profession ne peut déshonorer ; au contraire, on y acquiert plus ou moins de réputation selon qu'on y est honnête et plus ou moins habile. Ensuite je vous dirai que les ouvriers de quelque sorte que ce soit ne peuvent se former en sociétés, car nous ne pouvons les troubler dans leur travail sans nous rendre coupables aux yeux de la justice et de l'humanité. Quant au mot *compagnon*, dont quelques Sociétés veulent se faire un titre exclusif, on sait qu'il est très-vieux et qu'il s'emploie en divers sens. On dit compagnon d'armes, compagnon de voyage ; pour ne pas dire compagnon maréchal, compagnon cordonnier ? Quel est le meilleur des Compagnonages ? A mon avis c'est celui où l'on

bonne intelligence, toujours disposés, toujours prêts à s'aider les uns les autres ; qu'en faites-vous ?

UN MEMBRE avec chaleur. — Une chose qui me choque, c'est de voir une société prendre pour attribut des instruments dont elle ne sait pas se servir. Non, elle ne peut se parer de ces magiques instruments ¹ sans s'attirer la haine et la vengeance de toutes les autres Sociétés.

LE NIVERNAIS. — Je ne le vois pas comme cela. Si quelqu'un se pare par vanité d'un instrument au-dessus de sa portée, au lieu de se fâcher, il faut rire ; si nous voulions un jour, en place d'une équerre et d'un compas, prendre pour attribut un télescope ou un baromètre, croyez-vous que les astronomes, que les physiciens, s'ils y prenaient garde, en témoigneraient quelque mécontentement ? Non. Tout au contraire, ils riraient, et c'est tout ce qu'ils auraient de mieux à faire. On m'objecte encore qu'une société fait porter la couleur au chapeau, une autre au cou, d'autres à une boutonnière du côté gauche ; que le Compagnon qui la porte à une boutonnière basse ne peut l'élever davantage sans s'exposer au ressentiment de celui qui la porte à une boutonnière haute ; que ce dernier ne pourrait la porter plus haut sans violer les privilèges et sans s'attirer la colère et la vengeance de ceux qui les portent au cou et au chapeau.

« Doucement, doucement et écoutez un peu, je vous prie ! Que répondriez-vous, par exemple, à un vieux marquis vêtu d'un bel habit,

¹ Il entend par là l'équerre et le compas.

et qui viendrait vous dire à vous, homme d travail, à vous, homme du peuple et parfoi aussi bien vêtu que lui : — Ouvrier, tu portes un habit aussi beau, aussi bien fait que le mien et cela ne me plaît pas. Je ne veux pas que l'on me confonde avec toi : donc, quitte cet habit je te l'ordonne ! quitte-le, et prends en un mauvais. — Je vous le demande, que répondriez vous au vieux marquis qui vous aurait tenu un tel langage ? qu'il est un vieux fou, n'est-ce pas ? qu'il n'a aucun droit sur vous, et que comme lui, vous êtes libre de vous mettre à votre goût et comme bon vous semble, et vous auriez raison. De même chaque société a le droit de porter la couleur où elle veut et comme bon lui semble. Trêve donc à ces cruelles guerres qu'aucune bonne raison ne peut justifier. Ne voulant point supporter les injustices, commençons par être justes, qu'il ne soit plus dit que les Compagnons en France sont les seuls représentants d'un âge qui n'est plus. La prévention la jalousie, un certain amour-propre mal entendu, nous ont trop long-temps divisés : que ce temps soit à jamais passé ! Autrefois les hommes d'une religion différente s'entre-tuaient sans miséricorde ; aujourd'hui on peut conserver chacun sa croyance et vivre en bonne intelligence ; agissons de même, conservons chacun notre attachement à notre Société, et de plus rapprochons-nous, cherchons à nous comprendre, et aidons-nous les uns les autres autant que nous le pourrons. L'esprit de notre époque n'est pas un esprit de ténèbres et de persécution ; c'est un esprit de lumière et de raisonnement ; il faut s'y conformer, il faut n

int rester en arrière; autrement, la jeu-
struite et imbuë de principes nouveau-
ndrait plus à nous, et nos Sociétés, que
ortes en ce moment, périraient avant peu, l
de recrues qui seules les renouvellent et les
pétuent.

« Vous trouvez que le Compagnonage prot-
les droits, les intérêts des ouvriers; vous
regardez comme la dernière corporation pop-
aire, et dont la conservation est un bien.
ense comme vous, mais je vous le conseille
épouillons-le de ce qu'il a de trop vieux, d
op usé et qui choque la raison et les usage
notre temps. Conservons-lui ce qu'il a de
n, ajoutons-y encore pour le rendre parfait,
est possible, et un jour nous nous applau-
ons de notre œuvre à l'aspect du grand dé-
ppement que nous lui verrons prendre, et
émoinage de l'estime publique que nous
ns su mériter.»

Nivernais fut applaudi; plusieurs Com-
ons, qui jusque-là s'étaient regardés avec
n, se rapprochèrent. Une grande fusion
dans l'assemblée. Dès que le silence fut
i, un serrurier compagnon du Devoir de
i, nommé Espagnol l'Union, se fit enten-
des pays, mes frères, dit-il, je crois devoir
a voix pour proclamer quelques vérités.
s discours ont été prononcés. On vous a
les conséquences fâcheuses des luttes
divers Compagnonages, on vous a fait
is les avantages que vous pouvez re-
le association bien entendue, on a dé-
ause de la tolérance et de l'humanité;
dans le même sens, car notre siècle

ne voit qu'avec pitié nos rivalités nationales
qu'avec horreur les luttes sanglantes dans les-
quelles nous nous engageons trop souvent.
Élevons nos pensées à d'autres considérations;
quittons un moment le sujet qui nous occupe
spécialement pour nous occuper de choses plus
vastes et plus générales... Regardons la nature;
elle est immense. Considérons le génie des hom-
mes, rien ne l'arrête, il envahit tout; il crée
des villes nombreuses qu'il orne de monuments
magnifiques; il creuse des canaux profonds,
sûrs qui sillonnent les États dans tous les sens;
il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les
fleuves et sous les montagnes; d'une terre stérile
il fait un jardin productif, embaumé; dis-
posant de la force et des vents et du feu, il glisse
rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il
parcourt d'un bout du monde à l'autre; il s'élève
dans un autre élément à des hauteurs
considérables, et porté par une barque légère
suspendue à un globe transparent, il voguë à
son gré dans la plaine des airs et parcourt des
routes célestes; il calcule, il connaît la marche
régulière des astres. Les phénomènes de l'at-
mosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit
les marées, les courants, les orages et les tem-
pêtes; la foudre même est domptée par lui. Il
plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux;
il met tous les éléments à contribution; il ramène
tout sous sa loi; la nature entière est son do-
maine; et cependant ce génie si profond, si
vaste, qui place les hommes si haut dans l'é-
chelle des êtres et les fait rois de la création,
n'a pu encore les rendre heureux. Le fort est
le faible, le grand soule aux pieds le petit,

uns commandent avec humeur ; tous obéissent en murmurant. Le bonheur nulle part, car le bonheur n'est pas toute matérielle. Eh quoi ! en sera-t-il ainsi ? Ceux qui font tant de progrès qui possèdent tant de sciences, ne s'attendent-ils jamais la science de se rendre. Espérons en l'avenir. Dans ce monde est en travail ; des idées nouvelles, nobles, mais généreuses, le parcourent, s'infiltrant de toutes parts, et ceux qui les ont pénétré ne disent pas : « Je suis de telle nation, et je déteste toutes les autres ; je suis de telle religion, c'est la seule vraie, toutes les autres sont proscrites et anéanties ; je suis de telle couleur, et tous les individus qui n'ont pas ma couleur ne sont point des hommes ; je suis de telle classe du peuple, c'est la seule qui a des droits et des privilèges. » Non, ils ne parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils ne violent ni les nations en masse, ni la couleur, ni n'est pas la leur, ni la couleur chez les uns, ni les classes du peuple riches ou pauvres. Dieu a créé les nations diverses ; il a donné des sentiments religieux pour que chaque nation fût à sa manière ; il a voulu que tous fussent heureux, et cette volonté comprend et se comprendra chaque jour. Aussi voyez comme insensiblement des nations se rapproche et se lie, les croyances se tolèrent réciproquement, les préventions de couleur et de race disparaissent, comme les diverses classes du peu-

ple se mêlant et se confondant à leur tour, les
des abus, des erreurs, des préjugés ont disparu,
d'autres disparaîtront; des réformes impor-
tantes ont été faites, il s'en fera de plus impor-
tantes encore. L'industrie, les arts, les sciences
ont pris un grand essor, un grand développe-
ment; leurs produits variés se répandent dans
la société; ils se répandront avec plus d'abon-
dance, avec plus de profusion, et surtout avec
plus d'équité. Il ne doit point y avoir de pain
sur la terre; il ne faut point donner tout à l'un
rien à l'autre, laisser pourrir les aliments, im-
pendant qu'on meurt de faim là à côté. Que,
la corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies
seront soignées et guéries. Le progrès a marché,
il marche, il marchera jusqu'à ce que la grande
société soit régénérée, réorganisée et assise sur
une base plus large et plus solide. Au milieu
d'un mouvement si grand, si profond, si con-
tinu, quand des Français, des Anglais, des Al-
lemands, des Espagnols, des Italiens, des Por-
tugais, des Russes même! quand enfin des Amé-
ricains, des Africains, des Asiatiques et des Amé-
ricains se voient sans prévention; quand des
chrétiens, des juifs, des mahométans et ceux
qui n'ont qu'un sentiment religieux sans culte
extérieur, se voient, s'estiment réciproquement
enfants du même Dieu; quand un si beau mou-
vement se fait dans l'univers et entraîne tous
les hommes les uns vers les autres et les fait
à s'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers
laborieux et amis du progrès, y rester étran-
gers? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le
présume, que les hommes de couleur sont hom-
mes comme les blancs? Vous le pensez, n'est-
ce pas? adieu, adieu mes amis

DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous la

— Vous pensez aussi que chez les
chez les Italiens on trouve des
ne chez les Français?

QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui,
cela aussi.

— Et ne pensez-vous pas que les
hommes comme les riches?

LE TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi
les hommes sont faits, dit-on à
eu.

— En ce cas vous pensez que tous
de cette assemblée, que les ou-
vers états sont également hommes
mes intérêts?

SEMBLÉE. — Cela va sans dire.

— Pensez-vous que nous devons
naître et nous faire la guerre?

LE TOUTE ENTIÈRE. — Non.

— Croyez-vous à la possibilité
d'un rapprochement entre nous!

LE TOUTE ENTIÈRE. — Oui.

Comment devons-nous vivre dé-

LE TOUTE ENTIÈRE. — En frères.

• Persévérez, mes chers pays,
aux sentiments, et nous serons
heureux, parce que nous serons
un être. »

• L'Union d'Espagnol l'Union et les
• furent faites, il se fit un bruit
reille ne comprit plus un mot.
• L'Union des Compagnons se serrer
s'embrasser avec transport.

Un entrainement général, une joie pour tous mune régnaient dans l'assemblée, la bouche était là. Le silence se rétablit enfin. Il n'y avait pas besoin d'en dire davantage pour éveiller les esprits et détruire les préventions. Chaque membre de l'assemblée était devenu un partisan zélé, un propagateur enthousiaste des idées nouvelles et du rapprochement général. Un dernier discours fut néanmoins prononcé. Il sortit de la bouche d'un charpentier Compagnon. Son nom était Breton. Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coterie, je crois, comme la plupart des Compagnons qui se sont fait entendre, que, pour guérir le mal, il faut en découvrir avec soin, mais sans fausse honte et présenter un remède salutaire; or, tel qu'elle est ma pensée. Il faut nous séparer nous répandre sur tous les points de la France et tenir à peu près, chacun à sa Société, le langage suivant : — O ma Société, je t'ai servi longtemps, et tu sais que je n'ai jamais manqué de zèle, de franchise, ni de pureté; aujourd'hui ne salue ma vie, c'est pourquoi j'oserai te tenir un langage nouveau, mais vrai; et si tu es sage faire ton profit, de tous les services que j'ai fait te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les diverses sociétés de n'importe quels corps d'état; ils sont dans ton sein; les ennemis sont ceux qui sont chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices, et qui, sous divers prétextes, gaspillent les finances et troublent ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et dégoûtés, invoquent cependant la bienveillance; »

besoin satisfaits, te méconnaissent
omnient.

ennemis sont ceux qui, sans foi, sans
sans pudeur, trompent journellement
le homme qui les oblige, et s'en font
re scandaleuse. Le châtiment attaché à
faits retombe, rejaillit sur toi, et ternit
t et ta considération.

ennemis sont ceux qui ne connaissant
force brutale, la loi des tyrans, atta-
vec fureur tout Compagnon qui n'est
sur Devoir, acte injuste et barbare qui
es représailles qui t'altèrent, qui t'ai-
et te remplissent de désordre et de
n.

ennemis sont ceux enfin qui, doués
ertaine manie baroque, se livrent dans
ansons furibondes à des insultes, à des
grossières contre leurs adversaires
leur côté, répondent par d'autres in-
e la même force et de la même valeur.
là la cause première du dérèglement
its, des discordes, des guerres, des hai-
ondes qui ne s'éteignent point entre les
; et puis la plupart de ces fameux poè-
ès avoir ainsi prodigué l'insulte, après
célébrée avec beaucoup d'emphase,
avoir dévoué éternellement dans leur
galimatias et leur cœur et leur âme,
banqueroute en se moquant de toi !

re les yeux, ô ma Société, agis pour ta
ation; sache que le mal produit le mal,
rien engendre le bien. Poursuis coura-
ent, et coupe le mal dans sa racine. Alors
ars deviendront nouvelles, deviendront

ires; ton existence s'embellira et n'
a terme.

« Oui, dit le charpentier en élevant son honore et promenant un regard prophétique sur l'assemblée; oui, quand les sociétés distingueront leurs plus dangereux ennemis, elles sauront apprécier leurs véritables ennemis; elles ne tarderont pas à prendre une décision; alors ces idées extravagantes qui semblent si souvent notre imagination s'écarter pour faire place à des idées plus douces, plus utiles, plus simples, plus naturelles. Pour le corps, notre esprit, notre moral y gage. L'instruction sera pour nous un bon goût, une passion; et quand après notre tour de France nous rentrerons dans nos familles, nos compatriotes diront : un Compagnon; — ce qui voudra dire un homme qui sait travailler, raisonner et l'on aimera le Compagnon et le Compagnon qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna toute l'assemblée, et il fut applaudi chaudement. Les discours les débats furent clos; et tout d'une voix on s'arrêta aux mesures les plus convenables à la grande entreprise si belle.

Là se termina cette grande conférence, espèce de congrès improvisé par lequel doit découler un bien incalculable : le Compagnonage.

On a fini par se séparer, par se diriger à la fois sur toutes les parties de France; sous peu les Compagnons de Bordeaux, de Marseille, de

ternelles prononcer des mots d'hum-
germes de progrès seront répandus,
ent manquer tôt ou tard de se déve-
croître et de fructifier.

enfants du vieux père Tauret, Lau-
nçois, se sont rendus dans la Bour-
es de leurs bons parents qu'ils n'a-
depuis long-temps. Mais ils l'ont
feront encore un petit voyage dans
une juste cause, et certes ils ne se
us; moi je suis rentré dans Paris,
un quartier où les bras ne reposent
aubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé
verbal d'une assemblée mémorable;
l'impression. Puissent les ouvriers
plaisir! et je promets bien de re-
jour la plume, non pour faire des
res et élégantes, chose dont je me
b'e, vu mon ignorance et mon peu
d'écrire, mais pour dire de bonnes
opérer quelque bien, si cela m'est

NOTE 1.

*es distincts, des marques non équi-
le frappent (voy. p. 87. lig. 24).*
aucoup d'ouvriers, et surtout de maré-
verts de tatouages.

NOTE 2.

*autres, en se coalisant, conspirent
salaires des ouvriers, etc. (voy. p. 94,*

es qui veulent diminuer les salaires des

Onore et po-
l'assemblée; out
distinguer leurs p
sils sauront app
se tarder on

lors ces

meux

de pla

ous

ve

lur

de

on

de

se sont rendus dans
leurs bons parents qu'ils ont
long-temps. Mais ils l'ont
encore un petit voyage dans
cause, et certes ils ne se
suis rentré dans Paris,
où les bras ne reposent
t-Antoine), j'ai rédigé
assemblée memorable;
Puissent les ouvriers
le promets bien de re-
me, non pour faire des
ates, chose dont je me
ignorance et mon peu
is pour dire de bonnes
ne bien, si cela m'est

1.
des marques non équi-
p. 87 (p. 21).
s, et surtout de mar-
tes.

2.

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts. Ils disent que si les ouvriers, en travaillant beaucoup, gagnent plus leur misérable vie, les maîtres et les égoïstes (excepté ceux qui sont riches et qui spéculent sur la misère des autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. On fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple ; on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille, plus les gains diminuent. J'examine si ceux qui estiment, qui profitent de la concurrence acharnée de nos jours comme d'un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux ; je vois que non (je veux dire au milieu de leur concurrence est plus fine, plus adroite : notre) ; car les employés, les fonctionnaires attachés à leurs places, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs par an, plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements : aucun rabais. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la moitié moins cher, ils dépensent la moitié moins pour se procurer, et entassent par conséquent la moitié plus d'or. N'est-ce pas vrai ? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes baissent de prix ; les productions de la nature augmentent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent moins qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets finement façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont jamais vendus. Pourquoi cela ? c'est facile à deviner. La façon est la propriété d'une classe. Les matières premières sont la propriété d'une autre classe ; l'une obéit à la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'applique en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière ou à tort ou à raison. Aussi, chacun peut le voir, l'un des deux côtés se dégarnit, il n'y reste plus rien ; l'autre tire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas donner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protège les ouvriers ? Rien. La loi même, en la

nces, n'est-elle pas plus rigoureuse* pour les maîtres ? A qui profite cette exploitation des maîtres. Non ; car moins gagnent les ouvriers que les maîtres. A qui profitent les injustices tendant à abaisser et à déprimer les salaires des ouvriers ? à déjà fait comprendre, à ceux qui consomment pour produire, à ceux-là seulement. Je ne parle pas à cause d'une organisation singulière, mais à cause d'elles-mêmes, et l'on ne peut s'y remonter. Il n'est pas permis aux ouvriers de tendre pour soulever le fardeau qui les opprime** pèsent immédiatement sur eux, mais sur les maîtres, les bourgeois sur les ouvriers. On s'empile, on s'entasse les uns sur les autres, tout le monde enfin, dans cette position manque d'air et se sent oppressé. Si les ouvriers résistent aux maîtres, les maîtres, les bourgeois pourraient résister aux marchands, les

4 du Code pénal : Toute coalition entre ceux qui exercent des métiers, tendant à forcer injustement l'abaissement des salaires, suivie d'une tentative d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de deux cents à mille francs.

Code pénal : Toute coalition de la part des ouvriers, à cesser en même temps de travailler, interrompre un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y aller après de certaines heures, et en général pour empêcher, enlever les travaux, s'il y a eu tentative d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois et de trois mois au plus.

Les auteurs seront punis d'un emprisonnement de six jours à un mois, et ils pourront, après l'expiration de leur peine, être placés sous la surveillance de la haute police pendant un an et cinq ans au plus.

Maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant travailler les mains, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent soit de meubles, soit d'autres choses pour les louer, les rentiers ou autres qui achètent pour leur consommation.

ne voit qu'avec pitié nos rivalités incessantes, qu'avec horreur les luttes sanglantes dans lesquelles nous nous engageons trop souvent... Elevons nos pensées à d'autres considérations ; quittons un moment le sujet qui nous occupe spécialement pour nous occuper de choses plus vastes et plus générales... Regardons la nature ; elle est immense. Considérons le génie des hommes, rien ne l'arrête, il envahit tout ; il crée les villes nombreuses qu'il orne de monuments magnifiques ; il creuse des canaux profonds et sûrs qui sillonnent les Etats dans tous les sens ; il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les fleuves et sous les montagnes ; d'une terre stérile il fait un jardin productif, embaumé ; disposant de la force et des vents et du feu, il glisse rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il parcourt d'un bout du monde à l'autre ; il s'élève dans un autre élément à des hauteurs considérables, et porté par une barque légère suspendue à un globe transparent, il vogue à son gré dans la plaine des airs et parcourt des routes célestes ; il calcule, il connaît la marche régulière des astres. Les phénomènes de l'atmosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit les marées, les courants, les orages et les tempêtes ; la foudre même est domptée par lui. Il plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux ; il met tous les éléments à contribution ; il range tout sous sa loi ; la nature entière est son domaine ; et cependant ce génie si profond, si vaste, qui place les hommes si haut dans l'échelle des êtres et les fait rois de la création, n'a pu encore les rendre heureux. Le fort bat le faible, le grand foule aux pieds le petit,

avec humeur ; tous
irant. Le bon-
heur n'est nulle part
heur n'est pas
chose toute mate . Eh quoi ! en sera-
toujours ainsi ? Ceux qui font tant de pro-
ces, ceux qui possèdent tant de sciences, ne
succéderont-ils jamais la science de se rendre
heureux ! Espérons en l'avenir. Dans ce mo-
ment le monde est en travail ; des idées nouvel-
les, mais nobles, mais généreuses, le parcou-
rent ; elles s'infiltreront de toutes parts, et ceux
chez qui elles ont pénétré ne disent pas : « Je
suis de telle nation, et je déteste toutes les au-
tres nations ; je suis de telle religion, c'est la
seule bonne, la seule vraie, toutes les autres
doivent être prosrites et anéanties ; je suis de
telle couleur, et tous les individus qui n'ont
pas cette couleur ne sont point des hommes ; je
suis de telle classe du peuple, c'est la seule qui
doive avoir des droits et des privilèges. » Non,
les hommes chez qui ont pénétré les idées nou-
velles ne parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils
ne proscrivent ni les nations en masse, ni la
religion qui n'est pas la leur, ni la couleur chez
les individus, ni les classes du peuple riches ou
pauvres. Dieu a créé les nations diverses ; il a
inspiré les sentiments religieux pour que cha-
cun l'adore à sa manière ; il a voulu que tous
les hommes fussent heureux, et cette volonté
divine se comprend et se comprendra chaque
jour davantage. Aussi voyez comme insensible-
ment l'esprit des nations se rapproche et se lie,
comme les croyances se tolèrent réciproquement,
comme les préventions de couleur et de race
s'éteignent, comme les diverses classes du peu-

se mêlent et se confondent à leur insu. Oui, abus, des erreurs, des préjugés ont disparu, autres disparaîtront; des réformes importantes ont été faites, il s'en fera de plus importantes encore. L'industrie, les arts, les sciences ont pris un grand essor, un grand développement; leurs produits variés se répandent dans la société; ils se répandront avec plus d'abondance, avec plus de profusion, et surtout avec plus d'équité. Il ne doit point y avoir de pariaux sur la terre; il ne faut point donner tout à l'un, rien à l'autre, laisser pourrir les aliments ici, pendant qu'on meurt de faim là à côté. Oui, la corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies ont été soignées et guéries. Le progrès a marché, marchera, il marchera jusqu'à ce que la grande société soit régénérée, réorganisée et assise sur une base plus large et plus solide. Au milieu d'un mouvement si grand, si profond, si connu, quand des Français, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Polonais, des Russes même! quand enfin des Européens, des Africains, des Asiatiques et des Américains se voient sans prévention; quand des chrétiens, des juifs, des mahométans et ceux qui n'ont qu'un sentiment religieux sans culte extérieur, se voient, s'estiment réciproquement enfants du même Dieu; quand un si beau mouvement se fait dans l'univers et entraîne tous les hommes les uns vers les autres et les force à s'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers, prolétaires et amis du progrès, y rester étrangers? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le suppose, que les hommes de couleur sont hommes comme les blancs? Vous le pensez, n'est-ce pas? répondez-moi, mes amis.

MAJORITÉ DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous le
savons.

AGNOL. — Vous pensez aussi que chez les
Espagnols, que chez les Italiens on trouve des
hommes comme chez les Français?

TROIS QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui,
nous pensons cela aussi.

AGNOL. — Et ne pensez-vous pas que les
pauvres sont hommes comme les riches?

ASSEMBLÉE TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi
Tous les hommes sont faits, dit-on à
l'école de Dieu.

AGNOL. — En ce cas vous pensez que tous
les membres de cette assemblée, que les ou-
vriers des divers états sont également hommes
et ont les mêmes intérêts?

TOUTE L'ASSEMBLÉE. — Cela va sans dire.

AGNOL. — Pensez-vous que nous devons
nous haïr et nous faire la guerre?

ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Non.

AGNOL. — Croyez-vous à la possibilité
d'une paix et d'un rapprochement entre nous!

ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Oui.

AGNOL. — Comment devons-nous vivre dé-
sormais?

ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — En frères.

AGNOL. — Persévérez, mes chers pays,
ces généreux sentiments, et nous serons
encore plus heureux, parce que nous serons
uniques dans l'être. »

Après les questions d'Espagnol l'Union et les
autres qui leur furent faites, il se fit un bruit
général, confus, l'oreille ne comprit plus un mot.
Les yeux virent des Compagnons se serrer
l'un contre l'autre, d'autres s'embrasser avec transport.

Un entrainement général, une joie commune régnaient dans l'assemblée, le bon était là. Le silence se rétablit enfin. Il n'y avait pas besoin d'en dire davantage pour éveiller les esprits et détruire les préventions. Ce membre de l'assemblée était devenu un pauvre zélé, un propagateur enthousiaste des idées nouvelles et du rapprochement général. Un discours fut néanmoins prononcé. Il sortit de la bouche d'un charpentier Compagnon. Bon, nommé Breton. Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coteries, je crois, comme la plupart des Compagnons qui se sont fait entendre, que, pour guérir le mal, il faut en le découvrir avec soin, mais sans fausse haine et présenter un remède salulaire; or, qu'elle est ma pensée. Il faut nous séparer, nous répandre sur tous les points de la France et tenir à peu près, chacun à sa Société, le serment suivant : — O ma Société, je t'ai servi longtemps, et tu sais que je n'ai jamais manqué de zèle, de franchise, ni de pureté; aucune chose ne salit ma vie, c'est pourquoi j'oserai te parler un langage nouveau, mais vrai; et si tu sauras faire ton profit, de tous les services que j'ai te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les diverses sociétés de n'importe quels corps d'états sont dans ton sein; tes ennemis sont ceux chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices, et qui, sous divers prétextes, gaspillent tes finances et troublent ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et égoïstes, invoquent cependant ta bienfaisance

quels, leurs besoins satisfaits, te méconnaissent et te calomnient.

« Tes ennemis sont ceux qui, sans foi, sans probité, sans pudeur, trompent journellement l'honnête homme qui les oblige, et s'en font une gloire scandaleuse. Le châtiment attaché à leurs méfaits retombe, rejaillit sur toi, et ternit ton éclat et ta considération.

« Tes ennemis sont ceux qui ne connaissant que la force brutale, la loi des tyrans, attaquent avec fureur tout Compagnon qui n'est pas de leur Devoir, acte injuste et barbare qui attire des représailles qui t'altèrent, qui t'aigrissent et te remplissent de désordre et de confusion.

« Tes ennemis sont ceux enfin qui, doués d'une certaine manie baroque, se livrent dans leurs chansons furibondes à des insultes, à des attaques grossières contre leurs adversaires qui, de leur côté, répondent par d'autres insultes de la même force et de la même valeur.

« Voilà la cause première du dérèglement des esprits, des discordes, des guerres, des haines profondes qui ne s'éteignent point entre les Sociétés; et puis la plupart de ces fameux poètes, après avoir ainsi prodigué l'insulte, après t'avoir célébrée avec beaucoup d'emphase, après t'avoir dévoué éternellement dans leur sublime galimatias et leur cœur et leur âme, te font banqueroute en se moquant de toi !

« Ouvre les yeux, ô ma Société, agis pour ta conservation; sache que le mal produit le mal, que le bien engendre le bien. Poursuis courageusement, et coupe le mal dans sa racine. Alors tes maux deviendront nouvelles, deviendront

pures; ton existence s'embellira et n'aura
de terme.

« Oui, dit le charpentier en élevant
sonore et promenant un regard prophétique
l'assemblée; oui, quand les sociétés
distinguer leurs plus dangereux ennemis,
elles sauront apprécier leurs véritables i
elles ne tarderont pas à prendre une fa
velle; alors ces idées extravagantes qu
blent si souvent notre imagination s'eff
pour faire place à des idées plus douce
utiles, plus simples, plus naturelles
corps, notre esprit, notre moral y gag
L'instruction sera pour nous un besoi
goût, une passion; et quand après av
notre tour de France nous rentrerons
nos familles, nos compatriotes diront :
un Compagnon; — ce qui voudra dire :
homme qui sait travailler, raisonner e
et l'on aimera le Compagnon et le Com
nage qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna toute l
blée, et il fut applaudi chaudement. A
discours les débats furent clos; on déli
tout d'une voix on s'arrêta aux moyens
rurent les plus convenables à la réussite
entreprise si belle.

Là se termina cette grande conférence
espèce de congrès improvisé par le hasa
quel doit découler un bien incalculabl
Compagnonage.

On a fini par se séparer, par se répar
se dirige à la fois sur toutes les grand
de France; sous peu les Compagnons de
de Bordeaux, de Marseille, de Lyon ent

fraternelles prononcer des mots d'hu-
les germes de progrès seront répandus,
ivent manquer tôt ou tard de se déve-
le croître et de fructifier.

ax enfants du vieux père Tauret, Lau-
françois, se sont rendus dans la Bour-
près de leurs bons parents qu'ils n'a-
us depuis long-temps. Mais ils l'ont
ils feront encore un petit voyage dans
d'une juste cause, et certes ils ne se
plus; moi je suis rentré dans Paris,
ans un quartier où les bras ne reposent
faubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé
verbal d'une assemblée mémorable;
à l'impression. Puissent les ouvriers
rec plaisir! et je promets bien de re-
un jour la plume, non pour faire des
pures et élégantes, chose dont je me
apab'e, vu mon ignorance et mon peu
de d'écrire, mais pour dire de bonnes
t opérer quelque bien, si cela m'est

NOTE 1.

*gnes distincts, des marques non équi-
ui le frappent (voy. p. 87. lig. 24).*
t beaucoup d'ouvriers, et surtout de maré-
couverts de tatouages.

NOTE 2.

*maltres, en se coalisant, conspirent
s salaires des ouvriers, etc. (voy. p. 94,*
iltres qui veulent diminuer les salaires des

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts que si les ouvriers, en travaillant beaucoup gagnent plus leur misérable vie, les maîtres mêmes (excepté ceux qui sont riches et qui sont sur la misère des autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. C'est la concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple ; on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille, plus les gains augmentent. J'examine si ceux qui estiment, qui prennent la concurrence acharnée de nos jours comme un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux ; je vois que non (je veux dire au point que leur concurrence est plus fine, plus adroite que la nôtre) ; car les employés, les fonctionnaires touchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs et plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements : aucun rabais. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la même valeur, ils dépensent la moitié moins pour se procurer, et entassent par conséquent la masse d'or. N'est-ce pas vrai ? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes perdent du prix ; les productions de la nature gardent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent comme qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets façonnés se vendent moins qu'ils ne se seraient vendus. Pourquoi cela ? c'est facile à deviner : la façon est la propriété d'une classe. Les matières premières sont la propriété d'une autre classe ; l'une obéit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'autre obéit en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière et à toute mesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des intérêts se dégarnit, il n'y reste plus rien ; l'autre attire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas tonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protège les ouvriers ? Rien. La loi même, en

des circonstances, n'est-elle pas plus rigoureuse* pour eux que pour les maîtres ? A qui profite cette inégalité ? aux maîtres. Non ; car moins gagnent les ouvriers, moins gagnent les maîtres. A qui profitent donc toutes les injustices tendant à abaisser et abaissant réellement les salaires des ouvriers ? à qui ? Je l'ai déjà fait comprendre, à ceux qui consomment sans produire, à ceux-là seulement. Je dirai donc qu'à cause d'une organisation singulière, les choses descendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut pas les faire remonter. Il n'est pas permis aux ouvriers de s'entendre pour soulever le fardeau qui les écrase. Les maîtres** pèsent immédiatement sur eux, les marchands sur les maîtres, les bourgeois sur les marchands. On s'empile, on s'entasse les uns sur les autres, et tout le monde enfin, dans cette position forcée, manque d'air et se sent oppressé. Si les ouvriers pouvaient résister aux maîtres, les maîtres, à leur tour, pourraient résister aux marchands, les

* ARTICLE 414 du Code pénal : Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer injustement et abusivement l'abaissement des salaires, suivie d'une tentative ou d'un commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de deux cents francs à trois mille francs.

ART. 415 du Code pénal : Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y rester avant ou après de certaines heures, et en général pour suspendre, empêcher, empêcher les travaux, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement d'un mois au moins et de trois mois au plus.

Les chefs ou meneurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur peine, être mis sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

** J'appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant fabriquer ; marchands, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les revendre ; bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour leur usage et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui donnerait plus d'aise, plus de mouvement dans les rangs de la société, et principalement dans les rangs inférieurs qui sont les plus forts, mais dont les charges deviennent par trop lourdes. Si les choses étaient mieux organisées, si le travail des hommes qui fatiguent le plus était mieux rétribué, l'argent se foui, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait nécessairement un peu plus bas ; le commerce en serait stimulé, et tous y trouveraient leur compte ; on éviterait long croulement d'une partie de la société sous une odeur fétide qui n'annonce rien de bon. Il est temps d'y porter remède. Depuis quelques années les travailleurs gagnent à peine leur nourriture ; naturellement ils ont besoin de vêtement ; ils ont besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils ont enfin besoin de tout ; car leurs ménages sont tous délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale ; les marchandises accumulées qui moisissent et pourrissent dans les magasins seront agitées ; elles prendront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obstine à nommer crise commerciale disparaîtra, et le peuple, après de longues souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec bonheur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude ? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède efficace à un mal déjà bien grand, et qui s'accroît et s'aggrave toujours ? Non, on fait des discours ; les paroles sont artistement arrangées ; on parle voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies ; il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pensez aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative de mourir de faim ou de se soulever. S'ils mouraient

qui vous nourrirait? S'ils en voulaient, le jourroux venait à éclater, qu'on résulte. Dans les deux cas vous ne pouvez que penser aux travailleurs; ils souffrent trop, et dans leurs douleurs fin en disant : « Il y a pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidémies ruineuses, les productions de la terre n'ont été ravagées par les orages et les loupées; les grains de blé, de vin, ont été abondantes depuis 10 d'années, nous sommes laborieux, nous sommes économes, et nous manquons de tout! Est-ce là d'où provient tant de misère, où est ce du mal qui nous range et nous tue? » Ainsi tuant les travailleurs. Oh! pensez à eux, ils ont beaucoup!

NOTE 3.

Le maître de pierre dit que celui qui voyage est à son aise et le sentiment de l'égalité, fraternité, etc. (voy. page 98, lig. 4). On le lui a voulu briser personnellement, et n'est pas tort. Les paroles ne peuvent s'appliquer à toutes les sociétés indistinctement. Je veux même par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le bon charpentier dire à son regard, qui est pauvre et néanmoins son esclave : Bernard, chercher pour deux sous de tabac. — Bernard, fumer sa pipe. — Bernard, venir à boire au pique. — Bernard, prendre ce manche à balai, pousser la garde devant la porte. — Bernard, la brancher dans ce sabot, et faire tourner le feu. — Bernard, etc.; ce que le Bernard fait poliment et adroitement, dans la pensée que un jour, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir toutes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il sera tyran! Ce ne sont pas les charpentiers que je lui, ce sont leurs vieilles coutumes, les de notre époque et de notre pays, indignes charpentiers eux-mêmes; car, je l'avoue fran-

chement, si on leur trouve une certaine rudesse, on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qui prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justifiés que je me plais à leur rendre ; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui !

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères ?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (voy. p. 104, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie ; je comprends parfaitement son intention, et je vais lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe ; Louis XII, roi appelé le Père du peuple ; Calvin, réformateur ; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome ; Pascal, moraliste et mathématicien ; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques ; Molière, profond auteur de comédies et comédien ; Lafontaine, bon-homme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice ; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux ; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains ; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque* ; Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres ; Mansard, Perrault, architectes ; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs ; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe ; Voltaire, l'Encyclopédie vivante, philosophe.

dont à la fois tous les genres d'écrire ; Buffon , L'abbé de l'Épée, célèbres instituteurs des Sourds-Muets ; Montgolfier, physicien, chimiste, inventeur des Ballons ; Mirabeau, grand orateur ; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes ; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple ; Richat, Broussais, réformateurs de la médecine ; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant ; Laplace, Lagrange, mathématiciens ; Lavoisier, Berthollet, chimistes ; Monthyon, Laroche-foucault-Liancourt, philanthropes ; Saint-Simon, Bazard, Fourrier, réformateurs ; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive ; Jussieu, botaniste ; Lafayette, ami de la liberté des peuples ; Chénier, Ducis, poètes tragiques ; Talma, tragédien ; Manuel, orateur, symbole du courage civil ; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes ; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres ; Chateaubriand, grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme* ; Casimir Delavigne, poète tragique ; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime ; Lamartine, poète épique, dont l'imagination n'a point de bornes ; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes ; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène ; Garnier-Pagès, notre avocat à nous ; Jacquart, mécanicien ; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre ; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie ; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare ; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes ; Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique ; Berthaud, le poète des pauvres ; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde ; Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

sire a tué; David, sculpteur, dont le ciseau populaire fait l'apothéose du mérite et de la vertu seulement; Pierre Leroux, écrivain laborieux et dévoué, dont les travaux philosophiques préparent l'avenir; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élève à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend plus profond dans le chaos social pour en faire jaillir quelque chose d'utile à la multitude; Cormenin, dont la plume est un pinceau, etc., sont nés en France.

Bacon, savant; Cromwel, usurpateur, génie militaire et puissant; Shakespeare, poète tragique, dont les compositions énergiques font frémir. Milton, poète sublime au-dessus de toute expression le *Paradis perdu* est son œuvre. Newton, savant mathématicien, grand astronome Addison Pope, Dryden, poètes; William Penn, philosophe législateur de la Pensylvanie; Locke, philosophe Chatterton, poète mort de dégoût et d'ennui Cook, navigateur qui fit trois fois le tour du monde. Jenner, médecin, à qui on doit la découverte de la vaccine; Young, poète, auteur des *Nuits*; Fox, homme d'état, orateur immense; Watt, mécanicien. Jérémie Bentham, William Cobbet, publicistes radicaux; Walter Scott, romancier naturel et fécond, lord Byron, poète d'une énergie sombre et effrayante; lord Brougham, homme de savoir et d'empire; O'Connell, orateur dont la voix puissante agit à volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., sont nés en Angleterre.

Gutenberg, inventeur de l'imprimerie; Luther, réformateur; Leibnitz, philosophe et mathématicien; Kepler, Muller, Herichell, astronomes; Hahn, naturaliste; Kant, métaphysicien; Wieland, Goethe, grands poètes, Winkelmann, savant; Schlegel, philosophe; Mozart, musicien; Goethe, poète et littérateur; Gall, médecin, inventeur de la phrénologie; Schiller, poète vrai, énergique, sublime, grand auteur dramatique; Tieck, etc., etc.; Meyerbeer, musicien, etc., etc., sont nés en Allemagne.

de Ferraro, médecin, philosophe ; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre ; Barthélémy de Las Casas, missionnaire, ami des hommes ; El Greco, peintre illustre ; Alphonse X, roi philosophe et astronome ; don Alonzo d'Ercilla, poète épique, auteur de *l'Araucana* ; Lope de Vega, poète épique et dramatique ; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux ; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit ; Velasquez, peintre fameux ; Riégo, héros martyr de la liberté ; Mina, guerrier intrépide et libérateur ; Arguelles, orateur ; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Ainsi, orateur, libérateur ; le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie* ; Pétrarque, poète, chanteur de la Fontaine de Vaucluse et de Laure ; l'Arioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux* ; le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de la *Jérusalem délivrée* ; Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde ; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l'Amérique ; Galilée, astronome, qui le premier dit : La terre tourne ; Machiavel, écrivain politique ; Raphaël, les Carache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, Paul Véronèse, peintres célèbres ; Michel-Ange Buonarrotti, peintre, architecte, sculpteur et poète ; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint-Pierre de Rome ; Bramante, Vignole, architectes célèbres ; Torricelli, géomètre, physicien ; Volta, célèbre physicien ; Galvani, physicien et médecin ; Alfieri, poète tragique ; Casanova, sculpteur ; Buonarrotti, descendant de Michel-Ange, homme politique ; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abrégé, je dirai : l'Europe a produit Noho — Brahé, astronome ; Luther, réformateur ; Beherrnave, médecin ; Le Camoëns, poète, auteur de la *Lusiads* ; Guillaume Tell, libérateur ; Copernic, astronome ; Jean-Jacques Rousseau, homme et

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts. Je vois que si les ouvriers, en travaillant beaucoup, gagnent plus leur misérable vie, les maîtres eux-mêmes (excepté ceux qui sont riches et qui spéculent sur la misère d's autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. On se fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple : on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille plus les gains diminuent. J'examine si ceux qui déclament, qui proclament la concurrence à l'honneur de nos jours comme un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux, j'ai vu que non : je veux dire au moins que leur concurrence est plus fine, plus adroite que la nôtre; car les employés, les fonctionnaires qui touchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs et plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements; aucun salaire. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la moitié moins cher, ils dépensent la moitié moins pour se le procurer, et entraînent par conséquent la moitié plus d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes perdent du prix; les productions de la nature gardent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent ce qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont jamais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à deviner. La façon est la propriété d'une classe. Les matières premières sont la propriété d'une autre classe; l'une subit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'applique en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière outre mesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des deux côtés se dégarnit, il n'y reste plus rien; l'autre côté attire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protège les ouvriers? Rien. La loi même, car elle

est-elle pas plus rigoureuse*
 que p les maîtres ? A qui profite cette
 aux ligales. Non ; car moins gagnent les
 moins gagnent les maîtres. A qui profitent
 toutes les injustices tendant à abaisser et
 réellement les salaires des ouvriers ? à
 s-l'ai déjà fait comprendre , à ceux qui con-
 uit sans produire , à ceux-là seulement. Je
 me qu'à cause d'une organisation singulière ,
 es descendent d'elles-mêmes , et l'on ne peut
 faire remonter. Il n'est pas permis aux ou-
 le s'entendre pour soulever le fardeau qui les
 Les maîtres** pèsent immédiatement sur eux ,
 rebands sur les maîtres , les bourgeois sur les
 ands. On s'empile , on s'entasse les uns sur
 res , et tout le monde enfin , dans cette posi-
 robo , manque d'air et se sent oppressé. Si les
 s-pouvaient résister aux maîtres , les maîtres ,
 tour , pourraient résister aux marchands , les

Article 414 du Code pénal : Tout ouvrier ou
 travailleur des ouvriers, qui aura tenté
 d'obtenir l'abaissement de son salaire
 d'un commencement d'exécution de son
 travail de six jours à un mois, sera puni
 d'un emprisonnement de six mois à trois
 mille francs.

Article 415 du Code pénal : Toute tentative
 de faire cesser en même temps le tra-
 vail dans un atelier, ou de s'y opposer
 avant ou après de certain temps, et en
 vue d'empêcher, encherir les travaux, s'il y a eu tentative
 d'exécution, sera punie d'un emprisonnement
 de six mois au moins et de trois mois au plus.

Article 416 du Code pénal : Les auteurs ou
 moteurs seront punis d'un emprisonnement de
 cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur
 peine, être mis sous la surveillance de la haute police pendant
 cinq ans au moins et cinq ans au plus.

On appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant
 le marchand, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent
 magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les
 bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour
 eux et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui donnerait plus d'aise, plus de mouvement dans les rangs de la société, et principalement dans les rangs inférieurs, qui sont les plus forts, mais dont les charges sont devenues par trop lourdes. Si les choses étaient mieux organisées, si le travail des hommes qui fatiguent le plus était mieux rétribué, l'argent enfloué, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait forcément un peu plus bas; le commerce en serait alimenté, et tous y trouveraient leur compte car on long croulement d'une partie de la société répand une odeur fétide qui n'annonce rien de bon. Il est temps d'y porter remède. Depuis quelques années les travailleurs gagnent à peine leur nourriture, et naturellement ils ont besoin de vêtements, ils ont besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils ont enfin besoin de tout; car leurs ménages sont nus et délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale; les marchandises accumulées qui moisissent et déprécient dans les magasins seront agitées, elles prendront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obstine à nommer une crise commerciale disparaîtra et le peuple après bien des souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur, objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec bonheur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède efficace à un mal déjà bien grand et qui s'accroît et s'aggrave toujours? Non, on fait des discours où les paroles sont artistement arrangées on parle, voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies, il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pitié aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative ou de mourir de faim ou de se soulever. S'ils meurent

« Mais, qui vous nourrirait ? Si les seigneurs se soulevaient, et leur courroux venait à éclater, qu'en résulterait-il ? Dans les deux cas vous ne pouvez que perdre. Donc pensez aux travailleurs ; ils souffrent beaucoup, et dans leurs douleurs ils se disent : « Il n'y a pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidémies destructives, les productions de la terre n'ont pas été ravagées par les orages et les tempêtes ; les récoltes en blés, en vins, ont été abondantes depuis nombre d'années ; nous sommes laborieux, nous sommes économes, et nous manquons de tout ! Pourquoi cela, d'où provient tant de misère, où est la cause du mal qui nous ronge et nous tue ? » Ainsi se plaignent les travailleurs. Oh ! pensez à eux, ils souffrent beaucoup ! »

NOTES 3.

Le tailleur de pierre dit que celui qui voyage attaché à une société a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, etc. (voy. page 96 lig. 4). On le voit, il ne veut irriter personne, et n'eut pas tort. Mais, comme toutes ses paroles ne peuvent s'appliquer à toutes les sociétés indistinctement, je veux les r lever par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le Compagnon charpentier dire à son renard, qui est son subalterne et néanmoins son esclave : Renard, va me chercher pour deux sous de tabac. — Renard, va m'allumer ma pipe. — Renard, verse à boire au Compagnon — Renard, prends ce manche à balai, et va monter la garde devant la porte. — Renard, passe la broche dans ce sabot, et fais-le tourner devant le feu. — Renard, etc. ; ce que le Renard fait ponctuellement et sérieusement dans la pensée que lui, plus tard, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir les mêmes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il deviendra tyran ! Ce ne sont pas les charpentiers que je blâme ici, ce sont leurs vieilles coutumes, indignes de notre époque et de notre pays, indignes des charpentiers eux-mêmes ; car, je l'avoue fran-

chement, si on leur trouve une certaine rudesse, on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qui prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justice que je me plais à leur rendre ; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui !

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères ?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (voy. p. 104, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie ; je comprends parfaitement son intention, et je prie lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe ; Louis XII, roi appelé le Père du peuple ; Calvin, réformateur ; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome ; Pascal, moraliste et mathématicien ; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques ; Molière, profond auteur de comédies et comédien ; Lafontaine, bonhomme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice ; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux ; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains ; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque* ; Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres ; Mansard, Perrault, architectes ; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs ; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe ; Voltaire, l'*Encyclopédie vivante*, poète

dont à la fois tous les genres d'écrire ; Buffon , Lavoisier, naturalistes ; Vaucanson, mécanicien ; Roubo, fameux menuisier ; l'abbé de l'Épée, Sicard, célèbres instituteurs des Sourds-Muets ; Montgolfier, physicien , chimiste, inventeur des ballons ; Mirabeau, grand orateur ; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes ; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple ; Richat, Broussais, réformateurs de la médecine ; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant ; Laplace, Lagrange, mathématiciens ; Lavoisier, Bertholet, chimistes ; Monthyon, Laroche-foucault-Liancourt, philanthropes ; Saint-Simon, Bazard, Fourier, réformateurs ; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive ; Jussieu, botaniste ; Lafayette, ami de la liberté des peuples ; Chénier, Ducis, poètes tragiques ; Talma, tragédien ; Manuel, orateur, symbole du courage civil ; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes ; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres ; Chateaubriand, grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme* ; Casimir Delavigne, poète tragique ; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime ; Lamartine, poète épique, dont l'imagination n'a point de bornes ; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes ; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène ; Garnier-Pagès, notre avocat à nous ; Jacquart, mécanicien ; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre ; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie ; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare ; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes ; Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique ; Berthaud, le poète des pauvres ; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde ; Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

siècle a tué; David, sculpteur, dont le ciseau pe-
laire fait l'apothéose du mérite et de la vertu so-
ment; Pierre Leroux, écrivain laborieux et dé-
téré, dont les travaux philosophiques préparent
l'avenir; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élève
à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend
profond dans le chaos social pour en faire
quelque chose d'utile à la multitude; Cour-
mont dont la plume est un pinceau, etc., sont nés
en France.

Racon, savant; Cromwell, usurpateur, génie sa-
cieux et puissant; Shakspeare, poète tragique, et
les compositions énergiques font frémir. Milton,
poète sublime au-dessus de toute expression, dont
radis perdu est son œuvre. Newton, savant
thématicien, grand astronome. Addison, Pope, et
den, poètes; William Penn, philosophe l'anglais
de la Pensylvanie, Locke, philosophe. Chatter-
poet mort de dégoût et d'ennui Cook, navigateur
qui fit trois fois le tour du monde. Jenner, mé-
cin, à qui on doit la découverte de la vaccine.
Young, poète, auteur des *Nuits*; Fox, homme
tat, orateur immense; Watt, mécanicien, James
Bentham, William Cobbet, publicistes radicaux.
Walter Scott, romancier naturel et fécond; i
Byron, poète d'une énergie sombre et effrayante.
Lord Brougham, homme de savoir et d'orgueil.
O'Connell, orateur dont la voix puissante agit
volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., nés
en Angleterre.

Guttemberg, inventeur de l'imprimerie; Luther
réformateur. Leibnitz, philosophe et mathém-
cien. Kepler, Muller, Herschell, astronomes; et
Naturalist. Kant, métaphysicien; Wieland, et
tock, grands poètes. Winkelman, savant; Schlegel
philosophe. Mozart, musicien; Goethe, poète et
térateur. Gall, médecin, inventeur de la phré-
gie. Schiller, poète vrai, énergique, sublime, et
auteur dramatique; Tieck, autre poète; Hay-
hoor, musicien, etc., etc., sont nés en Allemagne.

Averroès, médecin, philosophe; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre; Barthélemy de Las Casas, missionnaire, ami des hommes; Ribera, peintre illustre; Alphonse X, roi philosophe et astronome; don Alonzo d'Erilla, poète épique, auteur de *Parauca*; Lope de Vega, poète épique et dramatique; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit; Velasquez, peintre fameux; Riego, héros martyr de la liberté; Mina, guerrier intrépide et libérateur; Arguëlles, orateur; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Enfin, orateur, libérateur le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie*; Pétrarque, poète, chanteur de la Fontaine de Vaucluse et de Laure, l'Arrioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux*, le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de la *Jérusalem délivrée*, Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l'Amérique; Galilée, astronome qui le premier dit: La terre tourne; Machiavel écrivain politique; Raphaël, les Carrache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane; Paul Véronèse, peintres célèbres; Michel-Ange Buonarrotti, peintre, architecte, sculpteur et poète; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint Pierre de Rome; Bramante, Vignole, architectes célèbres; Torricelli, géomètre, physicien; Volta, célèbre physicien; Galvani, physicien et médecin; Alfieri poète tragique; Casanova, sculpteur; Buonarrotti, descendant de Michel-Ange, homme politique; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abréger, je dirai: l'Europe a produit Ticho-Brahé, astronome; Luthier, réformateur; Boerrhaave, médecin; Le Camoens, poète, auteur de la *Lusade*; Guillaume T II, libérateur; Copernic, astronome; Jean-Jacques Rousseau, homme et

écrivain extraordinaire ; Kosciuszko, libérateur ; et dans des temps plus anciens, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, empereurs ; Sénèque, philosophe ; Lucain, Horace, Virgile, Lucrèce, poètes ; César, génie éloquent et guerrier ; Cicéron, orateur ; Spartacus, libérateur ; les Gracques, tribuns du peuple ; Archimède, géomètre et mécanicien ; Euclide, mathématicien ; Pindare, poète lyrique ; Démosthène, orateur ; Alexandre, conquérant ; Platon, Aristote, philosophes ; Eschyle, Eurypide, Sophocle, créateurs de la tragédie ; Socrate, estimé le plus sage des hommes ; Solon, philosophe, législateur ; Cimon, Aristobule, Léonidas, généreux guerriers ; Homère, le plus grand poète de l'univers.

L'Asie a produit Zoroastre, législateur des mages ; Moïse, législateur des Juifs ; Confucius, grand philosophe ; David, Salomon, Cyrus, Porus, Darius, rois célèbres ; Jésus-Christ, fondateur du christianisme, qui renferme tant de choses dans ces mots : « Tous les hommes sont également composés de chair et d'os ; Le premier est le serviteur des autres ; Aimez-vous les uns les autres ; Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous soit fait à vous-même, etc. » ; Mahomet, orateur, poète et guerrier, fondateur du mahométisme ; Avicenne, médecin ; Abdérame, général ; Tamerlan, Gengis-Kan, héros célèbres, etc.

L'Afrique a produit Sésostriis, roi conquérant ; Asdrubal, Amilcar, Annibal, grands héros ; Jugurtha, brave Numide ; Ptolomée, astronome, inventeur d'un système astronomique ; Origène, Photin, Tertullien, St-Augustin, savants pères de l'Eglise ; Capitain, nègre d'un grand talent ; Méhémet-Ali et son fils Ibrahim, adroits et braves guerriers, réformateurs d'un peuple en décadence depuis long-temps, etc.

L'Amérique a produit Washington, général libérateur ; Franklin, homme d'état, philosophe, savant à qui l'on doit les paratonnerres ; Fulton, inventeur des bateaux à vapeur ; Ritten-House, astronome ; Bolivar, général libérateur, puis dictateur ; Toussaint-Lou-

verture, général nègre, qui combattit pour l'indépendance des nègres, ses frères; Fenimore Cooper, romancier; Papineau, orateur libérateur.

Si j'avais voulu mentionner des femmes, j'aurais cité des Sémiramis, assyrienne; des Arthémise, des Sapho, des Corinne, grecques; des Lucrece, des Cornélie, romaines; des Isabelle, espagnole; des Elisabeth, anglaise; des Marie-Thérèse, autrichienne; des Catherine, russe; des Marguerite d'Anjou, des Jeanne d'Arc, des Staël, des George Sand, françaises, etc.

Cette liste, quoique incomplète, pourra néanmoins faire comprendre qu'il ne faut pas avoir de prévention contre les pays, puisque dans chacun d'eux sont nés d'aussi grands hommes et des femmes si justement célèbres.

NOTE 5.

Tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices (voy. p. 106, lig. 29).

Le tailleur de pierre et le charpentier paraissent se contredire. Le premier exalte le mérite des chefs que les Sociétés se donnent, et je conviens que leurs choix sont rarement mauvais; le second n'envisage pas les choses au même point de vue, et signale les mauvais chefs (car il s'en rencontre quelquefois) comme les plus grands ennemis des Sociétés qu'ils gouvernent. Je suis persuadé qu'en ceci le tailleur de pierres ne pense pas différemment que le charpentier. Si l'on saisit bien leurs pensées, la contradiction n'existe plus.

NOTE 6.

Je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir, et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes (voy. p. 109, lig. 15).

Il me semble déjà entendre cette exclamation:

Ah ! reprendre un jour la plume ! Un ouvrier ! un Compagnon ! un menuisier ! Pfi !... Ne ferait-il pas mieux de prendre son rabot et de raboter toujours ? — Doucement , s'il vous plaît , gens inhumains ! Raboter toujours ! Je suis de chair et d'os , et la machine mal entretenue se dialogue facilement ! J'en ai l'expérience. Mais , malgré cela , croyez-le , je rabote comme un homme , comme un autre ouvrier ; demandez à celui qui m'occupe s'il est content de ma besogne ! Pourtant , je l'avoue , le rabot à la main , je pense , je médite , je prévois ; et , comme j'ai souvent vu mes prévisions se réaliser , je me suis dit : Tu penses assez juste ; tu allais peu au cabinet , n'y va plus ! Emploie tes courts instants de repos à écrire , cela distrait et ne coûte rien ; c'est ce qu'il faut , on gagne si peu à présent ! — Ecrire ! est-ce que je sais ? — Qu'importe , écris tout de même , dis ce que tu penses ; si les ouvriers te comprennent et disent : C'est cela , c'est bien cela ! que te faut-il de plus ? — Rien. — Ah ! si tu savais le latin , le grec , l'hébreu , le chaldéen , comme le fameux docteur qui disait il y a quelques jours des choses si belles , si sublimes , si hautes , si profondes ! Oh ! quelles phrases ! oh ! quelles périodes ! On était saisi , confondu , on ne savait plus ni d'où l'on venait , ni par où on allait..... Quel malheur que tu ne sois pas un savant , va ! Tu aurais fait merveilles ! Mais , après tout , console-toi , écris , parle comme on parle ; on ne t'en comprendra que mieux. — Bien , oui , c'est décidé , résolu ; oui , j'écrirai ! Ouvrier , je parlerai le langage des ouvriers , les ouvriers me comprendront , d'autres aussi peut-être ! Ainsi donc , mes amis , comptez sur moi : je ne fais pas de serments , à quoi servent les serments ? Mais quand j'ai dit , c'est bien dit.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Jusqu'à présent, nos chers pays, on n'avait mais songé à faire imprimer les chansons et très poésies composées par nos confrères en l'honneur de notre Société. Nous tentons aujourd'hui d'introduire l'usage de l'impression et nous, nous croyons que vous nous approuverez, et que l'exemple ne sera pas perdu. Nous désirerions voir notre Société charger un compagnon du travail de recueillir toutes nos excellentes chansons, et d'en former un recueil que l'on devrait faire imprimer à un grand nombre d'exemplaires.

Il faudrait aussi que celui dont vous auriez fait choix, tout en réunissant nos chansons, prit le soin de les corriger, pour les rendre telles qu'elles ont dû sortir de la plume de leurs auteurs. Marseillais, Bon Accord; Nantais Prêt à Bien Faire; Bourguignon La Fillette; Lyonnais l'Union, et tant d'autres que nous pourrions vous citer, ont donné à notre Société leurs chansons en manuscrit; elles ont passé de mains en mains; elles ont été copiées, recopiées, et sont devenues populaires parmi nous. Mais nous sommes convaincus que ces chansons sont

pleines de fautes qui ne viennent pas de nos poètes; on sent comment ces fautes ont pu s'y introduire : ce sont ces fautes qu'il faudrait faire disparaître, autant que la chose serait possible.

Nous croyons devoir inviter nos poètes actuels à faire attention que nous sommes au dix-neuvième siècle; nous les invitons aussi à examiner avec nous beaucoup de nos vieilles chansons trop à la mode encore. Eh bien, qu'y trouvons-nous ? Injures, grossièretés, barbarie, prévention ! Nous y sommes portés aux cieux, et nos rivaux jetés dans les enfers ou aux galères de Rochefort et de Toulon. De telles œuvres, avouons-le, ne nous font pas honneur, et sont certes plus nuisibles à ceux qu'elles louent qu'à ceux qu'elles dénigrent. Tout homme sensé ne les entend point chanter sans hausser les épaules et sans sourire de pitié. N'imitons donc plus ce qui est dégoûtant, repoussant même. Si le fanatisme se glisse partout, c'est un malheur que nous ne pouvons parer; mais faisons du moins nos efforts pour empêcher ce monstre de s'introduire chez nous pour troubler et égarer notre belle Société. Puissiez-vous, nos chers Pays, être satisfaits de ce recueil, et nous pourrions un jour vous en offrir un second. Nous espérons pouvoir suivre le progrès de notre époque et marcher avec la civilisation.

VOS PAYS ET AMIS.

Paris. 1834.

(Suivaient trente-trois signatures).

HYMNE A SALOMON.

Ain : Peuple français, sois fier de ta victoire.

Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse,
Avec ardeur accompagnez ma voix. (*bis.*)

CHOEUR.

De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

Oui, Salomon, ce monarque admirable,
Jérusalem ! rehaussa ta splendeur,
De tes enfants fut le juge équitable,
Et des beaux-arts le digne protecteur. (*bis.*)

De Salomon, etc.

Il existait dans ses villes antiques
Mille travaux dont l'œil fut enchanté,
De beaux jardins, des palais magnifiques,
Des tribunaux où siégeait l'équité. (*bis.*)

De Salomon, etc.

Saint monument, ô merveille imposante,
Temple sacré touchant jadis aux cieux,
Maison de Dieu, ta ruine gisante
Surprend encore et le cœur et les yeux ! (*bis.*)

De Salomon, etc.

Tout florissait dans son royaume immense :
Les vrais talents, le commerce, les arts.
La douce paix, mère de l'abondance,
Rendait heureux jeunes gens et vieillards. (*bis.*)

De Salomon, etc.

Fils de David, des voûtes éternelles
Lette les yeux sur tes pieux enfants,

Prête l'oreille à leurs voix solennelles,
Reçois, reçois leurs généreux serments. (bis.)
De Salomon (bis) célébrons la mémoire,
Et répétons (bis) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } bis.
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

LE COMBAT D'ESPRIT.

Ara : Que l'union est agréable, en Un soldat qu'une heureuse
 lèvre.

Destin à mes vœux si contraire,
Pourquoi viens-tu donc m'affliger ?
Pourquoi, par un ordre sévère,
À partir viens-tu m'obliger ?
Il faut quitter ma tendre amie ;
O Dieu, pour moi quel triste jour !
Il faut quitter mon Emilie,
Le cher objet de mon amour.

Puisqu'enfin le Devoir l'ordonne,
Je ne consulte que l'honneur.
O passion que Vénus donne,
Eteins ta flamme dans mon cœur ;
Comptez sur mon obéissance,
Chers Compagnons de Liberté ;
Tout soumis à votre puissance,
Je fuis mon aimable beauté.

Quoi donc ! est-ce là la promesse
Que je faisais tous les moments,
À mon idole, à ma maîtresse,
Moi, le plus heureux des amants !
O belle, ô touchante Emilie,
Comment de toi me séparer ?
Je veux, je veux toute ma vie
Te voir, te chérir, t'adorer.
Hélas ! est-ce moi qui soupire,
Esclave d'une passion ?

Quelle faiblesse, quel délire.
Troublent mon esprit, ma raison !
Oh ! non, je n'ai plus de courage ;
Mes forces m'ont abandonné.
Mes yeux sont couverts d'un nuage,
Et mon corps est tout enchaîné.

Grand Salomon, vois ma faiblesse ;
Vois mes transports irrésolus,
Vois mon cœur balancer sans cesse
Et pencher même vers Vénus.
Roi bon, exauce ma prière,
Daigne soulager ma douleur ;
Rends ton enfant dans la carrière
De la sagesse , et de l'honneur.

Je sens renaître mon courage,
Je sens triompher ma raison ;
Je sors d'un pénible esclavage,
Et je suis tout à Salomon.
Voyageons dans la belle France,
Accompagnés de l'équité,
En y célébrant la puissance
Du beau Devoir de Liberté.

LES ADIEUX A CAROLINE.

AIR : T'en souviens-tu ? ou des Trois Couleurs.

Sous ta fenêtre, objet que je révère,
Je viens chanter ma dernière chanson :
Puis te quitter pour suivre ma carrière
Et soutenir mon honneur et mon nom.
Hélas ! pour moi quelle peine cruelle
D'abandonner tes charmes en ce jour !
O mon Devoir, ranime tout mon zèle
Pour m'éloigner de ce charmant séjour !

Entends la voix de ton amant perfide ;
Lui, son devoir l'éloigne de ces lieux ;

De Salomon la puissance le guide,
En éclipsant le pouvoir de tes yeux.
Ne règne plus sur son cœur, sur son âme,
Amour malin, enfant de la beauté!
C'est désormais la raison qui l'enflamme,
Et le parfait Devoir de Liberté.

Adieu, adieu, charmante Caroline,
De ce moment je m'éloigne de toi;
Tout pénétré d'une force divine,
Je puis braver ton amoureuse loi.
Qu'à tes douleurs ta mère s'intéresse,
Que sa pitié sèche enfin tes beaux yeux.
Moi, je te fuis, je vaincrai ma faiblesse;
Adieu, adieu, reçois tous mes adieux!

LES PROMESSES DU NOUVEAU DIGNITAIRE A LA SOCIÉTÉ.

CHANSON-IMPROMPTU *

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

Puisqu'en ce jour votre choix me préfère,
Puisqu'au pouvoir vous me faites monter,
Ce grand honneur, je veux le mériter;
Je veux agir, vous servir et vous plaire. (bis.)

Si dans mon temps, par un destin prospère¹,
De mes désirs je peux suivre l'ardeur,
Vous connaîtrez le penchant de mon cœur:
Je vous chéris, mais je saurai vous plaire. (bis.)

De Salomon, notre ami, notre père,
Du souverain l'exemple des bons rois,
Je maintiendrai les équitables lois,
Et je saurai vous chérir et vous plaire. (bis.)

* J'avertis une fois pour toutes que le plus souvent chaque chanson aura ses notes qui la suivront immédiatement.

neur et gloire à l'ancien dignitaire ;
sut remplir sa haute fonction ;
ous un ban pour le vrai compagnon ;
m'a montré le chemin de vous plaire. (*bis.*)

ans mon temps. Ce mot *temps* n'est pas
is, comme nous l'employons ordinairement
igner le règne de six mois du premier Com-
u dignitaire élu par la Société, je m'en suis
is le même sens.

eurs anciens Compagnons, étant réunis à la
ble dans un grand café, parlaient de leur
et de leur tour de France ; ils étaient
c'était pour eux le bonheur dans le passé et
présent ; chacun d'eux exposait ses titres
certain orgueil. Celui-ci disait : Je suis pre-
mpagnon de Nîmes ; celui-là : Je suis pre-
mpagnon de Chartres ; l'un disait qu'il
gnitaire de Lyon ; enfin d'autres disaient
aient soit de Marseille, soit de Montpellier,
ordeaux, soit de Nantes. Ils se glorifiaient
l'avoir été élevés à la première place de la
ar le libre suffrage de leurs égaux. Un beau
décoré était à une table voisine, et écou-
conversation avec un sourire moqueur sur
; un des compagnons s'en aperçut, et lâcha
les paroles suivantes : — Oui, nous portons
dans notre Société, et l'on trouve cela

Mais des individus d'un rang plus élevé en
ussi : ce sont des comtes de Cagliostro, des
alaskue, des marquis de Cabrières, etc., et
sont héréditaires dans leur famille. Quand
e, un duc, un marquis, ont des droits sur
ont ils portent le nom, passe ! Mais porter
le duc d'un pays parce qu'on l'a arrosé de
st drôle ! Mais porter le nom de marquis
parce que votre père l'a ensanglanté et dé-
et surtout en porter le nom sans y avoir

mis le pied , et sans y être connu d'un seul de ses habitants , c'est encore plus drôle ! c'est même ridicule. — Ces paroles furent entendues du bon Monsieur décoré qui ne sourit plus.

* *Faisons un ban.* Ce mot *ban* n'est , je crois , pas français ; mais . comme il désigne chez nous un applaudissement général et mesuré , j'ai cru pouvoir et même devoir m'en servir.

LE DÉPART.

Air de la Parisienne.

Oui , du départ l'heure est sonnée,
Mes chers pays !, éloignons-nous
De cette ville fortunée,
Séjour des plaisirs les plus doux.
Fuyons d'ici la jouissance,
Pour trouver ailleurs la science.

Amis, voyageons

En vrais Compagnons

Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France. (*bis.*)

Voyez dans ces belles campagnes
Ces bosquets, ces gazons, ces fleurs,
Ces oiseaux près de leurs compagnes,
Chanter l'amour et ses faveurs.

Du printemps quelle est la puissance !
Tout se ranime à sa présence.

Amis, etc.

Mes chers pays, au dignitaire
Obéissons avec ardeur.

Déployons l'antique bannière
De notre sage fondateur ;

Qu'au gré des airs avec aisance,
Mollement elle se balance.

Amis, etc.

Non, non, envers ce pers
N'agissons pas brutale
Laissons l'affreuse intolérance
À la fanatique ignorance.
Amis, etc.

Mais si, bouffis de fanatisme,
Des insensés osaient enfin,
Croyant faire acte d'héroïsme,
Nous attaquer dans le chemin;
Sous le poids de notre vaillance,
Accablons leur sotte arrogance.
Amis, etc.

Adieu, loyaux sociétaires,
Il faut se quitter désormais.
Embrassons-nous, adieu, mes frères,
Vivez heureux, vivez en paix;
Et nous, sur cette route immense,
Partons, et faisons diligence.
Amis, voyageons.
En vrais compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France.

1 Dans les Sociétés de Compagnenage le mot mon-
teur n'est point d'usage : dans les unes on se
nomme *Coterie*; dans les autres on se
nomme *Pays*. Les Français, les Ita-
liens, les Suisses, les Allemands, se trouvent
en France et se trouvant réciproquement Pays
allemand, Pays italien, Pays suisse, etc. Ils sont é-
loignés de leur famille ; ils se
réplacent fréquemment pour habiter un endroit, puis
un autre endroit ; ils vi- cordialement entre eux
t sans prévention nationale. D'ailleurs ils habitent
sous la même voûte, ils marchent sur le même
globe, ils sont, ils se nomment Pays, car le monde
pour eux n'est qu'un grand pays ! Beaucoup de per-

sonnes rient de cette appellation ; qu'elles réfléchissent, et qu'elles rient encore après si elles jugent à propos !

CONSEIL AUX AFFILIÉS.

AIR : La république nous appelle, ou du Chant du départ.

O mes jeunes amis, qui sur le tour de France
Dirigez vos pas diligents,
D'un ancien Compagnon, instruit d'expérience,
Ecoutez les avis prudents :
Pour acquérir talents, sagesse,
Pour jouir de l'égalité,
Vous confierez votre jeunesse
Aux Compagnons de Liberté.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

Partez, ô mes amis ! et dans votre voyage
Soyez résolus, mais prudents ;
Et si l'on vous attaque, armez-vous de courage ;
Soyez braves, soyez vaillants.
Vos coups sont alors légitimes,
Frappez, domptez des inhumains
Qui vont se chercher des victimes,
En plein jour, sur les grands chemins.
Nous, etc.

D'une riche cité, de la belle Marseille,
Sous peu vous verrez les clochers ;
Vous saurez visiter cette antique merveille,
Ses champs, ses eaux, ses grands rochers ;
Mais allez d'abord chez la Mère,
Ainsi l'ordonne le Devoir ;

~~Le digne~~ va digne, à son pouvoir.
~~Le digne~~ Nous, etc.

1. d'utiles travaux occupez-vous sans cesse ;
Fréquentez de dignes amis.
Honorez les talents, les vertus, la sagesse ;
À l'honneur demeurez soumis.
Fuyez celui dont l'imposture
Chercherait à vous égarer ;
Fuyez un scélérat parjure,
Qui voudrait vous déshonorer.
Nous, etc.

D'être un jour Compagnons nourrissez l'espérance,
Vos esprits sont intelligents ;
Cultivez le dessin, puisez dans la science,
Acquérez de nouveaux talents.
Suivez surtout le sage exemple
De qui pratique les vertus ;
Et dans le magnifique temple
Un beau jour vous serez reçus.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

RÉFLEXIONS.

Ceux qui partent d'une ville à la dérobée, et sans payer leurs dettes, sont appelés des *brûleurs* ; leur nom, leur signalement sont répandus sur le tour de France, et les brûleurs ne sont accueillis nulle part.

Il s'en trouve, parmi ceux qui partent ainsi, qui ont des dettes bien légères : quelquefois ils ont même leur réputation, ils ont sali leurs noms pour la somme de vingt ou trente francs ! Certainement ils ne calculent pas, en agissant de la sorte, les con-

séquences de leur vilaine action; c'est le plus souvent quand ils sont retirés, ou quand un peu plus d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'avoir si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches à nous faire, ayons de la franchise et de la probité; car, si nous avions trompé quelqu'un, pourrions-nous dire du mal de celui qui nous tromperait sans dire du mal de nous-mêmes? Si, ayant trompé, nous appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrait-on pas nous appeler du même nom? Et que répondrions-nous alors? Rien. Donc, tâchons d'avoir toujours pour nous notre conscience; c'est la plus solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Affiliés, qui, pour avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retirent promptement de la Société. Quand une Société est bien organisée, quand elle a des principes vrais et de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite et pour si peu. Il faut avoir de la patience, et faire toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté commandent: c'est le seul moyen de s'attacher le plus grand nombre, et de rendre heureux ceux qui vous auraient fait des injustices. En agissant autrement, vous donneriez raison à ceux qui ont tort: c'est ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne devez pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque des gens trop mystérieux et trop séparés des autres. Nous devons dire tout ce qui peut se dire raisonnablement, et vivre avec tous ceux qui savent vivre. Sans être ennemis d'aucune Société, nous devons nous attacher à la nôtre, et la servir avec zèle et amour. Si, après avoir fait tout notre devoir, notre Société pouvait se tromper et nous en mal récompenser, il nous serait permis de faire entendre des plaintes modérées: ceux qui se trompent reviennent quelquefois d'une erreur; mais ne nous ven-

gêner jamais aux dépens de nos engagements et de notre honneur : nous serions exécrés et flétris des noms de lâches, de traîtres et de scélérats ; de toute part la défiance nous observerait, et nous vivrions, quoique au milieu du monde, dans un isolement complet. Ainsi nous aurions voulu faire du mal ; nous nous en serions fait à nous-mêmes.

Soyons toujours probes et honnêtes ; ne faisons jamais retomber sur la Société entière les fautes de quelques-uns de ses membres ; soyons fidèles à nos serments et à nos engagements. Tout cela n'est que notre avantage ; nous agirions contre nous en agissant différemment.

séquences de leur vilaine passion ; ainsi le plus souvent quand ils sont netjés, ou quand un peu plus d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'avoir si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches à nous faire, ayons de la franchise et de la probité : car, si nous avons trompé quelqu'un, pourrions-nous dire du mal de celui qui nous tromperait ? ou dire du mal de nous-mêmes ? Si, ayant trompé, nous appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrions-nous pas nous appeler du même nom ? Et que répondrions-nous alors ? Rien. Donc, tâchons d'être toujours pour nous notre conscience ; c'est la plus solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Amis, qui, pour avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retirent promptement de la Société. Quand une Société est bien organisée, quand elle a des principes vrais et de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite et pour si peu. Il faut avoir de la patience, et faire toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté commandent : c'est le seul moyen de s'attacher le plus grand nombre, et de rendre heureux ceux qui vous auraient fait des injustices. En agissant autrement vous donneriez raison à ceux qui ont tort : c'est ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne devez pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque de gens trop mystérieux et trop séparés des autres. Nous devons dire tout ce qui peut se dire raisonnablement, et vivre avec tous ceux qui savent. Sans être ennemis d'aucune Société, nous devons nous attacher à la nôtre, et la servir avec amour. Si, après avoir fait tout notre devoir, la Société pouvait se tromper et nous en mal penser, il nous serait permis de faire des plaintes modérées : ceux qui se trompent sont quelquefois d'une erreur ; mais ne se

de nos engagements et de
nous exécuter. Nous serions exécrés et flétris des
lâches, de traîtres et de scélérats; de toute
désiance nous observerait, et nous vivrions,
au milieu du monde, dans un isolement.
Ainsi nous aurions voulu faire du mal;
nous en serions fait à nous-mêmes.

es toujours probes et honnêtes; ne faisons
retomber sur la Société entière les fautes de
uns de ses meml s; soyons fidèles à nos
s et à nos engage ments. Tout cela n'est que
avantage; nous agi entre nous en agis-
sément.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

NOS CHERS PAYS,

Il y a environ deux ans que nous eûmes le plaisir de vous présenter un premier recueil de chansons de Compagnons, dont la préface promettait que nous n'en resterions pas là. Eh bien ! aujourd'hui, vous serez convaincus que cette promesse, quoique un peu vague, n'en était pas moins fondée. En conséquence, vous recevrez un deuxième recueil. Puisse-t-il vous être agréable ; puisse-t-il mériter et obtenir votre approbation et notre contentement sera au comble !

VOS PAYS ET AMIS.

Paris, 1836.

(Suivaient soixante et une signatures).

LE JEUNE AFFILIÉ, ADIEU AU PAYS.

Air de l'Aveugle de Bagnolet.

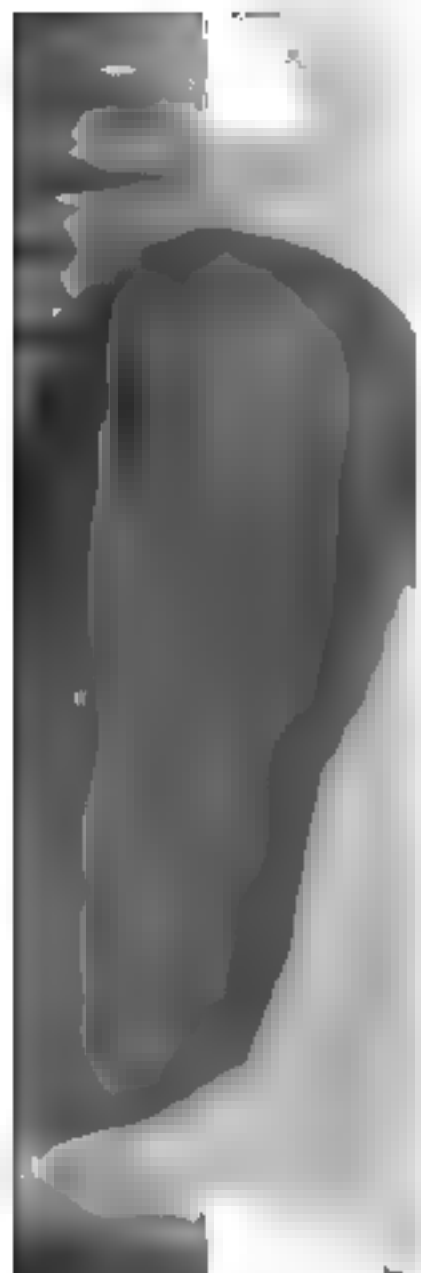
Enfants de Salomon le Sage,
Guidant un frère sur les champs,
Lorsqu'il prélude à son voyage
Prêtez l'oreille à ses accents (*bis*).
Je sors de la timide enfance,
Et j'entreprends le tour de France¹;
Adieu, riche, charmant pays,
Climat brillant de la Provence!
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Je quitte mon vertueux père
En butte à de sombres douleurs;
Ma bonne, ma sensible mère
Se lamentant, versant des pleurs (*bis*),
Et ma jeune et tendre maîtresse,
De ses cris m'appelant sans cesse.
Adieu, riche, charmant pays,
Un jour renaîtra l'allégresse;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis. }

bis.

Je vois de ma ville natale
Encor le plus haut monument;
Mais d'intervalle en intervalle
Il s'abaisse insensiblement (*bis*).
Oh! plus rien ne s'offre à ma vue,
Que des champs la vaste étendue.
Adieu, riche, charmant pays;
Mon cœur bat, mon âme est émue;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Quel temps! quel chemin magnifique!
Comme l'avenir me sourit!
Une voix sourde, prophétique,
Echauffe, élève mon esprit (*bis*).



l'effort
l'indigne
ou assist
l'ordres
re goût
is belles.
descrip-
du trait
un grand
vos idées
des ou-
urtez les
ous voulez
oint ceux
s hommes
vous gé-
tête mal à
sez donc ça
épète, jeune
vous donne-
plaisent dans
dans la non-
concentré dans
un chercher à
la jalousie les
aient que tout
avoir à rougir,
né. Il est aussi
ipa et d'un ca-
g, on parla
les

Je cultiverai par ma constance
Des talents et de la science.
Adieu, riche, charmant pays,
C'est un grand bien que l'espérance;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Allons, saisissez la bouteille,
Dans nos verres versez tout plein;
Buvons, le doux jus de la treille
Enhardit, enflamme soudain.
Recevez les adieux d'un frère;
Chacun a bien vidé son verre.
Adieu, riche, charmant pays,
Je te reverrai, je l'espère;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, Compagnons, mes amis.

NOTE.

1 Et j'entreprends le tour de France.

Jeune Affilié, qui entreprenez le tour de France, quelque que votre esprit et votre bon sens ne vous valent qu'en faveur des choses utiles, permettez-moi de vous donner un conseil pour vous fortifier davantage, s'il est possible. Vous partez : mais, quand vous reviendrez, soyez satisfait de l'emploi que vous aurez fait de votre temps. Beaucoup de gens, oubliant le but qu'ils s'étaient proposé, s'éteignent en commençant leur tour de France, ne sentent plus, comme ils disent eux-mêmes, qu'à se divertir; mais plus tard, sentant une confusion dans leur cerveau, se trouvant embarrassés en toutes circonstances, ils se font mille reproches, et ne peuvent leur procurer les connaissances qui leur manquent. Tâchez de ne point vous trouver dans pareil cas; faites en sorte que le tour de France soit une école profitable pour vous, apprenez-y à lire et à travailler, faites-vous y homme, et devez pour tout dire, mener dans la force du tour.

pour en venir là, travaillez, travaillez des
de la tête. Savoir couper son bois, avoir,
on dit, une bonne main-d'œuvre, c'est
pour l'ouvrier, et c'est bien peu pour le

l'homme placé à la tête d'un atelier de mé-
est certainement forcé de refuser plusieurs
d'ouvrages ; s'il ne connaît le dessin linéaire
à son état. Donc occupez-vous du dessin
prenez de bonnes notions des cinq ordres
architecture, et vous formerez ainsi votre goût
proportions les plus justes et les plus belles.
la connaissance de la géométrie descrip-
appliquée à la menuiserie, c'est-à-dire du trait
sculpter, de l'arçier des voussures et d'un grand
d'autres coupes de bois. Alors vos idées
claires, vous aurez la conception des ou-
vres, quels qu'ils soient, et vous pourrez les
travaux avec goût et facilité. Mais si vous voulez
acquiescer ces connaissances, n'écoutez point ceux
chercheront à vous décourager. Des hommes
disent : — Vous perdez votre temps, vous dis-
siper votre argent, vous vous cassez la tête mal à
propos ; le dessin n'est bon à rien, laissez donc ça
à d'autres comme nous ! — Je vous le répète, jeune
homme, n'écoutez point les hommes qui vous donne-
nt de tels conseils. Ces hommes se plaisent dans
l'ignorance ou dans l'abrutissement, ou dans la non-
chalance, et pourtant l'orgueil est concentré dans
leur être, et s'ils voient quelqu'un chercher à
progresser et à s'élever, le venin de la jalousie les
tourment et les tourmente ; ils voudraient que tout
reste restât comme eux, pour n'avoir à rougir,
à être humiliés devant personne. Il est aussi
des hommes d'un esprit plus sage et d'un ca-
ractère plus élevé, et qui par négligence ou faute
de moyens pécuniaires (car l'homme sans fortune
ne peut pas toujours au gré de ses désirs), ou
pour toute autre cause enfin, n'ont pu s'initier aux
sciences que je vous cite comme essentielles.

Mais ces derniers ne parlent pas comme ceux que j'ai cités plus haut, et vous n'aurez rien à redouter de leurs paroles; au contraire, ils appuieront le conseil que je vous donne, et dont il me reste encore quelque chose à dire. Oui, j'ai à vous dire que celui qui retourne dans son pays, sans avoir profité de son tour de France, n'est point tranquille, et pour vous le prouver, je vais vous raconter le discours qu'un de mes amis me tint; le voici : « Après avoir, en cinq ans, fait mon tour de France, j'arrivai au pays et rentrai dans la maison paternelle. Comme je suis seul dans la famille exerçant la profession de mon père; comme mon père commence à prendre un âge avancé, je pensais lui succéder bientôt dans la direction, dans la conduite des travaux; je pensais avec raison devoir être placé par lui à la tête de son établissement, et cela me donnait du chagrin, et cela m'inquiétait beaucoup et je me disais : J'ai dessiné de l'architecture et du trait; mais je suis peu avancé, peu approfondi, peu savant sur l'une comme sur l'autre de ces branches de dessin, dont je sens aujourd'hui toute l'utilité, et je crains de rester quelquefois en affront. par exemple, un jour, on venait me commander un escalier tournant, ou la boiserie d'une niche avec calotte, ou un autel à tombeau, ou une chaire à prêcher compliquée, réunissant à elle seule tous les principes du trait, ou autre chose d'aussi difficile d'aussi délicat, que répondre, que faire?.... De l'entreprendre? Mais si j'entreprends, n'entends-je pas au fond de ma conscience une voix effrayante qui me crierait : Ne crains-tu pas de ne pouvoir terminer? Dois-je refuser? Mais pour lors que dirait de moi? A coup sûr on dira : — Voilà un homme qui a fait son tour de France, qui est retourné à son pays, et qui est réputé comme bon ouvrier; nous lui avons confié un travail, et il le refuse, ne se sentant point capable de le faire. Ah! valait-il la peine qu'il fît son tour de France, qu'il y restât si long-temps sans rien apprendre? C'est une honte pour lui! —

réflexions, et ces considérations me faisaient trembler, me faisaient frémir. Enfin, peu de temps après, j'eus quelques difficultés avec quelqu'un qui pourtant m'est bien cher, et j'en profitai pour m'éloigner de la maison. Je partis, je pris la route d'une grande ville en disant : Le dessin nous donne la hardiesse d'entreprendre toutes sortes d'ouvrages, et la facilité de les mener à bonne fin par les moyens les plus courts et les plus sûrs ; le dessin nous attire l'estime et la considération des habitants de notre cité, ainsi que le respect et la bienveillance des ouvriers que nous occupons ; le dessin, en un mot, est l'âme de la menuiserie, et je m'en occuperai. En effet je m'en suis occupé ; on avait beau me dire : Cela ne vous servira jamais, vous perdez votre temps ; je dessinais toujours et je m'en trouve bien, et cela m'est journellement d'une grande utilité.

Vous venez d'entendre, jeune Affilié, ce que je vous ai dit par moi-même ; vous venez d'entendre ce que je viens de vous raconter de mon ami, et qui a quelque rapport avec mon passé, c'est-à-dire avec les sensations que j'éprouvais jadis. Maintenant je vous laisse tout à vous en vous recommandant, pour toute conclusion, de méditer sur mes paroles et de penser à l'avenir.

LE BANQUET.

AIR : Gigue au printemps.

REFRAIN.

Est-il plus heureux sort !
Notre Fête est charmante :
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

Il n'est rien de plus agréable
Que de voir ses nombreux amis
Rangés autour de cette table,

Où tout est vin, des mûrs pressés,
Gaspillent même notre pétrole,
Livres aux transports les plus doux,
Approchez qui voudrez du trépas,
Oh ! nous à un certain point juchés,
Est-il plus, etc.

Sujets soumis de l'étiquette
(Un bon vieillard me l'a conté),
Les grands seigneurs, dans une fête,
Ignorent la franche gaieté.
Les Compagnons, c'est autre chose :
Toujours contents, toujours joyeux,
Leur banquet est l'apothéose
Qui les élève au rang des dieux.
Est-il plus, etc.

Non, point d'erreurs accréditées,
Point de propos adulateurs,
Point de manières affectées,
Ni de trompés ni de trompeurs.
Qui, la franchise la plus pure
Préside en ce riant salon,
Les gais disciples d'Épicure,
Les vrais enfants de Salomon.
Est-il plus, etc.

Vainement l'inquiet avare
Entasse trésors sur trésors :
Il passera nu le Ténare¹ ;
Pluton l'attend aux sombres bords,
Laisant aux nîas leur abstinence.
Les Compagnons de Liberté
Savourent en paix l'existence,
Et puis viennent l'éternité !
Est-il plus heureux sort !
Notre fête est charmante ;
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

¹ Le mot Ténare a deux acceptions : d'abord il désignait les enfers, où un châtiment

rain du promontoire de Malée, dans la Lanconie, qui y conduisait. Je l'emploie ici dans ce dernier sens.

HOMMAGE AUX POÈTES *.

Ann : À seize ans il ne faut pas remettre, au du bon Vieillard (de Beranger).

Sans être aimé du dieu de l'Harmonie,
Peut-on chanter comme chanta jadis
Ce Bon Accord, dont le bouillant génie
Touchait les cœurs, enflammant les esprits ? (bis)
Oui, Marseillais, ta voix retentissante,
Prédominant sur les plus beaux accords (bis),
Changeait soudain, tant elle fut puissante,
Les lieux muets en lieux d'heureux transports (bis).

Tu célébras l'antique renommée²
De Salomon, notre grand fondateur;
Par la satire incisive, animée,
Tu fis rougir le sot et l'imposteur.
Ton hymne saint³, qu'à genoux je contemplo,
Monta, porté sur de mâles accents,
Et retentit dans l'enceinte du temple,
Depuis la voûte à ses creux fondements.

Sans Apollon, Kantais, prêt à bien faire,
Eût-il produit des odes, des chansons
D'un goût exquis, d'une diction claire,
Sur des sujets variés et féconds
Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire⁴,
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel,
Ou Percheron et les Palmes de Gloire,
Il est profond, brillant et solennel,

Sans Apollon, ce dieu qui tout éclaire,
Nous n'aurions pas entendu tour à tour
La liberté n'est pas une chimère⁵,
Et d'autres chants dignes de notre amour.

Il fut sans doute inspiré jeune encore¹,
Ce Bourguignon, ce La Fidélité
Qui célébra d'une voix si sonore
L'Amour, les Arts, l'Honneur, la Liberté.

Un jour, dit-on, sur les bords de la Loire²,
Sous des tilleuls, Lyonnais-l'Union,
Enveloppé par des rayons de gloire,
Traçait des vers dictés par Apollon ;
De nos aïeux célébrait les souffrances³,
Les fers brisés, les travaux glorieux ;
Puis il chantait les Beaux-Arts, les Sciences
Et Salomon, roi puissant et pieux.

Nos troubadours des cordes de la lyre
Tiraient des sons touchants, mélodieux,
Que leur amour, que leur brûlant délire,
Que leurs transports poussaient jusques aux cieux
Et maintenant nos lyres sont muettes⁴ ;
De nouveaux chants n'ébranlent plus les airs
Éveillez-vous, accourez, ô poètes,
Et reprenez vos sublimes concerts !

NOTES.

¹ *Hommage aux poètes.*

Marseillais Bon Accord, Courbier ; Nantais I
Bien Faire, Desbois ; Bourguignon, La Fidélité
Thévenot ; et Lyonnais L'Union : le premier
à Marseille en 1824, le deuxième établi à Av
près de Beaugenci et de son ancien ami Perc
Le Chapiteau ; le troisième établi à Écamps,
d'Auxerre ; le quatrième mort à Lyon en 1828.
J'ai voulu chanter encore quelques-uns de
poètes, tels que Languedoc La Fidélité, qui m
donné la charmante chanson : *Que l'union
agréable* ; Bordelais La Prudence, auteur si
dant et si gai, et d'autres encore ; mais ma chan
son devait avoir des bornes, et je me suis arrêté.

» *L'antique renommée, etc.,*

chanson dont voici quelques couplets :

« De Salomon l'antique renommée
Dès mon enfance avait séduit mon cœur,
Et des beaux-arts l'heureuse destinée
M'ouvre un champ libre au sentier du bonheur.
Bientôt le temps et mon faible génie
M'ont fait admettre au rang des Compagnons.
Dès ce moment je consacrai ma vie
A Salomon, à Salomon.

» Pour Salomon, de la belle Provence
J'abandonnai le séjour enchanteur ;
Amour, plaisirs, bonheur, douce espérance,
Semblaient partout m'accorder leurs faveurs.
Si tes appas, séduisante Emilie,
Ont une fois égaré ma raison,
Pardonne-moi ; je connais ma folie,
Car je n'aime que Salomon.

» A Salomon donnons tous une larme,
Et que son nom à nos derniers neveux
Offre un tableau de vertus et de charmes
Qui réalise et comble tous nos vœux.
Remercions l'ingénieux Dédale*
Du talisman qui forma notre nom,
Et conservons toujours dans nos annales
Le nom sacré de Salomon. »

* Dédale est ici regardé comme l'inventeur du compas, que l'on désigne sous le nom de talisman ; car on fait avec son secours des choses prodigieuses. On regarde ce talisman ou compas comme ayant formé notre nom, de *Compas*, *Compagnon*.

» *Ton hymne saint,*

chanson qui commence par ces couplets :

« Que l'écho répète en ce jour,
Jusque sous les voûtes du temple,
Les vœux, le respect et l'amour

Dont chacun de nous doit l'exemple.
Entends nos voix, grand Salomon,
Du séjour qu'habitent les sages ;
C'est la voix de tes Compagnons,
Qui t'offre aujourd'hui leurs hommages.

» On dit que le roi Salomon
Fit creuser, pour punir le vice,
Des cachots ; moi, je dis que non ;
L'équité faisait sa justice,
Heureux de vivre sous ses lois,
L'orphelin retrouvait un père ;
Ce fut le modèle des rois,
Il rendit son règne prospère. »

• *Soit qu'il chante l'Honneur ou la Fie
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel*

Allusion à deux chansons de l'auteur. La première, pleine de feu et d'énergie, commence ainsi

« Compagnons, unissons nos voix ;
Chantons !..... que l'écho retentisse !
Nous sommes, encore une fois,
Les vainqueurs, malgré l'injustice.

Et finit par ce couplet :

« Gloire à Percheron le Chapiteau !
Rendons hommage à sa science
Et donnons à ce vrai Gavot
Des marques de reconnaissance.
Pays, je vous laisse ordonner
Un prix digne de sa victoire ;
Pour moi, je veux le couronner
Des palmes sacrées de la gloire.
Chantons d'accord, etc. »

En citant ce couplet, je ne veux pas exciter de discussions sur les anciennes affaires de l'Union : je le cite, parce que je le trouve bien placé. La seconde, respirant les mêmes sentiments tendres, on la trouvera en page 163 de ce volume.

« *La liberté n'est pas une chimère,*

Chanson dont voici deux couplets ;

« *La liberté n'est pas une chimère,*

« *Chers Compagnons, je viens de l'entrevoir.*

« *Étant instruit du plus profond mystère,*

« *J'admire en tout les décrets du Devoir ;*

« *A le servir j'emploierai tout mon zèle ;*

« *J'en fais serment le matin et le soir.*

« *Jusqu'au tombeau je* èle

« *A Salomon, à l'honn* , au voir.

« *J'achèverai le cours de mon voyage*

« *En fils aimé du grand roi Salomon ;*

« *Jé veux encore, au déclin de mon âge,*

« *Avec respect prononcer ce grand nom,*

« *Car dans les cieux un héritage immense*

« *De paix, de gloire et d'éternel bonheur,*

« *Sera vraiment donné pour récompense*

« *D'être fidèle au Devoir, à l'honneur. »*

« *Il fut sans doute inspiré jeune encore.*

On peut voir, page 170, une chanson qu'il composa
tant encore Affilié.

« *Sur les bords de la Loire,*

Allusion au premier couplet de cette chanson :

« *Sur les bords rians de la Loire,*

« *Apollon m'inspire à chanter*

« *Les Compagnons couverts de gloire*

« *Du beau Devoir de Liberté.*

« *Oh ! quelle jouissance*

« *De nous voir dans chaque pays,*

« *Et sur le tour de France,*

« *En bons Frères, et vrais amis.*

« *Vivent les sciences,*

« *L'intelligence ;*

« *Gloire aux talents !*

« *Vive le nom*

« *De Salomon !*

Vive le mot
« De Salomon ! »

* Allusion à une chanson dans laquelle remonte au berceau du Compagnonage, et à beautés de la Judée, de la Captivité de B de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, et

* *Et maintenant nos lyres sont muettes.
De nouveaux chants n'ébranlent plus les*

Depuis que j'ai composé cette chanson, les poètes ont rompu le silence, et fait entendre de nouveaux chants. Je citerai entre autres, La Clef des Cœurs, Fourrageant Benardaux,

LES VOYAGEURS.

Air: C'est ma Lison, ma Lisette.

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas ?
Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.
Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.
Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois, quelque souffrance;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX.

ROMANCE.

Air : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (bis.)

Attends au loin, ô ma fidèle amante,
Les chants joyeux qui frappent les échos ;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intrépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Tout s'agitant de nombreux voyageurs,
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : *voyageurs* et *voyage*,
Je vois tes traits qui s'alterent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprend le courage ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie ?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas ?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêveur,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant, délicieux,
Qui me plongeait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puisante voix d'un digne Compagnon ?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche tes pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lisa, Lisa, au revoir !
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

• A peine cette chanson fut-elle terminée, •

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole ?

LE PARTANT. — Pourquoi non ?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher ?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela ?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui ?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents ; il avait une sœur ; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés ; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes ; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi ?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers ; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent ; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te fallait ? — Trois cents francs. — Tu les auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé de neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accorde tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en bon drap, je reçus trois cents francs en or, ma sœur Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien je suis impatient de les revoir et de les embrasser. Ah ! je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés ?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien ; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous ?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien ?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste ! un bon tour ?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour !

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami que vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu, que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il insulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et la traîne dans la boue, que direz-vous ?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, un lâche, et j'irai le chercher partout pour

LE PARTANT. — Votre comportement ! Vous êtes donc un fripon, un canaille, et vous méritez donc la mort ?

L'INCONSTANT (après un moment de silence). — Je suis confondu ; ne m'en faites pas davantage tort ; je comprends toute l'étendue de ma action.

LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos fautes, faut les réparer.

L'INCONSTANT. — Je les réparerai.

LE PARTANT. — Il est permis de s'amuser, mais ne faut jamais faire du mal à ceux qui nous font du bien, il faut toujours être bonneté homme.

L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGNS

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis ;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (bis 2 fois.)
Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :
« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (bis 2 fois.)
« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Baux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Mais la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour ! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

AIR : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
À peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle¹
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

Vive le nom
« De Salomon ! »

• Allusion à une chanson dans laquelle on remonte au berceau du Compagnonage, et aux beautés de la Judée, de la Captivité de Bab, de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, etc.

• *Et maintenant nos lyres sont muettes,
De nouveaux chants n'ébranlent plus les cœurs.*

Depuis que j'ai composé cette chanson, plusieurs poètes ont rompu le silence, et fait entendre de nouveaux chants. Je citerai entre autres, *De La Clef des Cœurs*, Tourangeau Denartreau, Ad

LES VOYAGEURS.

Air : C'est ma Lison, ma Lietta.

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance ;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence ;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance ;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas ?

Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence ;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.

Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.

Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois, quelque souffrance ;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance ;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX.

ROMANCE.

Air : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (*bis.*)

tends au loin, ô ma fidèle amante,
Les chants joyeux qui frappent les échos ;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Vont s'agitant de nombreux voyageurs.
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : voyageurs et voyage,
Je vois tes traits qui s'altèrent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprends courage, ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie ?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas ?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêvant,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant de vœux,
Qui me plongrait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puisante voix d'un digne Compagnon ?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche les pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lise, Lise, au revoir !
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

A peine cette chanson fit-elle tort

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole ?

LE PARTANT. — Pourquoi non ?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher ?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela ?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui ?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents ; il avait une sœur ; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés ; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes ; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi ?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers ; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent ; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te faut-il ? — Trois cents francs. — Tu l'auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accuse tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en bon drap, je reçus trois cents francs en or, ma tante Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien je suis impatient de les revoir et de les embrasser. Ainsi je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés ?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien ; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous ?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien ?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste ! un bon tour ?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour !

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami qui vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il le sulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et se traîne dans la boue, que direz-vous ?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, une canaille, lâche, et j'irai le chercher partout pour le tuer.

LE PARTANT. — Votre emportement me plaît. Vous êtes donc un fripon, une canaille, un lâche; vous méritez donc la mort ?

L'INCONSTANT (*après un moment de silence*). — Je suis confondu; ne m'en dites pas davantage. J'ai tort; je comprends toute l'étendue de ma mauvaise action.

LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos torts; il faut les réparer.

L'INCONSTANT. — Je les réparerai.

LE PARTANT. — Il est permis de s'amuser, mais il ne faut jamais faire du mal à ceux qui nous font du bien, il faut toujours être honnête homme.

L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGNONS.

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis ;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (*bis 2 fois.*)

Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :

« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (*bis 2 fois.*)
« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant ;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Eaux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Mais la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour ! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

AIR : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
À peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle¹
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

D'une aptitude sans égale
Oueillir, répandre les talents.
Chacun, pénétré d'un beau mèle,
Jette ou reçoit quelques clartés,
Dans cette école mutuelle
D'art, de science et de fraternité.

La pâle, la sombre tristesse
Habite-t-elle parmi nous ?
Non, mais la paix et l'allégresse,
Mais les sentiments les plus doux.
Ceux qu'un grand roi prit pour apôtres
Redoutent peu l'adversité,
S'appuyant les uns sur les autres,
Forts et puissants par la fraternité.

O vous qui sortis de l'enfance
Et pleins de nobles sentiments,
Entreprenez le tour de France,
Venez vous placer dans nos rangs.
Venez, venez, belle jeunesse,
Entendre sans humilité,
Et les leçons de la sagesse,
Et les accents de la fraternité.

¹ L'on voit dans plusieurs villes notre société tenir, pour l'instruction de chacun de ses membres, de vastes écoles de dessin. N'est-ce pas beau, n'est-ce pas intéressant de voir les Compagnons, les Apprentis tous mêlés, tous confondus, s'encourageant, s'aidant tant les uns par les autres, travailler avec attention et persévérance pour acquérir des talents ? Celui-ci résout un problème géométrique ; celui-là projette des lignes et développe les courbes les plus tortueuses ; l'un dessine le feuillage d'un chapiteau corinthien ; l'autre, à l'aide des pinceaux, dans l'encre de Chine délayée, imitant les couleurs et les ombres, donne du relief et de la grâce aux objets qu'il représente sur le papier. D'autres mènent la théorie en pratique, et, armés des instruments propres à couper le bois, exécutent toute sa

On voit couper, tracer, défilander; là
jouer les scies, les rabots, les ciseaux et les
et des ouvrages fins et élégants sortent
des mains des élèves. Aussi ces salles prennent-
l'aspect de petits musées, et les yeux se pro-
longent avec plaisir sur les rayons qui les entourent,
lesquels sont placés une infinité de petits
objets; là on voit des escaliers, des portes enfoncées
dans et en élévation, des autels à tombeaux,
statues, des voussures des dômes, des balda-
pins confessionnaux, des chaires à prêcher, et
ce que le trait et l'architecture ont de plus
fin et de mieux combiné. Les professeurs, choisis
soigneusement parmi les Compagnons les plus éclairés,
donnent tous leurs soins à leurs nombreux
élèves eux-mêmes, complaisants les
uns les autres se donnent réciproquement des
connaissances sont en commun. Ainsi ces
ateliers, quoique institués sur d'anciennes bases,
font pas moins quelque chose de nouveau,
crois pouvoir dire d'être que ce sont des
mutuelles d'arts, de sciences et de fraternité.
Pour aux Compagnons sages et éclairés qui ont
une saine idée d'ouvrir ces écoles! honneur à la
Ligue qui a si bien compris! Je ne saurais point
d'entendre dire prochainement que notre
Ligue a ouvert dans toutes les villes du Tour de
France des écoles semblables.
par de tels moyens que l'on acquiert à juste
raison et la bienveillance de tout le monde.

CHANSON

*Chanté par Étienne Jeannot le jour qu'elle quitta son
vieille maison et les Compagnons, pour se retirer
au nord, dans une petite campagne près de Paris.*

Ain : l'école bon chœur aprouvé.
elle vingt ans qu'un sort heureux,

Poulant aux pieds la loi d'usage*,
M'entoura d'un essaim nombreux
D'aimables enfants de tout âge.
Depuis ce temps avec fierté
Je m'avouais à tous la Mère
Des Compagnons de Liberté,
D'une famille si prospère. (bis.)

Oh ! pour moi c'était un bonheur
De vous voir et de vous entendre.
Vos accents parlaient à mon cœur
Et s'en faisaient toujours comprendre.
Et c'est pourquoi, jeunes amis,
J'éprouve des peines secrètes
A quitter les murs de Paris,
Surtout le logis où vous êtes.

Mais quel plaisir si quelque jours
Je vois dans mon champêtre asile,
Entrer sans bruit, et sans détour
Un de mes fils de la grand'ville !
Je nourris ce riant espoir,
Mes Compagnons, mes enfants sages,
Un jour je pourrai vous revoir
Au sein de mes épais feuillages.

LE ROI DE JUDÉE.

AIR : Grand Salomon, sois-nous propice.

Que nos concerts
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

Mille ans avant l'ère chétienne
Sous le ciel bleu de l'Orient,
Sur la terre Chananéenne,
Régnait un prince bienfaisant.

* Elle n'eut d'enfants que ceux qu'elle avait adoptés.
Compagnons.

de d'un de guerre,
les fureurs, rs,
maître les beaux-arts
sein d'une paix prospère.
nos, etc.

nt d'un père qui l'aime,
nt pas vingt ans encor,
sont front du diadème,
d en main le sceptre d'or.
s la pieuse Judée,
t son esprit agité,
ans la sécurité,
, heureuse et fécondée.
nos, etc.

s vallons, sur les collines
nd des accents joyeux,
r par de nobles hymnes
il rend son peuple heureux.
le campagnard rustique,
le habitant de la cité
n cœur à la gaité,
te aussi la paix publique.
e nos, etc.

s grandes et riches villes,
'élevant de toutes parts,
s mains d'artistes habiles,
vaux, prodiges des arts.
e œuvre sainte et profonde,
temple majestueux,
lu monarque des cieux,
lu souverain du monde.
e nos, etc.

'il fut juste et magnanime,
ri du Tout-Puissant;
e sa vertu fut sublime,
règne resplendissant !
r le plus lointain rivage,
sur le bord du Jourdain,

Le peuple aime le souverain
Qui fut et si grand et si sage.
Que nos concerts,
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salothon.

LE COMPAGNON CONTENT DE P

A UN RECHER

AIR :

Parlez sur un ton bien pompéux
De vos honneurs, de vos richesses,
De vos châteaux majestueux,
Fruits de soucis et de bassesses,
Et, sur vos pieds vous redressant,
Dites que du divin Neptune
Vous tenez en main le trident
L'homme, toujours accumulant,
Peut-il jouir de sa fortune?

Moi, je n'ai qu'un petit taudis,
Où je possède en paix Lisette;
Nous y vivons contents, unis,
Sans entrave et sans étiquette,
Dans ce réduit de nulle ampleur.
Non, jamais visite importune,
Par des propos pleins de noirceur,
Ne vient troubler notre bonheur,
Et nous jouissons sans fortune.

Un temps vous fûtes électeur,
Puis député, plus tard ministre.
Vous avez troqué votre honneur
Pour de l'argent et plus d'un titre.
Trompant notre crédule espoir,
Combien de fois, à la tribune,
Vos longs discours nous ont fait voir

à votre dieu
re déesse.

Je ne suis fier de ma pauvreté,
je n'ai l'orgueil ni l'or pour maître;
mais en tout ma volonté,
si ne suis-je jamais traître.
reposant de lourds travaux,
tous les temps, sans gêne aucune,
je suis mes amis, mes égaux;
et nous on sourit aux bons mots,
on s'occupe de la fortune.

Je n'ai pas des biens, des honneurs,
et vous en convoitez encore.....
et sur vous tombent
et l'ambition vous donne
et vous rien de satisfait
et l'or vous sentez l'ennui;
le temps fuit, un chagrin
et rongé et vous traîne
au, grandeur, adieu
mon sort je suis satisfait
bonheur doit être et
et un caractère bien
la source des biens
et de l'intrigue et de.....
je ne connais toute vanité
eux, je voyage ici-bas,
et mon or je ne tremble pas,
et me ris de la fortune.

REMERCIEMENT A LA SOCIÉTÉ.

Air : Laissez reposer le Tonnerre.

Je n'ai pas pendant cinq ans,
Compagnons, voyagé dans la France,
je n'ai pas à paraître le temps
et je suis satisfait au lieu de ma naissance.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*).

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancée.
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*bis*).

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science.
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
A mes instants passés sur le beau Tour de France;
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

Air : Honneur aux enfants de la France.

Un de nos anciens Compagnons ,
Dont le cœur aime la droiture ,
Dont l'âme est courageuse et pure ,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs ,
Soyez sans haine , sans colère ,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère ,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui , la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté ,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants ,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules ,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit , comment osez-vous ,
Exerçant votre affreux topage ,
Frapper , mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage ,
En son voyage ?

Oui , la Société , etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire ,
Surpris de froid et de misère ,
Couvrez son corps , calmez sa faim.
Dans tous les temps , dans tous les lieux ,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience ,
La conscience.

Oui , la Société , etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage!
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants ?
N'enseignes plus le fanatisme ;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence ;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux !
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Mai, la Saison été chérie
Du beau Lever de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous ?
Du bonheur nous touchons aux faites.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis.*)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance ;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde;
Sans elle rien ne se soutient,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par NANTAIS PRÊT A BIEN FA

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage ;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien ;
Oui, sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.

Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs ;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant..

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge ;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères ;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons ;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend prononcer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants !
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements ;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Sans en être
Tout tombe dans la nuit
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence
Nous n'en sommes que plus unis
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Soci'té,
Oui, nous nous aimons
Au nom de la fraternité
Joignons celui de l'humanité
Les hommes au
Soyez tous unis

Tien
un

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystère,
Jusqu'à la fin du monde entier;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître :
Va Sans Crainte, voilà son nom !
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

Par BORDELAIS VA SANS CRAINTE

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse ;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (bis.)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence :
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'ambour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage :
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand on me mit au rang des Compagnons,
Oh ! pour moi quel jour de gloire
D'être enfant du grand roi Salomon,
Et d'être enfin l'ami de la victoire ;
Mais les serments que j'fis en ce jour
Ce n'étaient plus comme des serments d'amour.
Le lendemain de ma réception,
Jo partis toujours avec courage
Pour Toulouse, ville de réunion
Des Compagnons de Salomon le Sage ;
Mais les serments que je fis en ce jour
Étaient encor comme d's serments d'amour.
Dedans Toulouse étant tous réunis,
Je ne tardai pas à faire la demande
D'être au rang des Compagnons finis,
Et je le fus, oh ! quelle jouissance ;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'était plus comme des serments d'amour.
Qui est l'auteur de ces simples couplets,
Mes chers pays, ce n'est pas un poète ;
C'est un Compagnon menuisier
Qui les chanta le jour de notre fête.
Bordelais La Prudence est son nom ;
Avons un coup à la fin de sa chanson. (bis.)

Par BORDELAIS LA PRUDENCE.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments ?
Faut-il, hélas ! que je l'ignore ?
Hier encore il m'assura
De son amour, de sa constance ;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*)

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancée;
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*bis*)

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
À mes instants passés sur le beau Tour de France
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

AIR : HONNEUR AUX ENFANTS DE LA FRANCE.

Un de nos anciens Compagnons,
Dont le cœur aime la droiture,
Dont l'âme est courageuse et pure,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs,
Soyez sans haine, sans colère,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit, comment osez-vous,
Exerçant votre affreux topage,
Frapper, mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage,
En son voyage ?

Oui, la Société, etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire,
Surpris de froid et de misère,
Couvrez son corps, calmez sa faim.
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience,
La conscience.

Oui, la Société, etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage !
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants ?
N'enseignez plus le fanatisme ;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence ;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux !
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous ?
Du bonheur nous touchons aux faîtes.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis.*)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance ;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord ,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde ;
Sans elle rien ne se soutient ,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence ,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par NANTAIS PRÊT A BIEN FAI

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir ;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage ;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien ;
Oui , sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.

Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs ;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant..

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge ;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères ;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons ;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend prononcer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants !
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements ;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystère,
Jusqu'à la fin du monde entier ;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître :
Va Sans Crainte, voilà son nom !
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

PAR BORDELAIS VA SANS CRAINTE

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse ;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (bis.)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence :
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage :
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage ;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

and on m mit au rang des Compagnons,
et pour moi quel jour de gloire
être enfant du grand roi Salomon,
d'être enfin l'ami de la victoire ;
mais les serments que je fis en ce jour
n'étaient plus comme des serments d'amour.

lendemain de ma réception,
je partis toujours avec courage
sur Toulouse, ville de réunion
des Compagnons de Salomon le Sage ;
mais les serments que je fis en ce jour
étaient encor comme des serments d'amour.

adans Toulouse étant tous réunis,
je ne tardai pas à faire la demande
d'être au rang des Compagnons finis,
et je le fus, oh ! quelle jouissance ;
mais les serments que je fis en ce jour
n'était plus comme des serments d'amour.

qui est l'auteur de ces simples couplets,
ces chers pays, ce n'est pas un poète ;
c'est un Compagnon menuisier
qui les chanta le jour de notre fête.
Bordelais La Prudence est son nom ;
avons un coup à la fin de sa chanson. (*bis.*)

PAR BORDELAIS LA PRUDENCE.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments ?
Faut-il, hélas ! que je l'ignore ?
Hier encore il m'assura
De son amour, de sa constance ;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Printemps, saison enchanteresse,
En lui promettant de beaux jours,
Des miens tu abrèges le cours
En me plongeant dans la tristesse.
Si tes attraits sont séduisants,
Ton retour fait couler mes larmes,
Et pour moi tu n'as plus de charmes.
Cruel printemps!

Quel bruit déjà se fait entendre!
De son départ l'heure a sonné,
Et le signal en est donné;
A le revoir dois-je prétendre?
Mais c'est en vain! pourquoi gémir,
Pourquoi cette douleur mortelle?
Sur les champs son devoir l'appelle,
Il doit partir.

Ainsi parlait la jeune Adèle,
S'abandonnant à la douleur,
Quand celui qui avait son cœur
Avec regret s'éloignait d'elle!
Mais le destin combla leurs vœux,
Réalisa leur espérance,
Et leur fit oublier l'absence :
Ils sont heureux.

Un menuisier à la constance
Consacre ces quelques couplets.
Amants, s'ils ne sont pas bien faits,
Ayez pour lui de l'indulgence;
Jacques Le Chambéry est son nom,
Et sur l'aimable tour de France
Il se dira en assurance
Vrai Compagnon.

Jacques le Chambéry passe pour s'être
une chanson qu'il n'aurait point faite. *Veil*
Clef des Cœurs a réclamé à ce sujet par un
qui est insérée dans le commencement de la
partie de cet ouvrage. J'y renvoie le lecteur
de connaître la vérité.

LA MENUISERIE.

AIR : De ma Normandie.

Dans les palais , dans les chaumières ,
Le menuisier porte son art ;
Partout cet art est nécessaire ,
Partout il flatte le regard ;
Il joint l'utile à l'agréable ,
Il sert le luxe et le bon goût.
Amis , chantons cet art aimable ,
Qu'on est heureux de rencontrer partout.

Une forte menuiserie
Doit fermer tous nos bâtiments ,
Dans l'intérieur sa symétrie
Décorer nos appartements ;
Dans les salons de l'opulence
Les yeux charmés , les yeux surpris ,
Souvent admirent l'élégance
Des beaux parquets , des superbes lambris.

Cet art étale sa richesse
Dans les temples de l'Éternel ;
Il les décore avec noblesse ,
Il embellit jusqu'à l'autel.
Quand les ordres d'architecture
Par lui sont bien exécutés ,
Leur riche et superbe structure
Présente alors beaucoup plus de beauté.

Qui sait bien la menuiserie
Possède aussi d'autres talents ;
Principes de géométrie ,
Dessin , calcul , lavis des plans.
A d'autres arts cet art s'applique ;
Il les aide de son concours ,
Imprimerie et mécanique
Viennent souvent réclamer son secours.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ.

HOMMAGE AUX COMPAGNONS.

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon ,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation ;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillances (bis)
Dus à nos Compagnons gavets.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés ,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice ,
Nous marchons sous ses étendards ;
Cette déesse bienfaitrice (bis)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage ,
Flottant sur le bassin des mers ,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui , sur l'océan de la vie ,
S'en va flottant d'un noble orgueil ,
Bravant la discorde ennemie , (l)
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu , le blanc sans tache ;
Gloire à nos célestes couleurs ,
Qu'à son côté on les attache ,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon ,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière ,
Enfants , venez avec respect

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant , bon , mais discret.
Avec ces titres respectables ,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière ,
Gais Compagnons , chanteurs charmants ,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants ;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson ;
Mais , s'il n'a pas votre sagesse ,
Il a la même intention.

*Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ ,
Avant d'être reçu Compagnon.*

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

De mon départ l'heure s'apprête ;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris , campagne gentille ,
Vallons charmants , brillants côteaux ,
Adieu , beau sexe , aimable ville ,
Adieu , Bordeaux. (bis)

Je te quitte , célèbre ville ,
Où l'on voit briller nos talents ;
Contre l'Esponçon indocile
Tu protège nos Devoirants.
En m'éloignant , j'ai l'âme émue ;
Fier théâtre de nos travaux ,
Murs antiques , je vous salue ;
Adieu , Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouer des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.

Adieu , Bordeaux.

Du Loiret les ondes tremblantes

Baignent le pays de l'auteur ;

Il fut nommé l'Aimable à Nantes

Par des Compagnons pleins d'honneur.

Mais l'heure avance et le temps presse ;

Terminons d'aussi longs propos.

Jusqu'au revoir, je vous délaisse.

Adieu , Bordeaux ! adieu , Bordeaux !

Par GUÉPIN L'AIMABLE.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance

D'un hiver triste et sans attraits,

L'aimable printemps recommence ,

Célébrons ses heureux bienfaits.

Aux noirs frimats, à la froidure

Succède un soleil radieux,

Et tout nous dit dans la nature :

« Partez tous Compagnons joyeux. »

Du bruit de nos chants de conduite

Déjà les airs ont retenti :

Adieu ! l'on s'embrasse, on se quitte ,

Adieu ! l'on part on est parti....

Cessez vos pleurs, jeunes amantes,

Nous recherchons les vrais talents ;

Sachez toujours être constantes,

Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,

L'été vient le mûrir après.

Aux suaves parfums de Flore

Succèdent les dons de Cérès.

En tout lieu la terre embrasée

Nous montre sa fécondité.

Du soleil et de la rosée.

Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

Calliope, à ma verve infertile,
n ce beau jour accorde quelques vers
pour célébrer le parti que je sers,
de ma voix encor faible et débile.
ne ne suis-je ton nourrisson,
t bercé par toi sur le Pinde;
ir c'est en vain que je veux peindre } *bis.*
es sectateurs de Salomon.

aux que fonda le plus sage des sages,
Roi dont les faits émanaient tous du ciel, *
erpétueront son Devoir éternel
ans tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
e redoutant rien en son nom,
quelque péril qui les menace,
s'il est beau de suivre la trace
es sectateurs de Salomon.

chez eux n'est point de pouvoir arbitraire !
chaque membre de la société,
table boit, chante à l'égalité,
omme le fils issu du commun père
Discorde de son brandon,
e tront le point leur sympathie.
intimité sans cesse lie
es sectateurs de Salomon.

sur gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
plus de prix que la gloire des rois.
us qu'eux ils sont fidèles à leurs lois :
ans le malheur ils partagent la peine,
on guidés par l'ambition,
ais bien par la philanthropie.
elles sont les règles de vie
es sectateurs de Salomon.

En voyageant sur l'océan du monde,
Souvent en butte à la rivalité,
Ils résistent par la fraternité.
Doux sentiment qui toujours les secon
Le mérite accroit leur renom,
Et les vertus et la science
Couronnent sur le tour de France
Les sectateurs de Salomon.

Par TOURANGEAU, Affilié

HOMMAGE AUX COMPAGNONS

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon ,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation ;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillance (bis)
Dus à nos Compagnons gavots.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés ,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice ,
Nous marchons sous ses étendards ;
Cette déesse bienfaitrice (bis)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage ,
Flottant sur le bassin des mers ,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui , sur l'océan de la vie ,
S'en va flottant d'un noble orgueil ,
Bravant la discorde ennemie , (bis)
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu , le blanc sans tache ;
Gloire à nos célestes couleurs ,
Qu'à son côté on les attache ,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon ,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière ,
Enfants , venez avec respect .

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant , bon , mais discret.
Avec ces titres respectables ,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière ,
Gais Compagnons , chanteurs charmants ,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants ;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson ;
Mais , s'il n'a pas votre sagesse ,
Il a la même intention.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ ,
Avant d'être reçu Compagnon.

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

De mon départ l'heure s'apprête ;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris , campagne gentille ,
Vallons charmants , brillants côteaux ,
Adieu , beau sexe , aimable ville ,
Adieu , Bordeaux. (bis)

Je te quitte , célèbre ville ,
Où l'on voit briller nos talents ;
Contre l'Esponton indocile
Tu protège nos Devoirants.
En m'éloignant , j'ai l'âme émue ;
Fier théâtre de nos travaux ,
Murs antiques , je vous salue ;
Adieu , Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouer des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.

Adieu , Bordeaux.

Du Loiret les ondes tremblantes

Baignent le pays de l'auteur ;

Il fut nommé l'Aimable à Nantes

Par des Compagnons pleins d'honneur.

Mais l'heure avance et le temps presse ;

Terminons d'aussi longs propos.

Jusqu'au revoir, je vous délaisse.

Adieu , Bordeaux ! adieu , Bordeaux !

Par GUÉPIN L'AIMABLE.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance

D'un hiver triste et sans attraits,

L'aimable printemps recommence ,

Célébrons ses heureux bienfaits.

Aux noirs frimats, à la froidure

Succède un soleil radieux,

Et tout nous dit dans la nature :

« Partez tous Compagnons joyeux. »

Du bruit de nos chants de conduite

Déjà les airs ont retenti :

Adieu ! l'on s'embrasse, on se quitte,

Adieu ! l'on part on est parti....

Cessez vos pleurs, jeunes amantes,

Nous recherchons les vrais talents ;

Sachez toujours être constantes,

Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,

L'été vient le mûrir après.

Aux suaves parfums de Flore

Succèdent les dons de Cérès.

En tout lieu la terre embrasée

Nous montre sa fécondité.

Du soleil et de la rosée.

Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de rians côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchainé s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par BOURGUIGNON LA FIN

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Ballet du soir.

Calliope, à ma verve infertile,
à ce beau jour accorde quelques vers
pour célébrer le parti que je sers,
et ma voix encor faible et débile.
Je ne suis-je ton nourrisson,
bercé par toi sur le Pînde;
c'est en vain que je veux peindre } *bis.*
sectateurs de Salomon.

Et que fonda le plus sage des sages,
si dont les faits émanaient tous du ciel, »
étueront son Devoir éternel
tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
doutant rien en son nom,
de péril qui les menace,
et beau de suivre la trace
sectateurs de Salomon.

Ils n'est point de pouvoir arbitraire !
membre de la société,
boit, chante à l'égalité,
le fils issu du commun père
rde de son brandon,
le point leur sympathie.
Et sans cesse lie
sectateurs de Salomon.

re, amis, bien qu'étant plébéienne,
prix que la gloire des rois.
x ils sont fidèles à leurs lois :
alheur ils partagent la peine,
par l'ambition,
ar la philanthropie.
les règles de vie
irs de Salomon.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par BOURGIGNON LA F

ES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

liope, à ma verve infertile,
beau jour accorde quelques vers
célébrer le parti que je sers,
ma voix encor faible et débile.
Je suis-je ton nourrisson,
créé par toi sur le Pinde;
C'est en vain que je veux peindre } *bis.*
sectateurs de Salomon.

que fonda le plus sage des sages,
dont les faits émanaient tous du ciel,
étueront son Devoir éternel
tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
doutant rien en son nom,
que péril qui les menace,
est beau de suivre la trace
sectateurs de Salomon.

eux n'est point de pouvoir arbitraire !
ue membre de la société,
le boit, chante à l'égalité,
ne le fils issu du commun père
scorde de son brandon,
ouble point leur sympathie.
mité sans cesse lie
sectateurs de Salomon.

gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
is de prix que la gloire des rois.
qu'eux ils sont fidèles à leurs lois :
le malheur ils partagent la peine,
guidés par l'ambition,
bien par la philanthropie.
s sont les règles de vie
sectateurs de Salomon.

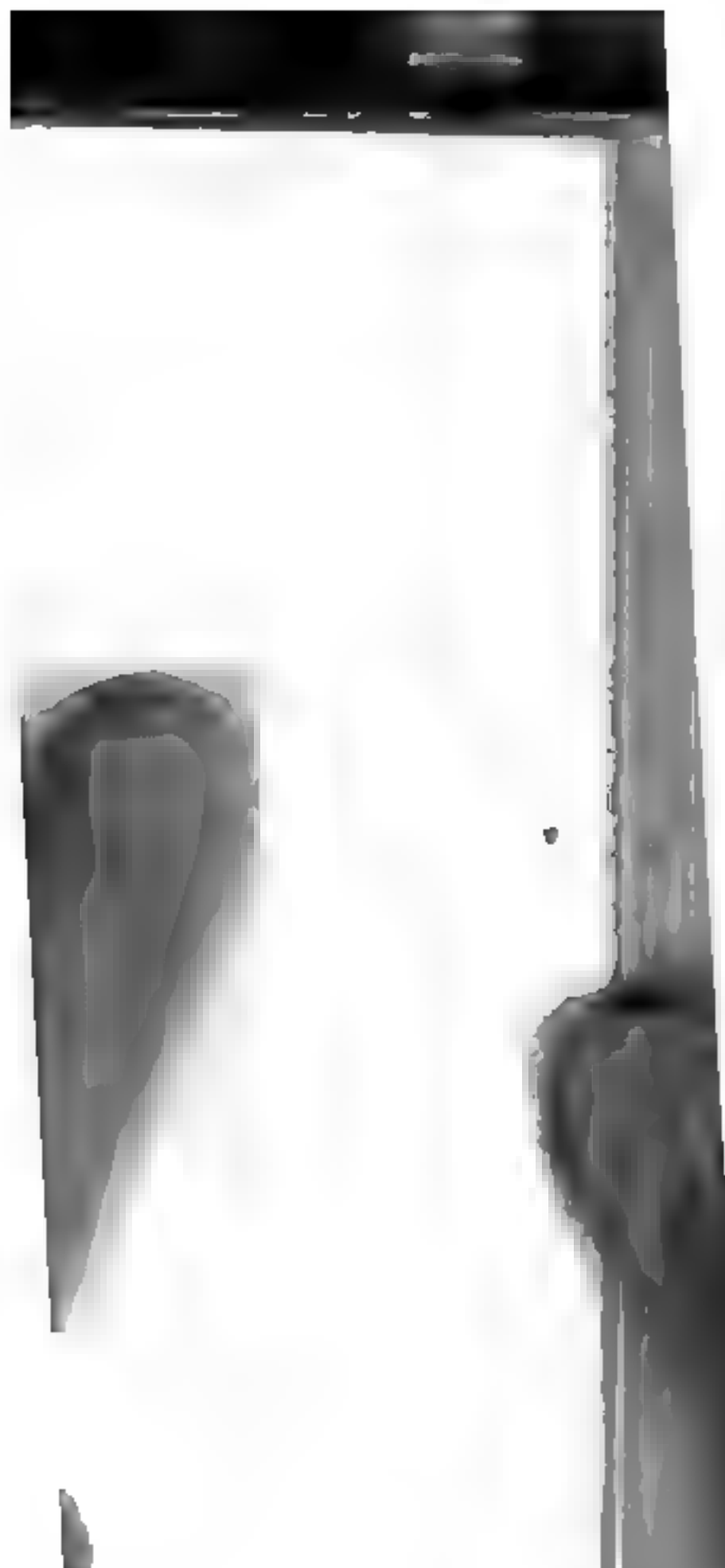


Fig 1.

F.2

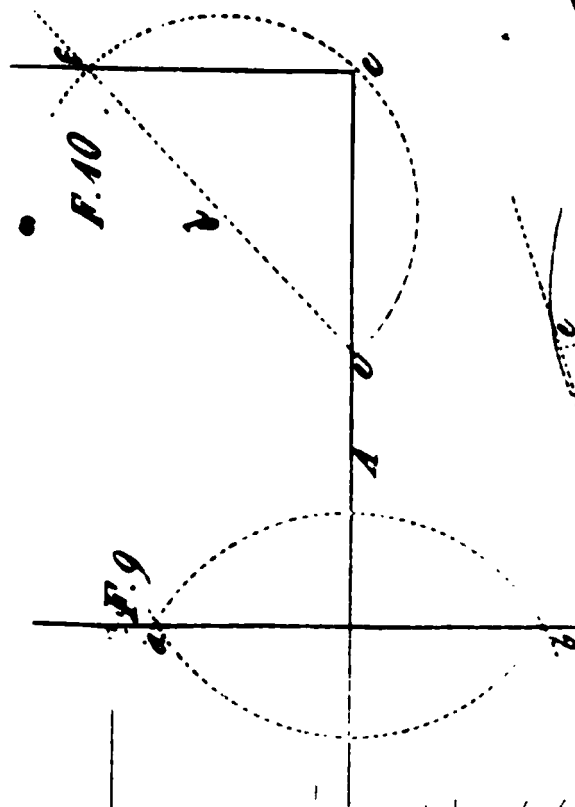
F.3.

F.4.

F.4.

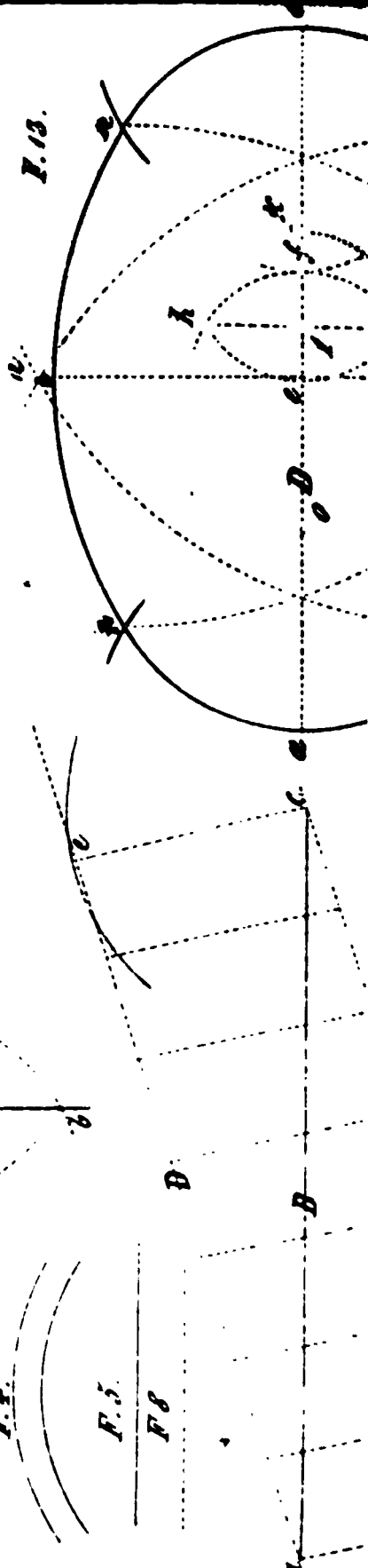
F.5.

F.8



F.11.

F.13.



GÉOMÉTRIE,

ARCHITECTURE ET TRAIT.

Il est bon de chanter, mais il est très-important de s'occuper des principes qui peuvent nous aider dans nos travaux journaliers. C'est dans cette vue que je place ici quelques figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture et un raisonnement sur le trait.

FIGURES DE GÉOMÉTRIE.

La géométrie a, dit-on, pris naissance dans la vieille Egypte. Tous les ans, à des époques périodiques, les eaux du Nil sortent de leur lit; inondent les campagnes et détruisent les limites des champs. Quand les eaux s'étaient retirées, chaque individu ne pouvait plus retrouver l'étendue fixe de son champ, sa propriété. On eut alors recours au mesurage, la géométrie naquit insensiblement.

Mais quoique je vous aie parlé de géométrie, je n'ai pas la prétention de vous en faire un cours, mais je vous en donnerai quelques termes et quelques figures d'un usage fréquent. (*Voy. pl. 1.*)

Lignes.

Il y a deux genres de lignes, la droite et la courbe. La ligne droite est considérée comme le chemin le plus court d'un point à un autre. (*Voy fig. 1.*)

La ligne courbe prend une voie détournée, et par-

court un plus long espace pour se rendre à un autre. (*Voy. fig. 2.*)

La ligne mixte est un composé de courbe; elle se forme de la réunion des mières. (*Voy. fig. 3.*)

Les lignes reçoivent un nom de leurs fc en reçoivent un autre de leurs positions.

La ligne parallèle est celle qui, posée à autre ligne, la longe toujours sans s'en s'en rapprocher plus d'un bout que de l'a fig. 4.)

La ligne horizontale est celle qui est l'horizon ¹, ou de niveau. (*Voy. fig. 5.*)

Un fil au bout duquel serait suspendu un prendrait une position fixe, et n'inclinerait ni à gauche. Si vous tiriez une ligne parallèle se nommerait ligne d'aplomb ou verti fig. 6.)

La ligne perpendiculaire est celle qui querre sur une ligne droite, placée n'im ment, qui lui sert de base. (*Voy. fig. 7.*)

Ces deux lignes sont perpendiculaires l'autre.

La ligne ponctuée est celle qui dans le ouvrage représente les arêtes invisibles et parements. (*Voy. fig. 8.*) Elle n'est le plus qu'une ligne d'opération dont on s'aide, et présente rien, comme on peut le voir dans suivantes, 9, 10, etc.

Trait carré (fig. 9).

La ligne A étant faite, ouvrez votre compas, et décrivez les deux arcs de cercle

¹ Jetez la vue dans l'espace aussi loin que vous pouvez droit où vous voyez la terre et les cieux se toucher et regardez fixement, tournez sur vous-même, vous verrez un immense cercle de niveau qui semble joindre les cieux, c'est ce cercle horizontal qui a donné le nom de ligne horizontale.

voyez. Ces arcs , en se rencontrant par leurs extrémités , vous donnent les deux points *a* , *b*. Faites passer une ligne droite par leur intersection , elle sera perpendiculaire ou d'équerre à la ligne *A*.

Trait carré au bout de la ligne (fig. 10).

Vous avez au bout de la ligne *A* le point *c* ; vous voulez de ce point monter une ligne perpendiculaire à la ligne *A* ; posez une pointe du compas sur le point *c* , ouvrez-le plus ou moins , et approchant dans la direction du point *d* ; ayant ce point , qui vous sert de centre , décrivez une ligne circulaire qui parte de la ligne *A* , passe sur le point *c* , et se prolonge indéfiniment ¹. Tirez une ligne qui parte du point *e* , passe sur le point de centre , et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne circulaire : vous aurez le point *f* ; tirez du point *f* au point *c* une ligne droite , elle sera d'équerre à la ligne *A*.

Faire passer une circonférence par trois points donnés. — Les trois points perdus (fig. 11).

Ayant les trois points *a* , *b* , *c* , placés n'importe comment ² , et voulant trouver leur point de centre commun , posez votre compas sur le point *a* , ouvrez-le à peu près vers le point *b* , décrivez un arc ; portez votre compas sur le point *b* , décrivez un autre arc ; faites passer sur leurs points de rencontre *d* , *e* , une ligne que vous prolongerez indéfiniment du côté où le centre devra se trouver ; décrivez entre les deux points *b* , *c* , d'autres arcs ; faites passer comme vous voyez une ligne par leur intersection. Le point où les deux lignes droites se rencontrent est le centre commun des trois points *a* , *b* , *c* ; posez-y votre compas , ouvrez-le jusqu'à un des points , et décrivez la cir-

¹ Quand je dis indéfiniment , c'est prolonger la ligne plutôt plus que moins.

² Pourvu qu'ils ne soient pas sur une ligne droite.

conférence qui passera également sur les deux
tires.

J'aurais pu tirer une ligne droite du point
point *b*; une autre du point *b* au point *c*; j'aurais
le milieu de chacune de ces lignes; de ces mi-
j'aurais fait partir deux lignes d'équerre qui,
rencontrant, m'auraient donné le point de
cherché. La première manière est préférable.

*Diviser une ligne en parties égales du pre-
coup (fig. 12).*

Voulant diviser la ligne droite *B*, du point
point *c*, commencez par faire partir du point
ligne *D*, qui sera plus ou moins en biais, et
longueur indéfinie. Vous voulez, je suppose, di-
a au point *c* diviser en six parties égales; ou-
votre compas convenablement, et, en partant
point *a*, portez six fois son ouverture sur la
oblique *D*. Ayant marqué six points sur cette li-
du sixième, qui sera le point *e*, tirez une ligne
point *c*. Maintenant ajustez votre fausse équerre
la ligne *aBc* et la ligne *ce*; des cinq autres points
qués sur la ligne oblique, amenez des lignes para-
à la ligne *ce*; ces lignes couperont la ligne *B* que
avons voulu diviser en six parties égales.

On utilise ce moyen pour faire la division de
mes de persiennes.

J'ajouterai : si, sans vous aider d'une fausse équerre
vous vouliez diviser une ligne droite sur un terrain
faudrait, au lieu d'une ligne oblique, en tirer une
formant deux angles pareils. Vous porterez les
de divisions sur les deux lignes également; vous
drez ces points par des lignes droites qui couperont
des distances égales la ligne que vous aurez voulu
diviser. Jetez un coup d'œil au bas de la figure 12
vous comprendrez ceci.

Ovale borné (fig. 13).

La ligne D est le grand axe de l'ovale, la ligne E en est le petit axe; donc, ayant tiré la ligne D et la ligne E perpendiculaires l'une à l'autre, posez les quatre points *a, b, c, d*, qui bornent à volonté l'ovale sur sa longueur et sur sa largeur. Prenez dans votre compas du point *e* au point *d* la moitié de l'ovale, portez votre compas sur le point *c*, et marquez le petit arc *f*; ouvrez votre compas de l'arc *f* au point *e*, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Faites passer une ligne sur les points *g, h*; ayant obtenu le point *i*, posez dessus votre compas; ouvrez-le jusqu'au point *g*, et décrivez le quart de cercle qui donne le point *k*; posez votre compas sur le point *k*, ouvrez-le jusqu'au point *c*, et décrivez un bout de l'ovale. Sans déranger votre compas, portez-le sur le point *c*, et décrivez les deux petits arcs qui donnent les points *m, n*. Portez votre compas sur le point *a*, marquez le point *o*, et le laissant sur ce point, décrivez cet autre bout de l'ovale. Quant aux points *p, q*, vous savez comment il faut les marquer. Ouvrez votre compas du point *n* au point *p*, décrivez les deux grands arcs qui vous donnent le point *r*; posez le compas sur le point *r*, et décrivez un des côtés de l'ovale : usez du même moyen pour tracer l'autre côté.

Si vous m'avez compris, vous pourrez faire des ovales de toutes dimensions.

DIALOGUE SUR L'ARCHITECTURE

ENTRE DEUX COMPAGNONS.

LANGUEDOC. — Du temps que mon père vivait, j'entendais tous les jours parler de géométrie, d'architecture et de trait; mais j'étais jeune alors, et de toutes ces choses je ne connais presque que des mots. On dit, Provençal, que vous êtes savant; voudriez-vous avoir la bonté de répondre à mes questions, et me faire une petite instruction sur les choses dont je connais les mots?

PROVENÇAL. — Volontiers; mais une instruction orale ne suffira pas; il vous faudrait une tablette, des crayons, des compas, et travailler. Ce n'est qu'en travaillant que l'on peut véritablement approfondir les choses dont vous me parlez.

LANGUEDOC. — Je suis impatient d'apprendre, de m'instruire, et vous refuseriez, Provençal, de répondre aux questions que je voudrais vous adresser?

PROVENÇAL. — Je ne vous refuse rien, et je suis prêt à vous répondre.

LANGUEDOC. — Je sais que la géométrie est indispensable, qu'elle apprend à connaître les noms¹ des points et des lignes, qu'elle apprend à faire des traits carrés, des ovales, des anses de panier; à faire passer des circonférences par des points déterminés; à diviser des intervalles plus ou moins longs d'un seul compassement, à développer la surface² des corps, quels que soient leurs formes et leurs contours. Je sais qu'on apprend par elle toutes sortes de choses utiles; quoique je comprenne peu à la géométrie, je sais cependant à peu près ce qu'elle est. Mais qu'est-ce que l'architecture?

PROVENÇAL. — C'est l'art d'élever les édifices pu-

¹ Noms et définitions.

² Apprendre à développer la surface des prismes, des cylindres, des cônes droits et inclinés, etc., est de la plus grande utilité pour ceux qui veulent se faire très-forts dans le trait.

ticuliers, et de leur donner la solidité, la dispositions, les embellissements qui leur ont; il y a l'architecture grecque et romaine, l'architecture arabe, l'architecture gothique de toutes ces architectures, c'est l'architecture grecque-romaine qui a prévalu. Je vais vous en parler, non de son ensemble, mais de son origine, de ses divisions et de ses proportions.

POC. — Ah! oui, parlez-moi d'abord de l'origine de l'architecture.

AL. — Son origine, pour dire comme elle a commencé, se perd dans la nuit des temps. On vit, par la nécessité de se mettre à l'abri pendant les mauvais temps, et de se garantir de la voracité de certains animaux, força les hommes à se chercher des abris et des retraites; ils commencèrent à se loger dans les cavités de la terre, dans les grottes. Mais les familles devenant plus nombreuses, les demeures ne suffirent plus. Le besoin d'industrie, on construisit d'autres habitations en fit avec des perches plantées en terre, et recouvertes de branchages et recouvertes d'un enduit de boue; on leur donna la forme de cônes pour empêcher le coulement des eaux. De semblables habitations devaient être incommodes et facilement entraînées par les vents et les inondations. Lorsque la société s'agrandissant, on construisit à la place des huttes des cabanes plus grandes, plus confortables et plus agréables. On fit choix des arbres qui croissent droit et on les plaça carrément; on les coupa au haut du tronc, c'est-à-dire au-dessous des branches. Sur ces troncs coupés de travers on plaça horizontalement des arbres destinés à porter le plancher; pour former

Le grand architecte romain, naquit environ soixante ans avant Christ, à Formies, ville de Campanie. Cette ville est aujourd'hui un bourg nommé Mola et est à dix lieues de Gaète et à seize de Naples. Les ouvrages de Vitruve sont remplis de science et de détails attachants; ils sont utiles à toutes les langues.

le plancher, on posa transversalement des solives de moindre grosseur; enfin on surmonta le tout de solives inclinées pour se garantir des pluies en facilitant leur écoulement. C'est ainsi qu'on raconte l'origine de l'architecture. On voit dans cette construction encore informe la première idée des colonnes, des architraves, des frises, des corniches, des modillons, des métopes, des triglyphes et des fronsions, et par conséquent un commencement d'ordre.

LAROCHE. — Il y a dans ce que vous venez de raconter quelque chose qui plaît. Mais nous ne savons pas encore quelles sont les divisions de l'architecture.

PROVERBAL. — L'architecture, celle du moins dans les premières notions sont indispensables aux gouverneurs de presque tous les états, se divise en cinq ordres. Le premier de ces ordres est le toscain. On raconte que des peuples de Lydie, ayant émigré de leur patrie, vinrent s'établir dans la Toscane. Ils élevèrent des temples d'une grande solidité et d'une simplicité remarquable. De ces constructions surgit l'ordre toscan, dont le nom dérive de Toscane. Le deuxième ordre est le dorique, le plus ancien de tous. Dorus, architecte grec, fit élever dans Argos un temple immense, et dont la forme et les embellissements constituèrent l'ordre dorique, ordre régulier, si bien proportionné, et qui fut appelé dorique, du nom de Dorus, son auteur. Le troisième, l'ordre ionique, prit son nom d'Ion l'Athénien, qui, établi dans l'Ionie, province de l'Asie-Mineure, construisit plusieurs temples qui formèrent l'ordre ionique, l'ordre gracieux dont il est tel que celui. Le quatrième est l'ordre corinthien, voici comment Vitruve en raconte l'origine. Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment où elle allait se marier sa nourrice recueillit dans une corbeille plusieurs petits objets auxquels elle avait été attachée pendant sa vie pour les mettre à l'abri des injures du temps et les conserver, cette femme couvrit la corbeille d'une tuile plane, et la posa ainsi sur le tombeau. Dans ce lieu se trouva par hasard la re-

cine d'une plante d'achante ; au printemps elle poussa des feuilles et des tiges qui entourèrent la corbeille ; la rencontre des coins de la tuile força leurs extrémités de se recourber, ce qui forma le commencement des volutes. Le sculpteur Callimaque , que les Athéniens estimaient à cause de ses grands talents, passant près de ce tombeau , vit la corbeille , et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes l'entouraient et la couronnaient ; cette forme nouvelle lui plut , il l'imita dans les colonnes qu'il fit par la suite à Corinthe , et il établit d'après ce modèle les proportions de l'ordre corinthien , le plus riche , le plus noble , et le plus imposant de tous les ordres.

Le cinquième ordre , c'est le *composite*. Les Romains prirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance dans les ordres précédents , et en composèrent un ordre qui , pour cette raison , fut appelé composite. On cite encore le dorique primitif , dit ordre *pæstum* , parce qu'il a été découvert dans la ville de Pæstum , près de Naples , et dessiné sur les ruines antiques du temple de Neptune. Il y a de plus l'ordre *rustique* , le *persique* , le *cariatide* , l'*attique* , le *français* , etc. ; mais ces derniers ordres ne nous sont pas d'une grande utilité. Donc , comme je l'ai déjà dit , l'architecture grecque-romaine se divise en cinq ordres , savoir : le *toscan* , le *dorique* , l'*ionique* , le *corinthien* et le *composite*. Chacun de ces ordres se divise en trois parties : le piédestal , la colonne et l'entablement. Chacune de ces parties se subdivise en trois autres parties qui sont , dans le piédestal : la base , le corps ou dé , et la corniche ; dans la colonne : la base , le fût et le chapiteau ; dans l'entablement : l'architrave , la frise et la corniche.

LANGUEDOC. — Vous m'avez parlé de l'origine de l'architecture , de sa division en cinq ordres , et autres divisions ; je voudrais maintenant connaître les proportions des ordres et la manière d'obtenir le module , cette mesure qui sert , dit-on , à les dessiner.

PROVENÇAL. — Je vous dirai que plusieurs savants

architectes ont donné des règles pour les proportions des ordres. Je citerai Palladio ¹, Scamozzi, Vignole ². Les règles données par ce dernier ont été préférées. Il donne de hauteur à la colonne de l'ordre toscan sept fois sa grosseur, ou quatorze modules; à celle de l'ordre dorique, huit fois sa grosseur, ou seize modules; à celle de l'ordre ionique, neuf fois sa grosseur, ou dix-huit modules; à celle de l'ordre corinthien et à celle de l'ordre composite, dix fois leur grosseur, ou vingt modules. Maintenant je vais vous donner les moyens les plus simples pour dessiner un ordre dans ses proportions convenues. Je serai peut-être un peu long, mais je tiens à me faire comprendre. Nous sommes seuls, loin du bruit de la ville, et sur un terrain tout à fait propice. J'ai ici à ma disposition un compas d'une assez bonne longueur, et une règle qui est longue aussi; je vais vous prêter ces instruments, et vous allez dessiner là sur ce terrain.

LANGUEDOC. — Bah! est-ce que cela se peut?

PROVENÇAL. — Oui, prenez ceci, et attention! Voulez-vous construire un ordre, n'importe lequel, n'importe sa dimension, commencez par tracer à terre une ligne droite ³.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Cette première ligne, nous la nommerons la ligne du bas. Tracez une seconde ligne à

¹ André Palladio, né à Vicence, en Italie, l'année 1518, mort en 1580.

² Vincent Scamozzi, né dans la même ville en 1552, mort à Venise en 1616.

³ Jacques Barozzio, dit Vignole, né en 1507, dans le village de Vignole, en Italie, mort à Rome en 1573. On comprendra facilement que le nom de Vignole qu'on lui a donné, est le nom de son village; de lui il est passé à son *Traité des règles des cinq ordres d'architecture*. Actuellement on nomme Vignole presque tous les ouvrages qui traitent de l'architecture ou du trait.

⁴ Celui qui voudra bien comprendre ceci tracera les lignes à proportion qu'on les nomme; il fera les divisions aussi, et enfin tout ce que Provençal indique.

arante, à soixante pieds de la première, si vous voulez ; mais il faut qu'elle lui soit parallèle ¹.

LANGUEDOC. — Je n'épargnerai guère mes pas. — y est.

PROVENÇAL. — Cette seconde ligne, nous la nommons la ligne du haut. Posez sur la ligne du bas une ligne d'équerre qui se prolonge jusqu'à la ligne haut.

LANGUEDOC. — Un moment... C'est fait.

PROVENÇAL. — Divisez cette ligne d'équerre depuis la ligne du bas jusqu'à celle du haut, en dix-neuf parties égales.

LANGUEDOC. Ça demande du temps². Attendez ; fini.

PROVENÇAL. — Bien. A partir de la ligne du bas, comptez : une partie, deux parties, trois parties et quatre parties. Au-dessus de cette quatrième partie tracez une ligne parallèle à la ligne du bas.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Trois parties au-dessous de la ligne du haut posez une ligne qui lui soit parallèle.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Remarquez bien ceci : les quatre parties du bas sont la hauteur du piédestal, les douze du milieu celle de la colonne, les trois du haut celle de l'entablement, quelque ordre que vous choisiez. De quelque dimension que vous le fassiez, rappelez-vous toujours que sa hauteur totale se divise toujours en dix-neuf parties ; que le piédestal en prend toujours quatre, la colonne douze et l'entablement trois.

LANGUEDOC. — Et si je voulais faire un ordre sans piédestal, comment m'y prendre ?

PROVENÇAL. — Vous diviseriez sa hauteur en seize parties : la colonne en prendrait douze et

La ligne parallèle est celle qui, à côté d'une autre ligne, suit toujours, sans s'en écarter ou s'en approcher plus d'un cent que de l'autre.

¹ L'opération n'en demandera guère à celui qui sait la manière de diviser une ligne du premier coup. Voir la planche I, fig. 12.

l'entablement trois. Vous obtiendriez le même sultat en divisant en cinq parties : en ce cas la lonne en prendrait quatre et l'entablement une, sait que 1 est à 5 ce que 3 est à 15.

LANGUEDOC. — C'est vrai.

PROVENÇAL. — Maintenant revenons aux li que vous avez tracées. Vous voyez entre l'ent ment et le piédestal la hauteur que la colonne occuper. (*Voyez planche 2.*)

LANGUEDOC. — Oui.

PROVENÇAL. — Eh bien, pour faire l'ordre can, divisez cette hauteur en sept parties, vous rez le diamètre inférieur de la colonne¹. Pre dans votre compas la moitié du diamètre, vous rez le module. Portez plusieurs modules sur ligne droite, et vous aurez fait votre échelle de dules. Vous voyez qu'il faut diviser cette hau en sept pour le toscan. Vous la diviserez en pour le dorique, en neuf pour l'ionique, en dix le corinthien et le composite. Vous obtiendrez le diamètre des colonnes de chacun de ces or On prend toujours la moitié du diamètre pour le module ; ce qui fait suffisamment comprendre toutes les colonnes ont deux modules de dia dans le bas. Elles montent jusqu'au tiers sans nuer ; du tiers jusqu'au haut, elles diminuent ron d'un sixième².

LANGUEDOC. — Je me rappellerai ce que v nez de me dire : je sais comment se divise la b d'une colonne pour avoir son diamètre ; prendre la moitié du diamètre pour avoir le n je sais enfin faire l'échelle de modules. Ma sais pas encore comment le module se divis

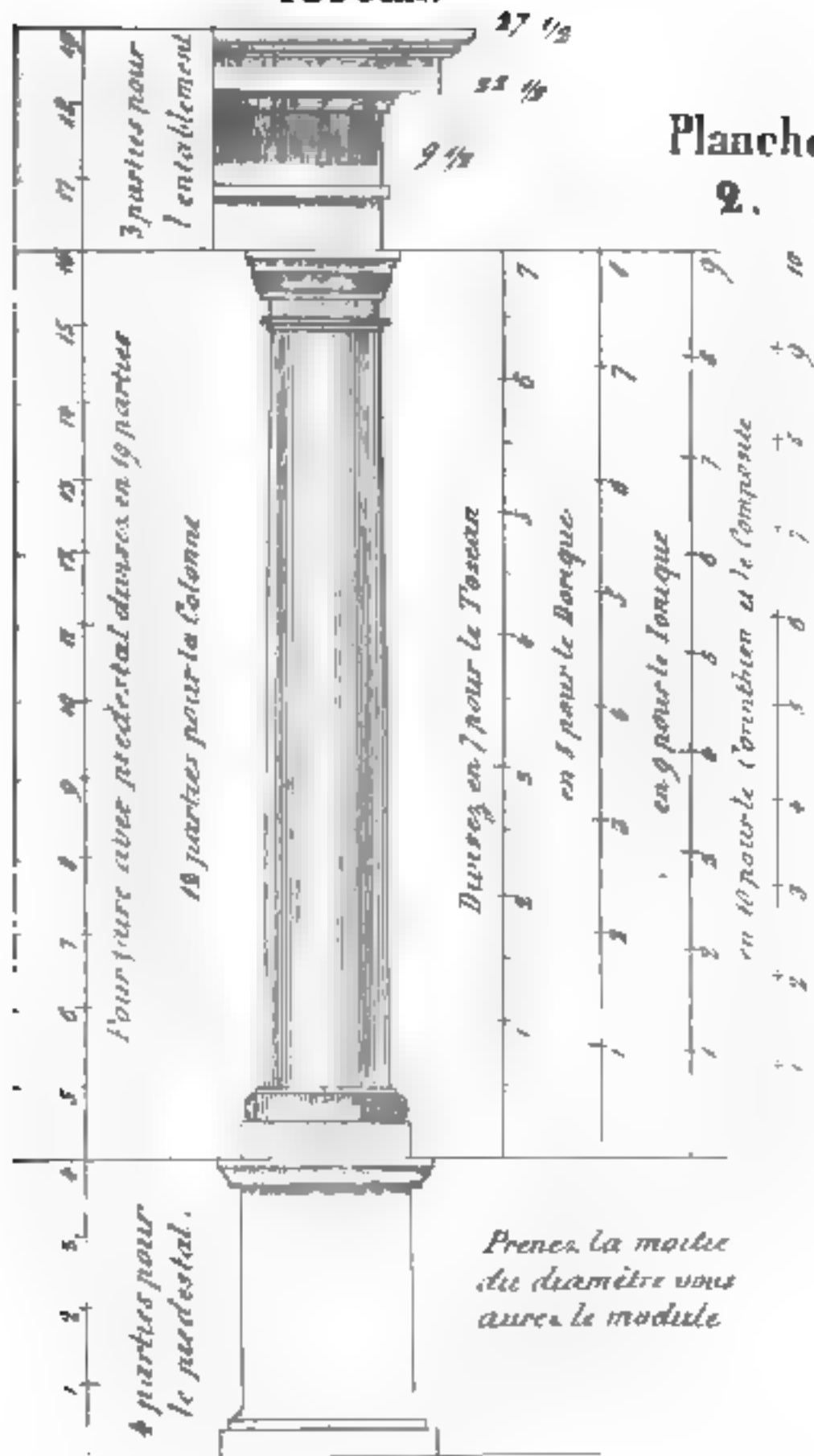
PROVENÇAL. — En douze parties pour le t le dorique ; en dix-huit pour l'ionique, le c et le composite.

¹ La grosseur du bas de la colonne.

² Divisez le diamètre¹ et donnez cinq de ces p

— La colonne en nètre supéri

Planche,
2.





—
—
EUDOC. — Pourquoi, dans ces trois derniers, est-il en dix-huit parties au lieu de douze ?

ENÇAL. — Parce que ces derniers étant plus plus élégants, plus délicats, on emploie dans les filets plus fins, plus rapprochés : on a besoin de plus petites parties pour la mesure des petites dimensions.

EUDOC. — Voit-on des choses qui aient dans ces ordres la même proportion ?

ENÇAL. — Oui, je vous ai déjà dit que toutes les colonnes avaient deux modules dans le bas ; je vous dirai que toutes les bases, que toutes les impostes et archivoltas ont un module de largeur ; les colonnes toscans et doriques ont un module aussi.

EUDOC. — Je comprends tout ce que vous me dites. Donnez-moi maintenant les moyens de tracer une colonne, une volute, un fronton.

ENÇAL. — Mais me comprendrez-vous ?

EUDOC. — Jusqu'à présent j'ai tout compris ; mais j'ose que je ne comprendrai pas avec la même facilité ce qui vous reste à me dire ; mais j'en retiens toujours quelque chose, car j'ai de la mémoire.

ENÇAL. — Je ne crois pas en ceci devoir vous fatiguer sur le terrain. J'ai sur moi un livre sur lequel sont tracés les objets que vous voulez connaître. Je vais l'ouvrir à l'endroit de la colonne, et vous expliquer ligne par ligne la manière de la tracer. (voyez planche 3.)

EUDOC. — Je ne demande pas mieux.

ENÇAL. — Toutes les colonnes ont le même module géométrique. Celle que l'on voit ici est de l'ordre toscan ; vous savez qu'elle doit avoir quatre modules de hauteur, y compris sa base et son chapiteau. Ici base et chapiteau sont supprimés : nous avons donc pas quatorze modules, mais douze modules seulement. Je vais vous parler comme si je voulais vous en faire faire une semblable. Ecoutez et remarquez. De la ligne A à la ligne B, divisez en douze parties égales : chaque partie de cette division est un module. Divisez un de ces modules en douze,

vous aurez les parties de module. De la ligne A à la ligne B divisez en trois pour avoir la ligne D, qui est le tiers de la colonne; la ligne C est l'axe¹ de la colonne. Portez un module de chaque côté de l'axe pour former le diamètre de la colonne, qui est le même du bas jusqu'au tiers. Le diamètre supérieur de la colonne est d'un module sept parties : portez cette mesure sous l'astragale. De la ligne D à la ligne B divisez en six pour avoir les lignes 1, 2, 3, 4 et 5. Posez une pointe du compas sur le point de rencontre de la ligne D et de la ligne C; ouvrez-le d'un demi-diamètre, et décrivez le quart de cercle que vous voyez. Retombez le diamètre supérieur de la colonne sur ce quart de cercle. Divisez la portion de cercle comprise entre le point a et le point e en six parties égales. Numérotez les points de la division en 1, 2, 3, 4 et 5. Du point 1 montez une ligne d'aplomb qui vienne toucher à la ligne 1; du point 2 montez une ligne qui aille toucher la ligne 2, autant des autres points avec les autres lignes. Sur le côté de la colonne, entre le point a, sous l'astragale, et le point e, sur la ligne D, vous avez cinq angles; tracez, au moyen d'une règle ployante, une ligne qui passe sur les deux points et sur les cinq angles; cette ligne sera un peu courbe. Ainsi doit diminuer la colonne du tiers jusqu'en haut. M'avez-vous compris?

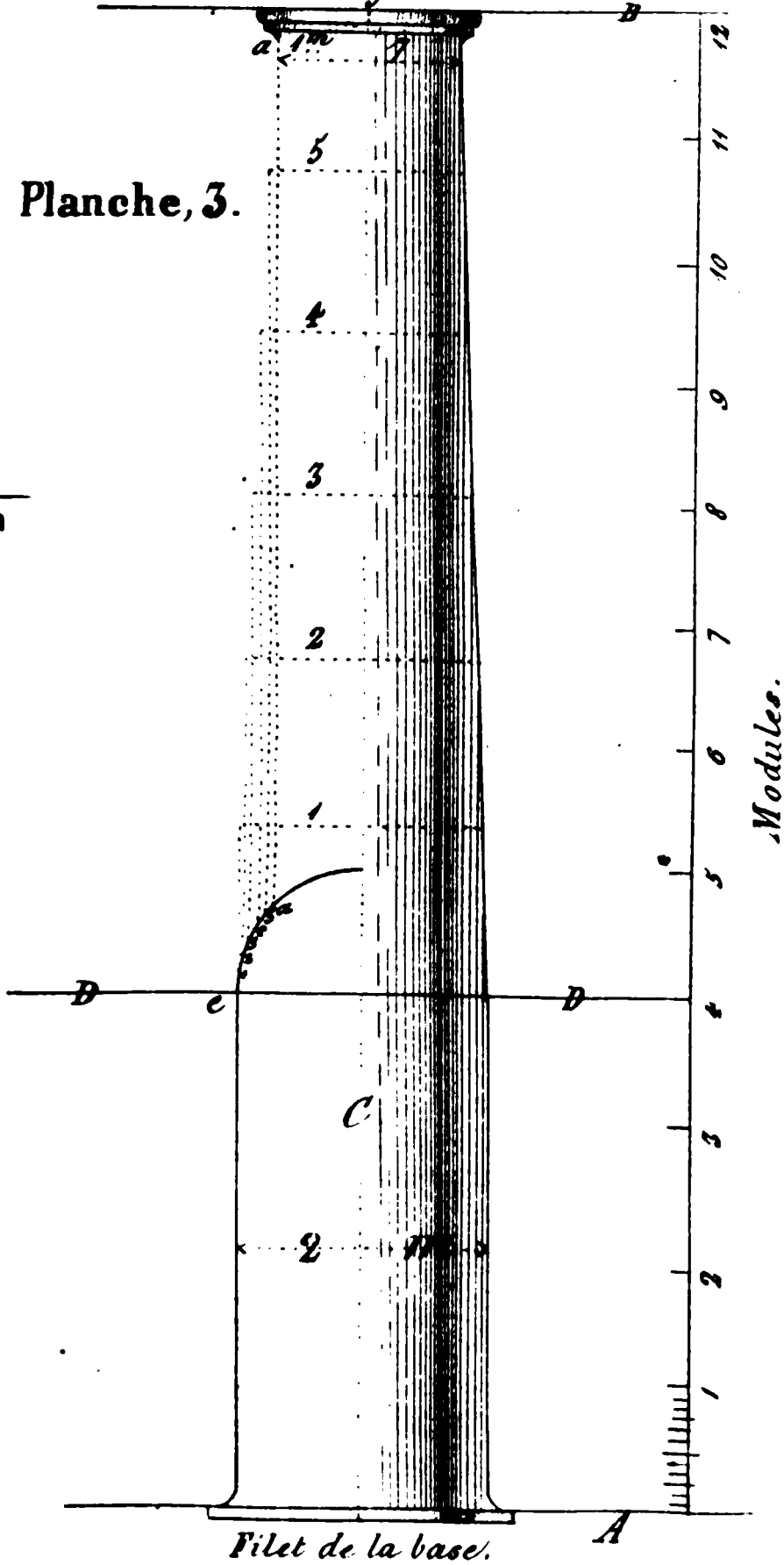
LANGTEBOC. — Oui, mais j'aurai besoin d'y réfléchir. Je ne sais pas encore la chose par cœur; il faudrait que je la dessine.

PROVENCAL — Je le savais. Aussi je crois vous avoir dit sur l'architecture tout ce que je pouvais vous dire avec quelque utilité. Maintenant je vous conseille de dessiner. Ce n'est qu'en dessinant que vous pourrez bien comprendre le tracé géométrique des colonnes, des volutes et des frontons. En dessinant, vous apprendrez quels sont les ordres qui demandent des ornements, quels sont ceux qui n'en comportent pas, dans quel espacement on doit mettre les colonnes, ce

¹ Le milieu de la colonne.

Astragale.

Planche, 3.





...

.

•

1

o les arcades et les portiques , comment
e des ordres les uns sur les autres ; com-
quelques cas , il est permis de s'écarter
des règles , moyennant toutefois qu'on
pas du bon goût.

c. — Si l'on voulait dessiner un ouvrage
e sur une feuille , comment établirait-on

L. — J'ai là , je suppose , une feuille de
nze pouces sur vingt-six. Je veux dessi-
e devanture de boutique de douze pieds
r dix-huit pieds de largeur : proportion
plus longue dimension de mon papier
ement la plus longue dimension de la
e pose sur les deux longs bords de mon
lignes entre lesquelles sera placée la
devanture. Je divise d'une ligne à l'autre
parties que la hauteur de la devanture
pieds : je veux dire en douze. Chacune
s est un pied , et j'établis l'échelle de
si j'établissais une échelle de modules.
ur cette échelle les proportions pour
ls de la devanture. Pour dessiner tout
r le papier , j'emploierai le même moyen.
. — Et si cette devanture avait des pilas-
de pieds pourrait-elle servir à les pro-

. — Non. Je diviserais leur hauteur
aient des colonnes , et ayant obtenu le
rmerais une seconde échelle dont je me
régler la largeur des pilastres , et pour
les chapiteaux et les bases.

— Les pilastres ont donc les mêmes
e les colonnes ?

— Oui ; ils en diffèrent seulement en ce
si larges dans le haut que dans le bas.

— Je comprends ; je comprendrai en-
ns quelque temps d'ici. Dites-moi si je
architecture d'un bout à l'autre.

— Si vous avez beaucoup de temps à

vous, oui; si vous n'en avez guère, non. Dans le dernier cas, dessinez deux ordres, comparez-les au troisième, et passez au trait.

LANGUEDOC. — L'architecture est utile, mais le trait est indispensable à un menuisier. Pourriez-vous que je puisse me servir d'un Vignole ?

PROVENÇAL. — Je le pense.

LANGUEDOC. — Je verrai à en acheter un.

PROVENÇAL. — Lequel achèterez-vous ?

LANGUEDOC. — Lequel ? je n'en sais rien, qu'il y a plusieurs Vignoles ?

PROVENÇAL. — Il y en a même une bien en quantité.

LANGUEDOC. — Faites-moi les connaître.

PROVENÇAL. — Il n'est pas utile de les citer, mais voici ceux qui sont le plus connus et les plus en faveur :

1^o *Le Vignole de La Gardette*, ou *Traité des ordres d'architecture*, suivi du tracé géométrique des ombres dans l'architecture; 1 vol.

2^o *Le Vignole des ouvriers*, par Charles Nolet, ouvrage en quatre parties. La première renferme cinq ordres d'architecture et des détails sur les proportions à donner aux portes, aux croisées, aux arcades de différents genres. La deuxième est un précis du relevé des terrains et de celui des maisons, suivi de détails relatifs à la construction des bâtiments. La troisième contient les élévations et les coupes d'un certain nombre de projets de maisons d'habitation particulières, de maisons à loyer, dont plusieurs avec leurs divisions d'étages. La quatrième est spécialement consacrée aux escaliers en charpente et en menuiserie.

3^o *Le Vignole de Paulin Desormeaux*, ou *du menuisier en bâtiment et en meuble*, suivi de l'ébéniste; 2 vol.

4^o *L'Art du menuisier*, par Roubo, ou *Compendium du menuisier*; 2 vol.

Venuiserie descriptive, ou Nouveau Vi-
menuisiers, par Coulon ¹, ouvrage extrait
de celui de Roubo.

DOC. — Quel est, parmi tant de Vignoles,
ne conviendrait le mieux ?

ICAL. — Si vous n'aviez à dessiner que les
architecture, je vous dirais de prendre La
quoique dans son ouvrage les portiques y
is pour des raisons qu'on ne peut approu-
us deviez vous charger de toute la con-
du bâtiment, Charles Normand vous serait
e vous dirais de le prendre, malgré que ses
n'aient pas tous les développements dont
nt besoin. Paulin Desormaux est dans un
format ; de plus il traite trop de choses
voir les traiter à fond et avec clarté.
ait un excellent ouvrage, qui a cependant
l défaut : il est trop cher. L'ouvrage
est celui, je crois, qui vous convient le

DOC. — Coulon a donc fait un ouvrage

ICAL. — Je ne dis pas cela ; mais il a fait
un très-utile, ouvrage dans lequel on trouve
géométrie élémentaire et de la géométrie des
es cinq ordres d'architecture avec des as-
s pour les exécuter en menuiserie, les

par les soins de son père, qui exerçait la même
une éducation soignée ; il apprit les mathématiques,
le et le dessin, et en fit une heureuse application à
le. Son *Traité de l'art du menuisier* est le premier
valeur que nous ayons eu en ce genre. Roubo mou-
La Convention nationale paya un tribut de recon-
la mémoire du savant et modeste menuisier, en
sa veuve un secours de trois mille francs. Outre
menuisier, Roubo a publié un *Traité de la construction*
et des machines, l'Art du carrossier et l'Art du

ancien menuisier et professeur de dessin, homme
talents et de douceur.

coupes des outils dont nous nous servons, les al-
lages et embrèvements divers, des plans, des
vations de croisées, de persiennes, de portes
rieures et extérieures; de devantures de bout
de lambris d'appui et de hauteur, de parquets,
etc., et tout cela avec de très-bons détails;
viennent les réductions des profils, les cour-
raccords des corniches et des talus, de là on
au trait. Ce sont d'abord des arcatures, puis des
lors de tout genre, ensuite les ouvrages cintrés
plan et en élévation, tels que chautable, en
persienne, etc., etc. Suivent les voûtures
calottes, et l'ouvrage se termine par un autel
confessionnal et une chaire à prêcher.

LANGUEDOC. — Vous venez de citer bien des
la livre qui les contient me plaît déjà; mais
vous m'avez laissé voir que vous ne l'apprez
en tout.

PROVENÇAL. — C'est possible.

LANGUEDOC. — Qu'avez-vous à en dire?

PROVENÇAL. — M. Coulon a mis dans son
trop d'une chose, pas assez d'une autre, et ces
ne sont pas toujours arrangées méthodiquement
plus, dans l'architecture il porte toutes les
moulure par moulure, filet par filet; tous ces
détails sont donc péniblement portés les uns
les autres. Il aurait dû faire comme ont fait M.
Gardette et Charles Normand : je veux dire
aurait dû porter toutes les saillies à partir de
de la colonne et coter en conséquence. Cette
est plus facile, plus précise et plus expéditive
la fois, elle vaut donc mieux.

Dans les ouvrages cintrés en plan et en élé-
Il y a de très-bons développements; mais, la
manière dont le calibre rallongé est dessiné
pourrait croire qu'il faut, quand on exécute
bois, débiller les pièces en élévation avec
débiller en plan, ce qui ne doit pas être
entendu des hommes d'art. Cette manière
destiner les chambranles d' . . .

pas si rigoureux ; mais je conviens qu'elle tromper. M. Coulon aurait dû dessiner les allongés de ses parties cintrées en plan et on, comme ceux de ses escaliers.

rait aussi quelque chose à dire sur ses pour dessiner son pied d'autel, par il fait un encombrement de lignes à ne reconnaître. Je ne dis pas que son principe ; je reconnais au contraire qu'il est précis, peut dans quelque cas en tirer un très-bon ; les élèves le saisiront, le comprendront ; je préférerais qu'il eût fait un développement de pied par section¹. Cette ancienne manœuvre demande moins de lignes, moins d'espace et de temps ; elle est plus claire, et les élèves la comprennent mieux, ce qui est en sa faveur une grande raison.

Je vais entrer dans d'autres détails, mais ce me paraît inutile.

EDOC. — Ce Vignole est donc mauvais ?

ICAL. — Je vous l'ai déjà dit : c'est un bon livre. Les défauts que j'ai signalés, si ce sont des défauts (car mon opinion est discutable aussi), ne sont pas capitaux. Ce livre est basé sur des principes, et contient beaucoup de choses utiles ; c'est enfin le meilleur livre de menuiserie que je connaisse. Il dépend de nous de le rendre encore meilleur ; il en a le mérite, il en a vraiment la volonté.

EDOC. — Dites-moi quels sont les prix des ouvrages que vous m'avez nommés tout à l'heure.

ICAL. — Celui de La Gardette se vend	10 fr.
de Charles Normand	40
de Paulin Desormeaux	18
de Roubo	100
de Coulon	18

En beaucoup de pays on nomme les sections du pied. Cela vient sans doute de ce que les panneaux, quelquefois figurés représentent comme des ailes. La plupart des choses sont tirées des ressemblances.

Ce dernier est très-bon marché, vu son étendue et la quantité de matières qu'il contient.

LANGUEDOC. — Où se vendent-ils ?

PROVENÇAL. — Chez Carillian-Gœury et Dalmont, libraires¹ des corps royaux des chaussées et des mines, quai des Augustins et 41.

LANGUEDOC. — Celui qui n'est pas à Paris va aller en acheter un.

PROVENÇAL. — En connaissant l'adresse des libraires on peut leur écrire.

LANGUEDOC. — Recevront-ils ma lettre ?

PROVENÇAL. — Oui, si vous l'affranchissez et avertis que les frais de transport du livre sont à votre charge.

LANGUEDOC. — A combien s'élèvent ces frais ?

PROVENÇAL. — A quatre ou cinq francs pour Marseille et d'autres villes aussi éloignées ; à quatre francs pour Lyon, Bordeaux, Nantes ; à moins que cela pour des villes très-rapprochées de la capitale.

LANGUEDOC. — C'est décidé, j'achèterai le Dictionnaire de Coulon.

PROVENÇAL. — Vous ferez bien.

LANGUEDOC. — Pensez-vous que je puisse le lire dessus ?

PROVENÇAL. — Oui, et je vous avoue que je puis mieux dessiner sur un bon livre que chez un mauvais maître ; mais je vous avoue aussi que

¹ On trouve à la même librairie le Dictionnaire d'architecture de Quatremère de Quincy, 50 fr. ; — le Manuel de l'Ébéniste, par Caron aîné, 36 fr. ; — le Manuel de la menuiserie, 8 fr. 50 c. ; — Traité des pierres, par Adhémar, 20 fr. ; — par Simonin, 12 fr. ; — par Douliot, 36 fr. ; — par Frezier, Traité de la charpente, par Douliot, 22 fr. ; — par 42 fr. On trouvera enfin à cette librairie tous les ouvrages et de science que l'on pourrait désirer.

IX dessiner chez un bon maître que sur un bon livre. Un livre n'a qu'un raisonnement à vous donner, et, si vous ne l'avez pas compris, vous ne pouvez rien lui demander de plus. Avec un livre, quel que bon qu'il soit, on se donne beaucoup de peine, l'on avance très-lentement; un maître offre plus d'avantages : il vous parle de la voix, des yeux et des mains. Si vous n'avez pu le comprendre, il change de manière de s'exprimer, il fait des signes éloquentes, et finit par se faire comprendre, et vous avancez continuellement et sûrement. Je le répète, un bon maître est de beaucoup préférable à un bon livre.

ANGUEDOC. — Je n'achèterai donc pas de livres.

PROVENÇAL. — Achetez toujours; un bon livre ne coûte jamais, tant s'en faut; vous y trouverez inévitablement quelque chose d'utile. De plus, il pourra à la suite vous remettre en mémoire ce que le temps vous aura fait oublier.

ANGUEDOC. — C'est vrai. Eh bien! je ferai cette planche le plus tôt possible; mais à coup sûr je commencerai à dessiner de lundi en quinze.

PROVENÇAL. — Pourquoi remettre si loin, et précisément à un lundi? quand on veut dessiner, il ne faut point remettre; pour commencer, tous les jours sont bons. Ne faites pas comme beaucoup font; ils disent : — Je commencerai lundi prochain; — ce lundi arrive, une occasion les dérange; le lendemain ils ne sont pas en train, ils remettent à la semaine suivante qui offre encore quelques obstacles. Après avoir remis de semaine en semaine, voyant les veillées se faire moins longues, ils se disent : — L'année prochaine! L'année suivante, par le même raisonnement, ils entretiennent la même négligence; à la fin de tout cela ils retournent dans leur pays sans avoir acquis la moindre connaissance en dessin. C'est alors le temps des lamentations! Ecoutez une comparaison : Si vous voulez l'hiver vous lever malade, il ne faut point sortir votre tête du lit, puis vos deux bras, puis une partie de votre corps, puis en-

fin, ayant senti le froid, vous f
vos couvertures et vos draps cha
tard au lit, plus vous : le la peine a
plus vous céderez à la p... plus la paresse vou
serrera fortement. Quand ... l'hiver se lève
matin, il ne faut point tâtonner : il faut sauter d
lit vigoureusement et d'un saut bond. Quand on
dessiner, il ne faut point tâtonner non plus : par
commencer, toutes les semaines, tous les jours
bons ; le tout est de ne pas remettre. Commencez
ce soir.

LANGUEDOC. — Pays provençal, je commence
ce soir.

PROVENÇAL. — Et ayant commencé, ne perdez
point de temps ; si vous perdez huit jours de suite
vous avez après une peine de diable pour retourner
à la classe. Moins vous travaillerez, moins vous
voudrez faire ; plus vous serez assidu, plus vous
aurez du courage et du goût à ce que vous faites.
Ne perdez point de temps.

LANGUEDOC. — Pays Provençal, je n'en perds
point, et vous pouvez croire que l'entretien de
vous m'avez accordé portera ses fruits. Dans quel
temps je reviendrai vous voir ; j'aurai besoin de vous
entendre encore.

PROVENÇAL. — Je vous verrai toujours avec plaisir, et puisque vous promettez de ne pas m'oublier, je penserai à vous aussi. J'écrirai un raisonnement sur le dessin, et prochainement sur le trait. L'écrit vous sera remis quand vous viendrez.

LANGUEDOC. — Vous avez bien des bontés pour moi, pays Provençal, et pour tout cela je ne puis que vous remercier. Allons, au revoir, pays Provençal.

PROVENÇAL. — Au revoir, pays Languedoc.

raisonnement sur le Trait.

donné précédemment quelques détails sur l'architecture ; je vais ici , dans l'intention d'être utile , faire quelques observations sur le dessin , principalement sur le trait.

Sociétés de Compagnonage doivent avoir pour but l'instruction. Chaque membre de ces grandes sociétés doit communiquer à tous les connaissances qu'il possède. Celui qui n'a dessiné que des profils d'objets naturels , et qui les fait dessiner , fait bien. Celui qui n'a dessiné que les ordres d'architecture , et qui les fait dessiner , fait également bien. Celui qui sait que les escaliers , et qui les fait dessiner , apprend à tous ceux qui l'entourent , fait encore mieux , très-bien. Sachez peu , sachez beaucoup , démontrez tout ce que vous savez à tous vos élèves désireux d'apprendre , et vous ne mériterez que des éloges. Si je donne mon approbation à ceux qui font dessiner tout ce qu'ils savent , je suis loin de la donner à ceux qui font dessiner ce qu'ils n'ont jamais compris. Je blâme sévèrement ceux qui font copier le trait ; car copier le trait n'est rien faire , c'est moins que cela , c'est se laisser aller , c'est s'habituer à dessiner machinalement sans penser et sans se rendre compte de ce que l'on dessine , c'est s'enfoncer dans un sentier obscur , dans lequel on ne peut plus se retrouver dans le bon chemin. Ils ont dessiné des escaliers , des autels , des colonnes , etc. ; ils comptent enfin leurs feuilles , et le nombre en est grand , plus ils s'applaudissent de leur talent. Ils viennent à changer de ville ; un maître meilleur que celui qu'ils ont eu pourrait les leur faire passer : ils ne le veulent pas ; pourquoi ? Ils se vantent , ils passent pour savants , et , pour ne perdre de leur réputation , ils conservent leur

ignorance. De ceux-là, les uns ne font plus rien; d'autres, en très-petit nombre, s'enferment seulement le soir dans leurs chambres. Là, ils veillent, ils travaillent, ils se tourmentent et n'arrivent à aucun bon résultat, parce qu'ils ne sont pas fondés sur les principes.

Une partie de ces hommes égarés, de ces égarés ayant fait fausse route, sentant leur position et leur faiblesse, l'avouent franchement. Ils vont, dès que la possibilité se présente, chez de bons maîtres, ils travaillent avec une nouvelle ardeur, ils refont ce qu'ils avaient fait en aveugles; leur pensée s'ouvre, prend des yeux, et ils voient clair enfin dans les courbes à double courbure¹ comme dans les parties droites.

Mes amis, écoutez-moi : n'ayons point un faux amour-propre. Si nous avons pris une mauvaise route, ne nous obstinons pas à la continuer, retournons sur nos pas, prenons au plus tôt la bonne, la véritable route, celle qui mène sûrement et directement au but. Rien n'est plus cher que le temps, perdons-en le moins que nous pourrons; nous ne sommes plus des enfants, nous sommes des ouvriers et des hommes à qui de certains ouvrages opposent trop souvent de sérieuses difficultés. Ce ne sont donc pas des images, ce ne sont donc pas des dessins d'agréments qu'il nous faut, ce sont des dessins d'utilité, ce sont des principes, c'est tout ce qui peut nous aider dans la conception et dans l'exécution régulière de tout ouvrage qui peut nous être commandé.

Voulons-nous devenir bons menuisiers, dessinons d'abord quelques feuilles de profils de moulures, quelques feuilles de géométrie, dessinons quelques ordres ou tous les ordres d'architecture, si nous en avons le temps, puis arrivons au trait.

Le trait est un travail tout de réflexion et d'application; mais il n'est cependant pas si difficile à com-

¹ Toute courbe cintrée sur deux sens.

beaucoup veulent le faire croire. Quand on l'apprendre, on l'apprend. Il faut pour cela de la patience et ne pas se décourager. Mais par l'escalier : cette partie, je la place. Il faut la bien étudier, car elle renferme des opérations que l'on emploie également dans toutes les parties du trait.

Les plans par terre ¹ d'escaliers d'un seul limon, c'est-à-dire plein-cintre; alors les balais des marches tendent toutes au même centre, ce qui rend le giron des marches égal, et le limon toujours régulier dans son développement. Cet escalier est très-facile.

Ensuite des plans composés de limons droits et de courbes; dans ces plans mixtes, il faut baliser les marches sur la ligne du giron ² et faire un décalage ³ de marches pour qu'elles augmentent ou diminuent de largeur d'une manière convenable; que les marches soient balancées, et par conséquent plus ou moins en biais dans le plan, que les balisements à travers l'épaisseur du limon aboutissent au point de centre qui aura servi à les tracer; les prolongements en question seront d'égalité pour les limons droits.

Et l'étendue de ce livre ne me permet pas de donner un grand nombre de dessins, ni de faire dans les démonstrations d'une opération de balisage. Cependant, dans l'escalier, entrer dans le détail de quelques opérations utiles, et que les autres ont négligées. Nous allons nous occuper du balancement des marches. (Voy. la planche 10) où votre limon étant tracé, ayant la

terre, ou plan, tout simplement.

Le giron passe au milieu de l'escalier, et est égal à la somme des deux limons.

Enfin de marches, ou dansement de marches : c'est ce que je conseille d'apprendre les choses et de ne jamais se disputer pour des mots; on y perdrait son

proton qui passe au milieu de l'escalier, faites un de vos marches sur cette ligne. Nous vous suppose, faire le balancement depuis le de la marche 1 jusqu'au derrière de la marche 6, il six marches à balancer, tirez le devant de le 1 d'équerre au limon droit, tirez le devant rrière de la marche 6 au point de centre du limon, maintenant occupons-nous de l'échelle de balancement, tirez la ligne droite B, ouvrez votre compas arbitrairement¹, portez sur la ligne autant de fois que vous avez de marches à balancer, menez de chacun de ces points une ligne d'équerre à la ligne B, numérotez ces six lignes par les six chiffres que vous voyez, posez la ligne ponctuée² que l'on voit et qui doit toujours être au milieu de l'échelle de balancement sur le contour intérieur³ du limon, du derrière de la marche 6 au-devant de la marche 1, en six parties égales, portez une de ces parties sur la ligne intérieure de l'échelle, prenez sur la ligne intérieure du limon la largeur de la marche 6, portez cette largeur sur la ligne 6 de l'échelle. Ayant sur cette échelle un point sur la ligne 6, un autre point sur la ligne ponctuée, tirez une ligne droite qui passe sur ces deux points et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne 1. Votre échelle de balancement est faite, chaque ligne qui la traverse doit donner une largeur de marche sur le pourtour du limon; la marche 6 étant posée dans le plan, prenez sur l'échelle la largeur de la ligne 5, portez-la sur le pourtour du limon, en avant de la marche 6; vous aurez la largeur de la marche 5. Prenez une à une les lignes 4, 3, 2 et 1 de l'échelle, pour les porter sur le limon, devant la marche 5, et les unes au bout des autres; ayant ainsi

¹ Plus ou moins.

² Si nous balançons un nombre impair de marches, nous n'aurions pas besoin de supposer une ligne ponctuée au milieu de l'échelle, nous aurions alors naturellement une ligne de limon qui nous servirait.

³ Intérieur ou dedans.

, déterminé vos largeurs de marches par tirez des lignes qui partent de ces points sur les points qui sont sur la ligne du giron correspondant ; ces lignes, donnant le devant , seraient prolongées jusqu'au grand li re papier eût permis de le figurer ; donnez il sur les prolongements des marches au imons , cela suffira , je pense.

is un onvrage méthodique de trait , je is actuellement de la coupe à crochet , et e base ou de constructions ; mais ce que est un hors-d'œuvre à ce livre , et s'a- hommes qui ont déjà quelques connais- dessin ; il n'y a donc pas d'inconvénient t de suite au développement particulier ¹. opement est de la plus grande utilité ; si un escalier à briquet ou en fer à cheval ions tout étroits , tout étranglés dans les urnants , vous pouvez penser qu'ils ont s son secours. Si vous ne voulez pas être ire de tels escaliers , apprenez à faire veloppement particulier.

lanche 4). Commencez à tirer la ligneenez dans le plan , sur la ligne A du li- eur de la marche 6 ; portez cette largeur droite A ; prenez encore sur la ligne A du eur de la marche 5 , puis celle des autres rtez toutes ces largeurs les unes à côté ur la ligne droite A ; élevez les sept lignes erpendiculaires ². Placez entre ces lignes s de marches , comme s'il s'agissait d'un ent ordinaire ; décrivez en dessus , puis les quarts de ronds , les arcs de cercle que

si développement ordinaire le développement race le bois. J'appellerai développement parti- tre opération qui développe vraiment le limon dans toute sa longueur pour qu'il puisse être

ulaire, ou d'amarre, c'est la même chose...

vous voyez ; tirez deux lignes qui touchent de cercle sans pénétrer dedans : ces deux lignes donnent le rampant et la largeur régulière . Le développement particulier est terminé , et nous du développement ordinaire. Commencer la ligne de base ; projetez , des points jusqu'à la rencontre des lignes des marches avec la supérieure du limon , les lignes 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , faut dans tous les cas que ces lignes soient perpendiculaires à la ligne de base ; établissez vos lignes de marches. Il s'agit maintenant de fixer la ligne de dessus , et celle de dessous du limon. Prenez le développement particulier , sur la ligne de devant la marche 1 , la distance du point *a* au point *b* ; Portez cette distance sur la même ligne du développement ordinaire , pour fixer le point *b*. Recherchez sur la marche 1 du développement particulier la distance du point *a* au point *c* ; portez encore cette distance au développement ordinaire sous le rond de la marche 1 pour fixer le point *c* , et prenez dans le développement particulier la largeur variable du limon sur les lignes 2 , 3 , 4 , 5 , 6 et portez ces largeurs sur les lignes qui correspondent ici dans le développement ordinaire. Ayant ces points qui doivent vous guider , tirez la ligne de dessus et celle de dessous , et vous aurez la largeur de votre limon.

Quant aux lignes ponctuées qui doivent être à gauche de ce limon , je n'en parle pas ; c'est une chose très-simple , que tous ceux qui ont quelques notions de l'escalier doivent savoir faire.

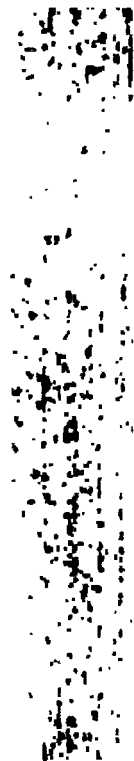
En dépit de la règle générale , j'ai pris le développement particulier non en dedans , mais en dehors du limon ; j'ai cru qu'il valait mieux régulariser ce qui est visible que ce qui ne l'est pas. Je prie ceux qui trouveraient cela mauvais de l'excuser ; ils pourront changer de sentiment.

Retournons à la coupe à crochet d'équerre que nous étions sensé avoir laissée.

(Voyez planche 5.) Le plan par terre de

per la
soit
iedra
votre
vous
lignes
rches.
z au-
autres
qui les
posez
lus ou
etom-
lignes
ontale
ar les
ligne
écar-
ans la
ont a
ent de
hors;
ligne
si ces
as du
t plus
posées
autre,

me la
endant
sorte
elle
seul
dans
ce 3,
même
d'un
lieu,



étant tracé, il faut développer le limon où on veut que la coupe soit simple, prenez, sur la ligne intérieure la largeur de la marche 2 dans votre plan, cette largeur de marche où vous avez la figure 2.) Tracez les deux lignes *a* et *b*; établissez deux dessus de marches. Tracez deux quarts de rond, décrivez arcs de cercle, décrivez-en deux autres sur les deux lignes rampantes qui les établissent la largeur du limon, posez sur ces lignes rampantes deux lignes plus ou moins courbées pour former le crochet, retenez ces deux lignes quatre lignes et posez sur une ligne horizontale plus bas, distinguez ces lignes par les lettres *c* et *d*, prenez ces quatre lignes sur la ligne intérieure, portez-les, sans déranger leurs écartements, sur la ligne intérieure du limon, dans la direction où doit faire le joint; tirez, du point *a* deux lignes tendantes au point *d* qui traversent le limon du dedans au-dehors; tracez une ligne parallèle à la ligne *a*, posez la ligne *e* et la ligne *f*. Je vous fais poser ainsi ces lignes pour qu'il n'y ait pas de coupe, et que le joint soit plus large que les lignes de la coupe étant posées sur les limons se recouvrant l'un l'autre, base, et développez.

Le crochet d'équerre comme la coupe est les plus en faveur; cependant il arrive qu'en agissant de cette sorte la coupe est en dedans du limon, où elle n'est pas d'équerre en dehors, seul le limon est d'équerre. Sur la figure 2, qui est le dedans du limon, la coupe est d'équerre; sur la figure 3, la coupe est prise en dehors du même limon, elle est couchée. S'il s'agissait d'un effet tout contraire aurait lieu, la coupe serait de l'escalier.

car la coupe serait alors trop droite. Il serait fun de démontrer la cause de cet effet ; — is je dois borner à donner pour conseil, à ceux qui tiendrai à avoir une coupe parfaitement d'équerre en del du limon, d'opérer sur ce côté du limon, et non l'autre.

Je ne m'étendrai pas davantage ici, et j'ai l'esp d'être compris de quelques-uns, qui pourront faire comprendre à d'autres.

Après avoir donné ces démonstrations, que cru utiles, je dirai : Faire le balancement des marches dans les plans mixtes et dans les plans à 3, développer une portion de limon pour y placer coupe d'équerre, et retomber cette coupe en p pour avoir le croisement des limons et leurs l gueurs exactes ; transporter un limon, quand, fa d'espace libre ou propice, on ne peut le dévelop sur place ; faire le développement particulier et servir pour régulariser la largeur d'un limon, q que soient son contour et son rampant, c'est pres tout le trait de l'escalier.

Outre ces escaliers à limons pleins, on fait des caliers en marches massives, dits anglais, dont coupes ne différent pas de celles des escaliers pierre.

On fait surtout des escaliers à crémaillères ou mi-anglais. Les opérations que j'ai décrites serv pour ces escaliers comme pour les autres ; la di rence est que dorénavant les devants des con marches seront nos principales lignes du plan ; e de leurs points de contact avec les limons que p tirent les projections ou lignes sur lesquelles établira les hauteurs des marches, pour former développement du limon, sur lequel on tracera bois.

Il sera bon de dessiner quelques élévations g métrales d'escaliers ; on pourra terminer cette p tie du trait par l'escalier à entonnoir à limons é sés¹, et par l'escalier à plafond à courbes e

¹ Le limon évasé n'est pas d'un bel effet. n peut faire

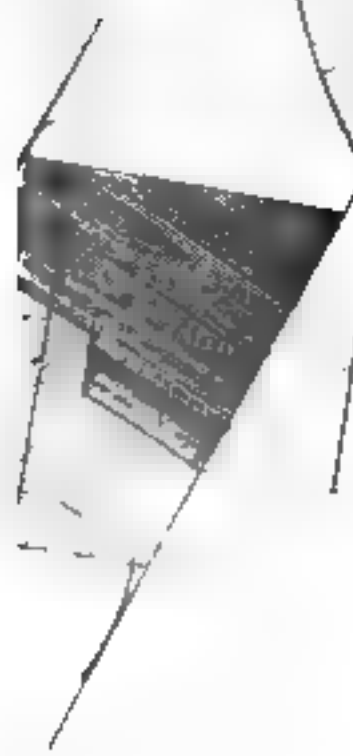
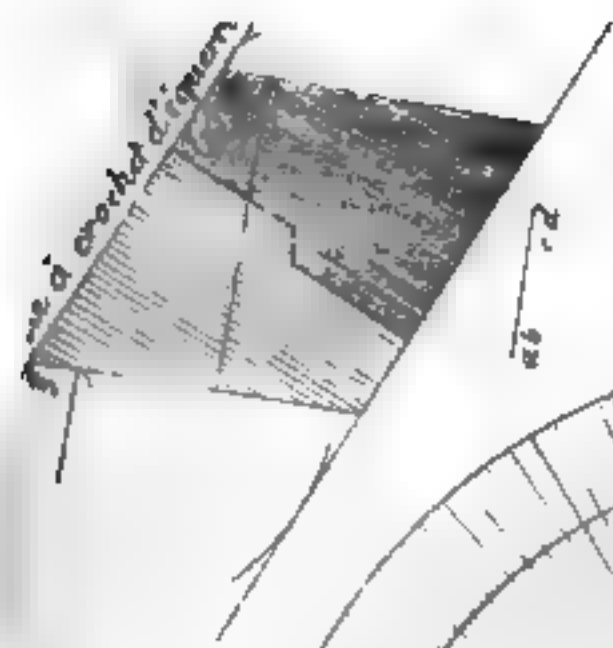


Fig. 3.



une à crochets d'égale

ab

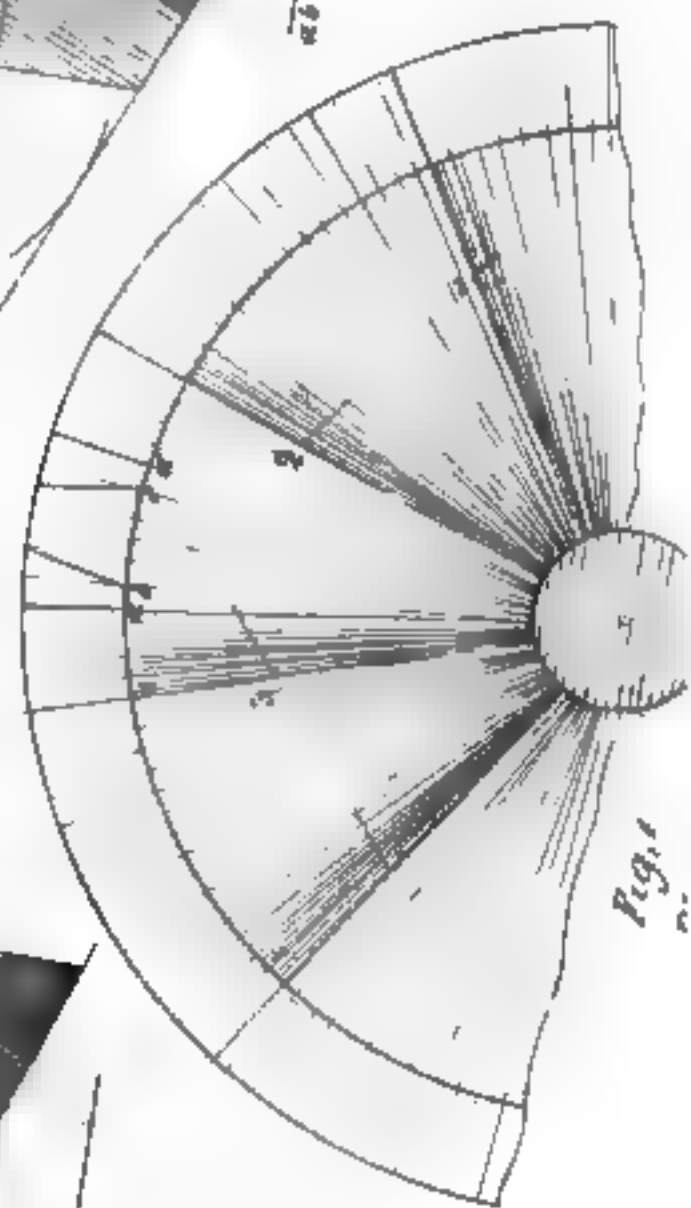


Fig. 1



dernier est très-utile ; le plafond dans quelquefois de niveau sous l'escalier ; pour de certaines raisons , on le fait être du petit limon. Ceci est peu difficile qu'on a figuré la coupe de l'escalier, et des courbes et la position de leurs et facilement comprendre comment ils se comportent dans les développements. On fait des escaliers à consoles , à goussets , etc. ; mais rien , car , connaissant ceux dont on aura qu'à jeter un coup d'œil sur ces figures on peut les comprendre parfaitement.

La partie du trait sera formée des ouvertures en plan et en élévation , tels que la fenêtre à ventail , persienne , etc. J'observerai tout particulièrement , que je recommande pour l'escalier , est ici encore plus indispensable , exécuté sans le secours d'un modèle , n'aurait ni le contour , ni la largeur , ni la régularité qu'on aurait par le trait. Ce développement est la base du trait ; pour toutes les raisons que l'on comprendra , je ne dis rien de plus là-dessus. Je ne peux faire d'autres observations. Les corniches volantes , pour servir à soutenir les balustrades , pourront les faire , constitueront la troisième partie du trait. Je les place immédiatement après les autres , parce qu'il faudrait quelque menuiserie , les exécuter en même

La partie du trait se composera des lignes droites et des arêtières courbes. On pourrait même redresser quelques erreurs , et faire tout ce qu'on peut , par des procédés simples et donner les courbures les plus bizarres

Il faut éviter sans évaser les limons ; c'est mieux et

Une pièce de bois placée sur un angle et inclinée , la charpente formant arête sur l'angle d'un toit , comme les pieds de devant d'un autel , etc.

sans nuire à la régularité de leurs sur-
rentes. Je voudrais aussi pouvoir mettre
deux systèmes différents et les comparer
si petit livre ne le permet pas.

Dans la cinquième partie du trait re-
calottes¹ massives et celles d'assembla-
dernière sera à montants rayonnants et
gante. Les dômes se font par les mêmes
sont plus faciles à exécuter quand leur
purement circulaires.

La sixième partie du trait sera formu-
sures². On les nomme queue de paon, Sa-
corne de bœuf (ou de vache), oreille d'Ar-
Marseille, etc., etc. Les unes ont reçu le
leurs formes, les autres des lieux où e-
construites pour la première fois. Tout
pourrais dire ici sur les voussures ne se-
mots; il vaut donc mieux s'y appliquer
parler inutilement. Les quadrilatères dor-
dans les corniches volantes pourraient
être utilisés, pour l'économie du bois, d-
neaux peu gauches de certaines voussi-
réserve de faire plus tard quelques re-
dessus.

Le classement que je viens d'établir d-
ties du trait est une chose tout arbitra-
riel est de se faire comprendre des élève-
qui se fait le mieux comprendre est ce-
meilleure méthode et qui démontre le mi-
que soient sa méthode et sa manière de d-

Il sera bon de terminer cette étude
vrage où les diverses parties du trait
trouver réunies; par une chaire à préc-
pose. Il n'y a ici rien de bien nouveau.
rassembler ce qu'on a déjà fait.

¹ Calotte, boiserie du haut d'une niche.

² Voussure, espèce de boiserie d'embrasure,
placée dans le haut d'une porte cintrée, ou d'un

ans ce travail un escalier à plafond,
d'a fait

di cul-de-lampe : sur un plan carré ou
ne sera que de l'arétier ; ses courbes
plus souvent , que des pieds d'autel
tes choses qui ne vous sont pas in-

une impériale ² sur un plan circu-
tera pour la faire les moyens dont
pour faire la calotte à montants

e, par exemple, s'adapte à une co-
ra, à l'endroit de jonction, et sous
e, et sur l'impériale, une traverse
sez originale ; vous emprunterez aux
moyens pour l'exécuter.

omme toutes les pièces que l'on fait
rait des menuisiers ; mais qu'un élève
escaliers, les parties cintrées en plan
n, les arétiers, les calottes et les
il en ait bien étudié, bien saisi les
l n'aura plus besoin de maître ; il
vec du goût et de la bonne volonté,
l'ouvrages. Les ouvrages varient de
dimensions, mais les principes, mais
principales servant à les exécuter, ne
je conclus qu'alors, pour pouvoir,
loir.

exagérés, mystérieux, et qu'on peut
nmer les charlatans du trait, préten-
t quatre, cinq ans de leçons pour
er sache passablement le trait : ne

lu courage et quelques dispositions
-quatre mois, dessiner les profils de
gures les plus utiles de la géométrie,

pièce en forme de pyramide renversée, et
ve de la chaire.

te de dôme qui couronne la chaire.

une partie des ordres d'architecture et le trait; outre des dessins, il aura fait, en p..., des escaliers, des autels, des calottes et des voussures; il aura fait enfin tous les modèles qui lui étaient nécessaires pour la conception de ses dessins.

Ayant exécuté en petit, on exécute en grand avec plus de facilité; les lignes é... it alors plus écartées les unes des autres, on ris... moins de se tromper : le tout est de ne pas avoir peur des grosses pièces de bois.

L'élève qui aura dessiné deux ans ne sera pas d'une force égale au maître qui démontre depuis bon nombre d'années : mais il pourra travailler, se développer, se fortifier encore sans le secours de personne; et si ses dispositions naturelles sont supérieures à celles de son maître, il doit nécessairement à la longue l'emporter sur lui.

Il y a des hommes qui disent qu'il vaut mieux ne point dessiner que de dessiner peu. Je suis d'un avis contraire; le peu que l'on fait peut avoir son utilité, mais je recommande de ne point précipiter ses études, et de bien apprendre le peu que l'on apprend.

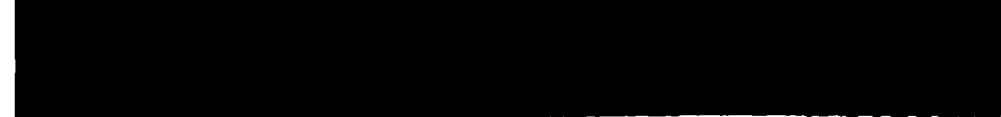
O vous, dont la modestie, dont les talents sont connus et appréciés, ô vous Lyonnais *L'Ami du Trait*, Toulousain *La Prudence*, Suisse *Le Résolu*, Lafrance *L'Ami du Trait*, Bourguignon *Franc-Cœur*, Gascon, *L'Ami du Trait*, vous tous enfin, Compagnons courageux, qui, marchant dans la même voie, vous livrez à la démonstration, non-seulement par métier, mais par devoir, mais par dévouement, mais par amour pour vos semblables, continuez la tâche que vous vous êtes imposée ! Vos méthodes sont-elles simples, qu'elles soient, s'il se peut, plus simples encore; rendez le trait facile et attachant, faites de nombreux élèves, formez des hommes à la société, communiquez-leur vos talents; mais de plus inspirez-leur votre sagesse; qu'ils ne soient prévenus ni contre ceux qui élèvent les murs des vastes édifices, ni contre ceux qui les couvrent

de leur (les solides ¹. Qu'ils n'aient de prévention n. c. — les métiers, ni contre des rivaux ², ni contre des camarades. Ce qu'ils ont appris, d'autres peuvent l'avoir appris aussi, ou peuvent encore l'apprendre comme eux. Donc, s'ils ont des talents, qu'ils y joignent la modestie, cette belle qualité qui leur donne tant de prix ; qu'ils soient enfin comme vous êtes, et ils seront toujours estimés.

¹ Un baldaquin de la plus grande beauté, un ouvrage de charpente d'une complication extraordinaire, a été mis en 1839 à l'Exposition des produits de l'Industrie. Cette réunion de je ne sais combien de milliers de petits morceaux de bois, cet assemblage confus, original, mais délicat, mais sublime, a quelque chose d'imposant. Cet ouvrage sort de la main des Compagnons Drilles. Rendons justice à tout le monde : les Compagnons Drilles ont bien travaillé!

² M. Olivier, homme plein de bonté et de talents, est Compagnon du Devoir. Il a été, à Paris, mon maître de dessin, et je ne peux que l'en remercier ; il a donné des leçons à un grand nombre de Compagnons de notre Société. Grandjean, dit Mâconnais le Chapiteau ; Séverac, dit Toulousain la Prudence ; Giraudon, dit Provençal le Vainqueur ; tous hommes savants et établis chacun dans son pays, ont été de ses élèves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



TABLE

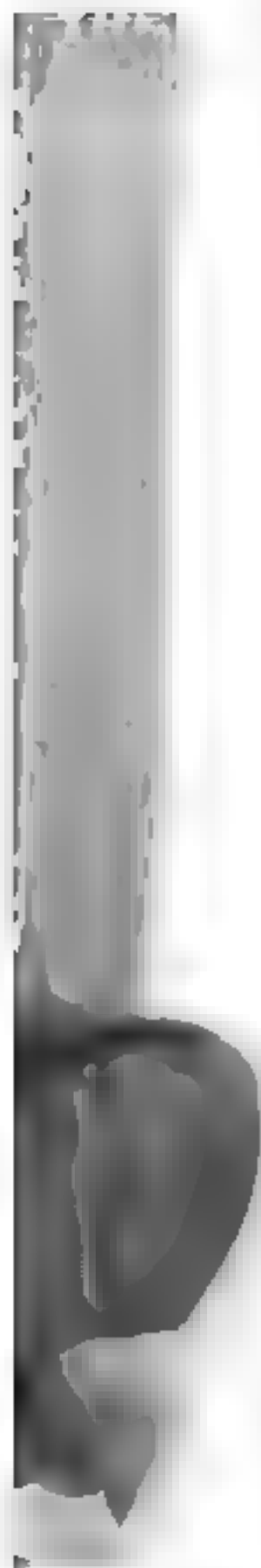
PREMIERE PARTIE

.....	page 1
hateaubriand.	17
franger.	17
amartine.	18
amennais.	19
Compagnonage.	20
premières société.	20
non.	22
Jacques.	26
salomon.	31
maître Jacques.	37
père Soubise.	41
ix enfants de Salomon.	42
ix enfants de maître Jacques.	43
ix enfants du père Soubise.	46
.....	47
Union ou des Indépendants.	49
.....	50
.....	51
mensuelles.	51
.....	52
uit.	53
Compagnons avec les maîtres.	53
secours.	55
ays.	56
Compagnons.	56
sobriquets.	57
qui ne hurle pas.	59
.....	59
qui ne tope pas.	60
ouleurs.	60

Cannes.	1
Equerre et compas.	1
Boucles d'oreilles.	1
Conduite en règle.	1
Fausse conduite.	1
Conduite de Grenoble.	1
Fêtes patronales.	1
Enterrements.	1
Recrutement et force du Compagnonage.	1
Remerciement.	1
Pèlerinage.	1
Événements.	1
Concours.	1
Batailles et assassinats.	1
Chansons satiriques et guerrières.	1
 Rencontre de deux Frères.	 1
Réflexion sur le salaire (note).	1
Les charpentiers (note).	1
Liste des grands hommes (note).	1
L'auteur (note).	1
 Chansons et notes.	 1
Hymne à Salomon.	1
Le combat d'esprit (chanson).	1
Les adieux à Caroline (idem).	1
Les promesses du nouveau dignitaire (idem).	1
Les Compagnons dans un café (note).	1
Le départ (chanson).	1
Explication du mot pays (note).	1
Conseils aux Affiliés (chanson).	1
Réflexions morales (note).	1
Adieu au pays (chanson).	1
Encouragement à dessiner (note).	1
Le banquet (chanson).	1
Hommage aux poètes (chanson).	1
Citations de Compagnons poètes (note).	1
Les voyageurs (chanson).	1
Le parlant amoureux (chanson).	1

Le pi et ant (note).	149
Les a de agnons (chanson).	151
La fra ité (. uson),	153
Ecoles mutuelles d'art, etc. (note).	154
Madame Joanni (chanson).	155
Le roi de Judée (chanson).	156
Le Compagnon content de peu (chanson).	158
Remerciements à la Société (chanson).	159
L'ancien Compagnon (chanson).	161
Chansons de divers auteurs.	163
Chanson de réception.	163
Le Devoir	164
Les serments d'amour	166
L'alouette	167
La menuiserie.	169
Hommage aux Compagnons.	170
Adieu Bordeaux.	171
Les quatre saisons.	173
Les sectateurs de Salomon.	175
Géométrie, architecture et trait.	177
Quelques figures de géométrie.	177
Dialogue sur l'architecture.	182
Raisonnement sur le trait.	199

FIN.



LE LIVRE
DU
COMPAGNONAGE.

Deuxième Partie.

TROYES.— IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

DEUXIÈME PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,
AVIGNONNAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

II.



PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

—
1841.



LIVRE DU COMPAGNONAGE.

UN MOT SUR CE VOLUME.

A peine la première partie du *Livre du Compagnonage* eut-elle paru, qu'une multitude de lettres, conçues dans les vues les plus opposées, arrivèrent successivement à mon adresse. Un petit nombre de ces lettres, reproduites dans ce volume, prouveront suffisamment qu'il y a dans chaque Société d'ouvriers, même dans celle des Compagnons qu'on regarde communément comme empreintes de barbarie, des hommes qui savent penser sagement et exprimer leurs pensées d'une manière convenable. On verra figurer ici les noms de Nantais Prêt à Bien Faire et de Bourguignon la Fidélité, deux Compagnons menuisiers de talent, très-estimés parmi les Gavots; — le nom de Vendôme, la Clef des Cœurs, Compagnon blancher chamoiseur et Chansonnier d'un grand mérite, auquel les Dévorants accordent une haute considération; — le nom de la Vertu de Bordeaux, jeune Compagnon Passant, tailleur de pierre, que le progrès compte au rang de ses partisans les plus dévoués; — le nom de Bien Décidé le Briard, Compagnon tisserand, dont le zèle ardent mérite des élo-

ges; d'autres noms se mêlent encore à ceux que je viens de citer.

La collection des lettres que j'offre fera voir aussi que ma position n'était pas sans embarras; car, à l'exception de quelques-unes d'entre ces lettres, qui me flattent et m'élèvent trop sans doute, la plupart des autres, par des raisons justes ou non et qu'on appréciera, me sont peu ou point favorables. Je joindrai à ces lettres les réponses que je leur fis. On verra par là qu'il y a eu lutte, et lutte difficile à soutenir, car j'étais seul contre beaucoup; j'avais, de plus, contre moi, le besoin impérieux qui m'appelait à mon travail manuel, et auquel j'étais forcé d'obéir en courbant la tête.

J'invite donc les Compagnons des différents corps et tous les hommes qui s'intéressent sérieusement aux progrès populaires, à lire tout ceci avec attention: rien n'est tel pour leur expliquer les ouvriers, pour leur faire apprécier l'importance, l'opportunité même de mon entreprise, et, de plus, combien on peut en retirer de bons fruits!

La correspondance sera suivie de chansons de différentes plumes; nous demandons, avant tout, des idées et des sentiments, et cela ne manque pas; des Gavots, des Dévorants donnent leurs concours; ils veulent détruire les préventions et les haines; ils veulent pousser le Compagnonage dans une voie nouvelle et je suis plein d'espoir.

Les chansons seront suivies d'un dialogue sur la versification à l'usage des Compagnons qui, comme moi, sans avoir reçu une instruction nécessaire, voudront produire des chansons;

Pan dialogue sur le système métrique pour-
t, je crois, donner aux ouvriers une idée
ise des nouvelles mesures; — d'un dialogue
ral et religieux fait non pour les savants,
ais pour les ouvriers, mes camarades.
Le volume sera terminé par un travail assez
endu, que j'intitule : Ce que le Compagno-
ge a été et ce qu'il doit être; je précise là,
is le secours de la tradition, qu'on est forcé
dmettre par fois, l'origine, la marche du
mpagnonage et l'année où chaque corps d'é-
s'y est rattaché. Ce travail se terminera par
conseils que les Compagnons sauront un
apprécier et mettre en pratique. Mais, dès
urd'hui, les paroles des Compagnons les
dévoués porteront des fruits; elles péné-
nt dans les lieux les plus humbles et ré-
ont, avec la lumière, des germes d'amour
union, et le tour de France en sera fé-

Paris, 1841.

CORRESPONDANCE

DES

COMPAGNONS AVEC L'AUTEUR

Lettre de Bourguignon à l'Auteur.

Escamp, le 25 décembre

Monsieur,

J'ai reçu avec une vive reconnaissance *Compagnonage* que vous avez eu la bonté de m'envoyer; ma confusion, cependant, en voyant quelques faibles chants que j'occuper une place dans ce livre à côté de vous avez cadencés avec tant d'harmonie et de raison. J'attribue donc l'honneur de me faites à votre indulgence et non à moi-même. Comme vous, mon cher pays, j'avais projeté *Compagnon*, le projet d'une réforme, un rapprochement nécessaire à toutes les sociétés de *Compagnonage*; mais étant encore jeune, j'ai quitté la Société, je n'ai pu avoir qu'une œuvre qui paraît vous occuper tout entier.

C'est à vous qu'il appartient de donner des chants mélodieux et par des histoires intéressantes, les leçons de morale et de justice dont tant de Compagnons ont besoin. Si ces chants, d'ouvriers, attentives à vos conseils, jurent leurs misérables querelles et font pour leur instruction, elles améliorent et acquerraient l'estime et la considération publique.

ré mes occupations multipliées, si quelque-
peux trouver des expressions assez nettes
rendre mes pensées intelligibles aux Compa-
as, je les ferai couler sur le papier et vous les
ai parvenir.

Usant de cette liberté, je vous adresse le chant
rit ci-dessous, vous permettant de donner à ces
uplets ainsi qu'à la présente lettre, la publicité
r'il vous plaira.

Agréez l'assurance de la parfaite considération et
la singulière estime avec laquelle j'ai l'honneur
être,

Monsieur,

Votre affectionné serviteur,
THÉVENOT, *dit* Bourguignon la Fidélité.

L'UNION DES OUVRIERS.

CHANSON-IMPROMPTU.

Air du Chant des ouvriers.

REFRAIN.

Chantons, chantons, unissons nos voix,
Vivons heureux sous les mêmes lois,

Soyons tous sincères,

Aimons-nous en frères,

bis.

Chantons, chantons, unissons nos voix.

Réunissons nos voix.

Sur le tour de France

Avec confiance

Que chacun s'élance

La paix va régner,

Le Compagnonage

En devra l'hommage

A cet homme sage

Nommé Perdiguier.

Chantons, etc.

Compagnons aimables

Soyons raisonnables

à plus affables
par le passé ;
la grimace
bonne grâce
qu'on s'embrasse
guerre a cessé.
anti , etc.

le rebelle
un faux zèle
souvent querelle
nom du Devoir !
enons pour devise
rien , franchise
que chacun dise
du matin au soir :
Chantons , etc.

familles nombreuses
Nous serons heureuses
Et bien plus joyeuses
En nous accordant ;
Sans haine et sans piques
Soit dans nos boutiques
Ou dans nos fabriques :
Nous dirons souvent :
Chantons , etc.

Dans nos jours tranquilles
Des travaux utiles
Et bien difficiles
S'exécuteront ;
Souvent à l'ouvrage
Remplis de courage
Le corps tout en nage ,
Nous répéterons :
Chantons , etc.

Loin d'être frivoles
Fondons des écoles
Où chacun s'enrôle ,
Et par tout pays ,

et science
our de France
ondance
recueillis.
ions, etc.

*antais Prêt à Bien Faire à
l'Auteur.*

Avaray, 25 décembre 1839.

re lettre avec le Livre du Compagno-
dû vous remercier plus tôt, mais je
ant lire à loisir votre scientifique ou-
être du goût de tous les amis de
des arts et de la paix.
e vous vous imposez est grande et
arlez à des hommes qui souvent n'é-
la voix de la raison et seront, peut-
sants des soins que vous prenez pour
plan de vie plus doux et plus judi-
i qu'ils ont suivi jusqu'à ce jour. Mais
n sera pas moins glorieuse, et je pour-
un grand homme : « Il est grand, il
aire des ingrats. » En effet, arracher
s bois, c'est-à-dire le retirer de son
fut l'objet spécial de nos premiers lé-
ma, par ses sages lois, rendit les
civilisés, plus doux et plus humains ;
en soit de même du Compagnonage ;
mmes qui le composent puissent en-
oix, entrer dans les idées libérales
ez inculquer dans leur esprit ; qu'ils
sentiments qui vous portent à les
x et plus instruits des douces lois qui
rner les hommes qui veulent vivre en
comprennent par votre voix ce que
uté, fraternité, justice, et qu'ils voient

enfin (pour me servir d'une de vos expressions) les diverses associations *Compagnonniques* dans le jour du siècle où nous vivons.

Quel bonheur, en effet, quelle sécurité, quelle jouissance pour toute une intéressante jeunesse de parcourir toute la France en se serrant la main, et de ne trouver partout que des amis et point d'ennemis.

Oh! Monsieur, quelle gloire pour vous si votre sagesse pouvait opérer une réformation si belle et si utile aux Compagnons de tout état et de toute association. Oh! je vous invite à prendre courage, à ne point cesser d'être ce type heureux que vous vous êtes fait pour le bonheur de tant de sociétés. Vous en recevrez la récompense; votre nom sera consigné non-seulement dans les annales du Compagnonage, mais dans celles de la civilisation; car vous feriez spécialement ce que n'a pu faire jusqu'à ce jour le pouvoir des lois et des magistrats.

Mais comme vous le dites fort bien : « C'est aux Compagnons à parler aux Compagnons ; » je pense aussi qu'ils écouteront mieux votre voix que celle des magistrats qui parlent avec autorité. Elle aura pour eux une impression plus douce et plus persuasive, et vous triompherez peut-être des obstacles qui les ont tant de fois rebutés.

Si j'étais jeune encore, si comme vous j'avais de l'éloquence et de la littérature, j'unirais mes efforts aux vôtres, je travaillerais avec vous au bonheur commun de tous nos frères; je leur ferais voir le tour de France comme un paradis terrestre où étant unis sans aucune distinction par les lois de la fraternité, de l'humanité et de l'amitié, ils pourraient trouver dans cette régénération une source pure et toujours nouvelle de prospérités et de vrais plaisirs. Mais j'ai vieilli, le tour de France n'a plus d'attrait pour moi. Jadis je faisais les mêmes songes que vous, je rêvais aux mêmes moyens de ramener tous nos frères dans la carrière du vrai mérite où ils auraient trouvé des mœurs et une vie plus douce, plus humaine que celle qu'ils ont eue jusqu'à ce jour (gé-

ment parlant) et qui leur aurait attiré la bien-
veillance de tous les hommes de bien.
Mais pourquoi faut-il que la plupart se solent obs-
tiner à demeurer dans la sphère des vieux systèmes,
à ces anciennes et dégoûtantes habitudes de ne
reconnaître toujours les Compagnons d'une autre société
comme des ennemis qu'il faut écraser sans mi-
sericorde parce qu'ils ne pensent pas comme eux.
Quand sortiront-ils donc de cette léthargie pro-
fonde? Est-ce à votre voix, sage Perdiguier, qu'ils
réveilleront! qu'ils ouvriront les yeux aux lu-
mières que vous leur présentez! qu'ils deviendront
momentanément persuadés des grands avantages qui ré-
sultent d'une association générale, basée sur des
lois sages, libérales, raisonnées et qu'ils compren-
dront enfin la raison et leurs véritables intérêts.
C'est dans tous ces doutes que je demeure et que
je suis, etc.

Desbois, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire.

P. S. Votre nouveau système a réveillé ma muse
long-temps assoupie et je vous envoie, sans pré-
tention, ses derniers et inexacts soupirs.

LE JARDIN DU COMPAGNONAGE.

CHANSON. ALLÉGORIQUE.

AIR : Batelier, *dit* Lisette.

Pays, le tour de France
Est un vaste jardin
Dont l'inexpérience
Conçut mal le dessin ;
Compagnons de tout âge
Et de tous les états (*bis*)
Pour refaire l'ouvrage
Accourez à grands pas. (*bis 3 fois.*)
Arrachez la semence
De la division,

Faites en abondance
Des semis d'union ;
Du souci qui veut naître
N'ayez point de pitié ,
Mais laissez partout croître
Les fleurs de l'amitié.

L'arbre de la science
Partout sera planté ,
Des fleurs de jouissance
Naîtront à son côté ;
Plantez en allégresse
L'arbre de la raison ,
Les fruits de la sagesse
Sont de toute saison.

Ces plans atrabilaires
Otez-les de ces lieux ,
Teints du sang de vos frères
Ils vous sont odieux ;
Le pacifique ombrage
De l'olivier divin
Doit plaire davantage
Dans ce riant jardin.

Qu'on expulse et qu'on ôte
De ces lieux si charmants ,
Cette nuisible TOPE
Qui détruit tous nos plans ;
La sensible déesse
Qui gît dans chaque fleur ,
A l'instant qu'on la blesse
Nous marque sa douleur.

Des beaux lieux où l'aurore
Montre son sein vermeil ,
Un cri puissant , sonore
Provoque le réveil :

« Enfants de la lumière
« Déchirez vos bandeaux ,
« Ce siècle vous éclaire
« Ne soyez plus rivaux.

« Remplissez sur la terre
« Chacun vos missions ,
« Le guerrier fait la guerre
« L'artisan les maisons ;
« Aux héros le courage ,
« La force , la valeur ,
« Aux Compagnons l'ouvrage ,
« La science et l'honneur. »

Dans ce lieu de déllice
Qui sera jardinier ?
Suivant raison , justice ,
Ce sera Perdiguier ;
Il connaît chaque plante
Et ses douces vertus ,
Son talent nous enchante ,
Son amour encor plus.

Les deux Compagnons du Devoir de Liberté, arguignon la Fidélité et Nantais Prêt à Bien dire , sont parfaitement d'accord. S'ils étaient habitant du même pays on croirait qu'ils se sont consultés avant d'écrire, tant leurs lettres leurs chansons impromptu se ressemblent par l'arrangement et par les idées de réforme et d'amélioration qu'elles renferment. Ils s'abaissent encore également, et cela pour m'élever davantage ; mais je comprends leur modestie leur bon vouloir et je ne m'aveugle pas. Pourtant je suis fier de l'approbation et du concours que je reçois de deux hommes aussi estimables sous tous les rapports. Que les Compagnons de toutes les Sociétés éditent avec soin leurs paroles de paix et d'avenir.

Lettre de la Vertu de Bordoana à l'Auteur.

Paris, le 9 janvier 1833.

Monsieur,

Un heureux hasard m'a rendu possesseur d'un livre dont vous êtes l'auteur. Un livre de *Compagnonnage* écrit par un *Compagnon* peut se signaler comme un événement heureux, et c'est avec un plaisir bien sincère, je vous l'assure, que j'ai parcouru les quelques pages qu'il renferme. Un regret seulement (excusez ma franchise, ce n'est pas de la critique, je n'en doute point, vous reconnaîtrez la vérité de mes observations), un regret, dis-je, c'est celui de voir mis en évidence l'origine et la fondation, par vous présumée, de quelques sociétés qui vous sont étrangères. Pourquoi jeter au public ces doutes mensongers sur presque tous les points? et que lui ne peut traiter que de fables. Pourquoi lui apprendre ces paroles calomnieuses, méprisables, renfermées sous le titre de chansons satiriques? Laissons la main de ces poètes à la Boileau dans un engourdissement léthargique; chantons plutôt ces chants qui célèbrent les vertus et les bienfaits d'une union d'hommes qui sont heureux de pouvoir s'adjoindre le titre de frères. Pourquoi intercaler dans votre œuvre ces deux dialogues qui n'offrent aux lecteurs méconnaissant les ouvriers que matière à risée? Oh! pourquoi ne pas avoir couvert ces deux cent cinquante pages de cette prose, de ce style vrai et agréable que l'on trouve dans la *rencontre de deux frères*? mais je m'arrête; car peut-être je serais importun; car n'avez-vous aussi peut-être offert votre ouvrage qu'à vos confrères. Alors, Monsieur, veuillez bien m'excuser de cette liberté, de ce droit que je m'arroge de vous faire des observations. Mais s'il en était autrement, et que le public eût droit à cette publication, je crois avoir un titre, celui de *Compagnon*, votre même celui d'*adversaire* (que je vous cite ici, mais qu'en réalité je foule aux pieds avec les abus et les mécomis).

Ces titres peuvent alors me permettre ces quelques mots, que je me plais à croire, vous ne prenez pas en mauvaise part.

Le dix-neuvième siècle : ère brillante de gloire, et dans notre monde, et dans celui du monde, et en un mot, par le progrès, il est d'urgente nécessité que cette matière fût exposée avec autant de clarté que le permettent la bonté et la discrétion. Car hélas ! que sommes-nous aux yeux du monde ? un groupe d'ouvriers de mains douteuses, et dont le principe semble fondé sur l'ignorance et le fanatisme, et ne marchant à l'ère de ce siècle de lumière qu'appuyé sur la brutalité.

Telle est la pensée de ce monde qui ne nous a jamais compris, et qui nous méprise trop souvent ; c'est l'idée générale qu'il se fait du Compagnon.

Mais nous touchons au terme, brisons ce doigt. L'aropocrate nous impose, déroulons aux yeux du monde des pages de vérité et écrites avec ce sens d'impartialité qui doit caractériser tout homme d'honneur.

Si je m'arrête, car peut-être ne serait-ce que de la persévérance dans l'importunité de vous entretenir plus long-temps ; et aussi ne puis-je renfermer dans ces quelques lignes tout ce que je sens moi d'idées d'amélioration générale. Toutes en effet elles se présentent, et aucune, peut-être, ne pourra sortir de ma plume avec netteté. Un moment leur viendra, je n'en doute pas, où toutes ces idées s'évanouiront par l'éloignement de leur principe, et les progrès de l'intelligence se donneront la main pour former, non pas une fusion, mais bien un pacte d'union humaine marchant vers le même but, le bien-être et l'émancipation intellectuelle.

Adieu, Monsieur, agréer l'hommage de ma considération distinguée.

H. PRODEAUD, dit la Vertu de Bordeaux,
Compagnon Passant, tailleur de pierre.

*Seconde Lettre de la Vertu de Bordeaux
au même.*

Paris, le 22 janvier

Monsieur,

Le silence que vous manifestez à mon égard sur le prix de la liberté que je me suis appliqué à vous adresser une lettre ? ou bien serait-ce de la qualité que j'ai émise dans cette lettre ? Si c'était à ce titre-là, Monsieur, vous jetteriez le démenti à la face de votre livre ! Mais non, moi la pensée que vous démentissiez votre œuvre ; je vous crois homme d'honneur qu'un homme lettré ! un oubli seulement est par moi présumée, le motif auquel j'attribue tard mis dans une réponse que j'attends avec impatience. Car cette réponse, Monsieur, m'est due, et ce qu'en raison des deux titres émanés de moi. Ainsi je compte sur votre franchise en votant sur votre loyauté pour me satisfaire.

Agréez, etc.

H. PERODRAUD, dit la Vertu de Bordeaux

*Réponse de l'Auteur à la Vertu de
Bordeaux.*

Paris, 24 janvier

Monsieur,

J'ai reçu vos deux lettres, et gardez-vous bien que ce soit votre qualité de Compagnon qui m'ait empêché de répondre à votre prière. Ce n'est pas l'oubli non plus, car je pensais à la cause donc de mon silence à votre égard dans la multitude de lettres qui me sont arrivées au même temps. Je suis ouvrier, j'ai besoin de temps et je ne pouvais, faute de temps, répondre à tous ceux qui s'étaient adressés à moi.

mais vous insistez, vous demandez une réponse, la voici :
« dites qu'un livre de Compagnonage, émpagnon, peut se signaler comme un événement heureux, et que vous avez lu ce livre avec bien sincère. Après cet aveu, bien doucement viennent des observations ou plutôt des remarques telles que celles-ci : « Pourquoi mettre la fondation et l'origine, par vous, de quelques sociétés qui vous sont si connues ? Pourquoi jeter au public des doutes sur presque tous les points, et que lui en ressortent que de fables ? Pourquoi lui adresser des paroles calomniatrices, méprisables, sous le titre de *Chansons satiriques*. »
« Quant à l'origine, quant aux fondateurs, je ne vous comprends pas. Je ne vois pas ce que vous trouvez de mauvais dans cela, car vous ne précisez rien. Si je vous auriez dû dire où et comment cela a été fondé, et je vous en aurais remercié d'un public ne peut pas vous en faire. Mais si pourtant le public ne peut pas vous en faire, cette origine de *Chansons satiriques*, il deviendrait inutile par conséquent de s'y arrêter plus longtemps. Mais si vous les ai mises sous ce titre, et cela pour faire voir que s'il y a des jeunes gens, la faute en est à eux, et non pas à la nature. Donc, si les fondateurs des sociétés, et les chefs de ces sociétés, donnent de telles chansons, peut-être les Compagnons, peut-être les Compagnons, peuvent-ils donner de tels conseils qu'ils donnent vaillent. Non. Alors ne soyons plus surpris de ces chansons et brutales, si ceux qui les donnent tout ce qu'ils peuvent pour les rendre plus intéressantes. Mais les Compagnons ne peuvent plus être que des poètes et brutaux sans se couvrir d'un prétexte, et sans passer pour les

tisons de la discorde et les instigateurs les plus affreux. Les chansons dont il est l'auteur sont horribles, pernicieuses ; mais je ne les considère pas comme telles. — Oui, répondez-vous, mais le public ? — Eh ! Monsieur, pourquoi s'en faire ? Ne dites-vous pas vous-même quelque part que le public nous regarde comme des gens dont on se moque ? Ne semble-t-il pas que le public semble fondé sur l'ignorance et le fanatisme ? Ne sont donc pas ces quelques couplets que nous écrivons avec tant d'énergie et de force qui pourront nous servir d'avantage dans l'esprit de celui qui nous regarde avec tant de sévérité.

Vous me dites aussi : « Pourquoi interdire votre œuvre ces deux dialogues, qui n'ont d'autre but que de faire connaître les ouvriers qui sont à la risée ? » Si vous parlez du dialogue de la lecture, je ne vois pas ce qui peut faire rire ; mais si vous parlez du dialogue de la vie, ne sont quelques expressions simples et naturelles, et, du reste, on sait bien que les ouvriers ne sont pas des académiciens. Si vous parlez du dialogue entre le partant et l'inconstant, je ne vois pas non plus ce qui peut faire rire. Je ne trouve rien de mauvais dans le langage qu'ils doivent avoir ; mais l'opposition de l'inconstant est mauvaise certainement ; mais, que voulez-vous, j'ai vu sur le tour des Compagnons faire ce que je fais faire, et, malheureusement, beaucoup de jeunes gens regardaient comme des héros d'amour. Et moi, j'ai voulu flétrir cette action et changer le jeu des ouvriers voyageurs à ce sujet. Je savais que ça pouvait faire rire, mais j'étais sûr aussi de produire un effet utile ; je suis de ceux qui ne craignent pas de couvrir une plaie pour la brûler s'il le faut, et de la cicatriser et de la guérir. Vous répondez sans doute qu'il ne faut pas découvrir de telles fautes aux yeux du monde ; mais ne dites-vous pas quelque part que « Que sommes-nous aux yeux du monde ? » « Un groupe d'ouvriers de mœurs douteuses » pourrait vous répondre que si nous sommes si méprisés aux yeux du monde, nous n'avons rien à nous dire.

estime ; mais je veux mieux justifier ce que je dis ; je vous ferai remarquer que celui des interlocuteurs qui a commis une faute la reconnaît et veut la réparer autant qu'il est en lui pour la réparer, ce qui prouve que sa mauvaise action n'est pas le fait d'un faux jugement. Remarquez que celui qui le moralise en l'éclairant n'est pas qu'un travailleur, vous comprendrez alors que le dialogue peut faire quelque bien et ne peut pas considérer les ouvriers.

Il faut dire que le monde n'a jamais compris le Compagnonage et qu'il le méprise généralement ; le monde n'a pas tout à fait tort, ne soyons pas trop sévères et convenons de la vérité : le Compagnonage est complètement en arrière, ses mœurs, ses coutumes, ne sont plus celles du peuple. Sans aucun doute on se bat dans les champs, dans les rues, sur les places publiques qu'il arrose de son sang ; on expose journellement et publiquement ses vices et ses fautes ; aussi j'ai cru pouvoir, sans danger pour ma réputation, montrer son bon comme son mauvais côté ; on connaissait l'un, j'ai voulu faire connaître l'autre, et je crois lui avoir rendu un service. Les journaux qui ont parlé du Compagnonage à propos de mon petit livre, ont prouvé qu'il avance.

Le Compagnonage était stationnaire depuis longtemps, il dormait loin de la civilisation ; j'ai jeté la bombe, puisse-t-elle l'éveiller, l'émouvoir et le faire avancer ; mon intention n'est que bien-être, car j'aime tous les hommes ; pour moi un bon ouvrier, Salomon, de maître Jacques ou du père Noël sont trois frères que j'aime également. Si je suis avec eux, il faut tenir compte de ma position ; penser que je devais nécessairement m'appuyer sur quelque chose pour me soutenir d'abord, puis pour m'élever et m'étendre de plus en plus. Je me suis donné la tâche que je me suis imposée est difficile ; mais malgré mes bons désirs je fais des mé-
rites dans toutes les sociétés, et dans celle que

J'ai fréquentée comme dans les autres. Mais je suis aussi qu'il y aura partout des hommes qui m'entendront et me comprendront ; que quelques-uns d'entre eux voudront bien unir leurs efforts aux miens et concourir selon leur force à la réalisation de l'œuvre immense que j'ai entreprise. La Vertu de Bonleaux sera sans doute de ce nombre, car il veut le progrès. Il a pu me combattre sur quelques points, mais il a senti et compris le fond de mon ouvrage, et il l'approuve. Je l'engage donc, quand il aura occasion de passer au faubourg Saint-Antoine, à me faire une visite, nous causerons ensemble et nous nous entendrons, je l'espère.

Agréez, etc.

PARDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre Livre du Compagnonage que le hasard m'a procuré pour quelques instants, et à part quelques passages que je trouve un peu erronés ou peu charitablement exposés, j'avoue qu'il est tout à fait conforme à mes sentiments, et je ne doute point que dans chaque société du Compagnonage il ne se trouve des hommes qui ne partagent mon opinion.

Mais vous seriez dans l'erreur si vous prétendiez que vos idées soient entièrement neuves pour tous les corps indistinctement ; car j'en connais plusieurs, et notamment celui auquel j'ai l'honneur d'appartenir, qui les professent depuis bien long-temps, et qui marchent sensiblement de pair avec les progrès du siècle.

Comme vous, Monsieur, je désire de tout mon cœur que vos principes soient généralement adoptés.

et contribuent à détruire entièrement cette ridicule antipathie qui nous divise tous. Mais quelque bons et justes qu'ils soient, je crains bien que l'ostentation n'apporte quelque obstacle à leur propagation, par cela même qu'en fait de réforme chaque société a toujours la prétention de se croire assez éclairée pour opérer elle-même sans l'intervention d'autrui.

Pardonnez-moi, Monsieur, ces réflexions que j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement; car ce n'est point pour commenter votre ouvrage que je prends la liberté de vous écrire, mais bien au sujet d'une de mes chansons qui se trouve au nombre de celles que vous reproduisez à l'endroit de votre livre où vous parlez des querelles qui naissent des chansons provocatrices. Ce n'est pas que j'en ressente aucune peine, la manière dont elle est reproduite et surtout sous un autre nom, ne peut nullement blesser mon amour-propre; mais vous me feriez bien plaisir de ne plus la reproduire sans démontrer le ridicule de ceux qui s'attribuent les productions d'autrui.

Bien plus, vous pourriez encore, à propos de querelles, parler de celles qui naissent de ces sortes de fraudes, querelles d'autant plus scandaleuses qu'elles sont le plus souvent excitées entre corps amis, et quelquefois entre les membres d'une même société.

Je joins à ma lettre la chanson dont je vous parle avec un petit cahier de celles que j'ai fait imprimer, afin que les ayant confrontées vous puissiez me croire vrai sur ce que j'ai l'honneur de vous avancer.

Agréez la parfaite considération avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué,
PIRON, dit Vendôme la Clef des Cœurs,
 C. Blancher-chamoiseur.

Paris, 31 janvier 1840.

P. S. Mes compliments à votre muse, car j'ai aussi parcouru vos chansons.

Je reproduis ici deux chansons extraites
du cahier que Vendôme a joint à sa lettre ;
elles sont fort jolies.

MES ADIEUX AU TOUR DE FRANCE

AIR : Oiseau sacré de la patrie.

Cercle sacré que la prudence
Traça pour l'honneur des beaux-arts,
Source de talents, de science,
Sur toi sont mes derniers regards ;
Sentier chéri que je regrette,
A l'exemple de mes aïeux ;
Tour de France, je le répète,
Ma muse te fait mes adieux. (*bis*).

Nobles berceaux de l'industrie
Devenus ceux des Devoirants,
Vous qui devez à leur génie
Les plus beaux de vos monuments ;
Paris, Lyon, Marseille, Nantes,
Bordeaux, Toulouse et autres lieux,
Belles cités, villes charmantes,
Ma muse vous fait mes adieux.

Sites divers du tour de France
Qu'avec orgueil j'ai visités :
Dans la Gascogne, la Provence,
Le Languedoc, le Dauphiné ;
Côteaux dorés dont se fait gloire
Le Bourguignon franc et joyeux ;
Beaux pays qu'arrose la Loire,
Ma muse vous fait mes adieux.

Des plaisirs du Compagnonage
Pour moi la coupe se tarit,
Je n'en goûterai davantage,
Mais le souvenir me suffit.
O vous ! qui m'étiez si fidèles,
Doux plaisirs au front radieux,

Pour d'autres agitez vos ailes ,
Ma muse vous fait mes adieux.

Echos , un peu de complaisance ,
Portez aux blancher-chamoiseurs
Les adieux faits au tour de France
Par Vendôme la Clef des Cœurs ,
Et quand la Parque trop sévère
Viendra pour lui fermer les yeux
Fasse le ciel que plus d'un frère
Entende ses derniers adieux.

LE VIEUX FRANCŒUR.

AIR : Rendez-moi mon léger bateau.

Chers Compagnons , trente ans du tour de France
Ont vu mes pas fouler le sol flatteur ,
Ils ne sont plus ces jours pleins de bonheur
Que nourrissait la plus douce espérance ;

Mes amis , mon jonc se ternit ,
Mes cheveux blanchissent ,
Mes couleurs pâlissent ;
Mes amis , mon jonc se ternit
Et ma vieille gourde moisit.

Le cœur épris du plus noble courage
Pour voyager je quittai mes parents ;
Bien jeune encor je me mis sur les champs :
J'y ai vieilli dans le Compagnonage.

Mes amis , etc.

En ce temps-là , la chèvre la plus belle
Couvrait mon sac , meuble alors précieux ;
Son poil usé ne fait plus d'envieux
Et mon vieux sac n'a plus qu'une bretelle.

Mes amis , etc.

A mon Devoir je fus toujours fidèle ,
Plus d'une fois j'ai combattu pour lui ;
Comme un César je bravais l'ennemi ;
Mais aujourd'hui devant lui je chancelle.

Mes amis , etc.

Combien de fois j'ai bravé l'arrogance
Du bourgeois fier du titre de bourgeois ;
Cruel destin ! Maintenant je me vois
Forcé par fois de garder le silence.

Mes amis, etc.

Bien boire était autrefois ma devise,
J'étais alors un vrai Grégoire deux ;
Vous buvez bien, je buvais encor mieux ;
Mais quand je bois maintenant je me grise.

Mes amis, etc.

Pourquoi faut-il que ma frêle existence
Ne puisse plus partager vos plaisirs ?
Pourquoi faut-il que d'heureux souvenirs
Soient désormais ma seule jouissance ?

Mes amis, etc.

Mes chers amis, Vendôme l'interprète
Du vieux Franceur s'exprime ainsi pour lui.
La Clef des Cœurs déjà son vieil ami,
Comme Franceur avec peine répète :

Mes amis, mon jonc se ternit,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs pâlissent,
Mes amis, mon jonc se ternit
Et ma vieille gourde moisit.

Il n'est pas possible qu'un poète comme Vendôme la Clef des Cœurs puisse réclamer comme sienne une chanson qui ne lui appartiendrait pas. La chanson en question commence par le vers : *L'alouette a chanté l'aurore*, et est reproduite aux pages 167 et 168 de la première partie de cet ouvrage ; on peut voir que son dernier couplet porte le nom de Jacques le Chambéry, Compagnon menuisier du Devoir.

u'on lui conteste, et à appuyer sa réclamation par des chansons aussi poétiques que de Vendôme.

*Onse de l'Auteur à Vendôme la Clef
des Cœurs.*

Paris, 6 février 1840.

Monsieur,

reçu la lettre et le cahier que vous avez eu la bonté de m'envoyer; j'ai lu et relu vos chansons, que votre lettre dont le poli n'exclut pas la franchise.

Vous me dites que vous avez lu le livre du Commanche, et qu'à part quelques passages, vous le trouvez tout à fait conforme à vos sentiments. Je n'aurais jamais osé, d'aucun côté, une approbation entière. Je trouve, dans ma Société même, des hommes qui ne me sont pas, à beaucoup près, si favorables; ils ne m'ont pas compris; ils comprendront peut-être, un jour, je l'espère. Ainsi, malgré des réticences, je viens franchement que vos aveux me flattent; et, comme vous le présentez, des hommes de la même Société partager votre opinion!

Vous dites que je serais dans l'erreur si je prétendais que mes idées fussent absolument neuves pour les corps indistinctement; que vous en connaissez plusieurs, et notamment celui auquel vous avez l'honneur d'appartenir, qui les professent depuis bien des temps. Ce que vous m'apprenez-là ne peut que vous contenter: plutôt à Dieu qu'il en eût été de même de tous les corps sans exception! et je me serais bien contenté de faire un livre. Mais nous n'en sommes pas si sûrs là: vous le savez, la plupart d'entre eux sont stationnaires depuis bien long-temps, et pour la civilisation marche toujours, elle marche!... ils restent immobiles et la perdent de vue. Je tente

le les émouvoir et de les faire avancer. Vous désirez que je puisse réussir : mais vous craignez que l'orientation n'apporte des obstacles à la propagation de nos principes , et vous me faites à ce sujet des observations fort justes que j'apprécie. Malgré cela , mon-
sieur , je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux , des oreilles et un noble cœur. Ils m'entendront , ils s'adresseront à leur tour à leurs Sociétés , qui , étant fortement agitées , se lèveront émues , et marcheront ; il le faut , le siècle l'exige impérieusement.

Quant à la chanson qui fait l'objet principal de votre lettre , je la tiens des Compagnons menuisiers du Devoir ; cette chanson me plaît quoique un peu légifurée , et je l'insérerai dans mon livre telle qu'elle ne fût donnée. D'après votre lettre et votre cahier , je ne doute pas que vous n'en soyez l'auteur : celui qui a mis au jour *mes Adieux au Tour de France, le Vieux Francœur, l'Abeille, etc.* , n'a pas besoin de s'attribuer les productions d'autrui , les siennes l'honnorent assez. Cependant je crois qu'il faudra que le nom de Jacques le Chambéry ne soit point déplacé. Je me bornerai à mettre au bas de la page où il se trouvera , une petite note qui renverra à l'endroit du volume où votre lettre et quelques autres se trouveront rassemblées ; si , d'après cela , Jacques le Chambéry ne réclame pas , il sera tout jugé , et , en union de son larcin , nous laisserons son nom attaché à votre chanson , comme à une sorte de pilori.

Je pense que cet arrangement pourra vous convenir , dans le cas contraire , vous savez mon adresse , écrivez-moi , ou , si vous le pouvez , honorez-moi d'une visite , nous causerons ensemble et cela vaudra mieux. Recevez , etc.

PERDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

*lettre des Compagnons menuisiers de
Bordeaux à l'Auteur leur confrère.*

Bordeaux, ce 20 janvier 1840.

Notre cher pays ,
a présente est au sujet de votre dernier ouvrage
; vous nous avez fait parvenir il y a déjà quelques
jours ; nous aurions dû vous faire cette réponse
tôt, mais il nous en coûtait de détruire dans votre
esprit l'illusion qu'un travail si compliqué avait dû ,
sans doute , y faire naître ; aussi avons-nous voulu
diter, et c'est après mûres réflexions qu'enfin nous
en sommes décidés. Attendu par tous avec impa-
tience , ce livre n'a pas entièrement répondu à l'idée
: l'on s'en était formée , il a fait bien des mécon-
tentements, cependant nous l'avons distribué, chose qui
pas encore été faite à Toulouse et qu'on se refuse
à faire.

Certe, la notice sur le Compagnonage est peut-
être un peu trop détaillée. Mais ce qui, surtout, ne
peut trop être blâmé, c'est que d'après vos pre-
miers ouvrages, nous pensions que vous vous seriez
attaché à démontrer la beauté de notre Société et la
solidité qui doit exister chez tous les Compagnons
des sentiments humains et qui ont quelque édu-
cation : voilà ce que nous n'avons point trouvé, ou
moins imperceptiblement.

Les fautes graves et que des gens bruts seuls peu-
vent commettre, sont détaillées par vous, et assu-
rent un lecteur étranger à toute Société les ferait
passer sur nous comme sur les autres ; dans son es-
prit nous serions confondus menuisiers, maréchaux,
vergers, charpentiers, etc., etc. En un mot, tous
les corps d'états se trouvent ici posséder à peu près
la même organisation sociale ; certe, cette confron-
tation ne nous est en rien favorable. Il nous semble
que nous possédons déjà assez d'amélioration pour ne
pas nous attribuer 1° les fausses conduites, dans les-
quelles nous ne saurions reconnaître un but moral,

la citation ne peut que nous nuire nous qu'elle ne devait point trouver son ouvrage, dans lequel vous ne deviez chercher à faire ressortir les vices, mais les cacher. Du reste, votre impa-
appréciée vous aura seule fait ces fautes; 2° l'histoire du Partant pour ne pas dire voleur, se trouve en cette catégorie, car la conduite de ce héros n'est point d'exemple, jamais le fait d'un homme de cœur choque le plus, et que nous souhaitons remarquer par les Dévorants, c'est l'usage des sobriquets au sujet du nom de C. « Ceux qui se séparèrent de ceux d'Hiram portèrent ce nom par la suite. » On conclue tout naturellement que les Libérés sont les meurtriers d'Hiram. Jamais eu à soutenir une semblable

Au résumé, nous aurions préféré ce dialogue de Provençal et de Lar-
trop étendu pour le parti que l'on a tiré de cette notice sur le trait inu-
ont commencé à dessiner, et beaucoup pour que ceux qui n'en ont aucun puissent en tirer avantage; 3° de tous les hommes illustres, en un dialogue qui tiennent beaucoup à renfermer beaucoup d'idées; nous féré y voir classer quelques bonnes mémoires, quelques notes sur les poursuivre en commençant à étudier des anciennes chansons oubliées ou du moins souvent tronquées indiquant qui les chantent; et cela parce qu'il y a beaucoup de manuscrits mais vues imprimées. Peut-être à de vieux poètes auraient pu trouver leur ouvrage; par là c'eût été un recueil recherché, bien estimé généralement pour revivre les anciens poètes et fait

ux. Joignez à cela les noms de ceux qui se sont
ingués dans notre Société par leurs travaux ; et
s aussi, nous avons nos hommes illustres ! Enfin
est fait actuellement, nous n'avons pas eu la
ne pensée, puissent cependant toutes nos obser-
ions ne point porter préjudice au tour de France
le privant des écrits que nous espérons recevoir
vous par la suite, car vous nous l'avez promis,
s reprendrez la plume.

Veillez, 'notre cher pays, agréer notre parfaite
considération,

Vos fidèles pays de Bordeaux, etc.....

(Suivaient les noms de six Compagnons).

La lettre ci-dessus, je l'avoue, me parut bien
uste. Les Compagnons qui l'avaient écrite ne
laient pas le langage de la modération et de
nitié : il y avait chez eux parti pris de m'a-
sser et de m'humilier. Faut-il leur répondre
c calme et douceur ? Mais pourrais-je les
vaincre et les ramener ? Ne prendront-ils
les procédés les plus aimables pour de la
blesse et de la peur ?.... Voyons, écrivons !
connais l'élément où je vais frapper, et j'en-
age les résultats. Quand on aime la paix, il
t savoir faire la guerre et la faire à propos.

*Réponse de l'Auteur aux Compagnons
de Bordeaux, ses confrères.*

Paris, 28 février 1840.

Mes chers pays,
vant de m'écrire votre lettre du 20 janvier, avez-
is bien réfléchi ? Cette lettre est-elle bien l'œuvre
n corps, ou ne l'est-elle que d'un seul individu ?
qu'il en soit, elle me surprend et m'étonne. Quoi !

aucune partie de mon ouvrage n'a trouvant vous ? Quoi ! vous condamnez toute égale rigueur ! Je ne sais ce qui vous a fait cette lettre, mais à coup sûr ce n'est pas la bonté.

Le dialogue du Partant et de l'Inconstant paraît une atrocité, et vous avancez bravement la conduite de ce dernier n'a point d'exemple. Je suis forcé de vous dire que j'ai copié l'Inconstant de nos Compagnons, que je pourrais même en dire du reste j'avais des modèles dans toutes les langues et lorsque vous me dites que je devrais cacher les vices et non à les découvrir, je vous dirai que vos personnes valent assurément mieux que vos doctrines.

La notice sur le Compagnonage vous paraît détaillée, vous trouvez un passage sur les sobriquets qui vous épouvante, vous tremblez, ne vous accuse du meurtre d'Hiram..... malheur !..... Mais lisez le livre, page 170 (première partie de cette édition), et vous verrez que le meurtre fabuleux, chimérique, est attribué à nos Compagnons Étrangers, qui cependant ne s'en sont pas formalisés.

L'article sur les fausses conduites vous paraît aussi, vous craignez qu'on ne vous accuse de ce que vous ne faites pas ; mais encore une fois lisez-vous et relisez ce livre que vous avez acheté, vous trouverez, page 187 (60, première partie de cette édition), un petit article où il est dit que si on ne tope pas ; puisqu'on tope dans les fausses conduites, on ne peut vous les attribuer.

Enfin le dialogue sur l'architecture vous paraît trop long ; le raisonnement sur le trait trop avancé. Il fallait mettre à la place de ces bonnes feuilles de géométrie.... Ecoutez-moi si vous désirez des traités de géométrie vous n'en achetez pas ; on en vend, et ils coûtent maintenant vingt sous, je vous en avertis.

Les réflexions sur les hommes illustres vous paraissent sans intérêt, ou pour mieux dire

à la place de ces hommes illustres , les hommes illustres de notre Société ; car, comme vous le voyez, et en grosses lettres : « Et nous aussi, nous sommes nos hommes illustres. » Mes pays, il se peut que vous ayez des hommes illustres, mais j'ai le regret de ne pas les connaître; comme je suis chargé de composer *le Manuel du Menuisier*, pour la Bibliothèque des arts et métiers, je vous prie de m'envoyer la liste de ces hommes illustres que je ne connais pas, on l'insérera dans ce nouvel ouvrage, et les affranchissez.....

La rencontre de deux frères que vous désignez sous le titre de scène dialoguée, tient, selon vous, beaucoup de papier sans renfermer beaucoup d'idées, et c'est du compliment. Vous saurez qu'en ceci vous n'êtes pas d'accord avec le *National* (n° du 21 janvier 1800), qui regarde ce morceau qu'il qualifie de morale philosophique, comme le meilleur du livre. Son jugement, je crois, peut encore balancer le vôtre; mais si vous auriez préféré voir, dites-vous, à la place de la rencontre de deux frères, les chansons de nos anciens et celles de nos nouveaux poètes; de nos anciens, j'ai pris tout ce qui s'adaptait le mieux à mon plan, et repoussais leurs chansons provocatrices; quant aux nouveaux je ne les connais pas. J'ai reçu, c'est vrai, de L....., un manuscrit contenant une vingtaine de chansons, parmi lesquelles j'en ai choisi deux¹ pour mon volume, puis, j'ai renvoyé à L..... le manuscrit, auquel j'ai joint un traité de versification et des conseils qui auraient dû l'encourager; mais j'ai perdu du temps, j'ai pris de la peine dans l'espoir de le contenter; il paraît que je n'ai pas réussi; L..... n'a pas répondu, il est ingrat, tant pis pour lui.

En somme, vous dites, qu'à la place du dialogue Partant et de l'Inconstant, du dialogue sur l'architecture, du raisonnement sur le trait, de la no-

¹ Ces deux chansons, d'après le vœu des Compagnons de nos pays et de ceux de Bordeaux, ont été retirées de la seconde édition du livre du Compagnonage.

tice sur le Compagnonage , de la rencontre
 frères et des réflexions sur les grands hom-
 rais dû mettre des bonnes feuilles de géom-
 réflexions sur les hommes illustres de notr
 et nos vieilles et nos nouvelles chansons , c
 fait revivre nos anciens poètes et fait con
 nouveaux , dont plusieurs , dites-vous , ét
 gnes de trouver place dans cet ouvrage. M
 vous vous trahissez , vous laissez enfin perc
 pit. Prenez donc un parti digne de vous , n
 est fait , on ne peut plus y revenir , mais j
 laissé tous vos matériaux , vous pouvez en
 second , faites-le et il sera sans doute bien
 ché , bien estimé généralement ; de qui ?
 peut-être qui chantent encore sans rougi
geons le foie de quatre Chiens Dévorant.
 tres gentillesse de la même façon. Mes pay
 goûts en étaient encore là je serais fier
 avoir point satisfaits et de m'être attiré vot
 sévère. Je suis cependant assez heureux ,
 quelques dédommagements , plusieurs jour
 téressent à mon œuvre et m'accordent une
 tion que je suis loin de recevoir de vous.
Revue du Progrès , du 15 décembre 1839 ,
saire , du 17 , *le Capitole* , du 23 , *l'Ami de l'*
 de Nantes , du 4 janvier 1840 , *le Censeur d'*
 du 8 , *l'Ère Nouvelle* d'Aix , du 19 , *le Nati*
 21 , etc , etc . , vous verrez que toutes ces fe
 gent mon écrit et mes intentions d'une tou
 manière que vous ne le faites. Si vous prêter
 les journaux ne savent ce qu'ils disent , je
 manderai si vous avez plus de confiance en
 GNON LA FIDÉLITÉ , auteur de la chanson : *la*
n'est pas une chimère , et en NANTAIS PRÉ
 FAIRE , auteur de la chanson *Compagnons*
nos voix : vous répondrez sans doute *oui* .
 ces deux Compagnons m'ont adressé chacu
 tre. Voici comment s'exprime le premier :
 vous , mon cher pays , j'avais conçu , étant
 gnon , le projet d'une réforme , ou plutôt d

ment nécessaire à toutes les Sociétés de Com-
age ; mais étant encore jeune lorsque je quittai
té, je n'ai pu avoir que la pensée de l'œuvre
ait vous occuper tout entier ; c'est à vous
partient de donner, par des chants mélo-
et par des historiottes intéressantes, les le-
morale et de tolérance dont tant de Com-
s ont besoin, etc. » Voici comment me parle
id : « La tâche que vous vous imposez est
et pénible ; vous parlez à des hommes qui,
n'écourent guère la voix de la raison, et
peut-être méconnaissants des soins que vous
pour leur donner un plan de vie plus doux
judicieux que celui qu'ils ont suivi jusqu'à ce
ais votre tâche n'en sera pas moins glorieuse
ourrais dire avec un grand homme : *Il est*
il est beau de faire des ingrats, etc. » Que
vous, mes pays, des paroles de notre vieux
de cet homme que nous devons tous admi-
dirait-on pas qu'il connaissait vos intentions
e ? qu'il prévoyait ce que vous deviez faire ?
u des lettres des Compagnons du Devoir, ils
nent un peu, mais au moins ils sont polis, ils
vent même le fond de mon ouvrage et recont-
t la bonté de mes intentions. Est-ce que les
gnons du Devoir seraient plus avancés en rai-
ceux du Devoir de Liberté ? Je ne le crois
r nos Compagnons des villes de Lyon, de
llier, de Tours, etc., etc., m'ont félicité
n ouvrage ; je pense même que les Compa-
le Bordeaux sont moins en arrière que leur
pourrait le faire supposer ; cette lettre est
œuvre de la Société que quelque rancune, et
mmement j'expliquerai ce que j'avance : P.....,
ecrétaire, était secrétaire à Marseille quand
m'envoya de cette ville son manuscrit. La
laquelle je répons et le manuscrit en ques-
ont écrits avec la même plume, je reconnais
re ; ainsi, P..... a écrit votre lettre, il avait
écédemment le manuscrit, il s'était joint à

L..... pour me l'envoyer, car il avait plus de confiance en cette œuvre. Puis il a vu que je n'étais pas précisément de son goût; oh! alors son visage s'est irrité, il a rêvé vengeance, il a écrit, d'une main sourdement, et l'explosion s'est faite par une terribile lettre qui devait me terrasser et me faire demander grâce; non, il n'a pas tout fait ce qu'il croit avoir; j'ai montré sa lettre aux Compagnons de Paris, ils s'en sont indignés; mais moi j'en ai ri, car je la trouve très-plaisante, et sa prétention que par sa pauvreté¹. Quand je fais une seconde édition du Livre du Compagnon, j'y insérerai dedans afin que l'on puisse juger de l'esprit de la lettre et de l'intention de son auteur.

Les Compagnons de Toulouse, m'apprenant qu'ils n'ont point distribué les volumes; mais les Compagnons des autres villes les ont distribués, et de divers côtés des lettres qui honorent ceux qui les ont écrites et ceux qui les ont approuvées; m'ont compris.

Et vous, Compagnons de Bordeaux, vous ne comprendriez pas? vous me reprocheriez d'avoir parlé sans colère des forgerons, des maçons, des charpentiers, etc., etc.; mais les ouvriers qui exercent ces états ne sont-ils pas des hommes comme nous? Mais les combats que nous nous livrons si souvent et sans raison ne nous sont-ils pas si utiles à tous? et si nous pouvons contribuer à empêcher de se oublier et à nous mettre d'accord avec l'opinion publique, pourquoi ne le ferions-nous pas? dans nos pays, la prévention de côté; relisez :

¹ Celui que je mets en cause ici ne fut, dit-on, pas de beaucoup de voix, et par conséquent bien moins sensible que je ne l'avais cru. Je fus donc très-rigoureux à l'égard; mais j'étais attaqué sur mon terrain; attaqué de plusieurs côtés en même temps, et je pus, échauffé, en repoussant des attaques, mettre quelque chose sur le terrain d'autrui. Si nous sommes, de part et d'autre, tombés dans des extrêmes, cela nous engagera à réfléchir davantage et à mieux mesurer nos coups.

avec l'esprit dégagé de toute mauvaise influence, vous finirez par me rendre justice, vous aimerez peu à peu ce qui vous a choqués d'abord, et vous direz ensuite : « Avignonnais est notre ami ; il ne nous a point vantés, mais il nous a servi ; il n'a point déshonoré les autres sociétés, mais il a élevé la nôtre en la plaçant à la tête de toutes dans la voie du progrès et de la civilisation, » et vous serez fiers de ce que j'ai fait et de la part que vous y aurez prise. Je le répète, relisez mon livre avec attention et impartialité, et vous comprendrez que j'ai servi une bien grande cause.

J'ai cru devoir vous écrire cette trop longue lettre : la vôtre, quoique dépassant de beaucoup les bornes d'une juste critique, ne m'a point indisposé contre vous, je pense que celle-ci ne vous indisposera pas contre moi.

Recevez, etc.

PÉRIGUËR (Avignonnais la Vertu).

Cette réponse aux Compagnons de Bordeaux fut vue, approuvée et signée des Compagnons de Paris, mes confrères, qui pour la plupart m'appuyaient en cette affaire ; je parlerai plus loin de ses suites.

Je reçus dans ces entrefaites une lettre de M. Moreau, ouvrier serrurier, qui avait déjà publié dans le journal *l'Intelligence* quelques articles des plus énergiques contre le Compagnonage, et où les Compagnons du Devoir étaient surtout durement traités. Le Tourangeau a été Aspirant, il est maintenant membre de la Société de l'Union. Si l'auteur du *Livre du Compagnonage* avait été enfant de maître Jacques, Moreau aurait attaqué les enfants de maître Jacques ; dans le cas contraire, il attaque les enfants de Salomon.

L..... pour me l'envoyer, car il
 fiance en cette œuvre. Puis il a
 précisément de son goût; oh! il
 pre s'est irrité, il a révé v
 sourdement, et l'explosion
 rible lettre qui devait me t
 mander grâce; non, il n'a
 qu'il croit avoir; j'ai montré la lettre aux Com
 pagnons de Paris, ils s'en sont indignés, quant à m
 j'en ai ri, car je la trouve très plaisante, tant à
 sa prétention que par sa pauvreté. Quand je f
 une seconde édition du Livre du Compagnonnage
 l'insérerais dedans afin que l'on puisse juger de
 l'esprit de la lettre et de l'intention de son auteur.

Les Compagnons de Toulouse, en apprenant-vo
 n'ont point distribué les lettres, mais les Com
 pagnons des autres villes les ont distribués et j'ai eu
 de divers côtés des lettres qui honorent ceux qui
 ont écrites et ceux qui les ont approuvées; com
 m'ont compris.

Et vous, Compagnons de Bordeaux, vous ne
 comprendriez pas? vous me reprocheriez d'av
 parlé sans colère des forgerons, des menuisiers
 des charpentiers, etc., etc.; mais les ouvriers q
 exercent ces états ne sont-ils pas des hommes com
 nous? Mais les combats que nous nous livrons si
 souvent et sans raison ne nous sont-ils pas nuis
 à tous? et si nous pouvons contribuer à les f
 oublier et à nous mettre d'accord avec l'opinion
 bilique, pourquoi ne le ferions-nous pas? Mais
 mon pays, la prévention de côté; relions nous

« Celui que je mets en cause ici ne fut, dit-on, qu
 du bon sens de voix, et par conséquent bien moins r
 sible que je ne l'avais cru. Je fus donc très-rigoure
 égard; mais j'étais attaqué sur mon terrain, j'avais
 d'autre côté en même temps, et je pus, dédaigné, d
 luité, en repoussant des attaques, mettre quelque
 sur le terrain d'autrui. Si nous vaincus, de part et
 tenués dans des extrêmes, etc. — engage à l
 rétablir davantage et à mieux m'occuper de nos ou
 vres »

Je suis dégagé de toute mauvaise influence, suivez par me rendre justice, vous aimerez à peu ce qui vous a choqués d'abord, et vous direz ensuite : « Avignonnais est notre ami; il ne nous a point vantés, mais il nous a servi; il n'a point brisé les autres sociétés, mais il a élevé la nôtre en la plaçant à la tête de toutes dans la voie du progrès et de la civilisation, » et vous serez fiers de ce que j'ai fait et de la part que vous y aurez prise. Je le répète, relisez mon livre avec attention et impartialité, et vous comprendrez que j'ai servi une bien grande cause.

J'ai cru devoir vous écrire cette trop longue lettre : la vôtre, quoique dépassant de beaucoup les bornes d'une juste critique, ne m'a point indisposé contre vous, je pense que celle-ci ne vous indisposera pas contre moi.

Recevez, etc.

FRANÇOIS (Avignonnais la Vertu).

Cette réponse aux Compagnons de Bordeaux fut vue, approuvée et signée des Compagnons de Paris, mes confrères, qui pour la plupart m'appuyaient en cette affaire; je parlerai plus loin de ses suites.

Je reçus dans ces entrefaites une lettre de M. Moreau, ouvrier serrurier, qui avait déjà publié dans le journal *l'Intelligence* quelques articles des plus énergiques contre le Compagnonnage, et où les Compagnons du Devoir étaient surtout durement traités. Le Tourangeau a été Aspirant, il est maintenant membre de la Société de l'Union. Si l'auteur du *Livre du Compagnonnage* avait été enfant de maître Jacques, Moreau aurait attaqué les enfants de maître Jacques; dans le cas contraire, il attaque les enfants de Salomon.

Moreau voulait faire la critique du *Livre du Compagnonage*, et il l'a faite dans une lettre qu'il m'a adressée. Cette lettre, quoique très-longue, sera reproduite ici presque dans son entier, me réservant de placer des notes-réponses au bas de la plupart des pages. Les Compagnons sauront qu'ils ont des adversaires redoutables et fort exigeants, et qu'au besoin je me fais leur défenseur.

Lettre de Moreau, ouvrier serrurier, à l'Auteur.

Auxerre, le 8 mars 1840.

Monsieur,

Un de vos collègues, ami du progrès, de vous et de moi, m'a procuré le plaisir de vous lire; je dis plaisir sans cependant être satisfait de votre ouvrage qui a pour titre : *le Livre du Compagnonage*, mais parce que nous sommes toujours fiers d'avoir parmi nous autres ouvriers, des hommes qui, malgré le monopole de l'éducation, parviennent à faire ressortir leurs talents comme vous venez de le faire.

... est facile à voir dans votre livre que vous êtes *géné*; vous ne parlez pas comme vous pensez, la raison en est assez simple; vous ne pouviez pas dire tout d'un coup à ceux qui paient votre livre : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle détruit l'égalité prescrite par la nature, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil; il faut la détruire de fond en comble, car le Compagnonage est condamné par l'opinion publique. » En tenant un tel langage on vous appellerait traître, renégat et transfuge; vous n'auriez plus de souscripteurs, mais seulement des ennemis¹.

¹ Vous voyez, dites-vous, que je suis *géné*, que je ne dis pas tout ce que je pense, par la raison que je ne pouvais pas le dire

Tout en vous reconnaissant beaucoup de talent, vous me permettrez cependant de passer rapidement votre livre en revue et d'y combattre le Compagnonage.

J'ouvre votre livre et je vois une lettre très-bien dictée, où vous faites comprendre aux Compagnons qu'il est de leur devoir de s'instruire les uns les autres. Moi, je tiens ce langage à tous les ouvriers sans distinction ¹.

Votre première *note* n'offre pas le même avantage, vous voulez excuser les surnoms des Compagnons, tels que le Décidé, le Solide, Sans Rémission, etc., par les ridicules surnoms des rois de France. Vous savez bien que tous ces surnoms ont été donnés par de vils courtisans et de lâches adulateurs; vous, homme de progrès, bon démocrate, vous ne seriez pas logique en prenant pour modèles des rois, tels que les Clovis, Louis XI, Charles IX, Louis XIV, Louis XV, etc., etc. Ils avaient tous des surnoms aussi ridicules que beaucoup de Compagnons: avec de tels exemples vous ne ferez pas des hommes sages et vertueux ².

Je vois des chansons qui me paraissent très-bien tant qu'à la poésie; mais point de bonne pensée: vous faites de Salomon un modèle de sagesse et de vertu; vous en faites un Dieu ³; nous verrons plus loin ce qu'il sera.

sans indisposer le Compagnonage et sans le soulever en masse contre moi. Puisque vous voyez que je ne pouvais pas pousser plus avant sans un grand danger, tout devait se borner là. Ainsi, la critique que vous m'adressez porte absolument à faux; j'ajouterai encore que je n'écris pas dans le but unique d'avoir des souscripteurs, comme vous affectez de le croire, mais dans celui de faire des prosélytes.

¹ Si vous dites vrai, je vous en félicite sincèrement.

² Lisez mieux la *note* qui se trouve au bas de la page 9 (12 de cette édition): vous reviendrez je crois sur votre jugement; il me paraît injuste.

³ Cela est vrai. Si cependant vous les comparez aux chansons barbares que je voulais faire tomber, vous comprendrez

Voici une très-bonne note : « et j
tour de France. » Vous donnez de bon-
jeunes Affiliés; c'est malheureux qu'ils ne
rien, car l'idée du Compagnonage et du
sorbe toutes leurs pensées; il est trop tard pour
faire apprendre le dessin, et trop tôt pour leur en
sentir la nécessité¹.

Une note au sujet du mot *Gavot* vous fait tomber
dans la contradiction, car vous vous fâchez contre
pauvre innocent de *Constitutionnel*, parce qu'il ve-
a qualifiés de simples Gavots, c'est-à-dire d'ouvriers
non initiés; auriez-vous la prétention d'être de
bles Gavots ou d'être plus que les ouvriers non
tiés², en ce cas vous ne seriez plus démocrate.

Je saute et j'arrive à l'abrégé de la vie de Salomon
dit le Sage; vous dites : « Il fut sacré du vivant
David son père, et lorsque la mort de ce prince
eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se
barrasser d'Adonias son propre frère, dont un grand
nombre avait soutenu les prétentions au trône
etc. » Voilà, j'espère, un beau début de sagesse et
vertu.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette vision du
gneur qui lui dit : « Je vous accorderai tout ce que
vous me demanderez, etc. »

Vous conviendrez que cette sagesse, avec laquelle
il reconnut entre deux femmes la véritable

alors qu'elles étaient un progrès. Voyez les premières pages
l'introduction où ma pensée à ce sujet peut se faire
prendre.

¹ Il y a du vrai dans ce que vous dites; il y a de l'ex-
tension aussi; car les hommes que vous attaquez sont enco-
qui s'instruisent le plus sur le dessin; mais en serait-il
ment, dès que vous admettez les conseils que je donne
bons, vous ne devriez pas me blâmer de les avoir don-

² Je ne joue ni sur les mots ni sur les choses, et je
je ne suis ni plus ni moins qu'un autre ouvrier. Je cr-
moins qu'il est bon de mettre à leur place ceux qui
faire les docteurs et expliquer aux autres ce qu'ils
prennent pas eux-mêmes.

d'un enfant, n'est tout simplement qu'un peu de présence d'esprit.

Je continue votre récit : « Il se livra au sensualisme oriental ; il eût jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines, etc. » Nous étions bien loin de l'égalité, car il n'y avait pas assurément mille femmes pour chaque homme ; un grand nombre sans doute n'en avaient pas du tout et étaient dans le plus cruel esclavage, et on ose appeler cela de la sagesse et de la vertu ¹.

Votre narration sur les deux frères est bien, votre conférence a beaucoup de bon ; mais toujours ce maudit système : restons chacun dans notre Devoir et vivons tous en frères, car nous sommes tous égaux.

¹ Je suis loin d'approuver et de vouloir la continuation de tout ce qui est mauvais : je sens que tous les hommes apportent en naissant des droits égaux et qu'ils devraient tous vivre heureux, car la terre est grande et belle : rien n'y manque. Mais nous n'avons pas à parler en ce moment de ce que nous voulons, mais de ce qui est et de ce qui a été.

Quand on veut bien juger des choses, il faut tenir compte des temps, des lieux, des mœurs et des conditions. Salomon vivait il y a trois mille ans, dans les pays d'Asie, et il était roi. Il devait naturellement être absolu, aimer le luxe et posséder un vaste sérail ; il était en cela ce que sont encore de nos jours les souverains des mêmes contrées. Si M. Moreau était né d'un sultan ; s'il avait été appelé à le remplacer au pouvoir suprême, en acceptant le trône aurait-il refusé le sérail ? Aurait-il tout changé, tout transformé dans son empire ? C'est ce que nous ne savons pas, et en supposant qu'il en aurait eu la volonté, en aurait-il eu la puissance ? C'est ce que nous ne savons encore pas. Je le répète, pour bien juger les personnages de l'histoire, il faut se transporter en esprit dans les âges et dans les lieux où ils vécurent ; il faut tenir compte de tout.

Je crois donc que les souverains, qui tant de siècles après leurs règnes vivent encore dans la mémoire des peuples, ne furent pas des hommes vulgaires, et j'ai pour eux le respect que je dois avoir ; mais qu'on le sache, je ne reconnais à aucun homme, de nos pays et des temps où nous sommes, le droit de les parodier. De nouvelles idées sont écloses, et je me dispense d'en dire davantage à ce sujet : me comprendra qui voudra.

— Nous vivons en frères tant que nous serons
— séparés par différents Compagnonnages, par différen-
— croyances, par castes et décorations ? Non. Il y
— a toujours rivalités, jalousie, concurrence et
— des sanglantes tant qu'il y aura des distinctions,
— des mystères et des prérogatives. Vous reconnaissez
— l'égalité d'un Compagnon à un marquis ; d'un pauvre à
— un riche, et vous ne voulez pas reconnaître celle d'un
— fils à un Compagnon : nous la reconnaissons, nous
— répondrez-vous bien vite, puisqu'ils sont admis à la
— table des Compagnons, et à payer les frais avec eux.
— Bien ; mais leur permettez-vous de porter des cannes
— et des couleurs ¹ ? Non. Leur rendez-vous compte des
— correspondances ? Non. Leur dites-vous ce que vous
— voulez faire de l'argent que vous leur faites verser ² ?

¹ Permet-on au soldat du centre de porter l'épaulette et le
sabre du grenadier ou du voltigeur ? Permet-on à ces derniers
de porter l'épaulette d'or ou d'argent et l'épée de l'officier ?
Non ; et pourquoi ? Une hiérarchie est établie dans l'armée, et
on ne peut s'élever que de grade en grade. Une hiérarchie,
mais plus juste, en ce que les ouvriers possédant tous à peu
près la même fortune, recevant tous la même éducation, ont
tous la chance de passer par tous les ordres et par tous les em-
plois, est établie aussi dans le Compagnonnage. Est-ce un bien ?
Est-ce un mal ? Serait-il mieux régi sans cela ? Aurait-il même
pu se conserver à travers tant de révolutions et de décombres ?
Je laisse à répondre la-dessus.

² Quant à l'argent, je vous renvoie à la première partie
de cet ouvrage, où je me suis déclaré, il y a déjà long-temps
en faveur des réformes utiles ; mais il ne faut pas croire pour
cela que les Compagnons aient quelques profits à retirer de
leurs emplois et soient à la charge des non-Compagnons.
Occupé, à Lyon, pendant sept mois, la première charge de
Société ; j'étais jeune, actif, dévoué ; je fis tout ce que je
pourrais ; et je dus pourtant, durant ou après ce règne d'été,
faire venir de chez mes parents, en diverses reprises
total de 320 francs, avec cela je pus agir, puis me liquider
vers tout le monde ; sans cela j'étais cloué dans Lyon pour
long-temps. Voilà donc quels furent mes bénéfices, et j
affirmer que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou suivi
cette charge n'ont pas été plus heureux que moi ; plus
même, à cause de leurs dettes, se sont mariés dans la vie
ils les avaient contractées. Celui qui se retire avec hon-

toujours non. Alors où est donc la liberté si bien reconnue par vous ?

.....
jour de la fête patronale, les Aspirants la f
veulent ; les Affiliés, au contraire, sont forcés
aire ou de payer moitié des frais ¹. Ils ont l'honneur
est vrai, d'être *admis à un bout de la table* d
Compagnons ² ; mais à la promenade ils sont comm
s Aspirants, toujours de l'*arrière-garde*.

.....
S'il y a un peu moins de dispute dans votre Société
ie dans celle des Dévorants, il faut en attribuer la
use à votre *institution despotique* et à la *grande*
facilité avec laquelle vous recevez vos Compagnons ³, ce qui vous donne en même temps plus de
rix et plus de force pour soutenir vos privilèges.
Je pourrais vous reprocher de n'avoir pas assez

première charge de ma Société, mérite vraiment l'estime de
us les Compagnons et de tous les Affiliés, et on peut le croire
and je l'avance. Si je demande que les Sociétés soient adm
trées au grand jour, c'est pour détruire d'injustes soupçons
trop souvent planent sur des Compagnons qui, loin de bé
cier, font de constants sacrifices. C'est aussi pour rendre les
ons impossible, car ceux-ci pèsent sur tout le monde, et on
jamais trop d'yeux pour les surveiller, et jamais trop de
pour les jeter à la porte.

A moins que des raisons légitimes ne puissent les en dis
r : un homme qui a manqué d'ouvrage ou a été malade,
contraint à aucuns frais.

Je n'ai pas à discuter pour prouver le contraire de ce que
lites : tous les Affiliés peuvent ici apprécier le manque
ité de vos paroles, et je peux les avertir que vous n'êtes
e jamais plus exact et plus vrai dans vos accusations.
ou attaque des adversaires, il faudrait, pour toucher et
icre, attaquer avec bonne foi et non avec passion.

.....
L'*institution despotique* ne donne pas les titres et les
es à tous ceux qui les demandent, autrement, elle ne
us une institution despotique, mais un droit commun.
allait seulement à tout homme qu'un an de noviciat
enir électeur, on n'aurait plus besoin de faire des pé
ous le serions tous de droit l'année prochaine : nous
ns.

parlé de la Société de l'Union¹ ; vous ne faites
une seule chanson de cette Société ; alors ne pouvez-
vous dire que vous êtes partial.

.....
Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent
la Société de l'Union. Qui vous l'a dit ? En avez-
vous des preuves² ? Y a-t-il eu un schisme chez
nous ? Je crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont
très unis.

.....
Dans votre conférence vous avez bien évité
de parler au *sociétaire de l'Union*, vous avez eu
doute peut-être que sa cause triomphe³ ; aussi
votre bons conseils resteront sans fruits, car vous ne
montrerez pas les principaux abus, vous ne cherchez
pas la racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soient
sans cesse à se battre ainsi sans sujet, sans intérêt,
sans espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se font-ils
ils ? pour le Compagnonnage, pour des cannes
couleurs. C'est donc les cannes et les couleurs
qu'il faut détruire..... Bien des Compagnons diront
maintenant, vous voulez détruire le Compagnonnage
qui deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a
plus de Compagnons pour les instruire ? Je pourrais
vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société
d'en fréquenter une mauvaise⁴. Regardez à

¹ Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce li-
vret, à faire rentrer le vieux Compagnonnage dans une
large.

² Des preuves ? J'en ai et en grand nombre ; mais je
ne récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je
pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

³ Figurez-vous un membre de cette Société au milieu
des Compagnons, et leur disant : « Votre institution est
viciée parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil,
il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui êtes
l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait
soulevé et du danger qu'il aurait couru.

⁴ Les Sociétés que vous détestez si fort ont existé

Les villes écartées du tour de France et
qui pas encore été infectées du Compagnonage¹.

Les Compagnons ont rendu de si bons services aux travailleurs en protégeant
leurs intérêts et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ou-
vrier sait mieux se défendre que dans ceux où elles n'existent pas :
ici, si on le communique à un homme une certaine force mo-
rale, on a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour
l'immoralité ou pour infraction aux lois de l'honneur.
On prétend que les Compagnons se ballaient absolument à
des cannes et des couteurs. Mais est-ce pour cela que se
font les batailles contre les salaires, les habitants d'un village
contre d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux
de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus
qui chaque jour s'écroulent sur les bords des routes et sur
le sol ? Le mal peut-il être dans des rubans ? Mais les fran-
çais en portent des rubans, les coiffeurs le jour de leur lé-
gation, les habitants des campagnes aux fêtes des jeunes
de la commune, les membres des sociétés chorales en protestant
contre les examens, etc., pour toutes parties les hommes
se grèvent de parer d'objets plus ou moins significatifs :
mais la les rubans ne renferment aucun mal, et
c'est dans les cannes et les couteurs chez les Compagnons,
qui vous avoir détruit la cause du mal ? Les Compagnons
sont-ils eux-mêmes, craignez-vous avoir fait un grand
mal avant que tout était bon, que tout était mieux ? Que
vous-vous à la place de ce que vous auriez détruit ? Il y a
des Compagnons du fanatisme, mais ne voit-on pas au-
jourd'hui l'égotisme et l'indifférence ? Je compterais en bien la
solidité humaine ? Je viens d'attaquer avec tout de vio-
lence les cannes et les couteurs, le mal n'est pas dans les ob-
jets, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs
cœurs et dans leurs esprits la justice et la vérité, au lieu de les
leur imposer, il faut les leur faire répandre sur eux, au lieu de
leur imposer et gronder, des idées nobles et fraternelles ; il
faut reformer nous-mêmes, et puis nous reformerons les
autres.

Vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris ; c'est
exact : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tan-
neurs, les forgerons, les marchands, les chamoiseurs, les cor-
liers, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme
les autres villes de France. Si on n'y voit moins, c'est parce
qu'il y a une capitale civile et non une capitale de la population.
Les charpentiers et les boulangers se lèvent bien, mais pas les
compagnons, mais on a l'espérance que la raison les déli-
vrera et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les
voient, soit en souffrant, soit en risquant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dans la Société de Compagnonage, ils deviennent mort.

Mon but n'est pas de critiquer l'Association contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faire une seule Société; mais pour cela il faut toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fureur ! vous voulez nous ôter nos couleurs notre écharpe royale et notre bouquet ? pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité marquis, et entre les pauvres et les riches conviendrez que tout le monde ne peut pas couleurs, des écharpes, des cannes et des c'est un attirail qui coûte au moins cent suite, si tout le monde en avait, vous perdez de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous quand vous êtes affublés et chamarrés de franges en or, et le bouquet monstre qui couvre toute la poitrine ? Il y a vraiment de la pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes en voitures comme de riches négociants et taires, musique et tambours en tête, et vous faire regarder. Et vos bons Affiliés à pied par derrière ¹. Que d'argent dépen

¹ Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais à la manière de celui qui parle ; on ne doit point liser.

² Voilà des erreurs ! Quand tous les Compagnons en voiture, ils se passent de musique, par la raison assourdissant des unes détruirait l'harmonie de l'autre ; de plus, quand les Compagnons vont en voiture est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ont, dans quelques jours, pour manger du pain et boire de l'eau le reste de l'année !....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois à leur premier Compagnon ; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins². La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire³.

⁴ Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux aux services d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet; on les a, je erois, bien gagnés : par ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

⁵ Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Soirées; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes n'étaient bien douces; elles étaient pour moi une courte trêve de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, méprisent ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture plus saine et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si loin.

⁶ Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous! n'y rapportez-vous point de scepticisme? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez? Cette haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison? Réfléchissez! Il est bien difficile d'être parfaitement juste.

tous les mystères de la religion car
siècle est un siècle de lumière et d'
toujours car vous en avez le talent ;
votre lyre et votre plume comme les F
comme les Béranger, les Altaroche, l
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix
mocratie, marchons d'accord à la c
droits ; que tous nos efforts tendent ve
celui de réunir tous les hommes en u
pour cela, commençons par les ouv
une société universelle pour tous les c
d'abord de tous les ouvriers mariés
tous les célibataires sédentaires et de
ouvriers honnêtes qui voudront se réu
cette Société ait pour base l'égalité
bonheur de tous, par un mutuel sec
l'argent déposé en caisse par les Soc
absolument que pour le soulagemen
eux.

S'il se fait quelque banquet, que ce
parément du tribut ordinaire et volon
cette Société, instruisons nous les un
nos véritables intérêts ; engageons r
amis de l'humanité qui ne sont pas o
nous donner quelques lumières ; don
cours pour exciter l'émulation des a
de la littérature, de la morale, etc.,
logues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les a
ques séances, sans les faire payer au

rait seulement pour leur donner les véritables principes de l'association. Ne prétons qu'un seul serment, celui de maintenir de toutes nos forces notre société populaire et de lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçant sous la protection des journaux démocratiques, nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue ; d'ailleurs comment relever toutes les erreurs, les injustices, les exagérations, les jeux de mots, les inconvenances et le rigorisme qu'elle renferme ? Il faudrait pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts instants de loisir, je veux les consacrer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui ont le besoin et le désir de l'être, et non les décevoir en pure perte.

Il faut que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez compte ni de ma position, ni des difficultés de tous genres que j'avais à surmonter ; vous ne m'avez pas compris. Le médecin qui veut opérer des cures difficiles et nombreuses, étudie attentivement la maladie et l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Quelle que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne leur dit pas : *Tous les soins sont pour vous inutiles, vous faut mourir.* Non, au lieu de les épouvanter il les rassure, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur température, à leur force, à leur mal ; c'est ainsi qu'il parle souvent à soulager ses malades, puis à les guérir.

Les savants qui traitent le moral, comme traitent le physique de l'homme, ont peu prudemment ; autrement, ils algrissent le de le détruire. C'est ce que font beaucoup de vains démocrates ; ils sont hardis, impétueux, peu habiles et peu sages : voilà, je crois, causes du peu de progrès que font les ma des années. Les procédés violents ne me ex pas, vous trouverez bon que je ne m'en non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité m'êtes pas tout à fait étranger ; je connais votre manière de penser et de vous exprimer al lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impérieux, véridique ; vous êtes à présent ce que alors ; vous, membre d'une association qui clamez seule bonne et digne de vie, vous nemi acharné de toutes celles qui existent la vôtre ; vous appelez sur elles anathématisation ; vous vous dites homme de liberté, êtes despote ; vous vous dites homme de vous êtes intolérant ; vous parlez sans cesse nité, et vous êtes sans bienveillance pour blables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez vous aimez vraiment les hommes, ayez ménagements pour eux, lors même que vous leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association, prêche l'amour et le rapprochement à tous mes ; si les idées de progrès et de charité pands peuvent germer en eux ; s'ils se sentent poussés les uns vers les autres et capables de se confondre, et de ne former qu'une seule et grande association, qu'ils plus leur union sera intime, plus ils seront et heureux ; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru de ser plus avant ; je connais les hommes et je pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vou

plus; vous pensez d'une façon, moi d'une autre. Vous êtes libre, je le suis aussi; agissons donc de notre côté et ne cherchons pas à nous imposer l'autre nos croyances; nous y perdriions tous les deux notre temps, et comme rien n'est gratuit que le temps, il faut en perdre le moins possible.

Nez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, mais ça ne peut que vous agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

Le nouveau a fait paraître, il y a peu de jours, un ouvrage d'une trentaine de pages; M. Moutoujours le même. Sa Société est un modèle de perfection, toutes les autres sont détestables. Pour le prouver, il les peint de couleurs sombres; puis il s'adresse aux Affiliés, aux Associés, et leur dit: Vos Compagnons achètent des cannes et des rubans avec votre argent; vous les exploitent indignement; révoltez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*. Affiliés, si des Aspirants se faisaient reconnaître comme Compagnons, dans l'espoir d'avoir des cannes et des rubans aux dépens de ceux qui ne le font pas encore; s'ils croyaient pouvoir légitimement exploiter, ils se trompent singulièrement, et, pour qu'ils n'aient aucun mécompte de cette sorte, je vais leur en avertir que les cannes et les rubans coûtent qu'à ceux qui les portent, et que les Compagnons, pour tout ce qui concerne la Société, dépensent davantage que les non-Compagnons.

Triste de voir un homme qui se prétend philosophe, et qui cherche, par des moyens peu

mit le *Constitutionnel* (n° du 21
Voici ce que j'y lus : « Le 15 de
« rixe terrible s'est engagée à Gr
« des garçons boulangers de la So
« ciétaires et d'autres garçons d
« de la *Compagnie de la Liberté*
« Sociétaires, venant de faire la c
« de leurs camarades, rencontrèr
« pagnons de la Liberté, et les ass
« le-champ à coups de pierres et d
« de ces derniers se réfugia dans
« d'un épicier; mais les *Sociétai*
« pitèrent à sa poursuite, pénétrè
« domicile de l'épicier, maltraitè
« marchand qui voulait défendre l
« portèrent enfin cinq coups de co
« tête du malheureux Compagn
« berté. Les blessures sont telle
« qu'on désespère de le sauver. H
« taires ont été arrêtés (*Courrier* »

genre de M. Moreau, qui se plaît à récriminer. On a vu, dans sa lettre insérée dans ce volume, les attaques qu'il dirige contre le Compagnonage en général, et contre moi en particulier; il use dans sa brochure des mêmes procédés, et il deviendrait inutile de les signaler et de faire une seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

Je vous dois *des remerciements* pour l'envoi que vous m'avez fait de votre livre que vous avez eu la bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car vous avez satisfait au désir que j'avais de le posséder; j'espère vous les porter sous peu de jours, en me rendant à l'honneur de votre invitation. Mais en attendant cette première entrevue qui doit me procurer le plaisir de vous connaître plus particulièrement, permettez-moi, monsieur, d'user de la confiance que vous semblez m'accorder, pour vous faire quelques observations relativement à votre notice sur le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre plus favorable par des citations un peu plus discrètes et plus dignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres.

Vous m'objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit de signaler des abus, et surtout des abus de cette sorte, il n'est guère possible, quelques ménagement que l'on prenne, de ne pas dépasser les bornes de la circonspection; mais je vous répondrai: soyons satirique s'il le faut, ne craignons point de blesser l'a-

parlé de la Société de l'Union¹ ; vous n'avez chanté qu'une seule chanson de cette Société ; alors on peut dire que vous êtes partial.

Vous dites que l'ordre et la paix ne régneront pas dans la Société de l'Union. Qui vous l'a dit ? En avez-vous des preuves² ? Y a-t-il eu un schisme chez vous ? Je crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont parfaitement unis.

Dans votre conférence vous avez bien évité de parler au sociétaire de l'Union, vous avez eu grand doute pour que sa cause triomphe³ : aussi vos bons conseils resteront sans fruits, car vous n'avez pas les principaux abus, vous ne cherchez pas la racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soient fous pour se battre ainsi sans sujet, sans intérêt, sans espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se battre ? pour le Compagnonage, pour des cannes et des couleurs. C'est donc les cannes et les couleurs qu'il faut détruire.... Bien des Compagnons diront que vous voulez détruire le Compagnon, que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus de Compagnons pour les instruire ? Je pourrais vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société, mais d'en fréquenter une mauvaise⁴. Regardez à

¹ Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce moment, j'étais occupé à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une large.

² Des preuves ? J'en ai et en grand nombre ; mais je ne veux ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

³ Figurez-vous un membre de cette Société au milieu d'une troupe de Compagnons, et leur disant : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil ; il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui êtes l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il y aurait et du danger qu'il y aurait couru.

⁴ Les Sociétés que vous détestez si fort ont pour

toutes les villes écartées du tour de France et ont pas encore été infectées du Compagnonage¹.

de bien grands services aux travailleurs, en protégeant leurs affaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ouvrier est mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : elles communiquent à l'homme une certaine force morale, on a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. prétendez que les Compagnons se battent absolument à la canne et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se font les guerres entre les nations, les habitants d'un village contre ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus se battent chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours criminelles ? Le mal peut-il être dans des rubans ? Mais les francs-maçons en portent, des rubans ; les conscrits le jour de leur tirage au sort ; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes filles ; les membres des sociétés chantantes en portent aussi ; nous examinons bien, nous verrons partout les hommes se parer de graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs : eux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si vous détruisez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, vous n'avez pas détruit la cause du mal ? Si vous détruisiez les sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand avantage ; que tout serait fini ; que tout irait mieux ? Que faites-vous à la place de ce que vous auriez détruit ? Il y a des Compagnons du fanatisme ; mais ne voit-on pas ailleurs l'égoïsme, de l'indifférence ? Y comprend-on bien la fraternité humaine ? Ah ! cessez d'attaquer avec tant de violence à la canne et des couleurs : le mal n'est pas dans les attributs, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les combattre, il faut les unir ; il faut répandre sur eux, au lieu de critiques et grossiers, des idées nobles et fraternelles ; il faut nous réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les autres.

vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris ; c'est faux : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tanneurs, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les corroyeurs, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme dans toutes les autres villes de France. Si on s'y bat moins, c'est parce qu'il y a une capitale civilisée tous les rangs de sa population. Les charpentiers et les boulangers se livrent bien encore quelquefois à des combats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclairera jusqu'à ce qu'ils cessent de se dégrader aux yeux de ceux qui les voient, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, et tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dans la Société de Compagnonage, ils deviennent mort.

Mon but n'est pas de critiquer l'Association contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faisc une seule Société; mais pour cela il faut toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec furement! vous voulez nous ôter nos couleurs notre écharpe royale et notre bouquet pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité marquis, et entre les pauvres et les riches conviendrez que tout le monde ne peut pas couleurs, des écharpes, des cannes et des c'est un attirail qui coûte au moins cent francs suite, si tout le monde en avait, vous perdez de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous quand vous êtes affublés et chamarrés de robes franges en or, et le bouquet monstre qui vous toute la poitrine? Il y a vraiment de la pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes en voitures comme de riches négociants ostentatoires, musique et tambours en tête, excités vous faire regarder. Et vos bons Affiliés par pied par derrière ¹. Que d'argent dépen

¹ Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais à la manière de celui qui parle; on ne doit point liser.

² Voilà des erreurs! Quand tous les Compagnons voiture, ils se passent de musique, par la raison assourdissant des unes détruirait l'harmonie de l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en voiture est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ment de quelques jours, pour manger du pain et boire de ... au le reste de l'année !....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses, ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon¹, ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins². La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble, par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la route humaine³.

¹ Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet, on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte, mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

² Il ne faut pas être rigoureuse, il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire que ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien utiles elles étaient pour moi une courtoisie de bonheur dans la route de sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, n'avaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche et y faire une nourriture meilleure et mieux régler. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

³ Je sais que les Compagnons rapportant au pays natal bien des préjugés, et vous n'y rapportez vous point de scepticisme ? Sûr- vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez ? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme ? N'auriez- vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison ? Indifférence ! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

tous les mystères de la religion catholique
siècle est un siècle de lumière et d'égalité
toujours car vous en avez le talent ; mais
votre lyre et votre plume comme les Rouges
comme les Béranger, les Altaroche, les V
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis Blau
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes
mocratie, marchons d'accord à la conquête
droits ; que tous nos efforts tendent vers un
celui de réunir tous les hommes en un seul
pour cela, commençons par les ouvriers
une société universelle pour tous les corps,
d'abord de tous les ouvriers mariés non
tous les célibataires sédentaires et de tous
ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à
cette Société ait pour base l'égalité, et pour
bonheur de tous, par un mutuel secours
l'argent déposé en caisse par les Sociétaires
absolument que pour le soulagement de
eux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit
parément du tribut ordinaire et volontaire

rait seulement pour leur donner les véritables principes de l'association. Ne prétons qu'un seul serment, celui de maintenir de toutes nos forces notre société populaire et de lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçant sous la protection des journaux démocratiques, nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue; d'ailleurs comment relever toutes les erreurs, les injustices, les exagérations, les jeux de mots, les inconvenances et le ton qu'elle renferme? Il faudrait pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts loisirs, je veux les consacrer à éclairer les hommes de bonne foi qui sentent le besoin et le droit d'être, et non les dépenser en pure perte.

Il faut que je vous le dise, je ne tiens pas compte ni de ma position, ni des obstacles de tous genres que j'avais à surmonter; vous ne les avez pas compris. Le médecin qui veut opérer les cures difficiles et nombreuses, étudie attentivement la maladie et l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Quelle que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne leur dit pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles, il vous faut mourir.* Non, au lieu de les épouvanter et les rassurer, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur tempérament, à leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il parvient souvent à soulager ses malades, puis à les guérir.

Les savants qui traitent le moral, comme ceux qui traitent le physique de l'homme, ont besoin d'agir prudemment; autrement, ils aigrissent le mal au lieu de le détruire. C'est ce que font beaucoup de nos écrivains démocrates; ils sont hardis, impétueux, mais peu habiles et peu sages: voilà, je crois, une des causes du peu de progrès que font les masses depuis des années. Les procédés violents ne me conviennent pas, vous trouverez bon que je ne m'en serve pas non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous ne m'êtes pas tout à fait étranger; je connaissais déjà votre manière de penser et de vous exprimer; je vous ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impérieux et peu véridique; vous êtes à présent ce que vous étiez alors; vous, membre d'une association que vous proclamez seule bonne et digne de vie, vous êtes l'ennemi acharné de toutes celles qui existent à côté de la vôtre; vous appelez sur elles anathème et destruction; vous vous dites homme de liberté, et vous êtes despote; vous vous dites homme de progrès, et vous êtes intolérant; vous parlez sans cesse d'humanité, et vous êtes sans bienveillance pour vos semblables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez-moi, si vous aimez vraiment les hommes, ayez quelques ménagements pour eux, lors même que vous attaquez leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association, je prêche l'amour et le rapprochement à tous les hommes; si les idées de progrès et de charité que je répands peuvent germer en eux; s'ils se sentent un jour poussés les uns vers les autres et capables de se mêler, de se confondre, et de ne former plus enfin qu'une seule et grande association, qu'ils le fassent: plus leur union sera intime, plus ils seront puissants et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir pousser plus avant; je connais les hommes et je ne brusque pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vous approuve

non plus vous pensez d'une façon, moi d'une autre; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons donc chacun de notre côté et ne cherchons pas à nous imposer l'un l'autre nos croyances; nous y perdriions les deux notre temps, et comme rien n'est plus cher que le temps, il faut en perdre le moins possible.

Ne prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, et veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

M. Moreau a fait paraître, il y a peu de jours, une brochure d'une trentaine de pages; M. Moreau est toujours le même. Sa Société est un modèle de perfection, toutes les autres sont détestables, et pour le prouver, il les peint de couleurs sombres; puis il s'adresse aux Affiliés, aux Aspirants, et leur dit: Vos Compagnons achetant des cannes et des rubans avec votre argent, ils vous exploitent indignement; révoltez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*. Si des Affiliés, si des Aspirants se faisaient recevoir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des cannes et des rubans aux dépens de ceux qui n'en portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir le faire légitimement exploitent, ils se tromperaient singulièrement, et, pour qu'ils n'éprouvent aucun mécompte de cette sorte, je dois devoir les avertir que les cannes et les rubans ne coûtent qu'à ceux qui les portent, et que les Compagnons, pour tout ce qui concerne la Société, dépensent davantage que les non-Compagnons.

Il est triste de voir un homme qui se prétend au progrès chercher, par des moyens peu

parlé de la Société de l'Union¹; vous ne donnez pas une seule chanson de cette Société; alors on pourrait dire que vous êtes partial.

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent pas dans la Société de l'Union. Qui vous l'a dit? En avez-vous des preuves²? Y a-t-il eu un schisme chez eux? Je crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont étroitement unis.

Dans votre conférence vous avez bien évité de faire parler un *sociétaire de l'Union*, vous aviez sans doute peur que sa *cause triomphe*³; aussi tous vos bons conseils resteront sans fruits, car vous ne réformez pas les principaux abus, vous ne cherchez pas la racine du mal.

Vous êtes si effrayés que les hommes soient bien sages, sans sujet, sans intérêt, sans but, et pourquoi se battent-ils, pour des cannes et des couleurs. C'est pour les cannes et les couleurs qu'il faut détruire.... Les Compagnons diront: comment, vous voulez détruire le Compagnonnage? et que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus des Compagnons pour les instruire? Je pourrai vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société que d'en fréquenter une mauvaise⁴. Regardez à Paris et

¹ Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce livre, destiné à faire revivre le vieux Compagnonnage dans une voie plus large.

² Des preuves? J'en ai et en grand nombre; mais je ne veux ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

³ Figurez-vous un membre de cette Société au milieu des Compagnons, et leur disant: « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil. Il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui connaissez l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait provoqué et du danger qu'il aurait couru.

⁴ Les Sociétés que vous détestez si fort ont disparu.

dans toutes les villes écartées du tour de France et qui n'ont pas encore été infectées du Compagnonage¹.

rendu de bien grands services aux travailleurs, en protégeant leurs salaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ouvrier est mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : de plus, elles communiquent à l'homme une certaine force morale. On a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour fait d'immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. Vous prétendez que les Compagnons se battent absolument à cause des cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se battent les nations contre les nations, les habitants d'un village contre ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus qui vont chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours criminelles ? Le mal peut-il être dans des rubans ? Mais les francs-maçons en portent, des rubans ; les conscrits le jour de leur tirage au sort ; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes mariés ; les membres des sociétés chantantes en portent aussi ; et si nous examinons bien, nous verrons partout les hommes les plus graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs : pour ceux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si vous détruisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, croiriez-vous avoir détruit la cause du mal ? Si vous détruisiez leurs Sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand pas en avant ; que tout serait fini ; que tout irait mieux ? Que mettriez-vous à la place de ce que vous auriez détruit ? Il y a chez les Compagnons du fanatisme ; mais ne voit-on pas ailleurs de l'égoïsme, de l'indifférence ? Y comprend-on bien la fraternité humaine ? Ah ! cessez d'attaquer avec tant de violence des cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les attributs, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs têtes et dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les désunir, il faut les unir ; il faut répandre sur eux, au lieu de mots irritants et grossiers, des idées nobles et fraternelles ; il faut nous réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les autres.

¹ Vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris ; c'est une erreur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tanneurs, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cordonniers, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme dans les autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce que l'air d'une capitale civilise tous les rangs de sa population. Les charpentiers et les boulangers se livrent bien encore quelques combats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclairera et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les observent, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, élection pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dans la Société de Compagnonage, ils deviennent égarés.

Mon but n'est pas de critiquer l'Association, au contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faisceau, une seule Société; mais pour cela il faut effacer toutes les distinctions, les cannes et les écharpes. Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fureur : comment ! vous voulez nous ôter nos couleurs, notre écharpe royale et notre bouquet sacré ? pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité entre les marquis, et entre les pauvres et les riches ? Il conviendrait que tout le monde ne peut pas avoir des couleurs, des écharpes, des cannes et des bouquets. C'est un attirail qui coûte au moins cent francs l'un, si tout le monde en avait, vous perdriez de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous-mêmes quand vous êtes affublés et chamarrés de rubans et de franges en or, et le bouquet monstre qui vous couvre toute la poitrine ? Il y a vraiment de quoi se faire pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité et cet orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes, en voitures comme de riches négociants ou seigneurs, musique et tambours en tête, exigeant qu'on vous fasse regarder. Et vos bons Affiliés paient à pied par derrière ¹. Que d'argent dépensé

¹ Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais c'est à la manière de celui qui parle; on ne doit point s'effrayer.

² Voilà des erreurs ! Quand tous les Compagnons vont en voiture, ils se passent de musique, par la raison que l'assourdissement des uns détruirait l'harmonie et l'autre ; de plus, quand les Compagnons vont en voiture, c'est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ient dans quelques jours, pour manger du pain et boire de l'eau le reste de l'année !....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon¹; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins². La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire³.

¹ Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

² Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien douces; elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, fuyaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture meilleure et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

³ Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous ! n'y rapportez-vous point de scepticisme ? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez ? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme ? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison ? Réfléchissez ! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

Votre dernière note : *je livre à l'impre* vraiment tout ce qu'il y a de mieux , c'est cela que je vous écris , car vous promettez teurs de reprendre un jour la plume ; moi part je vous y engage de toutes mes forces vous en prie en grâce, ne faites plus l'élog pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez vo l'opinion publique les condamne et les rejete tous les mystères de la religion catholique siècle est un siècle de lumière et d'égalité toujours car vous en avez le talent ; mais votre lyre et votre plume comme les Rouges comme les Béranger , les Altaroche , les V. J.-J. Rousseau , les Lamennais , Louis Blareraye , etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes démocratie , marchons d'accord à la conquête des droits ; que tous nos efforts tendent vers un seul celui de réunir tous les hommes en une seule pour cela , commençons par les ouvriers une société universelle pour tous les corps, d'abord de tous les ouvriers mariés non de tous les célibataires sédentaires et de tous les ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à cette Société ait pour base l'égalité , et pour le bonheur de tous , par un mutuel secours ; l'argent déposé en caisse par les Sociétaires absolument que pour le soulagement des malheureux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit en lieu paré du tribut ordinaire et volontaire de cette Société, instruisons-nous les uns les autres nos véritables intérêts ; engageons même nos amis de l'humanité qui ne sont pas ouvriers nous donner quelques lumières ; donnons des cours pour exciter l'émulation des arts , de la littérature , de la morale , etc. , et des loges au travail.

Nous pourrions aussi admettre les apprentis quelques séances , sans les faire payer aucun

seulement pour leur donner les véritables bases de l'association. Ne prétons qu'un seul service : celui de maintenir de toutes nos forces notre journal populaire et de lutter sans cesse contre la misère et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçons la protection des journaux démocratiques, nous sommes dignes de notre siècle et de l'avenir.

Avec l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

J'ai répondu à votre lettre, non pour discuter avec vous mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue ; et pour vous dire comment relever toutes les erreurs, les fautes, les exagérations, les jeux de mots, les faiblesse et les fautes et le rigorisme qu'elle renferme ? Il faut pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts instants de loisir, je veux les employer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui ont le besoin et le désir de l'être, et non les décevoir par une pure perte.

Et que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez ni de ma position, ni des difficultés de tous genres que j'avais à surmonter ; vous ne m'avez pas servi. Le médecin qui veut opérer des cures difficiles, étudie attentivement la maladie, l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Avant de donner son opinion à leur égard, il ne se précipite pas : *Tous les soins sont pour vous inutiles, faut mourir.* Non, au lieu de les épouvanter par sa assurance, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur température, à leur force, à leur mal ; c'est ainsi qu'il parvient à soulager ses malades, puis à les

pas, vous trouverez bon que je ne le sois plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous n'êtes pas tout à fait étranger; je connais votre manière de penser et de vous exprimer; j'ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez irrévérencieux; vous êtes à présent ce que vous étiez alors, vous, membre d'une association qui se proclame seule bonne et digne de vivre, vous êtes acharné de toutes celles qui existent à côté de la vôtre; vous appelez sur elles anathème; vous vous dites homme de bien; vous êtes despote; vous vous dites homme de bien; vous êtes intolérant; vous parlez sans mesure, et vous êtes sans bienveillance pour les autres; vous êtes Compagnons. Vous aimez vraiment les hommes, vous faites des ménagements pour eux, lors même que vous les jugez et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association qui prêche l'amour et le rapprochement d'âmes; si les idées de progrès et de charité

non plus; vous pensez d'une façon, moi d'autre; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons de chacun de notre côté et ne cherchons pas à nous imposer l'un l'autre nos croyances; nous y perdriions les deux notre temps, et comme rien n'est si cher que le temps, il faut en perdre le moins possible.

Ne prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

M. Moreau a fait paraître, il y a peu de jours, une brochure d'une trentaine de pages; M. Moreau est toujours le même. Sa Société est un modèle de perfection, toutes les autres sont détestables, et pour le prouver, il les peint de couleurs en noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux Aspirants, et leur dit: Vos Compagnons achètent des cannes et des rubans avec votre argent, ils vous exploitent indignement; révoltez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*. Mais des Affiliés, si des Aspirants se faisaient recevoir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des cannes et des rubans aux dépens de ceux qui ne les portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir être légitimement exploités, ils se trompent singulièrement, et, pour qu'ils n'étaient aucun mécompte de cette sorte, je dois leur enlever les avertir que les cannes et les rubans ne coûtent qu'à ceux qui les portent, et que les Compagnons, pour tout ce qui concerne la Société, dépensent davantage que les non-membres.

Il est triste de voir un homme qui se prétend sage, et qui cherche, par des moyens peu

loyaux, à semer partout la haine.
« La Société de l'Union, qui
semble au Compagnonage que par
« Chez elle, dit-il encore, tout dé-
cepte : « Ne faites pas aux autres
« voudriez pas qu'il vous fut fait »,
de parcourir cette brochure, lor-
mit *le Constitutionnel* (n° du 15).
Voici ce que j'y lus : « Le 15 de
« rixe terrible s'est engagée à G
« des garçons boulangers de la S
« *ciétaires* et d'autres garçons
« de la *Compagnie de la Liber*
« Sociétaires, venant de faire la
« de leurs camarades, rencontrèr
« pagnons de la Liberté, et les a
« le-champ à coups de pierres e
« de ces derniers se réfugia da
« d'un épicier; mais les *Socié*
« pîtèrent à sa poursuite, pén
« domicile de l'épicier, maltr
« marchand qui voulait défenc
« portèrent enfin cinq coups
« tête du malheureux Com
« berté. Les blessures sont
« qu'on désespère de le sauv
« taires ont été arrêtés (*Cou*

Ainsi, on le voit, les *Soc*
plus sages que les *Compagn*
par tous les moyens paci
vons disposer, à les réform
tres. La tâche est grande
avec succès, il faut bien :

¹ Ce doit être plutôt de la Co
n'existe point de boulangers de l:

genre de M. ...reau, qui se plaît à récriminer. On a vu, dans sa lettre insérée dans ce volume, les attaques qu'il dirige contre le Compagnonage en général, et contre moi en particulier; il use dans sa brochure des mêmes procédés, et il deviendrait inutile de les signaler et de faire une seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

Je vous dois *des remerciements* pour l'envoi que vous m'avez fait de votre livre que vous avez eu la bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car vous avez satisfait au désir que j'avais de le posséder; j'espère vous les porter sous peu de jours, en me rendant à l'honneur de votre invitation. Mais en attendant cette première entrevue qui doit me procurer le plaisir de vous connaître plus particulièrement, permettez-moi, monsieur, d'user de la confiance que vous semblez m'accorder, pour vous faire quelques observations relativement à votre notice sur le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre plus favorable par des citations un peu plus discrètes et plus dignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, surtout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres.

Vous m'objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit de signaler des abus, et surtout des abus de cette sorte, il n'est guère possible, quelques ménagements que l'on prenne, de ne pas dépasser les bornes de la circonspection; mais je vous répondrai : soyons satirique s'il le faut, ne craignons point de blesser l'a-

est propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner; nous ne couvrons pas de ridicule une institution aussi saine que celle du Compagnonnage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance, ont déjà que trop avili aux yeux du vulgaire. Car, monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonnage, l'homme sensé qui lira, par exemple, votre conduite de noble? Ce qui nous en penserions nous-mêmes si nous y étions étrangers, que tout le reste dont les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ses actes, qui doit être considéré comme l'un des plus sérieux. Or donc, si cette manière d'exclure d'une Société celui qui s'en est rendu indigne, existe réellement quelque part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce proverbe : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soupçonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments que vous manifestez dans votre rencontre des deux frères m'en sont un sûr garant ; mais songez bien aussi que vous n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retirés des collèges pour leur faire apprendre un état, que bien peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous comprendre, si la bienveillance et la modération ne dirigent votre plume.

Quant au lecteur sensé, il vous passera facilement ce qu'il y a de defectueux dans votre livre pour se s'attacher qu'à ce qu'il renferme de bon ; et comprenant le but honorable que vous vous y proposez, dira comme moi : honneur à celui qui l'a conçu !

Je laisse à votre jugement à suppléer à l'étendue que j'aurais pu donner à ces observations que je vous prie de me pardonner en faveur de l'intérêt que je vous porte, car je me promets bien de vous secourir chaque fois que j'aurai l'occasion de converser avec des hommes sur l'importance de votre sujet.

Quant à l'arrangement que vous me proposez, concernant ma chanson, j'ai si bonne opinion de vos

que je vous laisse entièrement le maître d'en agir comme bon vous semblera.

Recevez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

Réponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur,

Quand j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que vous étiez sur le point de m'honorer d'une visite ; je croyais donc pouvoir répondre de vive voix aux objections que vous m'adressiez ; je vois que me suis trompé, que vous comptez sur une réponse écrite, réponse que je vais tâcher de vous faire.

Voici votre première objection : « Votre notice sur le Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres. » Réponse : pendant que je travaillais à cette notice, j'ai pris des renseignements de divers côtés d'où il est résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce que je ne savais pas avant ; ainsi, puisque j'ai appris en l'écrivant, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront en la lisant. Quant aux erreurs que vous m'accusez d'y avoir glissées, je vous invite à me les signaler.

Deuxième objection : « Soyons satirique s'il le faut, ne craignons pas de blesser l'amour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner ; mais ne couvrons pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. » Réponse : aux satires on répond par des satires, et les

amour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner; mais ne couvrons pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance, n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. Car, monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple, votre conduite de Grenoble? Ce que nous en penserions nous-mêmes si nous y étions étrangers, que tout le reste dont les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ses actes qui doit être considéré comme l'un des plus sérieux; or donc, si cette manière d'exclure d'une Société celui qui s'en est rendu indigne, existe réellement quelque part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce proverbe : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soupçonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments vous manifestez dans votre rencontre des deux m'en sont un sûr garant; mais songez bien vous n'écrivez pas pour des hommes qu'on a collégés pour leur faire apprendre un état; peu vous comprendront, ou ne voudront comprendre, si la bienveillance et la modération dirigent votre plume.

au lecteur sensé, il vous passera facilement à de défectueux dans votre livre pour ne s'arrêter qu'à ce qu'il renferme de bon; et comptant tout honorable que vous vous y proposez, dira-t-il moi : honneur à celui qui l'a conçu!

laissez à votre jugement à suppléer à l'étendue que j'aurais pu donner à ces observations que je vous prie de me pardonner en faveur de l'intérêt que je vous porte, car je me promets bien de vous adresser chaque fois que j'aurai l'occasion de conclure des hommes sur l'importance de votre

et que vous me proposez, car, j'ai si bonne opinion de vous,

vous laisse entièrement le maître d'en agir
on vous semblera.
avez, etc.

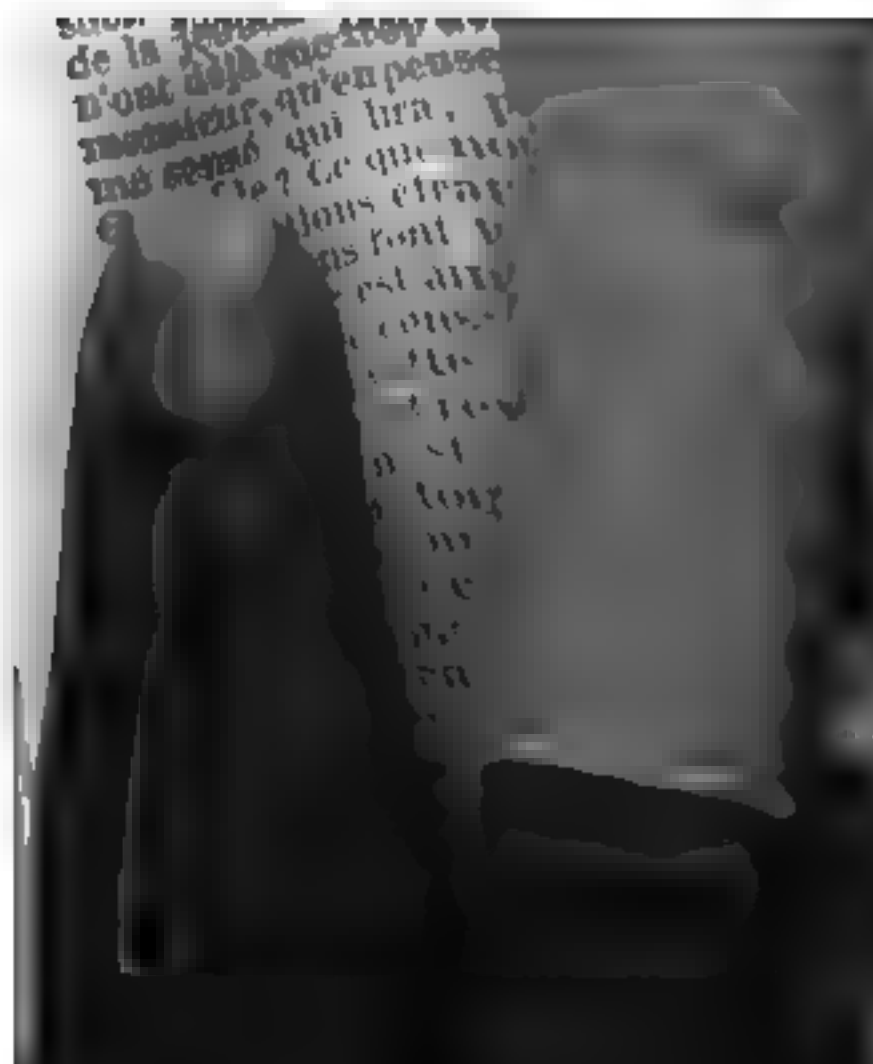
PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

*de l'Auteur à Vendôme la Clef
des Cœurs.*

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur ,
j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que
vous étiez sur le point de m'honorer d'une visite ;
j'ai donc pu répondre de vive voix aux
questions que vous m'adressiez ; je vois que me suis
compté sur une réponse écrite, ré-
sultat que je vais tâcher de vous faire.
Votre première objection : « Votre notice sur
le Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons
qui ne connaissent déjà, et les erreurs que vous
y glissez, tout en scandalisant les uns, ne
servent qu'à servir d'aliment à l'ignorance des au-
tres. Réponse : pendant que je travaillais à cette
notice j'ai pris des renseignements de divers côtés
et il résulte que j'ai su, après l'avoir écrite, ce
que je ne savais pas avant ; ainsi , puisque j'ai appris
tant, d'autres, j'en suis bien sûr , apprendront
aussi. Quant aux erreurs que vous m'accusez
d'y glisser, je vous invite à me les signaler.
Votre seconde objection : « Soyons satirique s'il le faut,
mais ne nous pas de blesser l'amour-propre de ceux
auxquels nous voulons ramener à la raison, lors même
qu'ils persistent à s'en éloigner ; mais ne couvrons
pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est
le Compagnonage, que la fougue de la jeu-
nesse et les passions et surtout l'ignorance n'ont
pas trop avilie aux yeux du vulgaire. » Ré-
pondre aux satires on répond par des satires, et les



Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, et tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dans la Société de Compagnonage, ils deviennent é mort.

• • • • •
Mon but n'est pas de critiquer l'Association ; au contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faisceau, une seule Société ; mais pour cela il faut toutes les distinctions, les cannes et les écharpes. Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fureur : ment ! vous voulez nous ôter nos couleurs, notre écharpe royale et notre bouquet safran. Pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité ? Le marquis, et entre les pauvres et les riches, il conviendrez que tout le monde ne peut pas avoir des couleurs, des écharpes, des cannes et des bouquets. C'est un attirail qui coûte au moins cent francs par an, si tout le monde en avait, vous perdez de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous-mêmes quand vous êtes affublés et chamarrés de rubans, de franges en or, et le bouquet monstre qui vous couvre toute la poitrine ? Il y a vraiment de quoi se faire pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité orgueilleuse que vous étalez le jour de vos fêtes, en voitures comme de riches négociants ou seigneurs, musique et tambours en tête, expéctant de vous faire regarder. Et vos bons Affiliés payent à pied par derrière ¹. Que d'argent dépensez-vous !

¹ Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais c'est à la manière de celui qui parle ; on ne doit point s'en lasser.

² Voilà des erreurs ! Quand tous les Compagnons vont en voiture, ils se passent de musique, par la raison qu'un tambour assourdissant des uns détruirait l'harmonie et l'autre ; de plus, quand les Compagnons vont en voiture, c'est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

is quelques jours, pour manger du pain et l'eau le reste de l'année !.....

été de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses membres n'ont pas, comme chez vous, rpe et un bouquet à donner tous les six mois er Compagnon¹ ; ils n'ont pas de luxe inutile ous, par conséquent, ils dépensent moins². é de l'Union est meilleure parce que tous les de tous les corps d'états peuvent se réunir et er tous ensemble ; par ce moyen ils sont sposés à faire de bons citoyens et à entrer ociété humanitaire³.

voir consacré pendant six mois un temps précieux l'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, e et un bouquet ; ou les a, je crois, bien gagnés : rt, je sais ce que cela coûte ; mais j'ai eu l'honneur es frères, honneur dont je suis vraiment fier.

aut pas être rigoriste ; il ne faut pas faire un crime gnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dé- ette occasion, la somme de dix francs chacun au usique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs So- ils un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces lent bien douces ; elles étaient pour moi une courte nheur dans le rude sentier de la vie. Les Comp- , sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes , s sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours aborieux, les plus debauchés, les plus égoïstes et les ureux sous tous les rapports.

es que chez vous on dépense moins en superfluités : alors y être plus riche, et y faire une nourriture et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que siez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des e Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus plus heureux que les Compagnons que vous jetez si

que les Compagnons rapportent au pays natal bien és ; et vous ! n'y rapportez-vous point de scepti- s-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez ? rdente que vous manifestez contre les Compagnons as inspirée par une sorte de fanatisme ? N'auriez- i peu de ce mal que vous leur reprochez avec quel- ? Réfléchissez ! il est bien difficile d'être parfaite-

Votre dernière note : *je livre à l'impression* vraiment tout ce qu'il y a de mieux , c'est à cela que je vous écris , car vous promettez à leurs de reprendre un jour la plume ; moi j'ai part je vous y engage de toutes mes forces vous en prie en grâce, ne faites plus l'éloge pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez votre opinion publique les condamne et les rejette tous les mystères de la religion catholique. Le siècle est un siècle de lumière et d'égalité. toujours car vous en avez le talent ; mais votre lyre et votre plume comme les Rouget , comme les Béranger , les Altaroche , les Voil J.-J. Rousseau , les Lamennais , Louis Blanc , Leray , etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes : démocratie , marchons d'accord à la conquête des droits ; que tous nos efforts tendent vers un but : celui de réunir tous les hommes en un seul pour cela , commençons par les ouvriers , une société universelle pour tous les corps , et d'abord de tous les ouvriers mariés non ét tous les célibataires sédentaires et de tous les ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à nous. Cette Société ait pour base l'égalité , et pour le bonheur de tous , par un mutuel secours ; et l'argent déposé en caisse par les Sociétaires : absolument que pour le soulagement des malheureux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit comparément du tribut ordinaire et volontairement à cette Société, instruisons-nous les uns les autres nos véritables intérêts ; engageons même nos amis de l'humanité qui ne sont pas ouvriers nous donner quelques lumières ; donnons des cours pour exciter l'émulation des arts , du commerce , de la littérature , de la morale , etc. , et des plous au travail.

Nous pourrions aussi admettre les apprentis : que les séances , sans les faire payer aucun tri

leur donner les véritables
 sages de l'humanité. Ne prétons qu'un seul ser-
 vice, celui de maintenir de toutes nos forces notre
 peuple populaire et de lutter sans cesse contre la
 tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous pla-
 çons sous la protection des journaux démocratiques,
 nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

Avec l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MORBAU (ouvrier serrurier).

Réponses de l'Auteur à M. Morbau.

Paris, 15 Mars 1847.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec
 vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue ;
 pour comment relever toutes les erreurs, les
 fautes, les exagérations, les jeux de mots, les
 invraisemblances et le ridicule qu'elle renferme ? Il
 faut pour cela beaucoup de pages. Comme je
 n'ai des courts instants de loisir, je veux les
 consacrer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui
 ont le besoin et le désir de l'être, et non les dé-
 truire en pure perte.

Quand que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez
 compte ni de ma position, ni des difficultés de tous
 genres que j'avais à surmonter ; vous ne m'avez pas
 compris. Le médecin qui veut opérer des cures diffi-
 ciles et nombreuses, étudie attentivement la maladie
 l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir.
 Avant que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne
 prescrit pas : *Tous les soins sont pour vous inutiles,*
vous allez mourir. Non, au lieu de les épouvanter
 et les décourager, les encourage toujours par de bonnes
 paroles et approprie les remèdes à leur tempéra-
 ment, à leur force, à leur mal ; c'est ainsi qu'il par-
 vient souvent à soulager ses malades, puis à les
 guérir.

Les savants qui traitent le moral, comme on traite le physique de l'homme, ont beaucoup prudemment; autrement, ils algrissent le mal de le détruire. C'est ce que font beaucoup de vains démocrates; ils sont hardis, impétueux, peu habiles et peu sages : voilà, je crois, les causes du peu de progrès que font les masses des années. Les procédés violents ne me conviennent pas, vous trouverez bon que je ne m'en serve plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous m'êtes pas tout à fait étranger; je connais votre manière de penser et de vous exprimer; j'ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impérieux et véridique; vous êtes à présent ce que vous étiez alors; vous, membre d'une association que vous déclamez seule bonne et digne de vie, vous êtes l'ennemi acharné de toutes celles qui existent à côté de la vôtre; vous appelez sur elles anathème et damnation; vous vous dites homme de liberté, et vous êtes despote; vous vous dites homme de progrès, et vous êtes intolérant; vous parlez sans cesse de fraternité, et vous êtes sans bienveillance pour vos semblables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez-moi, vous aimez vraiment les hommes, ayez quelques ménagements pour eux, lors même que vous avez leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association qui prêche l'amour et le rapprochement à tous les hommes; si les idées de progrès et de charité qui sont dans tous les esprits ne peuvent germer en eux; s'ils se sentent repoussés les uns vers les autres et capables de se tuer, de se confondre, et de ne former plus qu'une seule et grande association, qu'ils le fassent; plus leur union sera intime, plus ils seront puissants et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir aller plus avant; je connais les hommes et je ne braverai pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vous approuve pas.

lus; vous pensez d'une façon, moi d'une s êtes libre, je le suis aussi; agissons donc notre côté et ne cherchons pas à nous im- l'autre nos croyances; nous y perdrons eux notre temps, et comme rien n'est que le temps, il faut en perdre le moins

ez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

eau a fait paraître, il y a peu de jours, ure d'une trentaine de pages; M. Mo- ujours le même. Sa Société est un mo- rfection, toutes les autres sont détesta- our le prouver, il les peint de couleurs es; puis il s'adresse aux Affiliés, aux , et leur dit: Vos Compagnons achè- cannes et des rubans avec votre ar- vous exploitent indignement; révol- et mettez-vous avec les *Sociétaires*. ffiiliés, si des Aspirants se faisaient re- mpagnons, dans l'espoir d'avoir des des rubans aux dépens de ceux qui ent pas encore; s'ils croyaient pouvoir gitimement exploiters, ils se trom- singulièrement, et, pour qu'ils n'é- aucun mécompte de cette sorte, je ir les avertir que les cannes et les ru- outent qu'à ceux qui les portent, et mpagnons, pour tout ce qui concerne , dépensent davantage que les non- ns.

iste de voir un homme qui se prétend ès chercher, par des moyens peu

Voici une très-bonne note : « et j'entreprends le tour de France. » Vous donnez de bons conseils aux jeunes Affiliés ; c'est malheureux qu'ils ne servent à rien, car l'idée du Compagnonage et du plaisir absorbe toutes leurs pensées ; il est trop tard pour leur faire apprendre le dessin, et trop tôt pour leur en faire sentir la nécessité ¹.

Une note au sujet du mot *Gavot* vous fait tomber dans la contradiction, car vous vous fâchez contre ce pauvre innocent de *Constitutionnel*, parce qu'il vous a qualifiés de simples Gavots, c'est-à-dire d'ouvriers non initiés ; auriez-vous la prétention d'être de *doubles Gavots* ou d'être plus que les ouvriers non initiés ², en ce cas vous ne seriez plus démocrate.

Je saute et j'arrive à l'abrégé de la vie de Salomon, dit le Sage ; vous dites : « Il fut sacré du vivant de David son père, et lorsque la mort de ce prince lui eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône, etc. » Voilà, j'espère, un beau début de sagesse et de vertu.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette vision du Seigneur qui lui dit : « Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez, etc. »

Vous conviendrez que cette sagesse, avec laquelle il reconnut entre deux femmes la véritable mère

alors qu'elles étaient un progrès. Voyez les premières pages de l'introduction où ma pensée à ce sujet peut se faire comprendre.

¹ Il y a du vrai dans ce que vous dites ; il y a de l'exagération aussi ; car les hommes que vous attaquez sont encore ceux qui s'instruisent le plus sur le dessin ; mais en serait-il autrement, dès que vous admettez les conseils que je donne comme bons, vous ne devriez pas me blâmer de les avoir donnés.

² Je ne joue ni sur les mots ni sur les choses, et je sais que je ne suis ni plus ni moins qu'un autre ouvrier. Je crois néanmoins qu'il est bon de mettre à leur place ceux qui veulent faire les docteurs et expliquer aux autres ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

d'un enfant, n'est tout simplement qu'un peu de présence d'esprit.

.....
Je continue votre récit : « Il se livra au sensualisme oriental ; il eût jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines, etc. » Nous étions bien loin de l'égalité, car il n'y avait pas assurément mille femmes pour chaque homme ; un grand nombre sans doute n'en avaient pas du tout et étaient dans le plus cruel esclavage, et on ose appeler cela de la sagesse et de la vertu !

.....
Votre narration sur les deux frères est bien, votre conférence a beaucoup de bon ; mais toujours ce maudit système : restons chacun dans notre Devoir et vivons tous en frères, car nous sommes tous égaux.

¹ Je suis loin d'approuver et de vouloir la continuation de tout ce qui est mauvais : je sens que tous les hommes apportent en naissant des droits égaux et qu'ils devraient tous vivre heureux, car la terre est grande et belle : rien n'y manque. Mais nous n'avons pas à parler en ce moment de ce que nous voulons, mais de ce qui est et de ce qui a été.

Quand on veut bien juger des choses, il faut tenir compte des temps, des lieux, des mœurs et des conditions. Salomon vivait il y a trois mille ans, dans les pays d'Asie, et il était roi. Il devait naturellement être absolu, aimer le luxe et posséder un vaste sérail ; il était en cela ce que sont encore de nos jours les souverains des mêmes contrées. Si M. Moreau était né d'un sultan ; s'il avait été appelé à le remplacer au pouvoir suprême, en acceptant le trône aurait-il refusé le sérail ? Aurait-il tout changé, tout transformé dans son empire ? C'est ce que nous ne savons pas, et en supposant qu'il en aurait eu la volonté, en aurait-il eu la puissance ? C'est ce que nous ne savons encore pas. Je le répète, pour bien juger les personnages de l'histoire, il faut se transporter en esprit dans les âges et dans les lieux où ils vécurent ; il faut tenir compte de tout.

Je crois donc que les souverains, qui tant de siècles après leurs règnes vivent encore dans la mémoire des peuples, ne furent pas des hommes vulgaires, et j'ai pour eux le respect que je dois avoir ; mais qu'on le sache, je ne reconnais à aucun homme, de nos pays et des temps où nous sommes, le droit de les parodier. De nouvelles idées sont écloses, et je me dispense d'en dire davantage à ce sujet : me comprendra qui voudra.

ous vivre en frères tant que nous serons différents Compagnonages, par différences, par castes et décorations ? Non. Il y a des rivalités, jalousie, concurrence et querelles tant qu'il y aura des distinctions, honneurs et des prérogatives. Vous reconnaissez l'un Compagnon à un marquis ; d'un pauvre à un autre, et vous ne voulez pas reconnaître celle d'un autre Compagnon : nous la reconnaissons, mais ne le faites pas, venez-vous bien vite, puisqu'ils sont admis à la même Compagnons, et à payer les frais avec eux. Mais leur permettez-vous de porter des cannes d'officiers ? Non. Leur rendez-vous compte des distinctions ? Non. Leur dites-vous ce que vous leur faites faire de l'argent que vous leur faites verser ?

Permet-on au soldat du centre de porter l'épaulette et le baudrier du grenadier ou du voltigeur ? Permet-on à ces derniers de porter l'épaulette d'or ou d'argent et l'épée de l'officier ? et pourquoi ? Une hiérarchie est établie dans l'armée, et elle peut s'élever que de grade en grade. Une hiérarchie plus juste, en ce que les ouvriers possédant tous à peu près la même fortune, recevant tous la même éducation, ayant la chance de passer par tous les ordres et par tous les grades, est établie aussi dans le Compagnonage. Est-ce un bien ou un mal ? Serait-il mieux régi sans cela ? Aurait-il pu être conservé à travers tant de révolutions et de décompositions ?

Quant à l'argent, je vous renvoie à la première partie de mon ouvrage, où je me suis déclaré, il y a déjà longtemps, en faveur des réformes utiles ; mais il ne faut pas croire que les Compagnons aient quelques profits à retirer de leurs emplois et soient à la charge des non-Compagnons. J'étais, à Lyon, pendant sept mois, la première charge de la Compagnie ; j'étais jeune, actif, dévoué ; je fis tout ce que je pouvais ; et je dus pourtant, durant ou après ce règne, faire venir de chez mes parents, en diverses reprises, pour un total de 320 francs, avec cela je pus agir, puis me liquer avec tout le monde ; sans cela j'étais cloué dans Lyon pendant longtemps. Voilà donc quels furent mes bénéfices, et je remarque que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou qui me succèdent dans la charge n'ont pas été plus heureux que moi. Beaucoup, à cause de leurs dettes, se sont mariés dans la Compagnie ou avaient contractées. Celui qui se retire avec

Non, toujours non. Alors où est donc la liberté, et l'égalité si bien reconnue par vous ?

.....
Le jour de la fête patronale, les Aspirants la font s'ils veulent ; les Affiliés, au contraire, sont forcés de la faire ou de payer moitié des frais¹. Ils ont l'honneur, il est vrai, d'être *admis à un bout de la table des Compagnons*² ; mais à la promenade ils sont comme les Aspirants, toujours de l'*arrière-garde*.

.....
S'il y a un peu moins de dispute dans votre Société que dans celle des Dévorants, il faut en attribuer la cause à votre *institution despotique* et à la *grande facilité* avec laquelle vous recevez vos Compagnons³, ce qui vous donne en même temps plus de voix et plus de force pour soutenir vos privilèges.

Je pourrais vous reprocher de n'avoir pas assez la première charge de ma Société, mérite vraiment l'estime de tous les Compagnons et de tous les Affiliés, et on peut le croire quand je l'avance. Si je demande que les Sociétés soient admises au grand jour, c'est pour détruire d'injustes soupçons qui trop souvent planent sur des Compagnons qui, loin de béméclier, font de constants sacrifices. C'est aussi pour rendre les fripons impossible, car ceux-ci pèsent sur tout le monde, et on n'a jamais trop d'yeux pour les surveiller, et jamais trop de bras pour les jeter à la porte.

¹ A moins que des raisons légitimes ne puissent les en dispenser : un homme qui a manqué d'ouvrage ou a été malade, n'est contraint à aucuns frais.

² Je n'ai pas à discuter pour prouver le contraire de ce que vous dites : tous les Affiliés peuvent ici apprécier le manque de vérité de vos paroles, et je peux les avertir que vous n'êtes presque jamais plus exact et plus vrai dans vos accusations. Quand on attaque des adversaires, il faudrait, pour toucher et convaincre, attaquer avec bonne foi et non avec passion.

³ Une *institution despotique* ne donne pas les titres et les privilèges à tous ceux qui les demandent, autrement, elle ne serait plus une institution despotique, mais un droit commun. S'il ne fallait seulement à tout homme qu'un an de noviciat pour devenir électeur, on n'aurait plus besoin de faire des pétitions, nous le serions tous de droit l'année prochaine : nous attendrions.

parti de la Société de l'Union¹ ; vous ne pouvez avoir une seule chance de cette Société ; alors ne pouvez-vous pas dire que vous êtes partial.

Vous dites que l'ordre et la paix ne se trouvent que dans la Société de l'Union. Qui vous l'a dit ? En avez-vous des preuves ? Y a-t-il aucun système chez nous que je croie pouvoir assurer que non, et qu'ils sont complètement unis.

Dans votre conférence vous avez l'air d'être allé parler au secrétaire de l'Union, vous avez une douteuse peur que ce soient des triomphes² : mais tous les bons conseils resteront sans fruits, car vous ne détruisez pas les principaux abus, vous ne cherchez pas la racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes adoptent l'Union pour se battre ainsi sans sujet, sans intérêt, sans espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se battent-ils ? pour le Compagnonnage, pour des cannes et des couleurs. C'est donc les cannes et les couleurs qu'il faut détruire.... Bien des Compagnons diront : comment, vous voulez détruire le Compagnonnage ? et que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus de Compagnons pour les instruire ? Je pourrai vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société que d'en fréquenter une mauvaise³. Regardez à Paris et

¹ Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce livre, destiné à faire rentrer le vieux Compagnonnage dans une voie plus large.

² Des preuves ? J'en ai et en grand nombre ; mais je ne veux ni recriminer, ni arguer. Je serais plus heureux si je pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

³ Figurez-vous un membre de cette Société au milieu des Compagnons, et leur disant : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle est pleine d'abus de mystère et d'orgueil. Il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui connaissez l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait provoqué et du danger qu'il aurait couru.

⁴ Les Sociétés que vous défendez si fort ont certainement

utes les villes écartées du tour de France et pas encore été infectées du Compagnonage¹.

bien grands services aux travailleurs, en protégeant leurs et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ouvrier mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : elles communiquent à l'homme une certaine force morale rarement vu le Compagnon traduit en justice pour immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. Entendez que les Compagnons se battent absolument à cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se font des nations contre les nations, les habitants d'un village contre ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours criminelles ? Le mal peut-il être dans des rubans ? Mais les francs-maçons en portent, des rubans ; les conscrits le jour de leur libération ; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes filles ; les membres des sociétés chantantes en portent aussi ; examinons bien, nous verrons partout les hommes graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs : or, là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si vous ôtiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, vous auriez détruit la cause du mal ? Si vous détruisiez les sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand bien ; que tout serait fini ; que tout irait mieux ? Que vous avez à la place de ce que vous auriez détruit ? Il y a des Compagnons du fanatisme ; mais ne voit-on pas ailleurs l'égoïsme, de l'indifférence ? Y comprend-on bien la fraternité humaine ? Ah ! cessez d'attaquer avec tant de violence à cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les attributs mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs âmes leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les diviser il faut les unir ; il faut répandre sur eux, au lieu de tant de haines et grossiers, des idées nobles et fraternelles ; il faut réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les

autres. dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris ; c'est faux : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tanneurs, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les corroyeurs, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme dans toutes les autres villes de France. Si on s'y bat moins, c'est parce qu'il y a une capitale civilisée tous les rangs de sa population. Les charpentiers et les boulangers se livrent bien encore quelques querelles, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclairera et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les voient, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, et tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dans la Société de Compagnonage, ils deviennent mort.

Mon but n'est pas de critiquer l'Association contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faire une seule Société; mais pour cela il faut toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec furement! vous voulez nous ôter nos couleurs notre écharpe royale et notre bouquet et pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité marquis, et entre les pauvres et les riches conviendrez que tout le monde ne peut pas couleurs, des écharpes, des cannes et des c'est un attirail qui coûte au moins cent francs suite, si tout le monde en avait, vous perdez de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous quand vous êtes affublés et chamarrés de rubans franges en or, et le bouquet monstre qui vous toute la poitrine? Il y a vraiment de qui pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes en voitures comme de riches négociants ou taires, musique et tambours en tête, exhortant vous faire regarder. Et vos bons Affiliés pa pied par derrière ¹. Que d'argent dépens

¹ Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais à la manière de celui qui parle; on ne doit point lisier.

² Voilà des erreurs! Quand tous les Compagnons voiture, ils se passent de musique, par la raison assourdissant des unes détruirait l'harmonie de l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en voiture est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

et dans quelques jours, pour manger du pain et de l'eau le reste de l'année !.....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon¹; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins². La Société de l'Union est meilleure parce que tous les membres de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont tous disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire³.

Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, écharpe et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés : de ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de donner, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au maître, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Soirées; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces soirées m'étaient bien douces; elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, célèbrent ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : pourquoi ne devrait-on pas alors y être plus riche, et y faire une nourriture plus saine et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapous délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si

Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous! n'y rapportez-vous point de scepticisme? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez? Cette haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison? Réfléchissez! Il est bien difficile d'être parfaitement juste.

Votre dernière note : *je livre à l'impression* vraiment tout ce qu'il y a de mieux , c'est cela que je vous écris , car vous promettez de reprendre un jour la plume ; moi part je vous y engage de toutes mes forces vous en prie en grâce, ne faites plus l'élog pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez votre opinion publique les condamne et les rejette tous les mystères de la religion catholique siècle est un siècle de lumière et d'égalité toujours car vous en avez le talent ; mais votre livre et votre ne comme les Rouges les Altaroche , les Vennais, Louis Blanc, Beraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes démocratie , marchons d'accord à la conquête des droits ; que tous nos efforts tendent vers une celui de réunir tous les hommes en un seul pour cela , commençons par les ouvriers une société universelle pour tous les corps, d'abord de tous les ouvriers mariés non de tous les célibataires sédentaires et de tous les ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à cette Société ait pour base l'égalité , et pour le bonheur de tous , par un mutuel secours ; l'argent déposé en caisse par les Sociétaires absolument que pour le soulagement des vieux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit à l'honneur du tribut ordinaire et volontaire de cette Société, instruisons nous les uns les autres nos véritables intérêts ; engageons même nos amis de l'humanité qui ne sont pas ouvriers nous donner quelques lumières ; donnons des concours pour exciter l'émulation des arts , de la littérature , de la morale , etc. , et des concours au travail.

Nous pourrions aussi admettre les apprentis quelques séances, sans les faire payer aucun

seulement pour leur donner les véritables bases de l'association. Ne prétions qu'un seul service : celui de maintenir de toutes nos forces notre peuple populaire et de lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçons la protection des journaux démocratiques, nous sommes dignes de notre siècle et de l'avenir.

Avec l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

J'épouse à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue ; et pour vous dire comment relever toutes les erreurs, les fautes, les exagérations, les jeux de mots, les déclamations et le rigorisme qu'elle renferme ? Il faut pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts instants de loisir, je veux les employer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui ont le besoin et le désir de l'être, et non les dépenser en pure perte.

Comme je vous le dis, monsieur, vous ne tenez pas compte de ma position, ni des difficultés de tous les côtés que j'avais à surmonter ; vous ne m'avez pas vu comme le médecin qui veut opérer des cures difficiles, étudier attentivement la maladie, l'état de ceux qu'il veut traiter et guérir.

Avant de donner son opinion à leur égard, il ne

vous dit : *Tous les soins sont pour vous inutiles, et vous mourrez.* Non, au lieu de les épouvanter

ainsi, il les encourage toujours par de douces paroles.

Il leur propose les remèdes à leur température, à leur force, à leur mal ; c'est ainsi qu'il par-

vient à soulager ses malades, puis à les

Les savants qui traitent le moral, et traitent le physique de l'homme, ont prudemment ; autrement, ils aigrissent de le détruire. C'est ce que font beaucoup de vains démocrates ; ils sont hardis, ils sont peu habiles et peu sages : voilà, je pense, les causes du peu de progrès que font les sciences des années. Les procédés violents ne réussissent pas, vous trouverez bon que je ne recommence plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous n'êtes pas tout à fait étranger ; je connais votre manière de penser et de vous exprimer. J'ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez un homme véridique ; vous êtes à présent ce que vous étiez alors ; vous, membre d'une association qui se proclame seule bonne et digne de vivre, vous êtes l'ennemi acharné de toutes celles qui existent ; vous appelez sur elles anathème ; vous vous dites homme de bien, et vous êtes despote ; vous vous dites homme de bien, et vous êtes intolérant ; vous parlez sans mesure, et vous êtes sans bienveillance pour les autres ; vous êtes Compagnons. Vous aimez vraiment les hommes, mais vous faites des ménagements pour eux, lors même qu'ils ont leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association qui prêche l'amour et le rapprochement entre les hommes ; si les idées de progrès et de changements peuvent germer en eux ; s'ils se poussent les uns vers les autres et capotent, de se confondre, et de ne former qu'une seule et grande association, qui sera plus leur union sera intime, plus ils seront heureux ; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir aller plus avant ; je connais les hommes et leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne

En plus; vous pensez d'une façon, moi d'une autre; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons donc chacun de notre côté et ne cherchons pas à nous imposer l'un l'autre nos croyances; nous y perdrons les deux notre temps, et comme rien n'est plus cher que le temps, il faut en perdre le moins possible.

prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

Moreau a fait paraître, il y a peu de jours, une brochure d'une trentaine de pages; M. Moreau est toujours le même. Sa Société est un modèle de perfection, toutes les autres sont détestables et pour le prouver, il les peint de couleurs noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux Compagnons, et leur dit: Vos Compagnons achètent des cannes et des rubans avec votre argent, ils vous exploitent indignement; révoltez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*. Les Affiliés, si des Aspirants se faisaient recevoir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des cannes et des rubans aux dépens de ceux qui ne portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir être légitimement exploités, ils se trompent singulièrement, et, pour qu'ils n'échappent aucun mécompte de cette sorte, je dois leur en avertir que les cannes et les rubans coûtent qu'à ceux qui les portent, et que les Compagnons, pour tout ce qui concerne la Société, dépensent davantage que les non-Compagnons.

est triste de voir un homme qui se prétend faire des progrès chercher, par des moyens peu

loyaux, à sonner] 0 ne et la
mon: « La Société de l'Union dit-il ;
semble au Compagnonage que par le bon
Chez elle, dit-il encore, tout découle de ce
cepte : « Ne faites pas aux autres ce que vous
voudriez pas qu'il vous fut fait », etc. Je
de parcourir cette brochure, lorsqu'on a
mit le *Constitutionnel* (n° du 27 avril).
Voici ce que j'y lus : « Le 15 de ce mois
« rixe terrible s'est engagée à Grenoble
« des garçons boulangers de la Société d'
« ciétaires et d'autres garçons du même
« de la *Compagnie de la Liberté*. Qu'
« Sociétaires, venant de faire la conduite
« de leurs camarades, rencontrèrent cinq
« pagnons de la Liberté, et les assaillirent
« le champ à coups de pierres et de bâtons
« de ces derniers se réfugièrent dans la boutique
« d'un épicier; mais les Sociétaires se
« pèrent à sa suite, pénétrèrent dans
« domicile de l'épicier; maltraitèrent ce
« marchand qui voulait défendre les fugitifs
« portèrent enfin cinq coups de couteau
« tête du malheureux Compagnon de
« berté. Les blessures sont tellement
« qu'on désespère de le sauver. Huit des
« taires ont été arrêtés (*Courrier de l'Isère*).
Ainsi, on le voit, les Sociétaires ne sont
plus sages que les Compagnons. Il faut cha

reseau, qui se plaît à récriminer.
vu, dans sa lettre insérée dans ce volume,
attaques qu'il dirige contre le Compagno-
en général, et contre moi en particulier ;
et dans sa brochure des mêmes procédés, et
viendrait inutile de les signaler et de faire
seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

vous dois *des remerciements* pour l'envoi que
m'avez fait de votre livre que vous avez eu la
bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car
j'en ai été satisfait au désir que j'avais de le posséder.
J'espère vous les porter sous peu de jours,
rendant à l'honneur de votre invitation. Mais
pendant cette première entrevue qui doit me
faire le plaisir de vous connaître plus particuliè-
rement, permettez-moi, monsieur, d'user de la con-
gratulation que vous semblez m'accorder, pour vous faire
quelques observations relativement à votre notice sur
le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre
plus honorable par des citations un peu plus discrètes
sur les lignes de votre sujet ; d'ailleurs, cette notice
ne dit rien aux Compagnons qu'ils ne connais-
sent, et les erreurs que vous y avez glissées,
candalisant les uns, ne peuvent que servir
à l'ignorance des autres.

Vous objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit
de réformer des abus, et surtout des abus de cette
nature, il n'est guère possible, quelques ménagement
qu'on fasse, de ne pas dépasser les bornes de la
liberté de discussion ; mais je vous répondrai : soyons satis-
faits, ne craignons point de blesser l'a-

amour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en écarter ; mais ne couvrons pas de ridicule une institution sublime qu'est celle du Compagnonage, que l'ignorance de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. Un monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonage si un homme sensé qui lira, par exemple, votre *Compagnonage à Grenoble* ? Ce que nous en penserions nous-mêmes si nous y étions étrangers, que tout le reste des Compagnons font tant de mystères, ne doit pas être mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ces mystères qui doit être considéré comme l'un des plus importants ; or donc, si cette manière d'exclure d'une Société celui qui s'en est rendu indigne, existe réellement, que part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce mot de l'Écriture : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soupçonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments que vous manifestez dans votre rencontre avec vos frères m'en sont un sûr garant ; mais songez aussi que vous n'écrivez pas pour des hommes retirés des collèges pour leur faire apprendre ce qu'ils ne comprennent pas, ou ne peuvent pas vous comprendre, si la bienveillance et la raison ne dirigent votre plume.

Quant au lecteur sensé, il vous passera facile ce qu'il y a de défectueux dans votre livre ; il s'attachera qu'à ce qu'il renferme de bon ; et quant au but honorable que vous vous y proposez, comme moi : honneur à celui qui l'a conçu !

Je laisse à votre jugement à suppléer à ce que j'aurais pu donner à ces observations. Vous prie de me pardonner en faveur de ce que je vous porte, car je me promets bien de vous seconder chaque fois que j'aurai l'occasion de verser avec des hommes sur l'importance de ce sujet.

Quant à l'arrangement que vous me proposez concernant ma chanson, j'ai si bonne opinion

je vous laisse entièrement le maître d'en agir comme bon vous semblera.

Recevez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

Réponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur,

Quand j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que vous étiez sur le point de m'honorer d'une visite ; croyais donc pouvoir répondre de vive voix aux objections que vous m'adressiez ; je vois que me suis trompé, que vous comptez sur une réponse écrite, réponse que je vais tâcher de vous faire.

Voici votre première objection : « Votre notice sur le Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres. » Réponse : pendant que je travaillais à cette notice, j'ai pris des renseignements de divers côtés et il est résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce que je ne savais pas avant ; ainsi, puisque j'ai appris l'écrivain, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront en la lisant. Quant aux erreurs que vous m'accusez d'avoir glissées, je vous invite à me les signaler.

Deuxième objection : « Soyons satirique s'il le faut, mais ne craignons pas de blesser l'amour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner ; mais ne couvrons pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. » Réponse : aux satires on répond par des satires, et les

questions n'avancent toujours pas ; cependant, sans faire une satire, sans dépasser les bornes de la circonspection, j'ai froissé des amours-propres, j'ai fait des mécontents. L'un m'accuse de ridiculiser le Compagnonage, l'autre m'accuse d'en faire l'éloge ; celui-là me reproche d'être partial et d'avoir eu des égards pour ma Société, tandis qu'une partie de celle-ci me reproche mon impartialité et me blâme de ne pas lui être assez favorable : que conclure de tout ceci ? qu'il n'était donné à personne de traiter un sujet si délicat et de contenter de prime-abord et à fond tout le monde. Pourtant ces plaintes contradictoires qui se croisent et se choquent sont loin de m'affliger ; elles me sont une preuve certaine que le Compagnonage s'agite, et j'ai l'espoir que de cette agitation naîtra quelque chose de profitable..... Relativement à l'avilissement du Compagnonage par la fougue de la jeunesse, les passions, etc., etc., je ne pense pas comme vous. A mon avis, le Compagnonage est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans ; il est resté constant à ses anciennes habitudes, il n'est changé en aucune manière ; c'est le public qui est changé : le public ne voit plus avec les mêmes yeux, ne juge plus avec le même esprit. Autrefois les prêtres catholiques ordonnaient et célébraient les fêtes des ânes et des fous, cérémonies bien singulières que le public trouvait sublimes si on lui donnait de nos jours les mêmes fêtes il trouverait ridicules. Autres temps, autres mœurs, autres goûts. Le clergé, quoique très attaché à vieux usages, s'est réformé sur plusieurs points ; pourquoi le Compagnonage n'en ferait-il pas autant ; pourquoi ne chercherait-il pas à se mettre d'accord avec son siècle et avec l'opinion publique ? qu'en pense, il y va de son intérêt.

Troisième objection : « Qu'en pensera-t-il du Compagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple, votre conduite de Grenoble ? que tout le reste des Compagnons font tant de mystères, ne doit-ils pas valoir mieux si c'est ainsi qu'on procède à l'exécution de ses actes qui doit être considéré comme l'

« sérieux. » Réponse : l'exemple est mal choisi ; la conduite en question nuise au Compagnon, elle lui fait honneur ; on voit par elle que les Compagnons savent réprimer les abus et les vices. Ce n'est peut-être pas la conduite par elle-même qui paraît mauvaise, mais la manière de procéder est chose si sérieuse. Oui, la conduite de Grenoble est chose sérieuse, mais un enterrement l'est davantage. Il faut que je vous le dise, j'ai vu faire à Bordeaux un enterrement, par un corps d'état que je ne puis nommer ; il y avait dans cette cérémonie des choses bien singulières ; si j'en avais donné la description dans mon livre j'aurais provoqué d'abord des rires, ensuite, l'indignation. Ainsi ces Compagnons font en plein vent, sans crainte de l'opinion, ce qu'ils croient bon et juste. Il est licite, il ne faudrait pas le donner par écrit à ce public. Pourquoi cela ? S'il ne faut pas dire de ces choses quand tout le monde vous écoute, encore moins les faire quand tout le monde vous regarde.

« 2^e objection : « Songez bien aussi que vous ne pouvez pas pour des hommes qu'on a retirés des écoles pour leur faire apprendre un état ; que bien des gens ne vous comprendront, ou ne voudront pas vous comprendre, etc., etc. » Réponse : n'ayant moi-même jamais mis les pieds dans les collèges, je ne puis écrire pour des collégiens ; il ne faut, je crois, pas se faire comprendre, que du simple bon sens. Quant à ceux qui ne le voudront pas, je ne peux que les laisser. Malheur à ceux qui repoussent toute réforme, toute amélioration : le peuple qui avance dans la voie du progrès et de la civilisation ne les comprend plus, et quand on veut leur parler, on ne les comprend plus. On a compris du peuple on a une existence bien précaire et bien fragile. Le Compagnonnage se compose d'un cœur, aux yeux du peuple ; il étale son orgueil avec complaisance, et, qui plus est, son orgueil, tout ce qu'il a de mauvais en lui ; il se cache sous un mauvais jour. De là cette réaction qui s'étend et l'enveloppe de plus en plus ;

questions s'avancent toujours pas : cependant, sans faire une satire, sans déprécier les hommes de la conspéction ; ni froisser des amours-propres, j'ai fait des mécontentes. L'un m'accuse de ridiculiser le Compagnonage l'autre m'accuse d'en faire l'éloge, celui-là me reproche d'être partial et d'avoir eu des égards pour ma Société tandis qu'une partie de celle-ci me reproche mon impartialité et me blâme de ne pas lui être assez favorable — que conclure de tout ceci ? qu'il n'était donné à personne de traiter un sujet si délicat et de contenter de prime-abord et à fond tout le monde. Pourtant ces plaintes contradictoires qui se croisent et se choquent sont loin de me affliger, elles me sont une preuve certaine que le Compagnonage s'agite, et j'ai l'espoir que de cette agitation naîtra quelque chose de profitable. — Relativement à l'affaiblissement du Compagnonage par la fougue de la jeunesse les passions etc. etc. Je ne pense pas comme vous à mon avis le Compagnonage est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans. Il est resté constant à ses anciennes habitudes. Il n'est changé en aucune manière — c'est le public qui est changé. le public ne voit plus avec les mêmes yeux, ne juge plus avec le même esprit. Autrefois les prêtres catholiques ordonnaient et célébraient les fêtes des ânes et des fous, cérémonies bien singulières que le public trouvait ridicules ; et on lui donnait de nos jours les mêmes fêtes il les trouvait ridicules. Autres temps, autres mœurs, autres goûts. Le clergé quoique très attaché aux usages s'est réformé sur plusieurs points ; pourquoi le Compagnonage n'en ferait-il pas autant ? pourquoi ne chercherait-il pas à se mettre d'accord avec son siècle et avec l'opinion publique ? qu'il y prenne il y va de son intérêt.

Troisième objection. — On en pense-t-on du Compagnonage. l'homme arabe qui lire, par exemple, votre conduite de Grenoble ? que tout le reste dont les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir mieux et c'est ainsi qu'on procède à l'un de

« plus sérieux. » Réponse : l'exemple est mal choisi ; loin que la conduite en question nuise au Compagnonage, elle lui fait honneur ; on voit par elle que les Compagnons savent réprimer les abus et les vices. Ce n'est peut-être pas la conduite par elle-même qui vous paraît mauvaise, mais la manière de procéder à une chose si sérieuse. Oui, la conduite de Grenoble est une chose sérieuse, mais un enterrement l'est davantage. Il faut que je vous le dise, j'ai vu faire à Bordeaux un enterrement, par un corps d'état que je pourrais nommer ; il y avait dans cette cérémonie des choses bien singulières ; si j'en avais donné la description dans mon livre j'aurais provoqué d'abord des éclats de rire, ensuite, l'indignation. Ainsi ce que des Compagnons font en plein vent, sans crainte du public, il ne faudrait pas le donner par écrit à ce même public. Pourquoi cela ? S'il ne faut pas dire de certaines choses quand tout le monde vous écoute, il faut encore moins les faire quand tout le monde vous regarde.

Quatrième objection : « Songez bien aussi que vous « n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retirés des « collèges pour leur faire apprendre un état ; que bien « peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous « comprendre, etc., etc. » Réponse : n'ayant moi-même jamais mis les pieds dans les collèges, je ne peux écrire pour des collégiens ; il ne faut, je crois, pour me comprendre, que du simple bon sens. Quant à ceux qui ne le voudront pas, je ne peux que les plaindre... Malheur à ceux qui repoussent toute réforme, toute amélioration : le peuple qui avance toujours dans la voie du progrès et de la civilisation ne les entend, ne les comprend plus, et quand on n'est plus compris du peuple on a une existence bien chétive et bien fragile. Le Compagnonage se compromet de gaité de cœur, aux yeux du peuple ; il étale fréquemment avec complaisance, et, qui plus est, avec orgueil, tout ce qu'il a de mauvais en lui ; il n'est connu que sous un mauvais jour. De là cette réprobation qui s'étend et l'enveloppe de plus en plus ;

de là ces articles de journaux provoquant des lettres de proscription ; de là tant de Compagnons n'osant eux-mêmes plus avouer ce qu'ils sont. Oui, on le connaissait, le Compagnonage, mais sous son mauvais côté seulement ; j'ai voulu le montrer sur toutes ses faces. A-t-il perdu à cela ? Non. Car des hommes qui, par la parole ou par leurs écrits, le condamnaient radicalement, le jugent à présent d'une manière plus douce et plus favorable. Je l'ai servi, le Compagnonage ; il doit continuer à se servir lui-même ; il le peut. Il est le maître de sa destinée, il peut rester en arrière, il peut avancer, il peut se perdre, il peut se sauver ; je l'engage à avancer, à se faire comprendre, et à se sauver.

Vous promettez, monsieur, de me secourir dans l'œuvre que j'ai entreprise : le concours d'un homme tel que vous n'est pas à dédaigner. Unissons donc nos efforts et travaillons avec persévérance à éclairer nos camarades ; nous finirons, je vous l'assure, par obtenir d'heureux résultats.

Je termine ma lettre par une demande : vous m'avez envoyé un cahier de vos chansons que je montrerais à tous mes confrères, et cela pour leur prouver que chaque Société a ses poètes. Ce cahier, auquel je tenais tant, je l'ai perdu. Je vous prie d'avoir la bonté de m'en faire tenir un second.

Rien de plus à vous dire pour le moment qui puisse fixer votre attention.

Agréer, etc.

PRAMÉVIA (Avignonnais la Vertu).

Trois jours après l'envoi de cette lettre, je reçus la visite de Vendôme la Claf des Coeurs ; il me dit : « Vous avez entrepris là une œuvre
« bien grande et bien pénible ; il vous fallait,
« pour oser l'entreprendre, beaucoup de cou-
« rage ; j'aurais reculé devant une telle mission,
« Maintenant je vous engage à continuer, à m

« vous lasser jamais. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous seconder. » Nous causâmes long-temps ensemble, et nous nous séparâmes liés d'amitié et d'intentions.

Le 16 mars je reçus une seconde lettre de mes confrères de Bordeaux. Leur première était fort douce auprès de celle-ci, où les mots de spéculateur, etc., m'étaient prodigués. Je vis par elle, j'appris encore d'autre part, qu'on cherchait à exciter contre moi les préjugés et les mauvaises passions. Des lettres anonymes et d'autres lettres partaient de Paris et d'ailleurs, se répandaient dans toutes les villes et me présentaient sous un jour détestable. Je recevais souvent des objections, des questions, etc., et quelquefois des insultes ignobles. Je vis qu'il était temps de m'adresser à tous mes confrères pour parer les coups que l'on me portait, et leur faire connaître la vérité et le but de mes efforts.

Lettre de l'Auteur aux Compagnons du tour de France, ses confrères.

Paris, 16 mai 1840.

Mes chers pays,

Je vous envoie trois lettres ¹ à la fois, et dans la même feuille; je vous invite à les lire avec soin et à réfléchir, car la démarche que je fais en ce jour n'est pas sans gravité. Je vous rappellerai que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la prospérité

¹ J'avais joint à cette lettre les copies des lettres que j'avais reçues de Bourguignon la Fidélité et de Nantais Prêt à Bien Faire. Je voulais montrer que j'avais l'approbation et l'appui des Compagnons les plus estimables.

et pour l'honneur de notre Société; on me dit cependant qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit reconnaissante. On me dit que le blâme, que les reproches, que des accusations nombreuses tombent sur moi.

Est-il vrai que l'on me reproche d'avoir trop peu fait des chansons nouvelles? Mais lorsque les villes du tour reçurent mon premier, puis mon deuxième cahier, un très-petit nombre d'entre elles prit la peine de me répondre. Eh! peut-on chanter toujours quand ceux pour qui on chante semblent ne point prêter l'oreille, et ne donnent aucun signe direct de satisfaction?

Est-il vrai que l'on m'accuse d'avoir dit trop de choses sur notre Société? Mais en ai-je dit une seule que tous les Affiliés ne sachent? et pourtant les Affiliés sont libres de changer de Société quand bon leur semble, et peuvent dire tout ce qu'ils savent sans se compromettre.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir parlé du bal daquin des charpentiers, et de n'avoir rien dit de celui de *....; mais le premier de ces ouvrages je l'ai vu, le second je ne l'ai pas vu, et puis ignore-t-on...

Est-il vrai que l'on me reproche d'être trop impartial, de n'être pas assez rigoureux envers les Devoirants? Mais les satires engendrent les satires. Ensuite, pensez combien un livre satirique, signé, approuvé de toute la Société, pouvait nous nuire aux yeux de la justice quand survient un procès, et aux yeux de tous les hommes de bien dans tous les temps. De plus, quelle confiance pourrait-on avoir dans ma parole si je prodiguais l'éloge d'un côté et l'insulte de l'autre? Il faut être juste si l'on veut être cru.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir rangé des charpentiers parmi les enfants de Salomon? Mais les Devoirants en général repoussent les cordonniers et les boulangers: ce qui ne nous empêche pas de compter ces derniers parmi les enfants de maître.

ies. Quand nous nous obstinerions à nier les sentiers de Liberté, on ne verrait pas moins exister sous le titre d'enfants de Salomon. J'ai néanmoins que nous n'avions point de rapports eux.

—il vrai que l'on me blâme d'avoir intercalé mon livre la chanson *Gavot abominable*? Mais la chanson était connue dans les villes et dans les campagnes, et faisait croire que les Gavots étaient des espèces de monstres. Ceux qui la liront dans mon livre sauront l'apprécier à sa juste valeur.

—il vrai que l'on me blâme de ce que je n'ai pas enfermé mon ouvrage dans notre Société seulement? Mais si mes idées, si mes principes ne sont connus, s'ils ne pénètrent de toutes parts chez les Français, ceux-ci ne pourront en profiter, ils nous nuiront à nous attaquer, il faudra nous défendre la guerre durera toujours. Dans le cas contraire, mes désirs se réaliseront et chacun pourra un jour voyager sans crainte et sans dangers. Le tour de France ne sera plus un vaste guet-à-pens, mais une belle promenade où la jeunesse ira s'instruire et se divertir.

Les critiques que je viens de citer et auxquelles j'ai répondu n'ont certainement rien de bien flatteur; voici la seule chose qui me blesse réellement : l'accuse d'avoir spéculé, d'avoir exploité la Société; cela est par trop fort et trop injuste. Or, sachez donc comment j'ai spéculé :

En 1834, trente-trois Compagnons de Paris souscrivirent pour deux francs chacun. Je fis tirer cinquante exemplaires d'un premier cahier, j'en donnai une partie aux souscripteurs, le restant fut envoyé à toutes les villes du tour de France. Il est vrai qu'à cette époque la ville de Beziers et celle de Toulouse m'envoyèrent l'une quinze francs et l'autre dix. Je n'en fus pas moins de douze francs du mien, et mon temps perdu qui valait à lui seul beaucoup plus que toute la souscription.

En 1836, soixante-un Compagnons souscrivirent

aux mêmes conditions. Je fis tirer treize cents exemplaires d'un second cahier, qui, comme les premiers, furent distribués aux souscripteurs ou envoyés aux villes du tour gratis, et franc de port. Je ferai remarquer que les souscripteurs ne paient jamais tous; que seul je faisais tout et supportais tous les frais de correspondance et autres frais : j'en fus cette fois de trente francs du mien et de mon temps perdu. Et combien en perd-on, de temps, pour faire de telles choses dans une ville comme Paris, où notre Société n'existe pour ainsi dire pas, où tous ses membres sont isolés et agissent individuellement. Non, on n'a jamais compris toutes les peines que je me donnais, et cela sans intérêt; car je n'ai jamais voulu vendre un seul cahier et retirer la moindre pièce de monnaie, j'aimais mieux tout donner.

Tant de sacrifices et si peu de reconnaissance ne m'avaient point rebuté; je crus, cette fois, pouvoir servir en même temps et ma Société et la cause sainte de l'humanité; je réunis mes deux cahiers auxquels j'ajoutai des chansons et des notes morales, puis des figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture, et un raisonnement sur le trait, tout cela pour inspirer le goût du dessin; puis une notice sur le Compagnonnage où notre Société se distingue par son organisation supérieure; puis enfin la rencontre de deux frères, partie morale et raisonnée qui contribuera sans doute à rétablir la paix sur le tour de France. Quinze villes me fournissent quatre cent vingt souscripteurs à deux francs, dont chacun recevra deux exemplaires de l'ouvrage. Mais comme une cinquantaine de ces souscripteurs n'ont encore rien déboursé¹; comme la plupart des villes n'ont point affranchi leurs lettres, ou ont rogné le montant de leurs souscriptions pour en payer le port, il en ré-

¹ Depuis que cette lettre a été envoyée, beaucoup d'entre ces cinquante m'ont payé, et si une ville m'a négligé, la faute en est à un fripon qui l'a trompée, et dont la Société de cette même ville a fait justice en le fustigeant.

Ilte que je n'ai guère touché que sept cents francs. ai fait imprimer ce livre qui ne devait avoir, d'après la promesse, que cent cinquante pages, et il en a aux cent cinquante-deux ; de plus, cinq planches et je n'avais pas promises, et une couverture imprimée. Puis, je l'envois aux villes, et j'envois des volumes au-delà du nombre convenu. Je reçois toujours moins qu'il ne m'est dû, et je donne toujours plus que je ne dois : pauvre calcul ! Enfin les déchets, les correspondances, les frais d'emballage, de commission, etc., etc., compromettent mes intérêts. J'en suis tant de soucis, de soins et de fatigues, six cents francs que je venais de recevoir de mes parents ont disparu. Je n'en ressens aucune peine ; si j'étais un homme riche, ayant l'intention fixe de servir une cause, je semerais mon livre partout, et pour rien ; mais ne pouvant en user de la sorte, et voulant néanmoins répandre mes idées que je crois bonnes, j'en suis forcé de vendre les volumes qui me sont restés, et voilà que les Compagnons de Bordeaux me traitent de spéculateur. Si l'on a cru que j'avais bénéficié avec la Société, on s'est trompé ; il ne faut que la bonne foi pour comprendre que je n'ai fait que des sacrifices.

Oui, je suis pauvre, mais je n'en suis pas honteux ; malheur m'a long-temps accompagné, mais j'ai souffert seul, à l'écart ; j'ai beaucoup travaillé pour la Société, mais je n'ai jamais compté sur des récompenses ; car je sais que quand on sert les Sociétés au-delà de leurs désirs, on doit les mériter et non les tenir. Je vous ai fréquentés un bon nombre d'années, mais j'ai toujours fait rigoureusement mon devoir, et si un seul de mes confrères peut me reprocher quelque chose, qu'il parle, qu'il s'adresse à moi.

Pourquoi faut-il que des membres de cette Société que j'ai si bien servie soient en ce moment mes plus des ennemis ? Je sais que des lettres anonymes partent de Paris et vont semant partout le mensonge et la calomnie ; des Compagnons des provinces ac-

cueillent ces impostures et les répètent à leur tour. Mais quel est donc mon crime ? c'est donc là pour soulever tant de colère ? Un livre dont ma Société sera fière un jour, et elle dira avec orgueil : « C'est de mon sein que sont sortis les Compagnons qui les premiers ont prêché la concorde au tour de France ! » Eh bien ! ce livre de morale et de paix est aujourd'hui une cause de division pour son auteur : c'est donc un crime d'écouter les hommes ? Jésus-Christ aimait les hommes, et les hommes l'ont crucifié ; Socrate aimait les hommes, et les hommes l'ont empoisonné ; Jean-Jacques aimait les hommes, et les hommes l'ont poursuivi à coups de cailloux. J'ai voulu pour moi-même et pour la postérité, que quelque chose de semblable ne se reproduit pas un crime. Il est donc vrai que les hommes intentionnés ne trouvent pas de tortures ici-bas. Mes pays, ne vous préparez point de regrets, ne vous laissez point entraîner par ceux qui veulent jeter le trouble dans notre Société ; ils s'en prennent toujours aux bons citoyens. « On vous estime le plus, dit-on, et la diffamation, ils se dressent sur le point de leur pied et se présentent comme seuls dignes de vos hommages. Ces êtres indéfinissables se sont attaqués à moi, ils ont voulu me ravalier ; mais je me suis défendu et j'ai résisté avec succès. C'est ce qui les irrite davantage ; aussi pour me perdre, tous les moyens leur semblent bons. Détestez-vous des lettres anonymes, œuvres infâmes que notre Société n'a jamais connues. Ne faites pas comme les Compagnons de Bordeaux qui, s'appuyant sur une de nos autres parties de Paris, viennent de me salir.

Mes chers pays du tour de France, je fais un appel à vos sentiments, n'ayez point de prévention contre mon livre, ni contre les intentions qui me l'ont inspiré ; lisez-le, faites-le lire à tous les hommes éclairés, vous comprendrez ce que je veux.

Intérêt que je vous porte en cherchant à
que le sang des ouvriers de la France ne soit
adu sur la poussière de nos grandes routes
promenades publiques ! Je vous ai mis à la
compagnonage, je vous invite à vous y con-
nement.

Je vous ai envoyé mon livre, je savais que
ne seraient pas admises tout d'un coup ;
j'étais bien gardé de vous demander une
on que vous ne deviez m'accorder que plus
s ces lettres inconcevables, mais ces mots
tion , etc. m'ont profondément affligé, et
e silence pour me plaindre et me soulager,
ous me rendre justice !

mes chers pays, etc.

PERDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

tirer la lettre ci-dessus par le moyen
be, et j'en mis un exemplaire à la poste
que ville du Tour de France. Il fallut,
ours plus tard, écrire une seconde
us longue, plus énergique, et prendre
idus à partie, car j'étais attaqué sans
ient. Les lettres circulaient, se croi-
un envoyait de Chartres à Montpel-
lettre dans laquelle il exhortait un
on influent à mettre la main à la
ur empêcher de circuler le livre détes-
e niais d'Avignonnais, un livre, enfin,
ourner en dérision le Compagnonage,

re écrivait de Paris à Nantes une lettre
i un extrait : « Cet homme (Avigno-
loit être indigne d'exister dans notre
; tout Compagnon doit dire en le
: Voilà le plus lâche des hommes.....
tour de France connaisse le traître qui,

« jusqu'à ce jour, a grugé les pagnons
 « crois que, d'après un après-reil, vous
 « rez le premier à Nantes qui dira que
 « Avignonnais doit être brûlé et rayé du
 « pagnonage, etc., etc. »

Mon ami Sauvageon, dit Lyonnais l'Ami
 Trait, effrayé de la situation où je me trou-
 m'écrivit de Lyon, sa résidence, une lettre
 voici un passage : « Vous dites que vous
 « faites votre dernier adieu ; pourtant
 « mes tous vos amis ; vous ne vous quittez
 « jamais ; vous avez fait pour la Société
 « jamais personne n'eût pu faire. Votre nom
 « s'effacera point de notre mémoire.

« Quoique les Citoyens de Lyon ne
 « aient, autant d'attention fait compliment
 « votre ouvrage ; mais ils aient manqué à
 « devoir, et moi aussi, nous sommes tous
 « amis, parce que nous savons que nous
 « dons en vous l'ami le plus sincère et le
 « fidèle des hommes de notre rang.

« Eh ! vous nous faites votre dernier adieu
 « Je vous prie de nous écrire, nous recevons
 « vos lettres avec plaisir ; nous voudrions
 « voir vous posséder dans notre cité pour
 « mettre à l'abri des persécutions. Je prie
 « éternel de vous donner assez de force
 « pouvoir supporter les persécutions des injures
 « et des aveugles. Je vous remercie, au nom
 « la Société, de votre ouvrage. Nous aurons
 « dû vous en être reconnaissants d'une
 « manière que par des mauvais traitements
 « etc., etc. »

« J'ai dit dans la lettre précédente : maintenant j'ajoute
 Compagnons.

us dans Paris beaucoup de tracas, beaucoup d'agitations et de tourments; je me désolai le mieux que je pus : la paix s'ensuivit, fut tranquille. Je passerai bien des faits en silence, afin de ne blesser personne, et de ne provoquer aucun mécontentement. Si cependant, malgré mes soins à éviter toute personnalité, cette publication m'attirait de nouvelles attaques, je me défendrais à l'avenir et je me suis défendu dans le passé.

Dans cet intervalle (en mai 1840), un Monsieur, que je ne connaissais point encore, vint me trouver et me dit : « Je viens de la part de *George Sand* ; elle a lu votre *Livre de Compagnonage*, et désire vous voir et vous connaître. Auriez-vous la complaisance d'aller un jour chez elle. » Je répondis affirmativement. Il ajouta : « Nous vous attendons demain à dîner ; venez, vous nous ferez plaisir. » Je promis d'y aller, et j'y fus. Madame Sand m'accueillit on ne peut mieux ; nous causâmes bien long-temps ensemble, puis je la remerciai, très-satisfait de cette entrevue.

Quelques jours plus tard, le même Monsieur revint me trouver, et me remit, de la part de Madame Sand, quatre jolis portraits et une lettre des plus flatteuses et des plus nobles, dont je transcrirai deux fragments.

Paris, ce 29 mai 1840.

J'ai lu avec un bien vif intérêt, monsieur, les lettres que vous m'avez communiquées¹, et je suis

¹ Les notes étaient les copies des deux dernières lettres que j'avais adressées à mes confrères du tour de France. Une seule de ces lettres est reproduite dans ce volume. (Voyez page 55.)

« tout à fait persuadée que le bon droit
 « sont de votre côté. Persévérez dans la
 « ment grande et généreuse que vous av
 « sée et soyez sûr que votre vertu
 « portera ses fruits. Vous triompherez d
 « et des passions, non pas entièrement .
 « car le mal est grand, notre vie est cou
 « de nous ne peut réaliser qu'une très-f
 « du bien qu'il a conçu. Mais vous aur
 « tranchée; d'autres champions de cet
 « fraternité viendront seconder vos effor
 « laisserez un beau nom parmi vos frères
 « vement touchée de la lecture de vos écri
 « conversation m'a confirmée dans la h
 « que j'avais de vous. Cependant, à la j
 « eue de vous entendre parler si bien des
 « vous sentez, s'est jointe une profonde
 « cause des épreuves que vous avez sou
 « celles que vous souffrirez encore. Tout
 « se dévoue au culte de la justice doit être
 « et sa vie est une lutte, un angélisme, u
 « autre terme que la mort. Puisse donc
 « dans l'idée même de cette souffrance
 « votre vertu vous a dévoué.

« Pardonnez-moi ces réflexions que m
 « sympathie la plus vive et l'intérêt le pl
 « Je charge la personne qui vous remett
 « de vous dire encore plusieurs choses di
 « mêmes sentiments.

« Tout à vous.

« GEORGE I

En effet, cette personne me dit que Sand comprenait mon dévouement tance de ma mission, et des offres faites en son nom. J'y fus sensible; je me bornai à un remerciement.

Mais peu après mes idées revinrent

, et je me dis : Tu es pauvre; malgré cela, is dépensé au service d'une juste cause ta aquillité, ton temps, tout l'argent que tes s t'ont produit, tout celui que ton père t'a né, et tu es contrarié, et tu souffres de ne voir faire davantage. Dans ce moment, une sion favorable se présente, une femme cé- e par son génie te tends la main; ne sois pas ne fierté ridicule, accepte l'offre qu'elle te : le bien tombé sur toi se répandra tout sitôt sur d'autres. Tu iras refaire ton tour France, propager tes idées de fraternité, et er des relations amicales avec les Comp- ns les plus éclairés des Sociétés encore enne- s. Eh! sais-tu que cela peut porter bien loin! .— Et je me rendis à ces raisons; j'écrivis à ' George Sand une assez longue lettre, par ielle j'acceptai son offre et lui faisais part de s projets. Le lendemain je reçus cette ré- se :

Vos projets sont trop nobles pour que je ne fasse as tout ce qui dépendra de moi pour les seconder ; omptez donc sur moi et sur mes amis. Je n'ai pas e temps de vous écrire aujourd'hui, mais venez me oir vendredi prochain dans la soirée ou dîner avec ous si vous pouvez. Nous causerons de vos pro- ts, vous me direz quelle est la somme qui vous st nécessaire et nous la trouverons bien.

Je vous remercie d'avoir accepté mon offre et 'avoir compté sur mon dévouement à votre cause, r ma haute estime pour votre personne.

« Tout à vous.

« GEORGE SAND. »

Moi, qui n'avais jamais rencontré dans la vie injustice ou indifférence, je fus heureux de s procédés! Cette bonté, cette noblesse m'en-

chantèrent, me ravirent ! Oui, pour sortir
monde trop matériel, je lisais quelquefois
les romans, pour voir au moins en espi-
actions généreuses et grandes; et voilà
tant que je trouve, dans ce monde si froi-
que je pensais ne plus y trouver ! Au jour-
qué, je me rendis chez l'illustre dame; et
demanda quelle somme m'était nécessaire
le lui dis, et huit jours après cette somme
fut apportée à mon domicile par M^{me} G.
Sand elle-même. Deux personnes dévoué-
cœur, M^{me} Marliani, épouse du consul d'Es-
à Paris, et une autre personne d'un gran-
rite, participèrent à cette œuvre tout en fi-
de la cause du progrès, du progrès lent, s-
veut, mais réel, mais sûr.

Le 16 juillet, après m'être suffisamment
paré, je me mis en route. Quel bonheur, q-
on est resté si long-temps renfermé dan-
murs d'une grande ville, de se trouver t-
coup transporté au sein des vastes campa-
et de voir les côteaux et les vallées, les
teaux et les cabanes, les endroits popule-
les solitudes, les eaux fraîches et limpides
cieux si brillants et la terre chargée de
lages, de fleurs et de fruits. Qu'on est heu-
de respirer ainsi ! comme le cœur se di-
comme nous sentons alors les joies de l'-
tence !.... Mais il ne s'agit pas ici de décri-
lieux et de dire ses impressions. Il s'agit
tres choses, et il faut être bref.

Le 17 juillet j'arrivai à Auxerre; je reç-
ma Société un accueil fraternel; j'eus occ-
de voir là le serrurier Moreau, auteur
lettre qu'on a pu lire dans ce volume.

entretien fut tout pacifique; je lui conseillai beaucoup de ne pas froisser les Compagnons par ses écrits, s'il voulait leur inspirer de beaux sentiments. Mais M. Moreau, garçon très-honnête du reste, ne connaît que sa Société; il est homme de parti, et malheureusement ne devait point tenir compte de mes paroles. Je fus à trois lieues de cette ville, à Escamp, voir Bourguignon La Fidélité. Il me remit une chanson nouvelle et progressive de sa composition, en promettant d'en produire d'autres. — Le 20 j'arrivai à Dijon, — le 21 à Châlons, — le 23 à Lyon; j'y restai sept jours, et quittai peu mon ami Sauvageon, et d'autres amis bons comme lui. Je fus mis en rapport avec beaucoup de Compagnons des Sociétés les plus opposées de formes et de principes; je passai une longue soirée dans une réunion de tanneurs de maître Jacques, et vraiment ils firent preuve d'un grand sens. — Le 30, en descendant sur le Rhône, je me trouvai assis, sur le bateau, près d'un homme qu'à son accent je reconnus pour un de mes compatriotes. Nous causâmes ensemble; je lui prêtai ensuite, dans l'intention de le distraire un moment, le *Livre du Compagnonage*, dont je m'avouai l'auteur. Il se retira dans un coin du bateau, où il resta longtemps à lire; il vint enfin à moi en me présentant le livre et en me disant: Voulez-vous me le vendre? — Je vous le donne. — Non, dit-il, je veux vous le payer: ce n'est qu'à cette condition que je le garderai. J'eus beau me défendre de toucher à son argent; il fallut, bon gré mal gré, recevoir ses *vingt-cinq sous*. Alors il me dit: « Je suis Compagnon tourneur, et je

vous félicite de votre travail ; vous vous y êtes mis à la hauteur du siècle, vous sapes les abus, les vicieuses, vous parlez de paix et d'union ; tout cela est fort beau. Je suis établi à Nîmes j'occupe beaucoup de Compagnons ; ils verront votre ouvrage, je suis bien persuadé qu'ils en seront contents. Quant à moi, je vous engage à persévérer dans votre pénible et noble entreprise. »

Douze heures après avoir quitté Lyon, j'arrivai dans Avignon, mon pays natal ; je recueillis un poème en beaux vers, intitulé *le Compagnonage et l'Indépendance*, composé par un Compagnon cordonnier. Je restai plus longtemps dans la ville d'Avignon et dans Morières bourg où j'ai ma famille et mes amis d'enfance que dans tout autre pays. — J'arrivai à Marseille le 10 août, — à Toulon le 12 ; je fis la rencontre de M. Jaume, dit Provençal la Plume d'Amour, ancien Compagnon de ma Société, qui indigné des abus et des guerres du Compagnonage, aurait voulu, vers 1830, l'effacer du bon de France, et le remplacer par une association nouvelle ; il avait rédigé, à cet effet, un projet d'organisation qu'il remit à M. Charles Dupin alors de passage à Toulon. Le géomètre député fort du travail du menuisier, fit, dit-on, sur cette matière, un rapport très-étendu devant l'assemblée des députés, rapport où le nom de M. Jaume ne trouva, je crois, point de place. Cependant M. Dupin n'oublia pas le Provençal il lui fit cadeau d'un assortiment de pions de géométrie, tant en modèles qu'en dessins, et on ne peut que l'en féliciter.

Je fis observer à mon confrère en Soie

qu'il ne fallait pas détruire le Compagnonage, lequel pouvait rendre encore de grands services, mais le réformer, et surtout sans l'intervention des députés, car il faut craindre les lois que les riches font expressément pour les pauvres.

M. Jaume s'est toujours occupé de l'amélioration du sort des ouvriers; il sera dans l'avenir ce qu'il fut dans le passé, un homme dévoué. Il promet de me donner de ses nouvelles; il a tenu parole : j'ai reçu avec sa lettre une adresse très-flatteuse, signée de trente-cinq ouvriers appartenant aux trois Sociétés, je veux dire à celle du Devoir de Liberté, à celle du Devoir et à celle de l'Union.

Le 16 j'arrivai à Nîmes, et je vis avec plaisir beaucoup d'anciens camarades; — le 18 à Saint-Gilles, où je fis quelques remarques; — le 21 à Montpellier : je vis là Sommière le Dauphin, ancien ami de Nantais Prêt à Bien Faire, et un des hommes les plus utiles de ma Société; — Le 24 à Cette, où habite Languedoc Sans Peur, poète de quelque mérite, que je vis un instant sans avoir l'avantage de pouvoir lui parler; — le 26 à Béziers, où le progrès marche sagement; — Le 28 à Toulouse; — le 31 à Bordeaux. Les Compagnons de Béziers m'avaient conseillé de sauter Toulouse et Bordeaux, parce que, disait-on, les Compagnons m'étaient là fort contraires. Il est vrai que les Compagnons de Toulouse avaient eu un moment la pensée de faire un auto-da-fé du *Livre du Compagnonage*; mais ils étaient revenus à d'autres sentiments. Il est encore vrai que les Compagnons de Bordeaux m'avaient écrit des lettres peu flatteuses; mais le temps avait marché, et ceux-ci, comme

les autres, m'accueillirent en ami. Il y eut cependant à discuter là et ailleurs; mais on n'est pas tout à fait sans prévoyance quand on entreprend un tel voyage; on sait déjà de quoi il s'agit. — Le 6 septembre j'étais placé dans un bateau dont les grandes roues nous poussaient rapidement sur la Gironde; nous faisons route pour Royan. Je vis un Compagnon avec une gourde au côté gauche, suspendue à un cordon rouge qui lui passait sur l'épaule droite. Il avait aussi une grande et belle canne; je m'approchai de lui, et lui demande s'il n'était pas exposé, quand il voyageait à pied, à être topé sur la route. Il me répondit qu'en allant de Toulouse à Bordeaux il l'avait été plusieurs fois. Les premiers qui me topèrent, dit-il, furent raisonnables; ils burent à ma gourde, et je bus à leur. Mais trois charpentiers vinrent ensuite: quand ils eurent appris que j'étais boulanger, ils me dirent: Passe au large. Je répondis qu'il fallait bien céder, puisque j'étais seul et qu'ils étaient trois. Alors un des charpentiers se pencha devant moi en agitant sa canne, et me dit: En garde. Nous commençâmes à nous battre; j'avais le dessus, les deux autres s'empresèrent de se mettre de la partie, je fus vaincu et meurtri. — Les charpentiers sont vos ennemis, je le sais; mais ne pourriez-vous en aucune manière vous réconcilier? — Ce serait facile si nous voulions subir les conditions qu'ils veulent nous imposer. — Quelles sont ces conditions? — Il faudrait leur payer d'abord un tribut, et puis nous abstenir de porter la canne pendant sept ans. — Et vous refusez? — Nous aimons mieux nous battre jusqu'à la mort.

que d'obtenir la paix au prix de telles lâchetés : une paix achetée ne valut jamais rien. — N'est-ce pas pénible d'être forcé de se battre contre des jeunes gens qu'on n'a jamais vus ? ne déplorez-vous pas ces fatales luttes ? — Je les déplore assurément, et je vous avouerai que nous avons eu à Lyon, il n'y a pas encore bien long-temps, une nombreuse assemblée au sujet du *Livre du Compagnonage*, qu'un de nos frères venait de recevoir de Paris. Ce livre fut lu devant tous nos Compagnons, et approuvé sans réserve ; nous partageons les doctrines d'Avignonnais la Vertu ; comme lui nous voulons la paix. — Eh ! le connaissez-vous, cet Avignonnais ? — Non. — C'est celui à qui vous parlez en ce moment. Le boulanger fut surpris, et si son visage se colora, ce ne fut pas d'une basse honte.

J'ai eu dans mon voyage, soit dans les villes, soit sur les routes, beaucoup d'entretiens intéressants avec des Compagnons de toutes les Sociétés, entretiens que je suis forcé de taire par discrétion, ou pour ne pas être trop long dans ce récit. Le 5, au soir, je suis arrivé à Rochefort, — le 6 à La Rochelle, — le 9 à Nantes. Je trouvai là plusieurs Compagnons qui avaient défendu mes principes avec chaleur, entre autres Albigeois l'Estime des Vertus. J'y trouvai aussi Parisien l'Ami des Arts, qui les avait combattus ; je ne trouvai point en lui, comme je le craignais, un ennemi, mais un ami dévoué. Parisien veut la paix dans le Compagnonage et le progrès partout ; et, il faut le dire, son intelligence, son activité, sa parole facile, son dévouement à ses frères, dont il vient de

donner des preuves dans les débats du tiers entre les Compagnons et les maîtres, lui ont mérité l'estime de tous, je veux dire, des Gervois, des Dévorants et des maîtres; ses qualités lui ont acquis une juste influence dont il usa en faveur de la bonne cause. Je partis de Nantes bien malade, j'arrivai à Tours le 13; je ne vis point Bénardeau, duquel on lira plus loin une lettre et des chansons. Je devais de là aller à Beaugenci, puis à Avaray, faire visite à Percheron le Chapiteau et à Nantais Prêt à Bien Faire. Mais je ne le pus pas; ma santé étant dérangée, il fallait suivre la route la plus directe. J'arrivai le 17 à Chartres, ville où j'ai composé ma première chanson, et rentrai dans Paris le 20, deux mois quatre jours après l'avoir quitté.

Je me plais à le répéter, mes frères m'ont aidé dans tout le cours de mon voyage, l'accueillaient le plus cordial. Je n'en conclus cependant pas que mon œuvre soit achevée; je sais qu'elle est jugée diversement et qu'il me reste beaucoup à faire. Des Compagnons pensent que le Compagnonage ne peut se modifier en aucune manière, qu'on s'est toujours battu et qu'on se battra toujours; d'autres pensent tout différemment, et ne se gênent plus pour le dire.

Dans le commencement de 1840, des Compagnons ont opiné pour que mon livre fût brûlé; d'autres lui ont arraché des pages ou collé du papier blanc sur des lignes qui leur soulevaient le cœur; d'autres l'ont caché soigneusement; d'autres l'ont accueilli avec bonté, et ajoutant que tous répètent aujourd'hui qu'il n'est pas si dangereux qu'on l'avait cru d'abord; qu'on

le disent plusieurs fois, on finit par s'y habituer et le trouver bien.

Voilà déjà un changement dans l'esprit compagnonal. Mais ce changement ne se fera, ainsi que je le désire, qu'avec le temps.

Je rappellerai que, lorsqu'en 1826 je composai ma première chanson, je n'avais jamais entendu un Compagnon prononcer les mots de tolérance et de paix. Je rompais brusquement avec le passé, et marchais seul vers l'avenir. Les chansonniers mes prédécesseurs avaient chanté les combats et la haine; ils avaient aigri les esprits et endurci les cœurs. Et je venais, tout jeune, sans aucun appui, entreprendre une tâche radicalement opposée à la leur. Il ne faut donc pas être surpris des obstacles que j'ai pu rencontrer. Dans toute autre Société que dans celle du Devoir de Liberté, ces obstacles eussent été encore plus grands. Les Compagnons du Devoir eux-mêmes pourront convenir de ce que j'avance : aussi je ne veux aucun mal à ceux qui m'ont d'abord opposé des entraves, et je sais un gré infini à ceux qui reviennent aux idées de justice qui doivent un jour rendre le peuple plus grand et plus heureux.

Où, que le *Livre du Compagnonage* se répande de plus en plus; qu'il pénètre dans toutes les villes et dans les campagnes les plus obscures; que ceux qui, après avoir voyagé, se retirent dans leurs foyers et s'établissent, le fassent lire à leurs ouvriers, à leurs apprentis, à leurs enfants; et les jeunes gens, actuellement sur le tour de France, seront remplacés par des jeunes gens mieux disposés à s'éclairer. Ceux-ci seront remplacés à leur tour par d'autres jeunes gens

encore plus avancés du côté du progrès, et insensiblement les préjugés disparaîtront, et les grandes réformes auront lieu sur le tour de France.

J'avais achevé depuis quelques mois ce second tour de France; ma santé s'était un peu améliorée, je me consolais de mes peines au souvenir de mon action, quand des journaux, je ne sais dans quel intérêt, m'ont pas craint de venir troubler mon repos. Ils ont mis mes parents en cause d'une manière très-scandaleuse; ils ont fait de moi une sorte d'instrument, ils m'ont fait jouer, et cela peut-être avec le seul désir de produire un feuilleton à effet, un rôle passif et des plus ridicules.

Ah! Messieurs des journaux, puissiez-vous ne plus accueillir à la légère des fables qui froissent le cœur d'un homme, et peuvent nuire à une cause que tous les gens de bien désirent voir triompher! Laissez à chacun ses œuvres!

Pendant que j'étais en course, plusieurs lettres arrivèrent à mon adresse; guère après mon retour à Paris, j'en reçus plusieurs autres. Je vais en reproduire quelques-unes seulement.

*Lettre de Beau Désir le Gascon
à l'Auteur.*

Paris, le 11 octobre 1844.

Monsieur,
J'ai lu avec intérêt votre livre du *Compagnon*,

pendant des passages peu flatteurs pour les
bons du Devoir. A la page 85, dans des ré-
que vous faites à propos d'un couplet de
vos chansons, je trouve ceci : « Je crois
me dispenser de nommer les Sociétés où sont
l'ignorance, les abus, les absurdités, je
ne point parler de leur fanatisme, etc. »
vous parlez de leur despotisme, vous signalez
rants qui se sont séparés d'avec leurs Com-
; certes, ces séparations peuvent arriver au
état le plus modéré, le plus juste, le plus sage.
rants qui s'oublent par leur conduite ou par
tions doivent être rappelés à l'ordre; des
bons leur feront des remontrances dans leurs
intérêts; ils s'en trouvent blessés s'ils sont
et s'ils sont mal habiles, s'ils désespèrent
voir être un jour Compagnons, ils en ressent-
si du mécontentement et de la jalousie. Ils
at alors les uns et les autres et se séparent
pagnons sans que pour cela les Compagnons
provoqué la séparation. Pour les abus, l'igno-
tc., je pense qu'il y a des hommes justes et
mes éclairés dans toutes les Sociétés, et je
e vous le pensez également.

La notice sur le Compagnonage, page 160 (21
édition), on prendrait facilement pour une
citation que vous faites des corps d'état. Je
ne puis douter de votre franchise et de vos bonnes
intentions. Mais vous avez omis des corps d'états qui
pourraient y trouver place, et mentionné d'autres
que vous auriez dû en écarter dans l'intérêt
de la cause que vous défendez.

Je suis sûr que vous voudrez bien m'excuser de la
liberté que je prends de vous écrire; mais ayant vu
votre nom dans votre ouvrage concernant la Société
dans laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, j'ai cru de mon
devoir de vous la signaler : page 174 et 175 (44 de
l'édition), en parlant des cloutiers, vous dites
« comme dans nos assemblées en culotte
et chapeau » ; et, vous avez été mal informé :

Il y a plus de trente ans que nous ne commençons plus nos assemblées en culotte courte et chapeau monté. Nos cheveux, nous les avons conservés pour des raisons personnelles et par respect pour nos ancêtres; mais nous avons compris qu'il y avait des choses qui devenaient ridicules et qu'il fallait marcher avec le temps. Nous avons compris le progrès comme tous les Compagnons l'ont compris. Le mal est que chaque corps d'état marche individuellement; tandis que nous devrions marcher collectivement. Cependant j'ai la conviction que les Compagnons du Devoir s'uniront, et que cette antipathie qui existe entre quelques corps d'états, disparaîtra devant la raison des hommes sages et éclairés.

Je ne puis qu'admirer vos nobles sentiments et vous remercier au nom de l'humanité de votre travail; mais il y a beaucoup de notices qui n'apprennent rien à personne de bien important: vous auriez, ce me semble, dû les taire; elles ne peuvent être que nuisibles.

Vous attaquez le topage, les harlements. Sans son origine, le topage était tout fraternel. On n'élevait pas la voix pour taper, on ne se mettait point en garde devant un adversaire pour le braver; aujourd'hui c'est déplorable, car il est souvent le prélude d'un combat.

L'origine du nom de Chiens que vous donnez aux Compagnons du Devoir, est une erreur ou une sottise; mais en considérant votre position, l'on peut se trouver moins partial, vous écrivez en face de votre Société à laquelle vous devez sans doute quel sacrifice.

Je dois rendre justice au talent que vous déployez dans la rencontre des deux frères: ce morceau fait avec autant de savoir que de bon goût. Il est vraiment moral, exemplaire, sublime, selon moi je vous en félicite.

Vendôme la Clef des Cours, Compagnon hier chamouleur, m'a procuré votre ouvrage et je suis bon gré; je le ferai voir à mes amis.

rien à vous marquer qui puisse vous
être utile.

Agitez recevoir mes respects.

Enfin, dit Beau Désir le Gascon, Compagnon
Goutier, du Devoir.

Réponse de l'Auteur à Beau Désir le Gascon.

Paris, 14 octobre 1840.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire, et j'ai peu à réfuter; cepen-
dant nous différons sur quelques points. Vous jetez
un blâme formel sur tous les révoltés sans exception.
Voilà mon opinion à ce sujet :

Les Compagnons qui gouvernent une Société sont
souvent bien jeunes et un peu trop fiers. Ils peuvent
commettre un tort, commettre une faute envers les Aspi-
rants. Il peut se trouver parmi ces derniers des hom-
mes instruits, sensibles et souffrant de leur dignité
blessée. Ils portent une réclamation aux Compagnons
et cela s'est vu plus d'une fois, au lieu de les écouter
avec bonté, les repoussent impérieusement; les As-
pirants s'excitent alors les uns les autres et la révolte
est faite. Il y a toujours parmi les chefs des révoltés
des Aspirants qui auraient pu faire de bons Compagnons.
Je sais qu'il y en a aussi de peu délicats, qui
profitent d'un désordre pour esquiver leurs dettes ou
pour se venger des justes réprimandes qu'on leur a
souvent faites. Mais si les révoltes sont fréquentes,
les révoltés établissent des associations basées sur
de justes lois, il faut supposer alors que tous les ré-
voltés n'étaient pas mués de mauvais sentiments,
il y en avait même parmi eux de fort respectables;
et il n'appartient qu'aux hommes sages et bien in-
structionnés de fonder des associations régulières et
utiles. Il faut donc étudier avec soin, il faut re-
chercher les causes de désordre et d'affaiblissement,

il faut examiner s'il n'y a rien de particulier qui se trouve en désaccord avec les mœurs de la société générale , tout sur nous-mêmes ; nous pouvons aussi avoir quelques torts ; un empire le peuple se soulève contre les chefs , demandez à ceux-ci quel est le peuple ; ils répondront qu'ils n'en ont pas ; se plaint dans la sédition et dans la révolte ; les tyrans ont toujours raison , les peuples toujours tort. Arrive ensuite un bouleversement , et tout le contraire de ce qu'on se plaint du peuple étaient fondés. Ainsi étudions attentivement les révoltes et faisons en sorte que les révoltes ne soient plus.

Ce n'est cependant pas que je condamnons la mollesse et la lâcheté ; mais respectés il faut être respectables. Dans les révoltes , je ne crains pas de le dire par leur orgueil ou leur imprévoyance ; soyez sévères , justes et bons ; souvenez-vous que le jeune homme laborieux et brave se tourne du mal celui qui , par quelquefois s'y livrer ; mais si par exemple parmi les Aspirants il s'en trouvent qui n'aient ni cœur ni âme , et fuient le danger ; s'ils sont sous l'empire du plaisir n'ont de plaisir que dans de sales plaisirs ; sont obstinément de prêter l'oreille à la raison et de l'amitié , chassez-les de votre sein ; n'attendez pas que la mauvaise influence sur les jeunes , mais faibles encore , le mal est fait ; justes , soyez clairvoyant et les révoltes vous plaignez sans cesse n'arrivent presque toujours par votre faute.

Pour les abus , l'ignorance , etc. beaucoup de Sociétés en ont

précisément ce qui déverse un certain Compagnonage; de mon côté je reconnais, qu'il y a dans chaque état des hommes et de cœur, qui, je crois, feront dépendra d'eux pour jeter un esprit nouveau-mœurs nouvelles au sein de nos vieilles Sociétés qui ont traversé tant de donnant toujours la force, la puissance, et protégeant ainsi leur présent et leur

, à la page 160, quelques corps d'états, qu'a me les signaler et nous réparerons cette omission.

ites que les Compagnons cloutiers portent de longs cheveux par respect pour leurs aïeux mais qu'ils ne portent plus de culotte; à cela je peux répondre que j'ai vu à Nantes, en 1826, des cloutiers faire une funèbre, en culotte courte; des Compagnons arrivés de Bordeaux et de Nantes ont vu les cloutiers dans leur antique. Nous prendrons d'autres informations, autrement, nous le dirons sans détour. qu'autrefois le topage était tout fraternel, car les fondateurs du Compagnonage ont mis des ouvriers, et ils se seraient bien vus dire : battez-vous, repoussez-vous les autres. Vous reconnaissez, monsieur, que le Compagnon a dégénéré, qu'il n'est plus aujourd'hui fraternelle, mais une chose déplorable et qui a beaucoup de combats: s'il en est ainsi, il s'est transformé en un mal, il faut le supprimer tout à fait et le remplacer par quelque autre bien et de plus en harmonie avec les mœurs.

du nom de Chien attribué aux Compagnons, je n'ai ni commis une erreur ni écrit une satire : j'ai tout bonnement suivi l'usage qu'elle est admise par les menuisiers. Quant à cette histoire d'Hiram, je ne

la regarde que comme une fable assez in-
mais dont les conséquences sont horribles
tend à diviser ceux qui la prennent au sé-
Bible, seul livre d'une autorité réelle sur
tructeurs du temple de Salomon, ne dit rien
tre d'Hiram, et pour ma part je n'y crois
Compagnons étrangers et ceux de la Libe-
aucun détail authentique sur cette fable tu-
velle pour eux, et je pense que les Compag-
autres Sociétés ne sont guère plus avancées
garde donc comme une invention toute-m
et introduite dans le Compagnonage par des
initiés aux deux Sociétés secrètes¹.

Je suis au reste très content de voir que
de paix et de conciliation vous sourient; je
mercie de vos bons sentiments pour moi,
bien persuadé que l'ami de Verdôme la
Cœurs, de ce Compagnon poète d'un si gran-
usera de toute son influence pour faire la
faisant comprendre aux jeunes gens com-
nous naisons, combien nous nous attirons
en nous battant, en nous déchirant les uns
sans pitié et sans miséricorde; car le mo-
yeux sur nous.

En attendant, monsieur, que j'aie le plaisir
voir, recevez, etc.

PERDIGUIER, (Avignonnais la V)

¹ La frano-maçonnerie, d'après les historiens les
pour elle, et M. Bazot est de ce nombre, ne fut en
France qu'en 1715. Le Compagnonage l'a inconnu
de beaucoup devancée; néanmoins, dès qu'elle fut en
ce pays, des Compagnons la fréquentèrent et péné-
son sein, avec des vérités utiles, de nombreuses erreurs
que tous les francs-maçons des ordres inférieurs et
grand sérieux le meurtre d'Hiram, puis ils se livrèrent
guites, à des disputes sans fin. Cette fable, très
dans la Maçonnerie, pourrait avoir, dans le Compagnonage,
des résultats funestes. Il serait à souhaiter que les
sociétés maçonniques voulussent bien prendre la peine
à ce sujet les yeux de leurs frères des grades inférieurs
feraient un grand bien.

*Lettre de Bien Décidé le Briard
à l'Auteur.*

Paris, le 28 octobre 1840.

Monsieur,

Il sous les yeux votre ouvrage intitulé *le Livre
Compagnonage* : partisan zélé de la destruction
préjugés, je m'associe de tous mes vœux à votre
œuvre ; si comme vous je savais m'exprimer, je vous
irais de levier pour l'accomplissement de cette
œuvre. Cette idée avait déjà germé dans bien
cœurs, mais il fallait le talent et du courage pour
l'entreprendre ; vous, vous avez réuni ces deux
lités, vous y joindrez, je l'espère, la persévé-
e. C'est au foyer du fanatisme que se trempent
nairement des âmes si fortes, et pourtant vous
les l'adversaire le plus redoutable. Compatriote
laspail, vous êtes digne de la noble mission que
vous êtes imposée. En faisant triompher une si
cause, vous aurez bien mérité du Compagno-
et de la patrie.

Il y a quelques erreurs dans votre livre, permet-
moi de les rectifier :

Le cinquième paragraphe des adjonctions, page
vous dites : « Les Compagnons tisserands sont
anciens, un menuisier traître à sa Société, leur
lit le Devoir. » Le fait est tout à fait controuvé ;
il y a une petite historiette que je vous donne comme
vraie : En 1775, il se trouvait à Narbonne, en
Languedoc, deux corps d'une union parfaite ; le
premier, menuisier, jouissant du titre de Compa-
gnon ; le second, tisserand, n'ayant pas le même
statut, quoique partageant souvent les mêmes dan-
gers. Une occasion fortuite se présenta, elle fut saisie
avec avidité par les derniers. Dans une rixe, les Com-
pagnons furent appréhendés au corps par le guet,
on suivit procédure et amende ; les mêmes Com-
pagnons vinrent encore réclamer de leurs accolites
secours, mais cette fois ils étaient pécuniaires.

Après avoir vingt fois versé leur sang pour une cause dont ils ne jouissaient que d'illusion, cela demandait réflexion, cependant la réponse ne se fit ; long-temps attendre, l'occasion était belle, ils se lurent en profiter. L'un des tisserands leur dit : paroles pleines de convenance et de justice : « Le pays, si nous partageons vos malheurs, n'est pas que nous prodions part à vos félicités. » On ne combattre de pareilles raisons. Il fut donc arrêté : chambre que les tisserands feroient partie de grande famille et il leur fut décerné un brevet, de le titre de Compagnons toiliers.

Au huitième paragraphe des adjonctions page 6 je vois les vanniers, les sabotiers, les cordiers etc dans l'isolement le plus complet, je vous ferai observer que les sabotiers doivent figurer dans le paragraphe suivant, en remplacement des tisserands que nommerai dorénavant toiliers, car ils furent réunis Compagnons sous ce nom. Mais je continue l'historique :

Les toiliers firent autre avec les menuisiers pendant plusieurs années et ils n'avaient point d'ennemis. Ils rompirent avec eux et pour cause, et se mirent en tutelle chez les Compagnons Pannons, à leurs de pierre qui achevèrent leur instruction ; poussèrent la chose jusqu'à vouloir qu'une partie leurs élèves portât les noms comme eux. Ce n'est que lorsque les toiliers voulurent reconnaître les Compagnons marchands, que les forgerons les abandonnèrent, se joignirent aux menuisiers et firent de moment les uns et les autres leurs ennemis ; il est encore vrai que depuis, les chapeliers leur ont beaucoup d'embarras pour n'avoir pas voulu en de porter le surnom comme eux, car les Compagnons toiliers le font passer devant le nom de pays, et hurlent pas (comme vous appelez cela) ; le mot est usité chez eux.

J'aurais passé sous silence un fait sur le terrain conquis dans la rencontre de deux frères, et d'out pas fait dire que vos personnages sont.

ronnages de paille, ou, pour mieux dire supports. Pour moi, je trouve que tous les moyens sont bons pourvu qu'on arrive au but. Du reste, comme les Compagnons de Liberté ne topent pas, vous pouvez ignorer comment on tope. Mais vous dites être à une distance de la route à vous reposer, et avoir entendu dire tope pays, quelle vocation; cela n'est pas possible, voici comment ils ont dû s'exprimer :

Le premier : tope ? — Le second : tope.

Le premier : quelle vocation ? — Le second : maréchal-ferrand.

Le premier : Compagnon ? — Le second : dans l'âme dans les bras, etc. — Et vous le pays ? — Le premier : cordonnier-bottier. — Le second : ça te servira, ou, passe au large, etc. Notez que c'est toujours pour ne pas demander si l'on est Compagnon et l'affaire s'engage, et la canne est le trophée du vainqueur.

Recevez mes salutations, etc.

BRAULT (dit Bien Décidé le Briard).

Comme la lettre que l'on vient de voir était suivie d'une chanson sur le tissage, du même auteur, je vais en reproduire deux couplets :

Si l'on a pu marcher sur l'onde,
Vers tant de pays inconnus;
Christophe alla au Nouveau-Monde
Par des moyens fort ingénus.
Vous auriez vu ce beau courage
Succomber dans les vastes mers,
Mais le secours de notre ouvrage
Lui fit parcourir l'Univers.

La colonne est faite à la gloire
De nos soldats victorieux :
À qui doivent-ils la victoire
Dans des moments si périlleux ?
Au drapeau : le noble tissage
Qui eût toujours les réunir.

près avoir vingt fois versé leur sang pour l'ont ils ne jouissaient que d'illusion, c'était réflexion ; cependant la réponse ne leur permit pas de long-temps attendre, l'occasion était belle et ils se hâtèrent en profiter. L'un des tisserands leur dit des paroles pleines de convenance et de justice pour le pays, si nous partageons vos malheurs, nous prenons part à vos félicités. Ne combattez de pareilles raisons. Il fut décidé que la chambre que les tisserands feraient leur grande famille, et il leur fut délivré un diplôme qui leur donna le titre de Compagnons toiliers.

Au huitième paragraphe des adjonctions, je vois les vanniers, les sabotiers, les cordonsniers dans l'isolement le plus complet ; je vous prie de noter que les sabotiers doivent figurer dans le paragraphe suivant, en remplacement des tisserands. Je nommerai dorénavant toiliers, car ils furent tous Compagnons sous ce nom. Mais je ne puis en dire l'histoire :

Les toiliers firent d'abord avec les menuisiers pendant plusieurs années et ils n'avaient rien de commun avec les autres. Ils rompirent avec eux et pour se faire reconnaître en tutelle chez les Compagnons, ils achetèrent leurs de pierre qui achevèrent leur œuvre et poussèrent la chose jusqu'à vouloir que leurs élèves portât les noms comme eux. Lorsque les toiliers voulurent reconnaître leurs maréchaux, que les forgerons se joignirent aux menuisiers, à ce moment les uns et les autres leur firent encore vrai que depuis, les chapeaux ont beaucoup d'embarras pour n'avoir pas de porter le surnom comme eux, les toiliers le font passer devant le nom et hurlent pas (comme vous appelez) est usité chez eux.

J'aurais passé sous silence ce que j'ai consigné dans la rencontre de vous. Je n'eut pas fait dire que vos

ages de paille , ou , pour mieux dire suppo-
 ir moi , je trouve que to: s les moyens sont
 urvu qu'on arrive au but. Du reste , comme
 agnons de Liberté ne topent pas , vous pou-
 orer comment on tope. Mais vous dites être à
 listance de la route à vous reposer , et avoir
 dire tope pays , quelle vocation ; cela n'est
 ible , voici comment ils ont dû s'exprimer :

emier : tope ? — Le second : tope.
 emier : quelle vocation ? — Le second : maré-
 rand.

emier : Compagnon ? — Le second : dans l'âme
 les bras , etc. — Et vous le pays ? — Le pre-
 ordonnier-bottier. — Le second : ça te ser-
 a , passe au large , etc. Notez que c'est tou-
 ur ne pas demander si l'on est Compagnon
 faire s'engage , et la canne est le trophée du
 ur.

vez mes salutations , etc.

BRAULT (dit Bien Décidé le Briard).

me la lettre que l'on vient de voir était
 d'une chanson sur le tissage , du même
 , je vais en reproduire deux couplets :

l'on a pu marcher sur l'onde ,
 rs tant de pays inconnus ;
 ristophe alla au Nouveau-Monde
 r des moyens fort ingénus.
 us auriez vu ce beau courage
 ccomber dans les vastes mers ,
 ils le secours de notre ouvrage
 l fit parcourir l'Univers.

colonne est faite à la gloire
 nos soldats victorieux :
 qui doivent-ils la victoire
 ns des moments si périlleux ?
 drapeau : le noble tissage
 u sût toujours les réunir.

Vous comprenez qu'à notre ouvrage
S'attachent de beaux souvenirs.

Réponse de l'Auteur à Bien Décidé le Briard.

Paris, 20 octobre 1848.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier au soir votre lettre et je suis
très-content de l'approbation que vous me donnez; il
faut, dans un temps comme celui où nous sommes,
temps de corruption, d'égoïsme et de misères, que
les hommes généreux se dévouent; combattons le mal
sans relâche, et répandons de toutes parts des germes
de morale, de paix et d'union. Voyageurs d'un jour
sur la terre, ne nous attachons pas à des choses éphé-
mères, soyons les champions de la justice et de la li-
berté, et, quels que soient les résultats que nous
obtenons, ne désespérons jamais de l'avenir: vous
êtes homme, je compte sur vous.

Avant même que vous m'en eussiez parlé, je savais
que mon livre renfermait quelques erreurs. Celui qui
le premier, osait entreprendre une œuvre aussi pé-
rilleuse, ne pouvait échapper à toutes sortes d'incor-
rections. Il y a cependant des choses qui paraissent
des vérités aux uns, des erreurs aux autres; et
elles sont donc contestables, car chaque Société les
explique à sa manière.

Il est difficile, à travers tant de dires con-
traires, de bien reconnaître la vérité et d'arriver
à une pensée d'une manière invariable; nous la
poursuivons cependant de la sorte.

Je ne puis que vous remercier de l'honneur
que vous me donnez sur votre Société, ces dévoués
vivement intéressés. J'y vois que les Compagnons
sont si nombreux de pierre ont achevé votre
compagnonnage et exigé que vous portassiez

comme eux. Je sais cependant que si vous les étés autrefois, vous ne les portez plus aujourd'hui : un tailleur de pierre né à Lyon s'appellerait, je suppose, la Rose de Lyon ; un ébéniste dans la même ville devrait s'appeler la Rose de Paris. Il y a donc là une différence : est-ce vous qui avez modifié l'arrangement de vos noms, ou les tailleurs de pierre ? Je pense que ce sont les tailleurs, et voici sur quoi mon jugement se fonde : j'ai passé, cette année, dans le courant du mois d'août, par la petite ville de Saint-Gilles, en Ardennes, et j'ai vu, dans sa vieille tour, j'ai vu en tournant toujours sur ma gauche, l'escalier qui porte sous le nom de Vis-Saint-Gilles ; j'ai remarqué le haut de cet escalier, à ma droite, sur le mur en tour creuse, des marteaux-taillants, des pas, des équerres, des niveaux, des noms et des inscriptions, dessinés et gravés profondément dans la pierre rongée par les ans. Voici quelques-uns des noms que j'ai recueillis : *Joli Cœur de Lau-* 40 ; *l'invention de Nanci*, 1616 ; *l'Espérance*, Bérichon, 1655 ; *la Verduze le Picard*, et les noms que je viens de reproduire sont inscrits dans l'intérieur d'une tour depuis deux cents ans, et appartiennent probablement à des Compagnons qui l'auront réparée ou élevée de quelques siècles, ces époques éloignées de nous. Ce monument commencé depuis six siècles, ne fut, je crois, ni ouvert ni garanti intérieurement des eaux des Etrangers et les Passants durent travailler à tour ; les deux premiers noms que l'on voit sur la tour appartiennent à des Compagnons Etrangers, les derniers à des Compagnons Passants ; on voit donc que les Compagnons Passants tailleurs de pierre, portaient autrefois les noms comme vous les portez aujourd'hui, et que du moment que votre

on pourrait peut-être trouver dans les cathédrales de Paris, de Nîmes, etc., d'autres inscriptions encore plus intéressantes des Compagnons : il faudrait avoir le loisir de faire des recherches.

lé se refroidit, ils voulurent se distinguer, s'éloignant de vous sous le rapport des noms, se rapprochèrent des Compagnons Etrangers. Les inscriptions de la tour de Saint Gilles étaient pour moi un problème dont votre lettre me donne la solution. Vous dites donc une chose que je crois vraie avançant que vous tenez vos noms des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

Dans la rencontre de deux frères, j'ai abrégé le page volontairement, et afin que l'action marchât plus vite ; mais je crois l'avoir décrit à la page 207 de cette édition, tel qu'il se pratique : si j'ai commis quelque erreur, je suis toujours prêt à la rectifier. Je tiens à conserver dans mon livre les paroles de mes pères qu'elles se prononcent depuis des siècles, et qui peignent des mœurs fort originales, auxquelles on donnera un jour quelque attention, mais si je tiens à conserver des paroles, je tiens davantage à faire cesser toutes actions coupables : celle du chapitre est de ce nombre, et n'est ni de notre temps, ni de notre pays. Supposons qu'un voyageur, arrivé récemment d'une longue course, nous tient ce propos : « Dans l'un des pays lointains que j'ai parcourus, étant un jour dans un lieu presque désert, je vis tout à coup apparaître d'un côté une centaine de jeunes gens, ils étaient parés de rubans, armés de grandes cannes ferrées, et l'écho répétait leurs chansons énergiques, je vis venir aussitôt, d'un côté opposé, un autre troupe de même force, les jeunes gens qui la composaient avaient aussi des rubans et des cannes et chantaient avec la même énergie que les premiers. Quand les deux troupes furent en présence, elles échangèrent quelques paroles de courtoisie, puis des paroles plus dures, et se précipitèrent enfile l'une sur l'autre. Il y eut une horrible mêlée, on entendit des cris affreux, on vit le sang couler abondamment, et des blessés et des morts roulerent sur la poussière. Le carnage se serait prolongé encore long-temps, mais les soldats du pays arrivèrent à la hâte et y mirent un terme. J'apprends ensuite que les

battants des deux partis n'étaient autres que des rieurs honnêtes et laborieux qui n'appartenaient au même métier, ni à la même association industrielle; qu'ils se détestaient à cause de cela, et se soient chaque fois qu'ils pouvaient se rencontrer en troupe, soit différemment; qu'ils se battaient depuis un temps immémorial, sans que ni les stateurs, ni les combattants, fussent vraiment en quoi. » Que diriez-vous des ouvriers du pays tain qui se comporteraient de la sorte? qu'ils des sauvages, des barbares, etc., etc. Eh bien! que les sauvages et les barbares ne font pas, nous, enfants d'une nation qui répand des lumières sur les nations; nous, les enfants de cette noble race, nous le faisons. Et des Compagnons, dans le but de justifier ce qui n'est pas justifiable, ont cru voir comparer notre rivalité à celle qui existe entre les royalistes et les républicains : mauvaise comparaison! Si les royalistes s'emparent du pouvoir, ils organisent un gouvernement auquel les républicains doivent nécessairement se soumettre; si les derniers l'emportent, ils imposent à leur tour la forme gouvernementale, la constitution et les lois qui leur conviennent : dans les deux cas le parti vainqueur établit son gouvernement qui doit être le gouvernement du parti vaincu. Mais quelle est notre prétention à nous, Compagnons? Est-ce que les charpentiers voudraient étendre leur empire sur les tanneurs, les forgerons sur les maréchaux, les Dévorants sur les Gavots, les Gavots sur les Dénigrés; pouvons-nous faire quelque conquête? envier quelques droits les uns sur les autres? Non. Chacun sait que chaque corps de métier est indéfectible et que rien ne peut changer cet état de choses; pourquoi nous battons-nous donc? pour quelle cause? dans quel but? personne ne peut le dire; notre brutalité est donc une espèce de mal qui nous nuit à tous également. A-t-on jamais les royalistes et les républicains se toper sur la table, se demander leur opinion pour avoir ensuite

le plaisir de se quereller et de se battre ? Non ; cela n'a lieu que chez nous ; on se tope , et si le topé répond qu'il est cordonnier-bottier , on lui dira galamment : ça te servira , ou passe au large , etc. , et le plus souvent la canne sera le trophée du vainqueur. Mais savez-vous que ceux qui agissent ainsi tiennent un peu du fameux don Quichotte de la Manche , cherchant des aventures par toute l'Espagne ; encore don Quichotte , lors même qu'il commettait les plus grosses sottises , se prétendait-il le redresseur des torts , ce qui ne le rendait que ridicule. Le Compagnon qui attaque le passant sur la route mérite d'être qualifié plus énergiquement.

Toutes les fautes des Compagnons sont retombées sur le Compagnonage , qui renferme cependant de si belles choses ; aussi , malgré les qualités qui l'ont fait vivre et passer à travers tant de décombres , n'est-il plus vénéré de nos jours comme il le fut jadis ; les jeunes gens des grandes villes , ceux surtout qui ont reçu le plus d'instruction , le fuient avec quelque dédain ; on a vu des corps d'état réunis en de fortes Sociétés qui se réduisent aujourd'hui à quelques membres qui marchent à leur ruine sans vouloir seulement en être avertis. Il est temps , cependant , d'ouvrir les yeux à la lumière , de prêter l'oreille à la raison. Cessons toutes nos batailles , n'ayons plus de haine les uns pour les autres ; jetons de côté des usages surannés qui répugnent à la jeunesse et l'éloignent de nous. Soyons les amis de tous les travailleurs honnêtes , excitons les ouvriers , à quelque état qu'ils appartiennent , à se former en Société , et soit qu'ils se parent du nom de Compagnon ou de tout autre nom , qu'ils soient les bien venus. Regagnons avec le nombre , les sympathies et la puissance que nous avons perdues. Veuillez , et nous le pouvons.

Le présent peut inspirer quelque dégoût , mais je le répète , ayons foi dans l'avenir ; j'ai fait un appel aux sentiments généreux , et mille voix m'ont répondu ; beaucoup de Compagnons comprennent que le titre d'homme est le plus grand de tous les titres ,

ot sagement ; qu'ils persévèrent , qu'ils ré-
ans cesse la lumière et des paroles de paix,
et de fraternité , les plus aveugles verront,
sourds entendront, et un temps meilleur

r'exhortez à la persévérance ; oh ! oui , je
rsévérer ; je comprends toute l'importance
se que j'ai embrassée , et je la servirai sans
et vous , secondez-moi de toutes vos forces,
des chansons ou par d'autres moyens , et
sorte que vos amis vous suivent de près.
e avoir le plaisir de vous voir bientôt , etc.

PERDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

près avoir fait réponse au tisserand ,
la visite d'un jeune Bourguignon qui
de Toulon ; il me conta qu'il avait été
s d'Avignon par quatre cordonniers :
ils eurent appris , dit-il , que j'étais
nenuisier , ils me crièrent : Passe au
e répondis que la route était assez
et que nous pouvions tous passer sans
anger de notre ligne : ils persistèrent à
me faire détourner , je m'obstinaï à
droit devant moi ; il fallut se battre.
un seul ne pouvait me résister , ils se
plusieurs de la partie. Je fus vaincu ;
ma joue , elle porte une cicatrice qui
xera jamais. » En effet , cette cicatrice
t large. Le topage occasionne chaque
affaires semblables. Je sais que , dans
ne , il n'avait pas ce caractère agressif ;
ris dans un mauvais sens , et rien ne
mais le rendre ce qu'il fut. C'est pour
je persiste à dire qu'il faut l'abolir

— 90 —

complètement, car beaucoup de gens ne comprendraient jamais que comme une insulte. Le topage a fait son temps; il faut adopter des paroles qui soient fraternelles pour tout le monde.

*Lettre de Tourangeau, Amié maître,
à l'Auteur.*

Tours, 20 octobre 1844.

Accueillez, cher co-sociétaire, les faibles vers et rimailleur inhabile, je m'évertue à faire preuve d'un peu de talent, du moins de zèle à la cause dont vous m'êtes honorablement prononcé le champion.

Je réclame préalablement l'indulgence, car de au bruit strident des scies et des marteaux, pendant de rares moments de loisir, sans notions aucunes de versification, que, d'un crayon habile tout au plus à tracer quelques plans techniques, j'essaie quelquefois même l'alexandrin; il se peut que sans poésie, je me sois écarté grossièrement de la difficile qu'on doit suivre, obligé que je suis de satisfaire à la fois à l'exigence de la mesure, de la rime, de chercher des rapports comparaisons dans quelques vers qui sont restés dans ma mémoire; j'ai besoin, je le répète, de beaucoup d'indulgence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BENARDIN dit Tourangeau, Amié maître
Devoir de Liberté.

Hommage à toi que le ciel a fait naître
Dans l'humble caste à laquelle je tiens
Fervent apôtre, en te faisant connaître
Ton aurore honore aussi les tiens;
Poursuis, ami, ta généreuse idée,
D'heureux succès naîtront avec le te

J'ai sectateur du sage de Judée,
Surage, instruis, moralise en chantant.

Il qu'un rubis que la poudre recelle,
Perdiguier, tu restais ignoré;
Orsque la presse aux mille voix révèle
Parmi nous tous ton nom, frère adoré.
Aux saints devoirs, par tes leçons, Tyrtée,
Ton cœur n'est plus incrédule, inconstant;
J'ai sectateur du sage de Judée,
Surage, instruis, moralise en chantant.

Aux doux accords de ton luth, ô poète,
Gaie encor l'âme du travailleur;
Prends la voix, enfant des cieux, prophète,
Car l'avenir annonce un jour meilleur;
Prédis à tous.... la réforme éludée
Viendra guérir le plébéien souffrant.
J'ai sectateur du sage de Judée,
Surage, instruis, moralise en chantant.

Monde ce siècle exploité des perfides
Par le travail incessant, triste sort!
Viens pour nous l'œuvre des Danaïdes;
Car qui n'a rien ne s'assied qu'à la mort.
Et l'éternel ta juste cause aidée
Viendra triompher, éclore! ô frère, attends.
J'ai sectateur du sage de Judée,
Surage, instruis, moralise en chantant.

J'ai besoin de dire, pour l'intelligence de beaucoup de mes
lecteurs, que, d'après la Mythologie, les Danaïdes étaient cin-
te sœurs qui épousèrent cinquante frères; dans une seule
quarante-neuf d'entre elles égorgèrent chacune son mari.
En punition de ce crime, elles furent condamnées dans les en-
fermes à remplir d'eau, avec des paniers d'osier, un tonneau percé.
Ce travail ne pouvait finir, et votre ami Tourangeau com-
para les ouvriers aux Danaïdes, par la raison que le travail des
uns et des autres n'a point de fin.

Réponse de l'Auteur à Tourangeau.

Paris, 10 novembre 1860.

J'ai reçu, mon cher Tourangeau, votre lettre et votre chanson, où je trouve des pensées et des vœux excellents, et des louanges à mon adresse un peu trop exagérées. Je ne suis ni un Tyrtée, ni un prophète, je ne suis qu'un simple Compagnon dévoué aux réformes utiles et au bien de tous. Cependant, je vous remercie de votre travail et de vos bons sentiments pour moi; je vous prie de me les continuer. Il faudra pourtant à l'avenir vous occuper moins de l'homme, et plus de la cause. Chantez la paix, l'union, la fraternité, le rapprochement général et tous les nobles sentiments trop souvent méconnus.

Plusieurs Compagnons de notre Société, plusieurs Compagnons du Devoir, ont déjà composé dans le sens de la réforme compagnonnale, des chansons fort jolies qu'ils m'ont adressées; je vous invite à concourir avec eux, à produire comme eux quelque chose de neuf et de bon, vous le pouvez, vous avez le talent. Dans trois ou quatre mois au plus vos productions nouvelles et celles de vos confrères, concurrents fort respectables, seront imprimées à côté les unes des autres.

Allons, bon courage, ami Tourangeau, et donnez-moi de vos nouvelles.

Tout à vous.

PABIEUX (Avignonnais la Vertu).

Lettre d'Antoine le Provençal à l'Auteur

Barcelonnette, le 15 de Février 1861

Monsieur,

C'est dans les montagnes des Alpes que votre Compagnonnage vient, par hasard, s'offrir à moi

je vous assure que j'en ressens une joie bien vive est doux au cœur d'un vieux Compagnon, retiré depuis trente ans dans une solitude, d'être ainsi tout coup mis en rapport avec le tour de France, avec ses Compagnons qu'on a tant aimés et qu'on aime encore malgré l'éloignement.

Vous le dirais-je, je fus autrefois un Compagnon turbulent, un ennemi ardent des Compagnons de Liberté, vos confrères; mais les années ont produit en moi un notable changement; oui, si dans le sens physique ma vue s'est affaiblie, elle a acquis dans le sens intellectuel et moral une portée qu'elle n'avait jamais eue; les préjugés, les erreurs ne la fascinent plus, et je suis devenu l'ami de toutes les Sociétés, et celles surtout qui admettent dans leur sein la raison et le progrès: je vous félicite de vos nobles sentiments, allez, persévérez!

Vous m'excuserez si, après vous avoir donné des éloges mérités, je vous présente quelques observations un peu fondées peut-être: ne pourriez-vous pas, tout en prêchant la fraternité, éviter d'exposer aux yeux du public des habitudes vieilles et des faits peu honorables pour le Compagnonage? Ne craignez-vous pas que des ennemis du peuple ne puissent là des armes pour nous combattre et nous salir? Il est des gens, par principes et par nature, ne veulent voir les choses populaires que d'un seul côté et disent ensuite elles sont détestables sur toutes les faces. Défions-nous de ces gens-là, car ils sont méchants.

Je trouve aussi que votre Société est un peu mieux faite que les autres. Bien que je sache qu'elle s'appuie sur un fond démocratique, je sais également qu'elle n'est pas sans défaut; oui, vous penchez d'un côté, vous trahissez une certaine sollicitude; je suis bien loin de vous en faire un crime, vous ne pouvez nécessairement la flatter un peu; vous deviez montrer son ami fidèle et vous faire apprécier tel afin de pouvoir mettre votre livre en circulation, et surtout en vente; vous le voyez, je comprends votre position et les difficultés dont elle

Vous comprenez qu'à notre ouvrage
S'attachent de beaux souvenirs.

*Réponse de l'Auteur à Blan Décidé le
Briard.*

Paris, 20 octobre 1849.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier au soir votre lettre et je suis très-content de l'approbation que vous me donnez; il faut, dans un temps comme celui où nous sommes, temps de corruption, d'égoïsme et de misères, que les hommes généreux se dévouent: combattons-le sans relâche, et répandons de toutes parts des germes de morale, de paix et d'union. Voyageurs d'un jour sur la terre, ne nous attachons pas à des choses frivoles, soyons les champions de la justice et de la fraternité, et, quels que soient les résultats que nous obtenons, ne désespérons jamais de l'avenir: vous êtes homme, je compte sur vous.

Avant même que vous m'en eussiez parlé, je savais que mon livre renfermait quelques erreurs. Celui qui, le premier, oserait entreprendre une œuvre aussi périlleuse, ne pouvait échapper à toutes sortes d'inconvénients. Il y a cependant des choses qui paraissent des vérités aux uns, des erreurs aux autres; elles sont donc contestables, car chaque Société les discute et les explique à sa manière.

Il est difficile, à travers tant de dires contradictoires, de bien reconnaître la vérité et d'arrêter sa pensée d'une manière invariable; nous tâcherons pourtant de le faire.

Je ne puis que vous remercier de l'historique que vous me donnez sur votre Société; ces détails m'ont vivement intéressé. J'y vois que les Compagnons Passants tailleurs de pierre ont achevé votre éducation compagnonnique et exigé que vous portassiez les ar-

me eux. Je sais cependant que si vous les
és autrefois, vous ne les portez plus aujour-
ctement pareils : un tailleur de pierre né à
ppellerait, je suppose, la Rose de Lyon ; un
dans la même ville devrait s'appeler la Rose
is. Il y a donc là une différence : est-ce vous
modifié l'arrangement de vos noms, ou
s tailleurs de pierre ? Je pense que ce sont
ers, et voici sur quoi mon jugement se
ai passé, cette année, dans le courant du
ût, par la petite ville de Saint-Gilles, en
c, je suis entré dans sa vieille tour, j'ai
tournant toujours sur ma gauche, l'escalier
ous le nom de Vis-Saint-Gilles ; j'ai remar-
le haut de cet escalier, à ma droite, sur le
mur en tour creuse, des marteaux-taillants,
is, des équerres, des niveaux, des noms et
simes, dessinés et gravés profondément
erre rongée par les ans. Voici quelques-uns
ms que j'ai recueillis : *Joli Cœur de Lau-*
0 ; *l'invention de Nanci*, 1616 ; *l'Espé-*
Bérichon, 1655 ; *la Verduze le Picard*,
noms que je viens de reproduire sont ins-
s l'intérieur d'une tour depuis deux cents
appartiennent probablement à des Compai-
i l'auront réparée ou élevée de quelques
es époques éloignées de nous. Ce monu-
mencé depuis six siècles, ne fut, je crois,
uvert ni garanti intérieurement des eaux
s Etrangers et les Passants durent travail-
r à tour ; les deux premiers noms que l'on
artiennent à des Compagnons Etrangers,
derniers à des Compagnons Passants ; on
voir que les Compagnons Passants tailleurs
portaient autrefois les noms comme vous
aujourd'hui, et que du moment que votre

rait peut-être trouver dans les cathédrales de Paris,
g, etc., d'autres inscriptions encore plus intéres-
s Compagnons : il faudrait avoir le loisir de faire
herches.

amitié se refroidit, ils voulurent se distinguer. Ainsi, en s'éloignant de vous sous le rapport des noms, ils se rapprochèrent des Compagnons Etrangers. Les inscriptions de la tour de Saint-Gilles étaient pour moi un problème dont votre lettre me donne la solution. Vous dites donc une chose que je crois vraie en avançant que vous tenez vos noms des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

Dans la rencontre de deux frères, j'ai abrégé le topage volontairement, et afin que l'action marchât plus vite; mais je crois l'avoir décrit à la page 207 (59 de cette édition), tel qu'il se pratique : si j'ai commis quelque erreur, je suis toujours prêt à la rectifier. Je tiens à conserver dans mon livre les paroles du topage telles qu'elles se prononcent depuis des siècles, elles peignent des mœurs fort originales, auxquelles on donnera un jour quelque attention; mais si je tiens à conserver des paroles, je tiens davantage à faire cesser toutes actions coupables : celle du topage est de ce nombre, et n'est ni de notre temps, ni de notre pays. Supposons qu'un voyageur, arrivé récemment d'une longue course, nous tient ce propos : « Dans l'un des pays lointains que j'ai parcourus, étant un jour dans un lieu presque désert, je vis tout à coup apparaître d'un côté une centaine de jeunes gens, ils étaient parés de rubans, armés de grandes cannes ferrées, et l'écho répétait leurs chansons énergiques; je vis venir aussitôt, d'un côté opposé, un autre troupe de même force. Les jeunes gens qui la composaient avaient aussi des rubans et des cannes et chantaient avec la même énergie que les premiers. Quand les deux troupes furent en présence, elles échangèrent quelques paroles de convention, puis des paroles plus dures, et se précipitèrent enfin l'une sur l'autre; il y eut une horrible mêlée, on entendit des cris affreux, on vit le sang couler abondamment, et des blessés et des morts roulèrent sur la poussière. Le carnage se serait prolongé encore long-temps, mais les soldats du pays arrivèrent à la bâte et y mirent un terme. J'appris ensuite que les

combattants des deux partis n'étaient autres que des ouvriers honnêtes et laborieux qui n'appartenaient au même métier, ni à la même association industrielle; qu'ils se détestaient à cause de cela, et se battaient chaque fois qu'ils pouvaient se rencontrer en troupe, soit différemment; qu'ils se battaient ainsi depuis un temps immémorial, sans que ni les spectateurs, ni les combattants, fussent vraiment pourquoi. » Que diriez-vous des ouvriers du pays d'Orléans qui se comporteraient de la sorte? qu'ils sont des sauvages, des barbares, etc., etc. Eh bien! ce que les sauvages et les barbares ne font pas, nous, les enfants d'une nation qui répand des lumières sur toutes les nations; nous, les enfants de cette noble France, nous le faisons. Et des Compagnons, dans le but de justifier ce qui n'est pas justifiable, ont cru pouvoir comparer notre rivalité à celle qui existe entre les royalistes et les républicains : mauvaise comparaison ! Si les royalistes s'emparent du pouvoir, ils organisent un gouvernement auquel les républicains doivent nécessairement se soumettre; si les derniers l'emportent, ils imposent à leur tour la même gouvernementale, la constitution et les lois qui leur conviennent : dans les deux cas le parti vainqueur établit son gouvernement qui doit être le même que le gouvernement du parti vaincu. Mais quelle est notre prétention à nous, Compagnons? Est-ce que les charpentiers voudraient étendre leur empire sur les tanneurs, les forgerons sur les maréchaux, les tisseurs sur les Gavots, les Gavots sur les Députés; pouvons-nous faire quelque conquête? Enlever quelques droits les uns sur les autres? Non. On sait que chaque corps de métier est indépendant et que rien ne peut changer cet état de choses; pourquoi nous battons-nous donc? pour quelle cause? dans quel but? personne ne peut nous le dire; notre brutalité est donc une espèce de folie qui nous nuit à tous également. A-t-on jamais les royalistes et les républicains se toper sur la tête et se demander leur opinion pour avoir ensuite

le plaisir de se quereller et de se battre n'a lieu que chez nous ; on se tope, et pond qu'il est cordonnier-bottier, on ment : ça te servira, ou passe au la plus souvent la canne sera le trophée. Mais savez-vous que ceux qui agissent un peu du fameux don Quichotte et cherchant des aventures par toute l'Espagne don Quichotte, lors même qu'il commet grossesses sottises, se prétendait-il le tort, ce qui ne le rendait que ridicule, non qui attaque le passant sur la route qualifié plus énergiquement.

Toutes les fautes des Compagnons sur le Compagnonage, qui renferme de belles choses ; aussi, malgré les qualités vivre et passer à travers tant de déceptions plus vénéré de nos jours comme il le jeunes gens des grandes villes, ceux qui ont reçu le plus d'instruction, le furent dédain ; on a vu des corps d'état réunis en Sociétés qui se réduisent aujourd'hui à des bres qui marchent à leur ruine sans même en être avertis. Il est temps, de prêter les yeux à la lumière, de prêter raison. Cessons toutes nos batailles, haine les uns pour les autres ; jetons usages surannés qui répugnent à la loi, éloignent de nous. Soyons les amis de leurs honnêtes, excitons les ouvriers, qu'ils appartiennent, à se former en Sociétés, qu'ils se parent du nom de Compagnons, qu'ils soient les bien venus avec le nombre, les sympathies et les connaissances nous avons perdues. Veuillez, et nous

Le présent peut inspirer quelque chose, le répète, ayons foi dans l'avenir : j'ai aux sentiments généreux, et mille fois pondus ; beaucoup de Compagnons comme le titre d'homme est le plus grand de

et agissent sagement ; qu'ils persévèrent, qu'ils résistent sans cesse la lumière et des paroles de paix, l'union et de fraternité, les plus aveugles verront, les plus sourds entendront, et un temps meilleur tendra.

Vous m'exhortez à la persévérance ; oh ! oui, je saurai persévérer ; je comprends toute l'importance de la cause que j'ai embrassée, et je la servirai sans relâche ; et vous, seconde-moi de toutes vos forces, offrez par des chansons ou par d'autres moyens, et faites en sorte que vos amis vous suivent de près.

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt, etc.

PERDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

Peu après avoir fait réponse au tisserand, j'eus la visite d'un jeune Bourguignon qui venait de Toulon ; il me conta qu'il avait été arrêté près d'Avignon par quatre cordonniers : Quand ils eurent appris, dit-il, que j'étais menuisier, ils me crièrent : Passe au ~~topage~~. Je répondis que la route était assez grande, et que nous pouvions tous passer sans nous déranger de notre ligne : ils persistèrent à vouloir me faire détourner, je m'obstinai à marcher droit devant moi ; il fallut se battre. Comme un seul ne pouvait me résister, ils se mirent plusieurs de la partie. Je fus vaincu ; gardez ma joue, elle porte une cicatrice qui ne s'effacera jamais. » En effet, cette cicatrice était fort large. Le topage occasionne chaque jour des affaires semblables. Je sais que, dans son origine, il n'avait pas ce caractère agressif ; mais il a été pris dans un mauvais sens, et rien ne pourra jamais le rendre ce qu'il fut. C'est pour cela que je persiste à dire qu'il faut l'abolir.

complètement, car beaucoup de gens ne s'entendraient jamais que comme une insulte. L'atopage a fait son temps ; il faut adopter des paroles qui soient fraternelles pour tout le monde.

Lettre de Tourangeau, Affilié menmis à l'Auteur.

Tours, 20 octobre 1841.

Accueillez, cher co-sociétaire, les faibles vers d'un rimailleur inhabile, je m'évertue à faire preuve d'un peu de talent, du moins de zèle à la cause dont vous vous êtes honorablement prononcé le champion.

Je réclame préalablement l'indulgence, car, de par le bruit strident des scies et des marteaux, pendant de rares moments de loisir, sans notions antérieures de versification, que, d'un crayon habile tout au plus, à tracer quelques plans techniques, j'essaie quelquefois même l'alexandrin ; il se peut que sans succès poétique, je me sois écarté grossièrement de la route difficile qu'on doit suivre, obligé que je suis, par le devoir, à satisfaire à la fois à l'exigence de la mesure et à la difficulté de la rime, de chercher des rapports et des comparaisons dans quelques vers qui sont restés dans ma mémoire ; j'ai besoin, je le répète, de beaucoup d'indulgence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BÉNARDEAU, dit Tourangeau, Affilié menmis
Devoir de Liberté.

Hommage à toi que le ciel a fait naître
Dans l'humble caste à laquelle je tiens,
Fervent apôtre, en te faisant connaître
Ton auréole honore aussi les tiens ;
Poursuis, ami, ta généreuse idée,
D'heureux succès naîtront avec le temps.

sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

Qu'un rubis que la poudre recelle,
Perdiguier, tu restais ignoré;
Que la presse aux mille voix révèle
Si nous tous ton nom, frère adoré.
saints devoirs, par tes leçons, Tyrtée,
Cœur n'est plus incrédule, inconstant;
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

doux accords de ton luth, ô poète,
Encor l'âme du travailleur;
la voix, enfant des cieux, prophète,
L'avenir annonce un jour meilleur;
Mais à tous.... la réforme éludée
Ira guérir le plébéien souffrant.
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

de ce siècle exploité des perfides
Le travail incessant, triste sort!
Sont pour nous l'œuvre des Danaïdes;
Qui n'a rien ne s'assied qu'à la mort.
Éternel ta juste cause aidée
Triompher, éclore! ô frère, attends.
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

besoin de dire, pour l'intelligence de beaucoup de mes
lecteurs, que, d'après la Mythologie, les Danaïdes étaient cin-
quante sœurs qui épousèrent cinquante frères; dans une seule
nuit, chacune d'entre elles égorgèrent son mari.
Pour punir de ce crime, elles furent condamnées dans les en-
fers à remplir d'eau, avec des paniers d'osier, un tonneau percé.
Ce travail ne pouvait finir, et votre ami Tourangeau com-
para les Danaïdes aux autres n'a point de fin.

Réponse de l'Auteur à T^{ourangeau}.

Paris, 10 novembre 1841.

J'ai reçu, mon cher Tourangeau, votre lettre
votre chanson, où je trouve des pensées et des vers
excellents, et des louanges à mon adresse un
trop exagérées. Je n'ai ni un Tyrtée, ni un poète,
phète, je ne suis qu'un simple Compagnon dévoué
aux réformes utiles et au bien de tous. Cependant
vous remerciez de votre travail et de vos bons sentiments
pour moi : je vous prie de me les continuer.
Il faudra pour moi à l'avenir vous occuper moi-même
l'homme, et je la ferez. Chantez la paix, la
union, la fraternité, l'approchement général
tous les nobles ; trop souvent méconnus.

Plusieurs Compagnons de notre Société, plusieurs
Compagnons du bon sens de la réforme et
sens de la réforme et jolies qu'ils m'ont
courir avec eux, à produire comme eux quelque
chose de neuf et de bon, vous le pouvez, vous
avez le talent. Dans trois ou quatre mois au plus
vos productions nouvelles et celles de vos con-
currents, concurrents fort respectables, seront impr-
mées à côté les unes des autres.

Allons, bon courage, ami Tourangeau, et donnez
moi de vos nouvelles.

Tout à vous.

PERDIGUIER (Avignonnais la Vertu).

Lettre d'Antoine le Provençal à l'Auteur

Barcelonnette, le 15 de février 1841.

Monsieur,

C'est dans les montagnes des Alpes que votre
du Compagnonage vient, par hasard, s'offrir à ma vue

is assure que j'en ressens une joie bien vive ;
ux au cœur d'un vieux Compagnon , retiré
ente ans dans une solitude , d'être ainsi tout
nis en rapport avec le tour de France , avec
agnons qu'on a tant aimés et qu'on aime en-
lgré l'éloignement.

e dirais-je , je fus autrefois un Compagnon
t, un ennemi ardent des Compagnons de Li-
os confrères ; mais les années ont produit en
notable changement ; oui , si dans le sens
ma vue s'est affaiblie , elle a acquis dans le
llectuel et moral une portée qu'elle n'avait
ue ; les préjugés, les erreurs ne la fascinent
je suis devenu l'ami de toutes les Sociétés ,
surtout qui admettent dans leur sein la rai-
progrès : je vous félicite de vos nobles sen-
allez , persévérez !

m'excuserez si , après vous avoir donné des
érités, je vous présente quelques observations
ées peut-être : ne pourriez-vous pas , tout en
la fraternité, éviter d'exposer aux yeux du
s habitudes vieilles et des faits peu honora-
r le Compagnonage ? Ne craignez-vous pas
ennemis du peuple ne puisent là des armes
is combattre et nous salir ? Il est des gens
principes et par nature , ne veulent voir les
opulaires que d'un seul côté et disent ensuite
sont détestables sur toutes les faces. Défions-
ces gens-là , car ils sont méchants.

ive aussi que votre Société est un peu mieux
ie les autres. Bien que je sache qu'elle s'ap-
un fond démocratique , je sais également
est pas sans défaut ; oui , vous penchez d'un
us trahissez une certaine sollicitude ; je suis
nt bien loin de vous en faire un crime , vous
écessairement la flatter un peu ; vous deviez
nter son ami fidèle et vous faire apprécier
tel afin de pouvoir mettre votre livre en
 , et surtout en vente ; vous le voyez , je
ds votre position et les difficultés dont elle

est hérissée, et à cause de cela je ne garde
vous chercher une misérable querelle de ma

Je connais mainte Société qui, pour prix de
néreux efforts, vous eussent qualifié de
banni de leur sein avec des cris de rage; elle
sent déshonorées, il est vrai, mais leur aver
eût-il été de la plus courte durée, aurait r
tre tâche encore plus difficile. Si donc, votre
quoique assez bien partagée, a reçu votre li
rablement; si elle vous donne son assenti
sent capable de mettre vos leçons en prati
félicite du plus profond de mon cœur. Mais
elle pas agi d'une manière tout à fait confor
désirs, ne vous en alarmez pas: si le pré
pas pour vous, espérez, l'avenir vous bénira.

Recevez, monsieur, mes félicitations
res, et comptez-moi au rang de vos amis le
voués.

VALETTE, dit Antoine le Pi
Compagnon menuisier d'

Réponse de l'Auteur à Antoine vençal.

Paris, 25 fév

Habitant des montagnes et des solitud
et que je voudrais pouvoir parcourir à lo
sens, j'ai reçu votre aimable lettre. Je
des encouragements que vous me do
remercie encore des observations que
au sujet de quelques détails de mon
taines gens peu charitables qui ne
comme vous le dites, des choses po
mauvais côté.

Ces gens là, croyez-le, n'avaient
publication du *Livre du Compagnon*
jeter de la boue; ce livre n'est c
aussi dangereux que vous le pré'

Il plus d'amis que d'ennemis : plusieurs journaux accueillirent on ne peut mieux ; d'autres journaux virent, mais, craignant d'appuyer, ou de constater un progrès dans les classes ouvrières qu'ils affectent de croire d'une nature inférieure, dégradée et pourvue de sens et de raison, gardèrent soigneusement le silence. Mais ce silence obstiné sur la matière que j'avais traitée, a été rompu et voici à quelle occasion : Madame George Sand, un des grands écrivains de la France, voulant me seconder dans la réédition de l'œuvre qui m'occupe, vient de mettre au jour : *Le Compagnon du Tour de France*, roman tout populaire ; elle n'a pas fait, selon l'usage, de l'ouvrier, une ignoble caricature ; elle l'a présenté sous un jour assez favorable, sachant bien qu'il ne faut pas humilier les gens quand on veut s'en faire comprendre et les servir. Sa généreuse idée n'a pas été goûtée de la presse ; si quelques journaux lui ont été favorables, un plus grand nombre lui est contraire et lui crie : votre talent vous fait défaut, vous êtes plus que l'ombre de vous-même, vous servez une mauvaise cause, les ouvriers ne sont pas aussi ignorants que vous le prétendez follement, etc. Mais je crois que le meilleur sera, mon cher monsieur, de faire passer sous vos yeux des extraits de quelques journaux. Voici d'abord, ce que j'emprunte au feuilleton du *Constitutionnel* (n° du 2 février 1841), lisez et jugez :

Evidemment, en poétisant ces scènes du Compagnonage, le romancier a voulu en faire quelque chose digne d'attention et d'intérêt. Ces vagues idées de charte industrielle, ces appels à l'harmonie entre les Devoirs, tendraient à insinuer qu'il y a quelques efforts à tenter dans cette voie, et que la partie intelligente des classes ouvrières jette les yeux de ce côté. C'est là une erreur qu'il importe de détruire¹. Le Compagno-

Il y a rien à reprendre à cela et à tout ce qui précède, tout noble et bien exprimé !

« nage est un legs sauvage des époques barbares,
 « une association à l'état défensif, farouche, tur-
 « bulente, haineuse, exclusive. Repoussé désor-
 « mais des professions éclairées, il s'est réfu-
 « gié dans les métiers les plus grossiers, et y
 « perpétue des mœurs qui ne sont plus de notre
 « siècle. Ni parmi les typographes, qui sont en con-
 « tact direct avec les travaux de l'esprit, ni parmi
 « les ouvriers mécaniciens, tailleurs, bottiers et
 « autres corps nombreux, qui vivent dans les
 « grands centres de population, on ne retrouve rien
 « des habitudes du Compagnonnage. Ces hommes le-
 « borieux ont compris que ces promenades hors
 « barrières, où le bâton joue un si grand rôle, qui
 « ces stations dans les cabarets, que ces cérémo-
 « nies, que ces combats n'étaient guère que des
 « prétextes offerts à la débauche, à la sainte-
 « lise, à la violence, ils y ont renoncé. Les
 « leurs de pierre, les charpentiers, les menuisiers,
 « maçons, conservent encore la tradition des
 « voirs, et le seul bénéfice qu'ils en retirent com-
 « en quelques yeux pochés et quelques moeurs

1. Tous les corps de métier font aujourd'hui partie
 du Compagnonnage; on voit que les métiers grossiers sont
 nombreux.

2. Les bottiers font partie du Compagnonnage, et une
 des typographes tend à se coaliser en Compagnonnage.

3. Je ne sais quels sont ces autres corps nombreux
 on veut parler, je ne les connais pas.

4. Voici venir maintenant des stations dans les cabarets
 qui sont des prétextes offerts à la débauche, des
 qui sont des prétextes offerts à la violence, etc., etc.
 ne savais pas que le prétexte fut la chose elle-même, et
 avant nous éclairer toujours sur quelque point.

5. Les maçons ne font point partie du Compagnonnage
 j'en fais l'observation, c'est pour que l'on sache qu'on
 n'a pas besoin d'avoir étudié une chose pour en y
 en ton de maître.

6. Il est risquant qu'une association qui ne donne que
 bénéfices ait pu se sentir tout de même : c'est un y
 qui mérite d'être étudié.

l'ignobles champs de bataille. Le roman-
donc pu se dispenser de mettre son co-
rvice d'une cause qui en est peu digne,
de raconter l'Odyssée du topage, dont
ertu se résume en assauts de bâtonistes
s chemins. Incontestablement il pouvait
cer son style. » D'après W. W., auteur
i-dessus, le Compagnonage se renferme
es états grossiers; les Compagnons sont
nés, des fainéants, etc.; et puis, après
auteur auquel il s'attaque : Vous n'avez
it, il lui dit encore : « Vous auriez pu
nser de mettre votre coloris au service
se qui en est peu digne, vous pouviez
blement mieux placer votre style. » Que
tions ! que de bévues chez le feuilleto-
urtant vous allez voir comment il aime
sur la pointe de ses pieds.

Huguenin, le héros du roman, est un Com-
uisier, qui sait raisonner politique, phi-
orale; ce qui ne l'empêche pas d'être
dans son métier; il s'entend mieux à
allier en bois que l'employé des ponts-et-
i lui en a présenté un plan reconnu dé-
la blesse le feuilletoniste, et le voilà qui
pit : « Nous ne le trouvons pas davan-
rogrès) dans *le privilège que s'attribue*
Huguenin de se lancer dans les
*philosophiques*¹, *et de pérorer dans la*
virole qu'il a rabotée de ses mains. Evi-
il y a là conflit d'attributions, con-
compétence. On veut bien consentir
Pierre sache le dessin linéaire sans
*opris*², et soit plus ingénieur par in-

tr qui, sans le savoir, parle philosophie, usurpe
qui ne doit appartenir qu'à ceux qui philosophent
: c'est entendu !

que nous *sachions* le dessin linéaire sans l'avoir
nous soyons plus ingénieur par *intuition* qu'un

« *tuition* qu'un élève de l'école polytechnique par *éducation*, etc., etc. » O fameux docteur vous êtes un drôle d'homme ! Pourquoi ne vous pas que ceux qui fatiguent des bras aussi penser et remuer la langue ? Pourquoi lez-vous pas, malgré vos concessions hy qu'un ouvrier puisse étudier et comprendre rie et les principes les plus rigoureux d'u qui est tout à fait le sien ? Je suis menuisier, pense pas qu'un ingénieur des ponts-et-cl quelque savant qu'il soit, puisse m'en mon long sur le dessin linéaire qui se rapporte vaux de ma profession ; et des milliers de m pourraient vous dire pour leur compte c vous dis pour moi-même. Je serais donc bien le docteur W. W. entendît nos réclamati qu'il cessât à l'avenir, et cela dans son seul d'outrager, avec une impudence pareille, l le bon sens, et les ouvriers qui certes le val Mais passons à un autre journal.

Le *Courrier Français* renferme, dans méro du 16 janvier 1841, un feuilleton s *polyte Lucas*. M. Lucas, après avoir donn éloges au talent de l'auteur du *Compagnon de France*, ajoute : « M^{me} Sand ne se ser : « égarée de son chemin, si, tout en « Compagnonage, elle en avait fait voi

élève de l'école polytechnique par *éducation* ! ' méchant et si absurde, que raisonnablement on pondre ; que signifie cette confusion entre l'ou nieur ? Nous n'irons certainement pas faire les gèneurs des ponts et chaussées ; mais ceux-ci r je crois, faire les nôtres. Ce n'est pas sur les ro des escaliers, mais bien dans les ateliers des charpentiers, et c'est là que nous travaillons. A ceux qui ont fait les meilleurs Traités de mer menuisier, Coulon le menuisier, et non de est celui qui a fait le meilleur Traité de ch neau le charpentier, et non un ingénieur ; r comme celui-ci. où l'on prend à tâche de s : aurons à défendre nos camarades, et tout r

et les défauts, car, quelle que soit celle
ociétés à laquelle on s'adresse, il y a
surdités dans l'une que dans l'autre,
George Sand offre dans son roman une
age, puis un combat entre les menui-
arpentiers, où le sang coule à flot; elle
l'orgueil, la fureur, la haine des Com-
is tout cela ne suffit pas à M. Lucas,
ration en exagération, arrive à ceci:
omme arrive-t-il dans une ville, *il faut*
hez la Mère des Compagnons, *privilege*¹
lupart du temps *en arrosant le gosier*
ouvrier chargé de l'embauchage. *En*
il faut qu'il remette *trois francs* aux
as du Devoir ou aux Gavots, pour payer
r dit d'embauchage². Tous les mois il re-
e à ces Sociétés une somme de vingt à
s, dont l'emploi reste inconnu comme
nds secrets. Un autre exemple d'ouvrier
iffira pour faire voir combien peu, mal-
n dit l'auteur, le Compagnonage est es-
vince. *Si un maître a un ou plusieurs*
appartenant à l'une des deux Sociétés,
il est connue pour appartenir à cette
il ne peut pas employer d'autres ou-
parti contraire, à moins de voir sa
*mise à l'index*³: *peu importe que l'ou-*
ist de la secte opposée fasse mieux son
e l'autre, il n'a pas le droit de le
HEUREUX SOUVENT LUI - MÊME, S'IL
LUI ET SES OUTILS, A LA FUREUR DU
LUI DICTE LA LOI. » Convenons que
Lucas pourrait être très-entendu en
mais qu'assurément il l'est très-peu sur
sociations.

absolument, ce n'est pas un *privilege*.

le embauchage, page 52, première partie.
n'a qu'à être honnête homme, et il peut chan-
quand bon lui semble.

Un Compagnon qui conduit un de ses chevaux chez un patron, et l'embauche, en échange de son temps perdu, la somme de quelques francs ou un léger repas. Cela n'est que pour le moment, pourquoi donc récriminer de la sorte, les choses pour les faire paraître mauvaises, n'étant qu'un simple ouvrier, ne peut perdre tout son temps, à moins qu'il ne veuille de fortes dettes et se voir contraint de se défaire de ses dupes.

Il y a dans Paris des maisons de placement où demander à ceux qui les tiennent une somme d'argent, il faudra d'abord donner au patron quelques francs pour vous faire inscrire, et, si l'on vous place, ce qui n'arrive pas toujours, vous compterez encore une somme considérable, c'est la douzième partie des gages d'une année, après vous avoir rançonné de la sorte, seront-ils vos appuis, vos défenseurs au besoin, si ces maîtres sont injustes et tyranniques ? Non, au contraire; les Compagnons agissent ainsi pour leur propre intérêt.

Les membres d'une Société versent une cotisation pour solder les frais communs, ce ne devrait point étonner. On a une salle où se réunissent les membres, il faut en payer le loyer; — des maîtres qui logent quelquefois chez la mère, soit pour de la nourriture, soit pour autres choses, il faut leur payer, comme les gens du peuple reçoivent oralement de leur monde, je veux dire cordialement, des arrivants à accueillir, des partants à accompagner, ni les uns ni les autres ne *rincent le gîte* que ce soit, comme M. Lucas l'a gentiment dit. — Il faut soutenir des correspondances, des infortunes, — payer pour ceux qui meurent, car malheureusement il est des lâches et des hommes de mauvaise foi, cancer des sociétés, qui se sentent à plaisir sur les épaules de leurs frères les pauvres, aussi faibles qu'eux.

Si M. Lucas connaît le moyen de forme

une Association où chacun de ses membres puisse n'avoir que des bénéfices et point de charges, où tout le monde puisse être soulagé sans qu'il n'en coûte rien à personne, il doit, sans retard, révéler un secret si important, et il ne peut manquer d'être proclamé le législateur par excellence: Moïse, Jésus, Mahomet, seront détrônés, car leurs miracles seront bien petits auprès de ceux que nous attribuons au nouveau législateur, le plus chéri des enfants du **Monde**.

Mais, en attendant que la révélation se fasse, disons qu'en critiquant l'embauchage et les frais de mois, M. Lucas a critiqué des choses auxquelles il n'a point réfléchi. Il fait pire encore quand il traite à sa manière des rapports des Compagnons avec les maîtres, quand il parle de la fureur des premiers et des dangers que courent, en certains cas, les seconds et leurs outils! Il fait preuve, en parlant ainsi, ou de beaucoup d'ignorance, ou de beaucoup de mauvaise foi. Pourquoi présenter les Compagnons comme des voleurs, comme des brigands? Quel plaisir trouverait-on à abaisser toujours l'ouvrier dans l'intérêt mal compris de celui qui l'occupe? Ne peut-on faire de la critique sans tomber dans des extrémités si blâmables?

« Ces sociétés, dit le même auteur, sont bien tombées depuis 1830¹, époque où chacun a mieux compris ses devoirs et ses droits; et l'ouvrier lui-même a été le premier à abandonner ces rivalités qui ne lui amenaient souvent que des coups ou la misère. Du reste, les journées sont si modiques en province que les ouvriers cherchent, autant que possible, à atteindre la capitale, où ils jouissent de plus de liberté, et où ils sont mieux rétribués; et il arrive souvent que tous ces dignitaires, qui

¹ Les ferrandiers ou tisseurs en soie, se sont formés en Société compagne en 1832, et cette Société compte au moins trois mille membres actifs. Il est d'autres Sociétés qui se forment aussi, dont on pourra parler plus tard. L'holisme est devenu une œuvre. Ils le savent.

nt s'ingler la franc-maçonnerie, ne sont que
en faibles ouvriers dans la capitale. » Pre-
suer ainsi sottise sur sottise? Quoi! actuelle-
es ouvriers quittent de toutes parts la pro-
pour se diriger en masse sur Paris! Quoi! la
ilion ouvrière d'un grand état tendrait à se
mer dans les murs d'une seule ville, parce
y gagne, dit-on, de bonnes journées! On voit
re là combien M. Lucas étudie savamment le
vement de la population de la France, et de plus
bien il est sensible à la misère des travailleurs
, misère qui va toujours croissant. Il attaque
... les dignitaires, qu'il place bien bas : ceux
qui auront mérité l'estime de leurs co-citoyens,
qu'on aura portés, par élection, à la tête de la So-
été dont ils font partie, sous la dénomination de Di-
nitaires, de premier Compagnon, de capitaine ou de
résident, ne seront plus, à cause même de la consi-
lération dont on les aura honorés, que de bien faibles
ouvriers! En province, ils étaient quelque chose;
mais dans la capitale avec les autres ouvriers de la
province, rentrés là comme eux, ils ne seront plus
rien. Je me trouve quelque peu enveloppé dans ce
jugement rigoureux, car j'ai eu, je l'avoue, l'hon-
neur de marcher, une moitié d'année, à la tête de
mes confrères, et je ne pensais pas que l'exercice de
cette fonction eût pu nuire à ma capacité comme
ouvrier menuisier. D'après le feuilletoniste, j'étais
dans l'erreur, et je dois être déchu.

Ah! M. Hyppolite Lucas, faites des biographies sur
Régner, d'Ancoart et autres Juges, en littérature,
les vivants et les morts, mais ne sortez pas de ce do-
maine, déjà bien vaste! Laissez en paix les ouvriers
que vous ne connaissez pas, et que vous traites horri-
blement, sans avoir, je crois, l'intelligence bien
claire de ce que vous faites. Avant d'expliquer et de
juger un objet, quelque mesquin qu'il vous paraisse
d'abord, étudiez-le attentivement, vous l'en-
tendrez bien et nous aussi.

Le *National* lui, qui, autrefois, me faisait dire

condemnerait encore au besoin, renferme, n° 1841, un article tout à ses doctrines radicales. De cet article, Durocher, et que je ne fais peser que sur ce ne citerai que des courts passages; par celui-ci : « Pierre Huguenin, un ouvrier ! on ne le croira jamais ! C'est un membre de la Société des gens de lettres, un républicain, un candidat à l'académie des sciences, un professeur au Collège de France, un saint-simonien, un phalanstérien, tout cela voudrez, excepté un ouvrier. Quand on plume ainsi, on jette là promptement » M. Léon Durocher, homme de lettre, républicain, n'admet pas qu'un ouvrier puisse figurer sous le rapport de l'intelligence; un ouvrier n'est pas un homme, il ne peut être ni saint-simonien, ni phalanstérien; et, par la même raison, ni républicain, ni juste-milieu; il est trop borné pour être raisonnablement quelque chose. Aussi monsieur Durocher, dans ses propos de Pierre Huguenin, qui, d'un bout du roman, parle beaucoup et n'écrit rien, fait cette profonde réflexion : « Quand on plume ainsi, on jette là promptement la plume. » La critique vient de constater, dans le roman, la décadence littéraire de George Sand; mais, sans en avoir la moindre intention, elle est toujours des plus puissants. Il veut

Le socialisme, le fourriérisme, sont des systèmes sortant des ouvriers assez éclairés pour les comprendre et les rejeter. Le républicanisme est différent; il demande à ses partisans le sacrifice des intérêts individuels à l'intérêt de tous. De nos jours, peu de gens font de tels sacrifices. Et cependant beaucoup d'hommes se disent républicains, sans que ce titre leur soit contesté : il y ait des ouvriers républicains, on doit croire qu'il y en a. Les ouvriers saint-simoniens et des ouvriers fourna part, j'en connais que je ferai connaître à tout le monde, le désire vraiment.

abaisser à la fois le romancier et le menuisier héros ; il ne fait que se contredire et s'abaisser même.

Répondons maintenant à cette même phrase *on manie la plume ainsi, on jette là promptement la varlope*, d'une autre manière. Faisons remarquer qu'un ouvrier, eût-il reçu de Dieu le don du sort, sortirait difficilement de l'obscurité. Ayant ordinairement à travailler de six heures du matin à huit du soir, et quelquefois plus, il ne peut écrire le jour ; et, après la journée, fatigué de travaux gratuits auxquels il s'est livré trop long-temps, il est du mal à tenir ses yeux ouverts et son esprit égaré et rapetissé de la sorte, il produit avec une grande peine. Mais admettons qu'un ouvrage de quelque importance, soit né de ses veilles, trouvera-t-il un homme qui veuille s'en charger ? Un éditeur n'achètera ni le manuscrit, ni l'esprit qu'il renferme, mais le nom de l'auteur, et un nom d'ouvrier produit peu de retentissement et peu de gain ¹.

Si l'ouvrier, à défaut d'un éditeur, peut rassembler assez de fonds pour se faire lui-même l'éditeur de son ouvrage, la presse l'aidera-t-elle à en tirer parti ? Rentrer au moins dans ses frais ? Hégésippe Moreau, l'ouvrier imprimeur, le poète du peuple, est maintenant dans un hospice, et on ne lui adresse que des louanges sur louanges que quand il n'a plus été utile au monde ! La jalousie, l'orgueil, les folles prétentions, étouffent trop souvent la justice ; et les talents modestes, les inspirations généreuses, les hommes les plus dignes, succombent sous le poids des in-

¹ Au sujet du gain des ouvrages littéraires et savants, on pourrait faire d'autres réflexions. Comment Jean Rousseau aurait-il vécu et tant écrit, si des riches ce n'en voient plus dans les temps où nous sommes, ne le soutenaient ? Car ses ouvrages lui rapportèrent peu. Qu'on produise à leurs auteurs, les œuvres de Saint-Simon et de Fourier. Celui qui a fait l'article auquel je réponds, ayant écrit de nombreuses pages à ces réformateurs, doit le savoir bien que qui que ce soit.

a fortune ne les seconde. Quel malheur que la
se, ce grand levier, ne comprenne pas mieux sa
table mission, son noble apostolat; que de biens!
de progrès pourrait-elle réaliser!

1. Léon Durocher reproche à George Sand de prê-
à ses personnages un langage qu'ils ne peuvent
ir; s'il s'agit de la forme, je le veux bien, aucun
rier, aucun homme de lettre même, ne peuvent
ler comme elle écrit; elle a trop de poésie! trop
perfection! quel malheur!—Dans nos tragédies tous
personnages parlent en vers; je pense que ce lan-
e n'est pas plus naturel aux princes qu'aux moin-
s valets; et je ne sache pourtant pas que M. Duro-
r ait formulé une protestation en forme à ce sujet.
On a parlé de la forme, mais voici venir le fond;
critique dit au romancier: « Qu'à personnifier le
euple, il fallait l'éloigner de la controverse anti-
ipée, des questions qui sont confuses pour tout le
onde, etc., etc. ¹. » Le romancier n'a nullement
tendu personnifier le peuple dans un seul homme,
, au milieu de tous les personnages du roman, se
ive une exception, un homme à part; il a voulu
ner un type très-élevé, sans doute, mais vrai,
gré cela; car les hommes du peuple, les pauvres,
eux dire, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent,
t au fond des choses ². Je ne parlerai pas des au-
rs les plus célèbres que la misère a toujours ac-
pagnés. Mais qu'on lise l'*Atelier*, qu'on lise la
vie Populaire, journaux rédigés par des ouvriers

C'est précisément quand les questions sont confuses qu'il
faire appel à un plus grand nombre d'intelligences, afin
es résoudre.

Les riches ont vu quelquefois des pauvres de près, et pour-
ils ne les connaissent pas: la misère rend timide; les pau-
devant les riches, qui souvent les dédaignent, parlent peu,
raindraient de mal dire et de faire ce qu'ils appellent *des*
s; cette crainte les paralyse, et ce n'est vraiment qu'avec
s égaux qu'ils ont de l'esprit et qu'ils se livrent à l'élan de
cœur. Je le répète, les riches ne connaissent pas les pau-
; ils ne peuvent pas les connaître.

ms, on trouvera des articles
 re portée peu commune. Quand
 nt à écrire, c'est que quel que
 les pousse la. Non, ce n'est pas
 s plus ou moins spirituelles qu'il
 mais pour se plaindre, mais pour
 r un arrangement qui promette
 a masse du peuple, que celui
 s plus tristes conséquences; le
 aisant pas, ils se font hommes à
 urs, utopistes, et cela se conçoit.
 ivains riches et bien élevés, qui
 cela se conçoit aussi. Ils discutent
 personnes, sur des formes, sur des
 se livrent journellement des batailles
 onfants, cela les fait connaître et
 loin qu'ils peuvent aller sans rien
 e pourtant bien fragile, construite
 r eux. La plupart de ces écrivains,
 : région toute particulière, porte-voix
 peuple, et ne comprennent ni sa nature
 ains; et si quelques ouvriers, ex-
 camarades, un moment libres, ont
 des vérités, de chimères, d'impérinences,
 sure pour mieux les pétrir, et l'ouvrier
 tant lire point de tribune, ne pouvant
 parole à son gré, pour répondre à ceux
 et l'ignurent, perd sa cause, et souffre
 rive par fois que des amis d'élite, dans
 mais trop rares, se font les interprètes,
 seurs des ouvriers, on leur crie alors, les
 cert de voix infernal, épouvantable, qu'elles
 trop leurs héros, et en définitive, qu'elles
 ne mauvaise cause....
 M. Léon Durocher prétend que les
 très-indifférents en fait de choses publi-
 en felleite; il dit, en parlant du Corin-
 • dans l'attitude insouciant du jeune
 • que chose de plus vrai, de mieux

der qui raisonne, tant cela lui paraît extraordinaire de mettre la multitude en cause, il dit : « Le a plutôt le sentiment des choses qu'il n'en a onnement. » Puis, voulant le flatter un peu, par ces mots : « Quand il parle, c'est Dieu le. » Le peuple parle comme Dieu, mais il ne pas, puis il conclut : « En temps ordi- juge, et quand le moment est venu, il exé- Voilà donc le peuple juge, et bon juge sur- près M. Durocher, d'une chose qu'il ne peut tre et raisonner. Quoi qu'on en dise, des ju- qu'on ne raisonne pas, doivent être de pau- ments. Notre critique dit encore : « Monter cimes de la pensée où la foule des Tytans a idroyée; à quoi bon, le peuple fait mieux, te à leur chute et recueille le fruit le plus leurs efforts, etc., etc. » Si ceux qui font s du peuple s'acquittent si bien de leur mis- pourquoi vouloir changer quelque chose à ce Pourquoi vouloir remplacer des colosses par colosses et peut-être par des nains? que — Mais loin que le peuple recueille les fruits s des Tytans, comme on les appelle, il ne que des déceptions, que des misères, ce que Durocher, vivant dans sa sphère privilégiée, mplètement. J'ai bien lu son article, article raire, je le veux bien, mais gonflé d'exces- tentions, et pourtant dépourvu de toute ale et de toute logique; cet article, disons

à dire qu'il ne pense qu'à son métier, à la sculpture; il est ambitieux, égoïste et libertin : voilà tout.

la vérité, m'a paru perfidement dirigé en forme électorale, par la raison qu'il deviendrait surde, de conférer des droits à ceux dont s'occupent avec tant de sollicitude et qui d'ailleurs comme tout à fait incapables de

Non, ce n'est vraiment pas par sentiment que nous devons donner notre suffrage à tel ou tel candidat, mais par raisonnement; notre opinion, si nous sommes sincères, sont toutes issues d'un raisonnement intime ou parlé. Or, si le peuple manquait de raisonnement et par conséquent de discernement et de jugement dans les élections, il faudrait le traiter encore en enfant et l'instruire, et ne point l'abuser.

Ce qui m'a le plus étonné de l'article Durocher¹, ce n'est pas qu'il ait pu sortir de ma plume vu que je ne le connais pas; ce ne sont pas les choses les plus choquantes qu'il renferme, tous les jours on en écrit de plus choquantes; ce qui m'a donc le plus étonné c'est qu'il ait glissé dans *le National*.

Bien d'autres journaux ont publié, même *le roman*, des articles dont ce qui va sous vos yeux peut vous donner une idée.

Je me suis trop étendu sans doute, mais je ne puis dire que j'ai oublié la personne à laquelle je m'adresse, non, je voulais vous montrer, monsieur, le mépris que l'on professe pour notre ouvrage qui sort de la voie commune et reproduit des paroles blessantes, l'instant ce que mon cœur m'inspirait est venu naturellement et presque sans effort. Craignez donc plus, mon cher Valentin, que le livre nous nuise aux yeux de qui croit l'ouvrier bien plus inepte, que qu'il ne l'est réellement. Cessons.

¹ M. Louis Raybeaud est le Léon Durocher. J'ai appris de M. Beaune, au moment où j'étais à la rédaction de cette feuille, qu'il était aussi le W. V.

rer de ce qu'on pourra dire de nous ; découvrons
les physiques et morales , car nous en avons ;
nos médecins nous-mêmes , soignons-nous
roquement, nous grandirons en santé, en force,
elligence, en sagesse ; et nos yeux, plus péné-
s, verront un jour avec surprise des hommes
de riches vêtements ; et , affectant l'état le
robuste et le plus sain , être vraiment plus pau-
et plus malades que nous ne le fûmes jamais.
mons-nous ! voilà ce qu'il faut aujourd'hui crier
aut. Plus tard nous pourrons crier sur le même
réformez-vous ! réformez-vous !

me parlez de ma Société ; je n'ai pas à m'en
re ; elle a été pour moi ce qu'elle devait être.
tants de maître Jacques et ceux du père Sou-
je l'espère , vivront un jour unis avec ceux de
un ; déjà plusieurs poètes , membres de Socié-
ont été trop long-temps ennemies , me secon-
vec un saint dévouement , et cela promet beau-

vous en dis pas davantage pour le moment ,
maîtrez , avant trois mois , par le second vo-
je prépare , des détails que je ne puis don-
étant d'une longueur qu'une lettre ne com-

, monsieur , et soyez persuadé que je suis
à votre approbation et à l'amitié que vous
et que j'accepte avec reconnaissance.

PERDIGUIER , dit Avignonais la Vertu.

savais si je devais reproduire dans ce
na réponse à la lettre d'Antoine le Pro-
m'y suis pourtant décidé, et ma pen-
ien de mauvais. Puissent les hommes
qui ne veulent pas donner la main
nes ouvrières garder au moins le si-
ne point les entraver par des paroles
ies que les ouvriers regardent comme
les indécentes. Leur critique n'est

nous ne sommes pas encore ce qu'il
être. Réformons-nous ! réformons-

Au moment de livrer mon manuscrit, quelque chose de nouveau paraît, et je m'empresse d'en faire part à mes lecteurs.

Le Messager, journal ministériel, sous l'influence de M. Guizot, renferme le 21 mai 1841, toujours à propos du tour de France, un feuilleton extraordinaire. Son auteur, M. Ch. de Villiers, arrière de trois mille ans, et je ne saurais tacher de son galimatias philosophique, voici cependant un échantillon :
« de ce type (il s'agit de Pierre Hérault)
« vêtu à plaisir de toutes les passions
« qu'on présente aux classes ouvrières
« un reflet d'elles-mêmes, on voit
« qu'elles ont par dessus toutes les

is, laids enfin de visage et de corps, hommes des classes privilégiées, dont doit être le fleuron le plus brillant et remarquable. Les ouvriers comprennent ici que les jaloux ridicules, jusqu'à leur contester la beauté physique, nécessairement leur contester autres qualités,

livrai point M. Ch. Rabou dans ses es divagations. On saura néanmoins de Platon; qu'il en fait une citation loue beaucoup, et cela faute d'en re le sens. Si l'on suivait à la lettre s de Platon citées et approuvées par , toute hérédité serait abolie. Ce n'est pas là ce que désire M. Rabou.

ement l'esclavage existait en principe esclave était regardé comme une bête : de là vient que Platon, quoique l par le cœur et par le génie, a pu di-hommes en trois races : la race d'or, argent et la race de fer. Mais il réussitôt qu'il naît quelquefois dans la r des enfants avec des âmes d'or, qu'il ement dans la race d'or des enfants lmes de fer. « Or, dit Platon, Dieu or-principalement aux magistrats de garde, *sur toutes choses*, au métal me de chaque enfant est composée. Et propres enfants ont quelque mélange u d'airain, il ne veut pas qu'ils leur grâce, mais qu'ils les relèguent dans si leur convient, soit d'artisan, soit reur; il veut aussi que, si ces der-it des enfants qui viennent de l'or ou

« de l'argent, on les élève, ceux-ci à la condition de guerriers, ceux-là à la dignité de magistrats, parce qu'il y a un oracle qui dit que la république périra lorsqu'elle sera gouvernée par le fer ou l'airain. » Les paroles du philosophe Platon que j'emprunte au *Méno* sager sont claires, et je veux bien qu'elles nous soient applicables; mais je n'ai jamais entendu, jamais vu dans notre Société, les magistrats chargés du triage des âmes. Les enfants d'or de la race de fer continuent la tâche de leurs pères; les enfants de la race d'or ne descendent point à la corbeille d'artisan ou de labourreur, ils héritent des hautes fonctions. Nous courons donc le risque d'être un jour gouvernés par l'airain, et l'on sait, d'après Platon, ce qui doit en arriver. Je ne pourrais plus loin mes réflexions à ce sujet. Je pendant reconnaître que, si M. Rabou, il le fait fort innocemment sous laquelle Platon insinue, comme lui-même, une dure vérité. C'est très-dure en effet, mais M. Rabou pour qui, il ne s'en doute pas. Il matériellement aux trois races d'or, de fer, et il sait très-bien, lui, qu'il sont de cette dernière; il pourrait persuader, car les ouvriers croient ce qui est imprimé. Son fer imprimé, c'est ainsi que je l'ai l'habitude moi, comme on voit, un effet manquera pas d'agir de même sur les vriers, mes camarades.

La règle commune veut, dit M. Rabou, que les enfants ressemblent aux pères » ; puis il cite en note : « Cette ressemblance n'est pas faite de la naissance seulement. » Oh ! certes oui, M. Rabou, et nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti par des hommes de bon sens, que la naissance ne fait absolument rien. Un morceau d'acier façonné est plus brillant qu'un morceau du même métal qui ne l'est pas, quoiqu'ils aient en nature les mêmes qualités. Un homme cultivé a quelque chose de supérieur à l'homme sans culture, et pourtant ce dernier peut posséder en germe des qualités éminentes que le premier ; il ne faut que les développer. — Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir : il est, de nos jours, des lumières comme des préjugés dans tous les rangs de la Société : l'inégalité d'intelligence s'efface plus en plus. Je connais un simple ouvrier tailleur qui possède le don d'écrire à un degré supérieur à M. Rabou ¹, et pourtant M. Rabou, nous voulons l'en croire, *est un fils de famille*. Mais en voilà assez ! Ce n'est pas en France, et en France surtout, que nous devrions commencer à discuter sur une telle matière. Voltaire a dit : « Tous les hommes sont sortis du même couple » ; et ces paroles sont préfé-

Et Magu le tisserand, Jasmin le perruquier, Durand le menuisier, Lebreton, l'imprimeur sur indiennes, Beuzeville le forgeron d'étain, Reboul, le boulanger, et cent autres que nous pourrions nommer, mais que le manque d'argent et de protection forcent à ne point faire imprimer leurs productions. Ces gens-là ne valent-ils pas bien M. Rabou ? Et si nous voulions nommer tous les ouvriers qui écrivent sur les questions politiques et sociales, la liste en serait certainement bien longue. Mais il est bon d'offrir aux yeux des gens ce qu'ils s'obstinent à ne pas voir.

« de l'argent, on les élève, ceux-ci à la «
« tion de guerriers, ceux-là à la dignité d'
« gistrats, parce qu'il y a un oracle qui d'
« *la république périra lorsqu'elle sera*
« *vernée par le fer ou l'airain.* » Les p
du philosophe Platon que j'emprunte au
sager sont claires, et je veux bien q
nous soient applicables; mais je n'ai jama
tendu, jamais vu dans notre Société, le
gistrats chargés du *triage* des âmes. Le
fants d'or de la race de fer continuent la
tâche de leurs pères; les enfants de fer
race d'or ne descendent point à la con
d'artisan ou de laboureur, ils héritent tou
des hautes fonctions. Nous courons donc
risque d'être un jour gouvernés par le
l'airain, et l'on sait, d'après Platon et B
bou, ce qui doit en arriver. Je ne pousser
plus loin mes réflexions à ce sujet. Je de
pendant reconnaître que, si M. Rabou app
Platon, il le fait fort innocemment; il
prend de la manière la plus lourde l'all
sous laquelle Platon insinue, comme il
lui-même, une dure vérité. Cette véri
très-dure en effet, mais M. Rabou ne sa
pour qui, il ne s'en doute pas. M. Rabou
matériellement aux trois races d'or, d'arg
de fer, et il sait très-bien, lui, que les ou
sont de cette dernière; il pourra même l
persuader, car les *ouvriers croient*, dit-il
ce qui est imprimé. Son feuilleton étai
primé, c'est ainsi que je l'ai lu; il a produ
moi, comme on voit, un effet puissant, e
manquera pas d'agir de même sur tous l
vriers, mes camarades.

« La règle commune veut, dit M. Rabou, que les enfants ressemblent aux pères » ; puis il ajoute en note : » Cette ressemblance n'est pas le fait de la naissance seulement. » Oh ! certes non, M. Rabou, et nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti par des hommes de bon sens, que la naissance ne fait absolument rien. — Un morceau d'acier façonné est plus brillant qu'un morceau du même métal qui ne l'est pas, quoiqu'ils aient en nature les mêmes qualités. Un homme cultivé a quelque chose de supérieur à l'homme sans culture, et pourtant ce dernier peut posséder en germe des qualités plus éminentes que le premier ; il ne faut que les développer. — Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir : il est, de nos jours, des lumières comme des préjugés dans tous les rangs de la Société : l'inégalité d'intelligence s'efface de plus en plus. Je connais un simple ouvrier vidangeur qui possède le don d'écrire à un degré supérieur à M. Rabou ¹, et pourtant M. Rabou, si nous voulons l'en croire, *est un fils de famille*. Mais en voilà assez ! Ce n'est pas en 1841, et en France surtout, que nous devrions avoir à discuter sur une telle matière.

Moïse a dit : « Tous les hommes sont sortis du même couple » ; et ces paroles sont préfé-

¹ Et Magu le tissier, Jasmin le perruquier, Durand le menuisier, Lebreton, l'imprimeur sur indiennes, Beuzeville le potier d'étain, Reboul, le boulanger, et cent autres que nous pourrions nommer, mais que le manque d'argent et de protection forcent à ne point faire imprimer leurs productions. Tous ces gens-là ne valent-ils pas bien M. Rabou ? Et si nous voulions nommer tous les ouvriers qui écrivent sur les questions politiques et sociales, la liste en serait certainement bien longue. Mais à quoi bon offrir aux yeux des gens ce qu'ils s'obstinent à ne point voir.

rables à toutes les catégories inventées par les savants. Jésus a dit : « Tous les hommes sont frères, ils sont tous également composés de chair et d'os. » Voilà ce qui est encore beau. Et quand des hommes viendront me dire : Il y a une race d'or, une race d'argent et une race de fer, je leur répondrai : Vous n'êtes pas chrétien ! Non, monsieur Rabou, fussiez-vous tous les jours prosterné au pied de nos autels, fissiez-vous même vos prières en latin, non, non, vous n'êtes pas chrétien, et tous ceux qui partagent vos idées, quelles que soient leurs prétentions et leurs grimaces, ne sont pas plus chrétiens que vous.

ISONS DE RÉGÉNÉRATION,

PAR DES

Compagnons de Devoirs opposés.

la préface de la première édition du *Compagnonage* je disais : quelquefois les journaux, avec de très-bonnes intentions sans doute, ont voulu nous éclairer, vivant loin de nous, ignorant nos mœurs et notre manière de sentir, ils ont pu se tromper, et leurs meilleures paroles ont servi de l'empire sur nous. C'est aux Compagnons qu'appartient vraiment de se faire comprendre aux Compagnons. Ceux qui sont plus avancés appellent à eux ceux qui le sont moins. Depuis quelques années nous avons marché, vous le voyez, et nous n'en sommes nullement fatigués : que les Compagnons du Devoir en fassent autant que nous ; répandent des écrits salutaires, des idées saines dans leurs sociétés. Il ne s'agit pas d'aller vite ; mais nous sommes dans un temps qui ne permet pas de s'arrêter. Il faut donc nécessairement avancer, ou s'attendre, dans un plus ou moins reculé, à une chute com-
me première tentative importante, ayant prévu les objections, je répondais à celles de la *Clef des Cœurs*, *Compagnon du* :

« Je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux, des oreilles et un noble cœur; ils m'entendront, ils s'adresseront à leur tour à leurs Sociétés, etc. »

Je ne me suis pas trompé; j'ai été compris, on peut lire ici les chansons qui m'ont été adressées par des Compagnons de différentes Sociétés; elles sont toutes inspirées par les sentiments les plus nobles, et constituent, dans le Compagnonage, un genre nouveau et tout à fait à part. Ce ne sont plus des chansons de sectes, mais des chansons dont le Compagnonage en masse peut et doit faire un heureux usage.

Le grand drapeau humain est arboré : ces chansons, dont on en a entrevu quelques-unes à la suite de certaines lettres, proviennent de Nantais Prêt à Bien Faire, de Bourguignon la Fidélité, de Vendôme la Clef des Cœurs, de Bien Décidé le Briard, de Tourangeau Benardeau; au reste, chaque chanson portera le nom de son auteur.

LE DEVOIR DES COMPAGNONS.

AIR : Ma chaumière et mon troupeau.

Fiers pèlerins du tour de France
Pourrons-nous enfin concevoir
Que la douceur, la tolérance
Sont les attributs du Devoir !
Pensons que la force brutale
Renverse et détruit l'union,
Les vertus et la morale,
Le Devoir des Compagnons. (*bis*).

A nos statuts, à nos mystères,
Mêlant des sentiments plus doux,
Cessons ces piteyables guerres
Qui nous sont funestes à tous.
Que la douce philanthropie
Nous guide dans nos actions,
Préservons de fourberie
Le Devoir des Compagnons. (bis.) :

D'une ridicule bravoure.
Ne nous vantons plus désormais,
Que chaque Compagnon savoure
Le doux plaisir de vivre en paix ;
Appliquons-nous à la science,
Aux arts, à nos professions,
Et faisons fleurir en France
Le Devoir des Compagnons. (bis.) :

THÉVENOT, dit Bourguignon la Fidélité, Com-
pagnon menuisier du Devoir de Liberté.

A L'AMITIÉ.

AIR :

Fille du ciel entends ma voix,
A mes accents daigne sourire,
Douce amitié reprends tes droits
Sur nos cœurs double ton empire ;
Que le parfum de tes bienfaits
S'exhale sur le tour de France,
Là que ton culte désormais
Soit observé sans dissidence.

Au nom de frères généreux ;
Déplorant toutes nos querelles,
Je t'invoque, fais que mes vœux
Touchent les cœurs des plus rebelles ;
Fais que ton céleste flambeau,
Guide sacré de l'homme sage,

Réunisse en un seul faisceau
Tous les fils du Compagnonage.

Fais que chacun des corps divers
Voyageant sous ta loi divine
Rejette au loin les fruits amers
Que la Discorde nous destine ;
Fais que par ton souffle divin
La torche de cette furie
S'éteigne, et qu'entre nous enfin
Règne la paix et l'harmonie.

O vous, Compagnons, mes amis,
Il n'est nul d'entre vous, je gage
Qui ne se rende à mon avis
Pour l'honneur du Compagnonage ;
Oublions nos ressentiments
Et les querelles de nos pères,
Et nous par d'autres sentiments
Devenons un peuple de frères.

Membre d'un corps ami de tous,
L'auteur de ces couplets, mes frères,
D'un meilleur accord entre nous
Rêve les effets salutaires.
Vendôme dit la Clef des Cœurs
Désire sur le tour de France
Que tous les corps sur leurs couleurs
Jurent une sainte alliance.
Pinon, dit Vendôme la Clef des Cœur
pagnon blancher-chamoiseur.

ORDRE DU JOUR DES COMPAGN
DÉDIÉ À MON AMI PERDIGUIE

Air du Destrier.

Amis un nouveau jour doit luire
Sur le sol où nous voyageons,

oins j'ose vous le prédire
a crois mes prévisions.
our cette noble espérance
ison est un ferme appui,
à son heureuse influence,
d le siècle à grands pas s'avance,
devons marcher avec lui.

ns nos castes différentes
entiments sont partagés,
les maximes tolérantes
bons de vieux préjugés;
nous plus d'antipathie,
de querelles, de combats,
a douce paix nous rallie,
a plus parfaite harmonie
e entre tous les corps d'états.

fois si le fanatisme
irait l'Eglise en tous sens,
ntre le christianisme
chainaient les Musulmans,
-il que ce funeste exemple
opage encor parmi nous ?
devant l'œil qui nous contemple,
Concorde ouvrons le temple
mais notre rendez-vous.

là qu'aux pieds de la déesse,
devons, ô chers Compagnons,
les mains de la sagesse
er nos dissensions;
là que les fils de Soubise,
cques et de Salomon,
tenant la même devise
ent signer avec franchise
acte de leur union.

, quand un vain privilège
rdait le pas à tel corps,
utre à l'église, en cortège,

Devait suivre son rang alors ;
Quatre-vingt-neuf de cet usage
Détruisit les derniers fragments.
Quoi ! comme aux temps du vasselage
Offririons-nous encor l'image
De l'inégalité des rangs.

Topons ¹ sur le commun passage ,
Mais de celui qui nous répond
Quel que soit son Compagnonage
Respectons la vocation.
Compagnons de toute nuance
Ne nous abordons désormais
Sur la route du tour de France
Qu'avec l'œil de la bienveillance
Ou bien l'olivier de la paix.

O toi , qui sur le tour de France
A répandu par tes écrits
Le germe de cette alliance
Qui doit faire un peuple d'amis.
Avec toi , Perdiguier , j'espère
Pour nos frères des jours meilleurs ;
Tel est du moins le vœu sincère
Que ne cessera point de faire
Vendôme *dit* la Clef des Cœurs.
Par le même.

LES CONSEILS DE LA RAISON.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Mes amis , j'entrevois l'aurore
D'un jour pour nous plus radieux ,

¹ Vendôme n'entendait pas par toper s'attaquer et se battre, mais se parler et sympathiser sur la route; comme je lui fis observer que le mot *topons* pouvait être très mal interprété, il devait l'effacer et faire quelques changements au couplet : le malheur le plus grand nous a privé de cet avantage.

Chers Compagnons à ses beaux feux
Nous refuserions-nous encore ?

Non, cessons d'être déshunis,
Notre beau siècle s'en offense,
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Mettons fin à toutes ces haines
Qu'enfantent nos rivalités,
Respectons mieux nos libertés,
Et si le Devoir a ses chaînes
De ces liens soyons épris,
Qu'ils soient ceux de notre alliance !
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Jouissons mieux de notre vie,
Compagnons de tout corps d'état,
Joignons nos couleurs à l'éclat
Des couleurs de notre patrie !
L'entravons plus les dons chéris
Qu'à tous la liberté dispense ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Cueillons-nous avec franchise
Que ces trois mots : amitié,
Unité, fraternité,
Désormais soient notre devise ;
Qu'ils soient par nos mains embellis
Qu'ils applaudiront en silence ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Car l'union fait la force,
Car nous plus qu'un seul faisceau,
Car nous l'accord le plus beau
Car nos retraites nous renforce.
Car nous avons des ennemis,
Car nous maîtrisons leur impuissance ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Nos fondateurs dans leurs synodes,
Jacques Soulier et Salomon,
Pensèrent de la même façon
Quand ils eurent leurs Codes
Qu'ils nous les mêmes les fournis.
Vous semez tous en conscience;
Je n'ai que me le voir la France
Et comme que des amis.

... dans un petit village
Un jour pour vous composé
Et par le ciel d'ailleurs
Et par le Compagnonage.
... et vous le suis
... et la science :
... et la France
... et la France.

... et la France,
... et la France,
... et la France,
... et la France;
... et la France.

... et la France

... et la France

Par le même

... et la France.

... et la France.

... et la France,
... et la France,
... et la France,
... et la France;
... et la France.

onnaient ces noms insignifiants
tait chaque village
gner ses habitants.

si cette manie
nos rivalités,
aine elle est nourrie
autres absurdités,
ui le bon sens réclame
s noms injurieux
nos aïeux
entre eux
naient comme font leurs neveux
er que ce ridicule
arme à nos envieux.

ècle rendons-nous dignes
ivant ces vilains noms
norent nos insignes
que nous portons.
ns, de par la nature
s plus de noirs gamins,
le lapins,
le bouquins,
rds, plus de loups, plus de chiens,
qui font au ciel injure
as faits pour des humains.

le notre langage
s : Cambuis, Paillassons,
uets, fils de l'outrage,
Biscornets, Guenillons,
s que je voudrais taire
meur de tout corps d'état :
us, Culs-Plats,
lera.
r supprimons ces noms-là,
sera notre salaire
on applaudira.

bêtes cruelles,

A ces pitoyables surnoms,
Moteurs de toutes ces querelles
Qu'enfantent nos divisions;
Par nos maximes tutélaires,
Chers Compagnons, opposons-leur
Ces noms flatteurs
Acquis d'ailleurs
Par la vertu, la sagesse et les monnaies.
Tel est le sentiment, mes frères,
De Vendôme la Clef des Cœurs.
Par le même.

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

AIR : Tout comme a fait son chemin.

L'autre jour je fus transporté
En esprit, chez les ombres,
Ces lieux, que l'on dit sombres,
Brillaient d'une vive clarté.
Dans ces contrées
Tant redoutées
Des sots vivants, craignant leurs destinées,
Je ne vis que des gens heureux.
Parfait accord régnait entre eux.
Je me disais, en parcourant ces lieux :
Ah ! qu'ils sont fous sur terre.
De se faire la guerre ;
Tandis qu'ici chacun se traitait en frère.
Mais, ce qui me frappa le plus,
Ce fut une guinguette
Où chacun, en piquette,
Déclamait contre les abus
Du tour de France.
Dieu ! quand j'y pense
Tous les acteurs, dans une salle immense
Bénissant l'arrêt du destin,
Chantaient, en se donnant la main

les devoirs et ce sage refrain :
h! qu'ils, etc.

, Maréchaux et les Charrons
Y buvaient sans rancune
Dans la tasse commune
Aux Bourreliers, aux Forgerons,
Un tendre hommage
Était le gage
D'un saint respect pour tout Compagnonage.
Jacques, Soubise et Salomon
Présidaient la réunion ;
Tous trois aussi chantaient à l'unisson :
Ah! qu'ils, etc.

Les Serruriers, les Menuisiers,
Devoirants, adversaires,
Passants, Tailleurs de pierres,
Et les Compagnons étrangers
Chantaient la gloire
Du vieux Grégoire,
Qui leur versait à tous galement à boire.
Les Charpentiers, les Corroyeurs,
Ombragés des mêmes couleurs,
S'entredisaient, dans l'élan de leurs cœurs :
Ah! qu'ils, etc.

Là, chacun y portait son nom,
Ses couleurs à sa guise,
Et prenait pour devise :
Liberté pour tout Compagnon.
Droits de naissance,
De préséance
N'y étaient point disputés d'importance ;
Là se confondaient toutes les rangs ;
Tous disaient, en hommes galants,
Faisant le pas aux derniers arrivants :
Ah! qu'ils, etc.

J'allais sortir, lorsque soudain
(Jugez de ma surprise)

Un des fils de Soubise
Me reconnaît, me tend la main.

— La Coterie ?

Dans l'autre vie,

Dis-moi, dit-il, Vendôme, je te prie,

Si les fils de nos fondateurs

Sont entre eux toujours querelleurs.

— Sans doute — Hélas ! mon cher la Clef des Cœurs.

Ah ! qu'ils sont fous sur terre

De se faire la guerre,

Tandis qu'ici chacun se traite en frère.

Par le même.

On vient de lire le Voyage dans l'autre monde, cette chanson me fut remise le 15 avril 1841 par Vendôme la Clef des Cœurs que de tristes pressentiments devaient avertir, car huit jours plus tard nous avions fait une grande perte, je l'accompagnai jusqu'à sa tombe; il n'était plus qu'un cadavre. Mais il a bien rempli sa vie, et sa mémoire restera parmi nous. Le bon Vendôme voulait voir la concorde s'établir entre toutes les Sociétés, et il travaillait à la réalisation de ce qu'il désirait. O vous qui connaissiez Vendôme et ne pouviez moins faire que de l'estimer, lisez et relisez encore ses dernières chansons, et rappelez-vous bien surtout qu'elles renferment ses derniers vœux.

NE FORMONS QU'UN FAISCEAU.

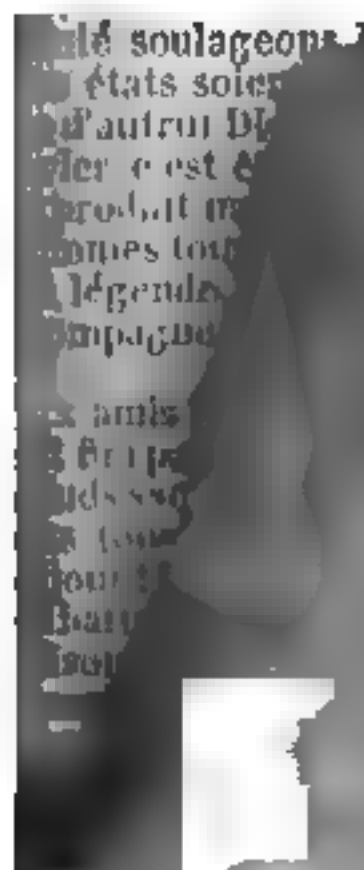
Air de Cambronne, ou Je m'en souviens.

La liberté, cette vierge si pure
De son flambeau vient dessiller nos yeux.
Oh ! quelle est belle en sa simple parure,
Comme son front est noble et radieux,

En aspect elle fait fuir la haine
d'acorde avec son noir drapeau,
Elle dit pour briser votre chaîne,
Compagnons, ne formez qu'un faisceau.

Comon on vante la sagesse,
Compagnons c'est un digne régent,
Autre Jacque on connut la tendresse
Soudise on sut le sentiment,
Qui comprend leurs profondes maximes
N'est fier de leur riche cadeau;
Ils veulent jouir de leur estime,
Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

Ils propos ornent-vois vos langages,
Mélitez, et sur les grands chemins
Déployer vos aveugles courages
Vous rendez souvent trop inhumains.
Compagnons pour porter la bannière
A deux yeux retirez ce bandeau,
Pétez jusqu'à l'heure dernière:
Compagnons, ne formons qu'un faisceau.



gence,
nos yeux;
fait défense,
eux.
lme.
tableau
:
qu'un faisceau.

l'outrage

signonage

i'expérience,
rue! beau,
olérance,
nons qu'un faisceau.

Pauvres mortels, tant de haine vous tance,
 Du temps passé détournez le regard,
 De l'avenir mesurez mieux l'espace,
 Croyez-en bien Décidé le Briard.
 Chacun de nous, telle est mon espérance,
 Mettra ces mots sur le Code nouveau :
 Quand il s'agit des enfants de la France,
 Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau.
 BRADLT, dit Bien Décidé le Briard, Compagnon
 toulloir.

L'ALLIANCE DES CORPS.

Ann. : 1878.

Liberté (bis) sur le tour de France
 De nos Compagnons protège la sainte alliance
 Et nos coeurs (bis), par reconnaissance
 Auront à jamais
 Le souvenir de tes bienfaits.

Il faut qu'enfin cette terre
 Soit le céleste jardin;
 Que tout Compagnon soit frère
 Et appui de l'orphelin.
 Nous viendrait-il d'Allemagne,
 Nous n'en serons point jaloux;
 D'Italie ou d'Espagne,
 Qu'il s'attable avec nous.
 Liberté, etc.

Amis, redoublons de zèle
 Pour réformer nos abus :
 Bourguignon le Cœur Fidèle
 Vaut la Rose de Tourmus;
 Ne soyons plus rigoristes,
 Qu'on se nomme désormais
 Bon Soutien le Dombiste
 Ou Jean le Béarnais.
 Liberté, etc.

Que la discorde et l'envie
S'échappent de notre sein ;
Bannissons la jalousie
Et son infernal venin.
Aujourd'hui qu'on s'humanise
Dans chaque profession ,
Ayons tous pour devise ,
Sans ostentation :
Liberté , etc.

Des auteurs des plus beaux codes
On admire la raison.
J'en rappelle l'épisode
Par ces mots : paix , union.
Ils veulent , dans leur empire ,
Ces augustes souverains ,
Que tous y puissent dire
En se tendant les mains :
Liberté , etc.

Auteur du Livre du Compagnon

ne perdez pas l'espérance ;
Soyez matin et soir.
Si dans votre expérience
J'ai mis tout mon espoir ;
Pour seconder votre flamme ,
J'en ai décidé le Briard
Jusqu'à jurer sur son âme
De dire avec Panard :
Fidélité (*bis*) sur le tour de France.
Le Compagnon protège la sainte alliance
De cœurs (*bis*), par reconnaissance ,
Qu'ils ont à jamais
Reçue de tes bienfaits.

Par le m

LE SERGENT COMPAGNON. ¹

AIR : Je ne suis pas curieux.

Depuis vingt ans , paisible , ici j'habite ,
Tout glorieux de mes anciens exploits ;
Mais aujourd'hui quel bruit soudain m'agite ?
De Perdiguier je reconnais la voix.....
Je comprends bien sa mission divine.
Je suis confus , et vais pour mes erreurs
Vite cacher ma vieille carabine ,
Mes vieux galons , ma canne et mes couleurs.

A dix-huit ans commença ma carrière.
Je fus vainqueur chez l'antique Germain :
Le sort changea , l'arbitre de la guerre
Nous accabla de son affreux dédain.
Ainsi trahis , le Devoir me fascine ;
Je dus , hélas ! en proie à mes douleurs ,
Abandonner ma vieille carabine ,
Mes vieux galons , pour porter les couleurs.

Comme soldat j'ai bravé la mitraille ,
En défendant l'honneur de mon pays.
Mais , Compagnon , usant de représailles ,
Combien j'ai dû m'attirer de mépris !
D'Avignonais j'écoute la doctrine ,
Et je conçois qu'il faut des temps meilleurs
Et bien soigner sa vieille carabine ,
Ses vieux galons , sa canne et ses couleurs.

Chers Compagnons , pour dissiper l'orage ,
De la Vertu recevez les avis ,
Et du sergent le modeste héritage
Tout aussitôt reprendra de son prix.
Si vous cessez votre guerre intestine ,
Vous vous serez concilié des cœurs

¹ L'auteur de cette chanson est en effet un ancien
-logis.

Qui chanteront la vieille carabine ,
Les vieux galons , la canne et les couleurs.

Pour le banquet , la déesse Minerve
A préparé son brillant étendard.
Le vieux sergent tient toujours en réserve
Celui de Bien Décidé le Briard ,
Et dans sa joie il prend sa mandoline ,
Et fait entendre à ses bons auditeurs
Qu'il peut encor porter sa carabine ,
Ses vieux galons , sa canne et ses couleurs.

Par le même.

LA PAIX.

Air de ma Bretagne.

« Barde du travailleur, viens , me dit l'Espérance ;
« Chante aux faibles lueurs du crépuscule éteint :
« La nuit s'est endormie , et l'aurore s'avance
« Sur son char, et la paix auprès d'elle revient.

« L'horizon se colore

« De ce feu précurseur ;

« Un beau jour doit éclore

« Sur ce sol de douleur. »

Ah ! ma voix vous implore ,

Accourez , messagers du bonheur !

Il en est temps encore ,

Dissipez notre erreur. (*bis*).

Par la douce pitié tout à coup éveillée ,
Notre âme , souriant au progrès qui l'instruit ,
S'émeut au jour naissant , contemple , émerveillée ,
Les faveurs de la paix qu'enfin elle comprit.

Plus de sanglante arène

D'exécration renom ;

Plus de lutte inhumaine

Dégradant notre nom.

Toi , seule souveraine ,

**Sous tes règles entraîne
L'honnête Compagnon.**

**Oublions nos discords : de sa brûlante hale
L'aveugle préjugé , sombre enfant de la nuit
Guidé par le vieux temps , attisa cette haine
Dont l'amour fraternel trop long-temps a g
Reste impur du vieil âge ,
Notre lucide esprit
Désormais se dégage
De ton lien maudit ;
A la paix notre hommage !
Compagnons frères , Français , amis ,
Serrons-nous , car l'orage
Menace le pays.**

**Par la voix du passé , les mânes de nos frèr
Au culte de l'erreur en cent lieux immolé
« Repoussez , disent-ils , ces Caïns sanguins
Fiers à bras trop fameux dans des temps re
Cette sève de vie ,
Dans vos corps vigoureux
Stimulant l'énergie ,
Les élans généreux ,
Est sacrée , et l'impie
Qui la verse est coupable , odieux ;
Gardez pour la patrie
Votre sang précieux. »**

**L'humanité grandit , le jeune âge la berce
D'un visage serein semble apaiser son cri ;
Dans ses bras caressants , les larmes qu'ell
Ne tombent pas en vain sur son cœur atten
Quand la presse ensemence
Dans ce sillon nouveau ,
Préparant l'abondance ,
Un avenir plus beau ;
D'utiles connaissances.....
De nos maux font échapper le sceau.
Arrière , ignorance ,
Fuis avec ton bandeau.**

• nos pas égarés la raison illumine ;
n de nous , Compagnons , sottes préventions ;
ons-nous ici-bas , suivons la loi divine :
s plus grands ennemis , ce sont nos passions.

Fraternelle tendresse ,
Assainis à jamais
Le cœur de la jeunesse
Par ton baume parfait ;
Qu'une sainte allégresse ,
Don du ciel , et régnant désormais ,
Nous présente sans cesse
L'asile de la paix.

Par BENARDEAU, dit Tourangeau, Affilié
menuisier du Devoir de Liberté.



ALOGUE SUR LA VERSIFICATION

ENTRE NANTAIS ET RENNOIS.

RENNOIS. — Savez-vous, pays Nantais vous passez pour un vrai poète?

NANTAIS. — A cause, pays Rennois?

RENNOIS. — A cause des chansons que avez composées en l'honneur de notre société.

NANTAIS. — Il est vrai qu'elles sont à peu près suivant les règles de la versification mais il ne suit pas de là qu'elles soient ment poétiques et me puissent mériter le de poète.

RENNOIS. — Est-ce que tout ce qui est en vers n'est pas de la poésie?

NANTAIS. — A la rigueur, non; et l'on a bien souvent plus de poésie dans la prose que dans les vers.

RENNOIS. — Ce n'est pas l'avis de Voltaire.

NANTAIS. — Je le sais; mais lisez la prose de Bernardin de Saint-Pierre, celle de Chateaubriand, de Lamennais, de George Sand sentirez à la grandeur des descriptions l'expression de la pensée et du sentiment, chose qui touche, charme, transporte, ne peut définir. La poésie est là avec sa puissance et son entraînement; on la voit, on la touche, on la sent, mais on ne peut la définir et la faire comprendre à celui qui ne comprend pas de lui-même.

RENNOIS. — Mais, si l'on veut

anson, il ne faut pas, j'espère, l'écrire en prose.

NANTAIS. — Non.

RENNOIS. — En ce cas, si je n'ai pas fait de la poésie, j'ai fait des vers.

NANTAIS. — Vous ?

RENNOIS. — Moi, je vous apporte une vingtaine de chansons de ma composition; elles sont toutes nouvelles, elles n'ont jamais vu le jour, voilà... Je vous prie de me dire ce que vous pensez.

Nantais prend le manuscrit et le parcourt d'un bout à l'autre; puis, s'adressant à Rennois, il dit : Faut-il vous dire la vérité ?

RENNOIS. — Oui, parlez, et ne craignez pas de me fâcher. Je ne suis pas comme les autres poètes.

NANTAIS. — Eh bien ! ami Rennois, vous avez fait le poète, je veux dire les idées, l'imagination et le sentiment naturel et profond; mais il vous manque un peu d'étude. Vos vers sont trop longs ou trop courts, presque toujours mal cadencés, et souvent entrelacés sans aucun ordre; vous faites rimer les pluriels avec les singuliers, et quelquefois le masculin avec le féminin. Vous avez d'autres défauts, dont je ne parle pas. Ne soyez cependant pas surpris de ce que je viens de vous dire : je faisais autrefois tout comme vous, je me suis aperçu de mes défauts, et je me suis corrigé en partie. Vous pourrez faire de même.

RENNOIS. — Je ne demande pas mieux. Facitez-moi le moyen de faire ce que vous avez fait; faites-moi connaître toutes les difficultés à combattre. Si je me sens trop faible pour les

aborder et les vaincre, je cesse à l'instant d'écrire; dans le cas contraire, je me mets à l'œuvre, et poursuis ma carrière avec vigueur et persévérance. Les exemples que je demande, vous devez les donner seulement à votre ami Rennois, mais à tous les Compagnons. Je suis bien persuadé qu'ils en tireront avantage, soit en versifiant mieux qu'ils ne le font ordinairement, soit en ne versifiant plus du tout. Voyons, comment faut-il mesurer les vers?

NANTAIS. — Les vers se mesurent par syllabes, et leur longueur varie depuis une jusqu'à douze; il y en a même de plus longs. Ceux de douze syllabes ont un repos ou césure qui coupe le vers en deux parties. Ces parties ou moitiés de vers sont appelées hémistiches; les vers de dix syllabes ont leur repos à la quatrième. Exemple :

Sans être al-mé du dieu de l'Her-mo-ni-e,

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Peut-on chan-ter com-me chan-ta le dieu

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Vous voyez que ces vers sont de dix syllabes, et qu'ils ont à leur quatrième un repos ou césure, c'est-à-dire que le mot s'y trouve achevé. Vous devez le remarquer, le premier de ces deux vers a une syllabe de plus que le second; mais cette syllabe, étant muette, ne donne aucun son, et constitue la rime féminine. Lisez le couplet tout entier (page 141 du 1^{er} volume), vous verrez qu'il se compose de quatre vers à rimes masculines, de quatre vers à rimes féminines, et que ces derniers ont tous une syllabe de plus que les autres, syllabe qui ne compte pour rien. Remarquez donc bien l'ex-

ment de ce couplet. Ensuite, si vous voulez faire une chanson sur le même air, faites sorte que tous vos couplets aient le même nombre de vers et tous vos vers le même nombre de syllabes; il faut, de plus, que vos huit soient entrelacés comme ils le sont là.

ENNOIS.—Et, si je voulais faire une chanson sur l'air : *Laissez reposer le tonnerre*, les couplets d'un même couplet auraient-ils tous la même mesure ?

NTAIS. — Non, et voici un exemple :

Après a-voir pen-dant cinq ans
 2 3 4 5 6 7 8

ers Com-pa-gnons, vo-ya-gé dans la Fran-ce,
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

e vois ap-pa-raî-tre le temps
 1 2 3 4 5 6 7 8

en-trer sa-tis-fait au lieu de ma nais-san-ce.
 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Vous le voyez, le premier et le troisième vers ont huit syllabes chacun; le second en a dix, le quatrième douze. Le vers de douze syllabes a son repos à la sixième, celui de dix à la quatrième; ceux de huit et d'une moindre longueur n'ont pas besoin d'avoir de repos. Si vous voulez faire une chanson sur cet air, faites d'abord un couplet qui ait le même arrangement que celui que je vous cite. (*Voyez le couplet entier, page 150 du 1^{er} volume*). Faites ensuite vos autres couplets d'après votre premier. ENNOIS.—C'est entendu. Parlez-moi maintenant de la rime.

NTAIS. — Je ne puis vous en parler longuement. Il me suffira de vous dire que nous

ons, nous autres Compagnons, nous attacher plus à la précision de la mesure qu'à la richesse de la rime; car, sans cette précision, on ne peut chanter une chanson convenable. Je crois devoir vous avertir, quant à la rime, qu'elle est un peu négligée dans mes compositions; je ne fus jamais sévère à cet égard. Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner. Lisez des vers, et vous comprendrez facilement lorsque la rime est valable et lorsqu'elle ne l'est pas; et puis, si vous pouvez mieux faire que moi, faites mieux.

RENNOIS. — C'est bien. Dites-moi maintenant ce que c'est qu'un hiatus.

NANTAIS. — Deux voyelles qui, en se rencontrant, forment un son désagréable et qui embarrassent la prononciation; comme, par exemple: *fonda un, j'y ai, moi aussi, vérité étonnante, sera applaudi*, etc., forment des hiatus. Le premier *a u*, le second *y a*, le troisième *é e*, le quatrième *é e*, le cinquième *a a*. Vous le sentez, toutes ces rencontres de voyelles produisent un effet mauvais qu'il faut éviter. Donc ce qui suit, par exemple: *faire imprimer, pauvre enfant, peine amère*, etc., c'est très bien, car il y a élision, et non hiatus.

RENNOIS. — Vous m'avez indiqué à peu près toutes les difficultés, n'est-ce pas?

NANTAIS. — Ecoutez encore un moment. Quand vous emploierez les mots terminés par des doubles voyelles, comme *armée, idée*, etc., il faudra qu'ils soient suivis de mots dont la première lettre soit une voyelle. Si les mots, *armée, idée*, étaient au pluriel, comme les *armées, les idées*, il faudrait les rejeter forcé-

ment à la fin des vers, pour en former des images. On ne pourrait, en aucune façon, les lier dans le corps du vers.

Voici une autre observation, et ce vers me servira d'exemple :

Sous ta fe-nê-tre, ob-jet que je ré-vè-re.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Si le mot qui termine le premier hémistiché la quatrième syllabe était au pluriel, il ne pourrait former élision avec le mot qui commence le second ; on ne pourrait pas dire : sous les *fenêtres*, *objet*, etc., sans déranger et gâter le vers, tandis que, dans le premier cas, la dernière syllabe du premier hémistiché et la première du second s'élisent et n'en forment qu'une, qu'on prononce d'une seule émission de voix. Il ne faudrait pas non plus, dans la place où il se trouve, que le mot *fenêtre* soit suivi d'un mot dont la première lettre serait une consonne, car l'embarras deviendrait alors le même. Cadencez donc bien vos vers, entrelacez-les les uns avec les autres comme l'air ou la musique le commandent ; faites usage de images valables, évitez les hiatus et tout ce qui est dur à la prononciation et à l'oreille, et vous aurez fait ce que les règles ordonnent. Je ne vous parlerai pas des différents genres de poésie, nous ne devons point ici sortir de notre sujet ; mais je vous le recommande, lisez des chansons et d'autres pièces de vers des bons auteurs que la France a vus naître ; repassez bien dans votre tête les courtes observations que je viens de vous faire, et vous comprendrez parfaitement tout ce que vous avez désiré comprendre.

RENNOIS. — Oui, je comprendrai; mais je ne sais si je pourrai vaincre tant d'obstacles. Et moi, qui ai fait au moins vingt chansons dont j'étais si fier et si content ! En voilà de la besogne ! en voilà des réparations à entreprendre ! Ah ! si j'avais su, je n'aurais pas tant produit, mais j'aurais produit peut-être quelque chose de mieux. Ah ! pauvres déshérités de la fortune, combien nous sommes garottés ! que d'entraves nous retiennent, et que de peines pour les briser et faire quelques pas en avant ! Enfin je me suis égaré, et je ne suis pas le seul. Compagnons, mes camarades ! faites comme moi, ouvrez les yeux, ayez bon courage, et remettez-vous à l'œuvre ; après avoir pataugé la nuit dans les landes et les marais, à travers les bruyères, le jonc et les massettes, qu'on est heureux d'arriver au point du jour sur une route ferme, unie, large, directe et tracée dans les plus beaux paysages ! oui, ayons bon courage..... Vous n'avez plus rien à me dire, ami Nantais ?

NANTAIS. — Encore quelques mots. Vous vaincrez toutes les difficultés, j'en suis sûr ; mais gardez-vous de suivre la trace des poètes exagérés. Je ne vois dans leurs chansons que des victoires, des gloires, des lauriers, des couronnes, des triomphes, entassés pêle-mêle. Tous ces grands mots, entassés sans ordre et sans à-propos, ne sont qu'une musique assourdissante qui n'exprime absolument rien. Il ne faut pas s'attacher à faire du bruit pour du bruit. Il faut exprimer des idées et des sentiments, et surtout se bien garder de produire des chansons satiriques ; si de telles chansons

duites par vous venaient à provoquer quel-
que désordre, si le sang des ouvriers venait à
aller, vous seriez coupable. Ce sang retombe-
rait sur votre tête, et vous seriez un jour miné
par le remords et la tristesse; votre vieillesse
serait malheureuse. Chantez l'amour, le tra-
vail, l'union, la fraternité, quelques aventures
intéressantes, et vous n'aurez jamais rien à
vous reprocher; au contraire.

LENNON. — Ami Nantais, ce que vous m'avez
dit me sera d'un grand secours. Il faut néces-
sairement que j'écrive, quelque chose est dans
ma tête et dans mon cœur; il faut qu'il sorte,
sinon quoi je serais malade et j'en mourrais.
Maintenant, à l'heure qu'il est, je voudrais vous faire
quelques autres demandes.

NANTAIS. — Sur quoi?

LENNON. — Sur le nouveau système métrique,
je ne comprends rien. Si vous
pouvez satisfaire à mon désir, je reviendrais
demain, bien disposé à vous écouter : de la me-
sure des vers on passerait à d'autres mesures;
en dites-vous?

NANTAIS. — Venez.

LENNON. — Eh bien! à demain.

NANTAIS. — A demain.

DIALOGUE

SUR LES NOUVELLES MESURES

entre les deux mêmes.

RENNOIS. — Me voilà et tout disposé à apprendre d'où dérivent le gramme, l'are, le stère, le décastère et tant d'autres mesures dont les noms anti-poétiques ne se gravent que difficilement dans la mémoire. Les enfants, les vieillards et les bégues ne sont plus aptes à faire les commissions du ménage.

NANTAIS. — Les inconvénients que vous signalez sont compensés par des avantages.

RENNOIS. — Aussi je tiens à les connaître.

NANTAIS. — Mais pour me faire comprendre j'aurais besoin de prendre la chose d'un peu haut.

RENNOIS. — De tant haut que vous voudrez. J'écoute et ne craignez pas d'être trop long.

NANTAIS. — Les anciennes mesures : la toise, le pied, l'aune, la livre, le boisseau, etc., ont un grand défaut, c'est de n'être pas pareilles dans tous les pays; en Angleterre le pied est plus court qu'en France : celui qui achèterait une quantité de marchandise au pied de ce pays-là, verrait sa quantité moindre au pied de ce pays-ci, et tout cela engendrerait des mécomptes ou du moins des calculs longs et compliqués. En France même, chaque localité avait des mesures particulières, et, dans les

res, comme celle de Beaucaire, par les marchands et les acheteurs venus des plus opposés, ont eu quelquefois la peine à s'entendre au prix et sur des marchandises. Pour remédier à cela, on a voulu adopter des mesures communes, non-seulement aux habits, mais à ceux de tous les vêtements. Elles ont été basées sur la circonférence du globe. Le globe est le monde que nous habitons. On dit qu'il est rond et qu'il tour-

— Qu'il tourne! Mais s'il tournait, nous perdions tantôt la tête en haut, tantôt la tête en bas, ce qui ne serait pas trop amusant. En effet, les rivières, des fleuves et des mers déborderaient de leurs lits comme d'autres se renverseraient. Dieu! quelles catastrophes!... et puis, quelle désolation!.... mais.... une pire des maux..... non...., nous ne pourrions rester attachés, cramponnés à la terre, nous serions dans le vide; et, papillons nous ferions culbutes sur culbutes, que tout souffle humain se soit éteint.

— Je ne vous parlerai pas, ami, de l'attraction, force qui maintient tout à sa place, ni de l'atmosphère qui nous entoure et dans laquelle s'opèrent mille phénomènes. Mais je vous ferai remarquer que si la terre était immobile, il faudrait que le soleil, foyer de lumière et de chaleur; lui, à des millions de lieues dans l'espace, fasse en quatre heures, le tour de la terre.

c'est-à-dire qu'il parcoure, en si peu de temps, une ligne, une circonférence enfin de 210 millions de lieues. Ce serait par trop fort, cette masse ignée, ardente, pourrait, dans son volume incommensurable, se briser, et ses fragments, brandons incendiaires, voler de toutes parts dans l'étendue. La terre ne parcourt, en un an, en tournant 365 fois sur elle-même, que les 210 millions de lieues que le soleil devrait parcourir en un seul jour; son mouvement est plus doux et plus probable que celui-ci. Mais en voilà assez là-dessus. Nous disons donc que la terre est une boule, on suppose une ligne qui passe au milieu de cette boule et l'embrasse comme un cercle ¹, ce cercle se nomme le méridien; il y a un autre cercle au centre de cette même boule, et, placé en croix sur le premier, ce second cercle s'appelle l'équateur. Il y a deux points aux deux extrémités du méridien qui s'éloignent également de tous les points de l'équateur : ces deux points là se nomment les pôles. Si l'on va de l'un des pôles à l'équateur, on aura parcouru le quart du globe ou du méridien : c'est ce quart là que les savants ont mesuré.

RENNOIS. — Je conçois qu'on ait pu mesurer de l'équateur jusques où les régions tempérées touchent aux régions froides; mais comment a-t-on pu pénétrer jusqu'au pôle, à travers les mers et les montagnes de glaces ?

¹ Les savants (si des savants lisaient jamais des entretiens d'ouvriers) pourraient reprocher à Nantais d'employer le mot cercle pour le mot circonférence, là-dessus je répondrais, pour Nantais absent, que quand on veut enseigner quelque chose au peuple, il faut nécessairement se servir de son langage. Bien valent les choses que les noms.

NANTAIS. — Je n'ai pas à vous en parler, les astronomes, les géomètres, les physiciens, qui, à diverses époques, exécutèrent ces grands travaux, sont Picard, Cassini, La Condamine, Clairault, Maupertuis, Delambre, Mechain, Biot, Arago, tous hommes dont la haute science n'est point contestable. Je ne puis rien répondre de mieux à votre dernière question. Le quart du méridien, dis-je, fut divisé en *dix* parties égales; chacune de ces dix parties en *dix* autres parties, et ainsi de suite jusqu'à ce que le terme de la division se soit trouvé être la *dix-millionième partie* du quart du méridien; cette dix-millionième partie se trouvant d'une longueur commode pour les usages ordinaires du mesurage, fut adoptée comme unité fondamentale des mesures nouvelles, et prit le nom de *mètre*, mot qui lui-même signifie mesure. On prétend que si le mètre venait à se perdre on pourrait le retrouver en mesurant une seconde fois le quart du méridien.

RENNOIS. — Mais le nouveau mètre serait-il bien de la même longueur que le premier? Ne pourrait-il pas avoir quelques lignes de plus ou de moins?

NANTAIS. — Je ne puis rien affirmer là-dessus, et je me borne à vous exposer le système. Je continue : le *mètre*¹ fut divisé en *dix* parties appelées *décimètres*, ou dixièmes parties du mètre; le décimètre en *dix* parties appelées *centimètres*, ou centièmes parties du mètre; le centimètre en *dix* parties appelées *millimètres*, ou millièmes parties du mètre; le millimètre étant assez petit, on ne le subdivisa pas.

¹ Sa longueur est de 3 pieds 11 lignes.

Vous le voyez , de la *dix-millionième* partie du quart du méridien , ou de la *quarante-millionième* du méridien tout entier , on a formé le *mètre*, et c'est du mètre que dérivent le stère, l'are, le kilogramme, etc., et toutes leurs subdivisions.

RENNOIS. — Il faudra bien du temps pour se familiariser avec ces noms-là. Ils sont, je crois, russes ou prussiens.

NANTAIS. — Non, ils sont grecs et latins.

RENNOIS. — Et pourquoi du grec et du latin, et non du français ?

NANTAIS. — Parce qu'on a voulu , comme je vous l'ai dit, que ces mesures fussent universelles. C'est pour cela, c'est pour ne blesser aucune susceptibilité nationale, qu'on s'est servi des langues réputées *mères-langues*, et que les savants de tous les pays connaissent. C'est encore dans une grande pensée qu'on a basé ces mesures sur la circonférence de la terre, mère commune de tous les hommes. Les auteurs du système métrique sont des enfants de la France, mais leurs travaux furent faits pour la généralité des nations et adressés à tous les peuples.

RENNOIS. — Cela est fort beau, et l'on reconnaît bien là les Français..... Mais quel rapport trouve-t-on entre le *mètre* et les autres mesures, telles que *are*, *stère*, etc. ? Comment transformer les mesures anciennes en mesures nouvelles et les nouvelles en anciennes ? Voilà bien de la besogne ! et vous le savez, les ouvriers ne sont pas des mathématiciens. Et puis, par le temps qui court, ils n'ont guère le temps de calculer !

NANTAIS. — Je le sais ; aussi je me suis procuré ce que je savais vous être nécessaire, et je vous me demandez en ce moment. Le voilà.

RENNOIS. — Je vous remercie, ami Nantais, du *Tableau*¹ que vous me donnez ; j'aime vraiment les calculs tout faits, en attendant que je puisse me livrer au plaisir de les faire moi-même. Mais ce n'est pas le tout ; je voudrais maintenant savoir autres choses. Plus j'apprends, plus je désire apprendre. Ne pourriez-vous pas me donner quelques leçons d'astronomie, de physique, de chimie, de littérature, etc.

NANTAIS. — Vous me demandez là beaucoup de choses, et fussé-je capable de vous satisfaire, le temps ne me le permettrait pas. Je vous pourrais vous renvoyer à la *Bibliothèque populaire*, publiée par M. Adjasson de Grandigne ; elle se compose de cent vingt-un petits volumes et ne coûte que trente francs.

RENNOIS. — Trente francs ! c'est beaucoup pour un ouvrier. N'importe ! je travaille fort, je veux travailler plus fort encore, et parvenir enfin à me la procurer.

NANTAIS. — Si vous ne pouvez pas tout vendre d'un coup, prenez d'abord les *volumes* qui traitent des choses qui vous intéressent le plus ; ils se vendent *six* sous pièce. Le directeur de la *Bibliothèque populaire* publie en ce moment une Collection à *douze* sous le volume, qui complète sa première publication. Vous pourrez trouver là encore de quoi satis-

¹ Une petite partie du tableau que Nantais a donné à Rennois est reproduite à la fin du dialogue.

faire tous vos goûts : *astronomie, physique, chimie, botanique, géologie, mécanique, etc., etc.*

RENNOIS. — Ah ! oui, il faut que je satisfasse mes goûts ; il faut que je comprenne un peu les affaires du monde : il faut que j'ouvre mes yeux fermés depuis trop long-temps. Merci pour les bontés que vous avez eues pour moi, et que je vous prie de me continuer. Vos entretiens me sont utiles ; permettez que je vienne vous voir quelquefois.

NANTAIS. — Venez quand vous voudrez. Nous causerons ensemble, et certainement nous y gagnerons tous deux.

RENNOIS. — Je compte donc sur vous !

NANTAIS. — Vous le pouvez.

Fragments du Tableau donné à Rennois par Nantais,

Dix mètres font un décamètre, cent mètres font un hectomètre, mille mètres font un kilomètre, dix mille mètres font un myriamètre ; puis on dit : deux myriamètres, trois myriamètres, etc., etc. Ces mots déca, hecto, kilo, myria, sont empruntés du grec et signifient : dix, cent, mille, dix mille. Les mots suivants : deci, centi, milli, sont empruntés du latin et signifient : le dixième, le centième, le millième. C'est ainsi que, pour la dixième partie du mètre, on dit décimètre ; pour la centième, centimètre ; pour la millième, millimètre.

Toutes les mesures, avons-nous dit, dérivent du mètre, et il est bon d'avoir un mètre sous les yeux pour se faire une juste idée des autres mesures.

apport de chaque mesure avec le mètre.

MÈTRE. — Mesure pour les *longueurs*. Le *mètre* est la 40 millionième partie de la circonférence de la terre.

ARE. — Mesure pour les *surfaces*. Pour déterminer l'étendue, la superficie d'un bois, d'une vigne, d'un pré, etc., etc. L'*are* est un carré dont chaque côté a *dix* mètres de longueur.

LITRE. — Mesure de *capacité*. Pour mesurer les liquides, les grains, etc. Le *litre* contient un décimètre cube, je veux dire ce que contiendrait une boîte absolument carrée, laquelle aurait intérieurement un décimètre de longueur, de largeur et de profondeur.

STÈRE. — Mesure pour les bois de chauffage. Le *stère* a un mètre cube. Le cube a la forme d'un dé à jouer. Le *mètre cube* est la mesure pour les *solides*.

GRAMME. — Mesure pour les *poids*, pour les *pesanteurs*. Le *gramme* pèse un *centimètre cube* d'eau distillée. Le *kilogramme*¹, avec ses subdivisions en décagrammes, grammes, etc., sert à mesurer les choses de pesanteur.

FRANC. — Unité de la monnaie d'argent. Le *franc* pèse cinq grammes; il est composé de

¹ Il vaut environ deux de nos anciennes livres.

neuf parties d'argent pur et d'une partie de cuivre.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Un	vaut	Un	vaut
Myriamètre..	dix mille mètres.	Décastère....	dix stères.
Kilomètre. ¹ ..	mille mètres.	STÈRE.....	<i>mètre cube.</i>
Hectomètre..	cent mètres.	Décistère....	dixième du stère.
Decamètre....	dix mètres.	Mille kilo-	pois du mètre
MÈTRE.....	<i>base du système</i>	grammes..	cube d'eau et du
Décimètre...	dixième du mè-		tonneau de mer.
	tre.	Cent kilo	quintal métri-
Centimètre...	Centième du mè-	grammes..	que ² .
	tre.	KILOGRAMME	mille grammes,
Millimètre...	millième du mé-		pois du décimè-
	tre.		tre cube d'eau
Hectare.....	cent ares.		distillée.
ARE.....	<i>carré de dix</i>	Hectogramm.	cent grammes.
	<i>mètres de côté</i>	Decagramme	dix grammes.
Centiare.....	centième de l'are	GRAMME.....	<i>pois d'un cen-</i>
Kilolitre.....	mille litres.		<i>timètre cube</i>
Hectolitre ..	cent litres.		<i>d'eau distill.</i>
Decalitre ² ...	dix litres.	Décigramme.	dixiè. du gram.
LITRE.....	<i>décimètre cube.</i>	Centigramm.	cent. du gram.
Décilitre....	dixième du litre.	Milligramme	mill. du gram.
Centilitre...	centième du litre	FRANC.....	cinq grammes
			d'argent.
		Décime.....	dixième du franc
		Centime	cent. du franc.

¹ 3 kilomètres et 198 mètres font une lieue de poste.

² Le double décalitre est 20 litres, le double-décilitre la cinquième partie du litre; le double hectogramme 200 grammes, etc.

³ L'ancien quintal était cent de nos anciennes livres, le quintal métrique est plus du double plus fort.

réduction d'anciennes mesures en mesures nouvelles et réciproquement, à l'usage des Compagnons.¹

Réduction des toises en mètres et centim.		Réduction des pieds en mètres et centim.		Réduction de pouces en mètres et centim.		Réduction des lignes en millimètres.		Réduction des millimètres en lignes.	
toises	mètres. centimèt.	pieds.	mètres. centimèt.	pouces.	mètres. centimèt.	lignes.	millimèt. centièmes de millim.	millimèt.	lignes. centièmes de lignes.
1	v. 1.94	1	v. 0.32	1	v. 0.02	1	v. 2.25 ³	1	v. 0.44 ⁴
2	3.89	2	0.64	2	0.05	2	4.51	2	0.88
3	5.84	3	0.97	3	0.08	3	6.76	3	1.33
4	7.79	4	1.29	4	0.10	4	9.02	4	1.77
5	9.74	5	1.62	5	0.13	5	11.27	5	2.21
6	11.69	6	1.94	6	0.16	6	13.53	6	2.65
7	13.64	7	2.27	7	0.18	7	15.79	7	3.10
8	15.59	8	2.59	8	0.21	8	18.04	8	3.54
9	17.54	9	2.92	9	0.24	9	20.30	9	3.99
10	19.49	10	3.24	10	0.27	10	22.55	10	4.43

¹ Cela veut dire qu'on laissera de côté tout ce qui n'est pas indispensable aux ouvriers ou aux ménages d'ouvriers.

² Il faut dire ainsi : une toise vaut 1 mètre 94 centimètres, et en descendant aplomb la même colonne : 2 toises valent mètres 89 centimètres ; trois toises, etc. A la colonne des pieds et aux autres colonnes, on compterait de la même manière. J'avertis que, pour ne pas jeter de la confusion dans les esprits peu habitués aux chiffres, on néglige ici les millimètres : la rigueur, une toise vaut 1 mètre 94 centimètres et 9 millimètres. Lorsqu'on veut réduire des toises en mètres, il faut savoir d'abord ce que vaut une toise ; ayant trouvé 1.94.9., il faut pour deux toises multiplier ce dernier produit par 2 ; il le faut multiplier par 3 pour 3 toises, par 100 pour 100 toises, et ainsi de suite. On fera de même pour les produits du pied et du pouce, et pour toutes les autres mesures.

³ Cela veut dire 25 centièmes de millimètre ou un quart de millimètre.

⁴ Cela veut dire 44 centièmes d'une ligne, pas tout à fait une demi-ligne.

Réduction des mètres en toises, pieds, pouces et lignes.		Réduction des toises carrées en mètres carrés.		Réduction des toises cubes en mètres cubes.		Réduction des mètres carrés en toises carrées.		Réduction des mètres cubes en toises cubes.	
Mètres.	Toises. Pieds. Pouces. Lignes. Centièmes de lignes.	vaut	Mètres. Centièmes de mètre ¹ . Toises.	vaut	Mètres. Centièmes de mètre.	Mètres.	vaut	Mètres.	Toises. Centièmes de toises.
1	vaut 0.3.0.11.29	1	3.79	1	7.40	1	vaut	1	0.13
2	1.0.1.10.59	2	7.59	2	14.80	2	0.52	2	0.27
3	1.3.2.9.88	3	11.39	3	22.21	3	0.78	3	0.40
4	2.0.3.9.18	4	15.19	4	29.61	4	1.05	4	0.54
5	2.3.4.8.48	5	18.99	5	37.01	5	1.31	5	0.67
6	3.0.5.7.77	6	22.79	6	44.42	6	1.57	6	0.81
7	3.3.6.7.07	7	26.59	7	51.82	7	1.84	7	0.94
8	4.0.7.6.36	8	30.38	8	59.23	8	2.10	8	1.08
9	4.3.8.5.66	9	34.18	9	66.63	9	2.36	9	1.21
10	5.0.9.4.96	10	37.98	10	74.03	10	2.63	10	1.35

(1) On comprendra centièmes de mètre carré, centièmes de mètre cube, centièmes de toise carrée, centièmes de toise cube, pour les décimales des pieds carrés et des pieds cubes en mètres carrés, etc., et réciproquement on comprendra de la même manière.

mètres carrés.		mètres cubes.		pieds carrés.		en pieds cubes.		liens, etc.	
Pieds.	Mètres.	Pieds.	Mètres.	Pieds.	Centièmes de pieds.	Pieds.	Centièmes de pieds.	Liens.	Myriamètres, Hectomètres, Décamètres, Mètres.
1	0.1055	1	0.001055	vaut 9 48		vaut 29 17		1	0.3889
2	0.2110	2	0.002110	18 95		58.35		2	0.7778
3	0.3165	3	0.003165	28.43		87.52		3	1.1667
4	0.4220	4	0.004220	37.91		116.70		4	1.5556
5	0.5275	5	0.005275	47.38		145.87		5	1.9444
6	0.6330	6	0.006330	56.86		175.04		6	2.3333
7	0.7385	7	0.007385	66.34		204.22		7	2.7222
8	0.8440	8	0.008440	75.81		233.39		8	3.1111
9	0.9495	9	0.009495	85.29		262.56		9	3.5000
10	1.0550	10	0.010550	94.77		291.74		10	3.8889

A l'endroit des liens, on pourrait dire, si on le jugeait plus commode : une lieue vaut 3 kilom. 888 mètres, deux liens valent 7 kilom. 796 mètres, trois liens valent 11 kilom. 694 mètres, etc. Je m'abstiens de donner la réduction des myriamètres en liens. Un kilomètre est un peu plus d'un quart de lieue.

Réduction des anciens poids en poids nouveaux.

Grammes.	Livres. Onces. Gros. Grains.	Kilogrammes.	Livres. Onces. Gros. Grains.	Centièmes de Grammes.	Livres.	Kilogrammes. Centièmes de Kilogrammes.
1	vaut 0.00019	1	vaut 2 0.5 25	0.53	1	vaut 0.48
2	0.00038	2	4.1.2 70	1.06	2	0.97
3	0.00056	3	6.2.0 33	1.59	3	1.46
4	0.00075	4	8.2.5 69	2.12	4	1.95
5	0.00112	5	10.3.3 33	2.65	5	2.44
6	0.00141	6	12.4.0 67	3.18	6	2.93
7	0.00160	7	14.4.6 30	3.71	7	3.42
8	0.00179	8	16.5.3 65	4.24	8	3.91
9	0.00198	9	18.6.1 28	4.77	9	4.40
10	0.00217	10	20.6.6 64	5.30	10	4.89
100	0.217	100	204.5.4 59	53	100	48.95
500	1.085			265	1000	489.50
1000	2.17			530		

Réduction des nouveaux poids en poids anciens.

Grammes.	Livres. Onces. Gros. Grains.	Kilogrammes.	Livres. Onces. Gros. Grains.
1	vaut 0.00019	1	vaut 2 0.5 25
2	0.00038	2	4.1.2 70
3	0.00056	3	6.2.0 33
4	0.00075	4	8.2.5 69
5	0.00112	5	10.3.3 33
6	0.00141	6	12.4.0 67
7	0.00160	7	14.4.6 30
8	0.00179	8	16.5.3 65
9	0.00198	9	18.6.1 28
10	0.00217	10	20.6.6 64
100	0.217	100	204.5.4 59
500	1.085		
1000	2.17		

Le grain a à peu près le pesantier d'un grain d'orge; il faut 72 grains pour faire un gros. Il faut 6 gros pour faire une once; il faut 16 onces pour faire une livre; une livre ne fait pas tout-à-fait une once, elle en fait 15.

Prix comparatifs de l'aune et du mètre.

Le mètre vaut.		Quand l'aune vaut.		Le mètre vaut.		Quand l'aune vaut.		Le mètre vaut.		Quand l'aune vaut.		Le mètre vaut.	
c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.
50		42		65		38		80		43		80	
55		46		70		42		85		46		85	
60		50		75		46		90		50		90	
65		54		80		50		95		54		95	
70		58		85		54		100		58		100	
75		63		90		58				63			
80		67		95		61				67			
85		71		00		67				71			
90		75		05		71				75			
95		79		10		75				79			
00		83		15		80				83			
05		88		20		88				88			
10		92		25		92				92			
15		96		30		96				96			
20		00		35		00				00			
25		04		40		04				04			
30		08		45		08				08			
35		12		50		12				12			
40		16		55		16				16			
45		20		60		20				20			
50		24		65		24				24			
55		28		70		28				28			
60		32		75		32				32			

J'ai laissé figurer dans les sept dernières pages que l'on vient de voir, tout ce que j'ai cru le plus utile, quant à la réduction des arpens en hectare, des setiers en hectolitres, des voies en stères; n'étant pas indispensable d'en parler : relativement aux mesures tout a été abrégé le plus possible; le livre du Compagnon ne peut tout renfermer. pense néanmoins, que le peu que je viens d'exposer pourra donner quelques éclaircissements à ceux voudront bien se donner la peine de l'étudier.

DIALOGUE

MORAL ET RELIGIEUX

Entre Lyonnais et Bordelais.

Un jour, Lyonnais venait de chanter la chanson du *Banquet* (voyez page 139, 1^{re} partie); Bordelais le tire doucement à l'écart, et lui dit en ton railleur : Je vous y prends, mon Pays ! vous qui tant de fois avez blâmé l'ivrognerie et l'incrédulité, vous les chantez l'une et l'autre maintenant. A la bonne heure, buvons, chansons, et après nous la fin du monde !

LYONNAIS. — Ami Bordelais, je chante dans ce moment de gaité une chanson à boire, et j'étourdis sur l'avenir pour mieux savourer le présent. Mais la raison reprend ensuite le dessus, et je redeviens grave.

BORDELAIS. — Redevenir grave ! mais c'est un grand mal. Est-il quelqu'un de plus heureux que l'ivrogne, le riboteur, le libertin ? Il rit de la vie, et vous, avec votre gravité, avec votre conduite sensée, vous n'en jouissez pas.

LYONNAIS. — J'ai travaillé, ami Bordelais, avec des ouvriers d'une constitution solide et d'une habileté peu commune ; ils faisaient en un seul jour autant de travail que moi en deux. J'ai vus de près, ces ouvriers colosses, ces riboteurs fameux ; eh bien ! ils n'étaient pas heureux !

BORDELAIS. — Expliquez-moi ces choses.
LYONNAIS. — Ils travaillaient avec une rare ardeur : que voyaient-ils ? une petite somme d'argent, ils se mettaient à boire, à se griser jusqu'à ce que tout fût dépensé. Le premier jour, ils prenaient quelque plaisir ; le lendemain, ils étaient moins bien disposés ; les jours suivants, ils se sentaient d'abord de la fatigue, puis de l'ennui et du dégoût, et ils allaient se promener machinalement comme des hommes démorales, et ne sachant plus que faire et que devenir ; quand ils n'avaient plus rien à dépenser, qu'ils ne trouvaient plus de crédit nulle part, fallait bien reprendre le chemin de l'atelier, y revenaient donc, mais bien lentement, le corps flasque, la tête penchée et le visage sombre et défilé.

BORDELAIS. — Eh bien ! ils travaillaient-ils ?
réparaient le temps perdu et leurs forces épuisées !

LYONNAIS. — Oui, ils travaillaient..... maudissant, en s'appelant lâche, fainéant, ivrognes, abrutis, sans cœur, mange-terre, en parlant quelquefois d'aller se pendre ou de se noyer..... Oui, ils travaillaient, mais avec un air de lèpre et de désespoir ; et je souffrais de voir ainsi.

BORDELAIS. — Les ouvriers plus sages ne travaillent-ils pas également, et sont-ils beaucoup plus avancés que les autres ?

LYONNAIS. — Oui. Ils travaillent avec contentement et le cœur joyeux, car leur argent ne se perd pas en désordre ; aucun d'eux n'est fier, que nous appelons anglais, et

aillent; mais, tout en travaillant quelquefois; ils échangent de s quelques mots d'amitié, et, si par hasard leur faire visite, ils rec transport et le traitent cor- leurs poches renferment toutes pièces de monnaie. Comme ils arement, leur courte partie n'en e et mieux sentie: ils chantent! se divertissent! ils sont livrés à naïve et la plus franche! et le retournent à l'atelier, bien sa- eille: pour eux le travail est un n un plaisir, le souvenir du fesse d'en faire un semblable plus re des plaisirs. L'ouvrier débau- ble pas à ceux-là: à son travail l ne soulève pas un moment la nt d'entretiens familiers avec les s, il est excessivement avare de languit d'avoir achevé son ou- n recevoir le prix; il pense à son ses nombreux créanciers qui le comme des démons. Si l'un de in de ses frères arrivé d'un pays le voir, il ne peut se déranger arrivée; il le reçoit froidement, ne travaille que pour son ventre, orgies abrutissantes; il ne peut ses amis et pour ses frères qu'il sque; il est avare à leur égard et qui n'est pas lui: que le pauvre mpleure pas sa pitié, il serait re- ent! Le bambocheur, comme je ue à force de travailler, se tue à

force de boire; il se tue encore par les privations et la tristesse, et, en tuant son corps, il tue aussi son intelligence et tout ce qui peut inspirer l'amour et le dévouement. Croyez-vous toujours au bonheur de l'ivrogne?

BORDELAIS. — Non. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, l'ivrogne n'est pas heureux. Mais votre morale n'est pas d'une austérité excessive; vous admettez que l'homme se doit pas se passer de quelques moments de récréation et de plaisirs, et je me rends à toutes vos raisons. Maintenant je vous attaquerai sur un autre point : vous criez contre l'indifférence, contre le manque de foi, et cependant vous chantez le scepticisme. Ce n'est pas que je vous en blâme; au contraire, car je ne crois ni à Dieu ni à diable.

LYONNAIS. — Je chante le scepticisme comme je chante le vin. Il est des moments de gaieté folle; mais, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai que l'homme qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Etes-vous un homme religieux, un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je ne m'en vante pas. Si mon cœur aime et croit fermement, mon esprit, lorsqu'il s'enfonce au-delà d'une certaine limite, cherche, balance, s'inquiète. Et certes les philosophes les plus audacieux n'ont pas concouru seuls à me rendre ainsi; d'autres hommes, avec des idées et des doctrines inverses à celles des premiers, ont puissamment contribué au désordre actuel de la croyance publique. Mais je vous répéterai que celui qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Cela demande une preuve ; êtes-vous capable de me la fournir ?

LYONNAIS. — Je le crois.

BORDELAIS. — Voyons ! je suis curieux.

LYONNAIS. — Je ne rentrerai pas dans des raisonnements bien savants, bien profonds, car je ne suis pas un docteur. Je vais vous présenter d'abord deux exemples, écoutez-moi : l'athée, au lit de mort, quoique persuadé qu'il a fait son devoir sur la terre, quoique plein de courage et de vertu, doit être désolé ; il avait des biens, des amis, une femme qu'il aimait tendrement, des enfants chéris qui grandissaient sous ses yeux ; il faut tout quitter à jamais, cet esprit, cette intelligence, tout ce qui lui inspirait les plus hautes pensées, et lui ouvrait l'immensité, va s'éteindre à l'instant ; son corps va se dissoudre et rentrer dans la poussière, et tout sera fini pour lui ; il ne reste plus rien de ce qu'il a été, il meurt tout entier. Plus d'avenir ! Comme cela est vague ! comme cela est triste ! n'est-ce pas, Bordelais ?

BORDELAIS. — En effet.

LYONNAIS. — Le croyant à son heure dernière est point dans une si horrible situation : convaincu d'avoir rempli tous ses devoirs, il ne regrette point les jugements de Dieu ; son corps va passer dans la terre, mais son âme, revêtue d'une forme quelconque, doit passer dans le ciel. S'il quitte des biens matériels, il en trouve d'immatériels et de divins ; s'il quitte sa femme, ses enfants, ses amis, ce n'est que pour les revoir. Il les reverra tous dans le séjour éternel, relevé par la foi et l'espérance, il se séparera de la vie avec joie et sans terreur. Ne

ouvez-vous pas cette mort préférable à la première ?

BORDELAIS. — Je suis encore forcé de dire comme vous.

LYONNAIS. — Les malheurs de nos jours, mon ami, naissent du manque de foi ; comme on n'espère, comme on ne craint rien au-delà de la vie ; comme on ne croit qu'aux jouissances terrestres et matérielles, chacun veut de l'or pour se les procurer ; avec de l'or, on a des palais, de riches parures, des mets délicats, et toutes les aises de la vie ; avec de l'or on a des droits, des emplois, des honneurs, des titres et des privilèges ; l'or est le dieu de notre temps ; l'or attire l'or ; l'or est tout ; aussi les possesseurs d'or deviennent-ils de plus en plus avarés, de plus en plus inhumains ; l'or est dieu et ils sont les maîtres de l'or ; ils sont donc plus que Dieu ; et tout doit ployer sous leur barbare puissance. Celui qui n'a pas voulu ou su atteindre à l'or est regardé comme un incapable, comme un idiot ; oui le pauvre est méprisé de nos jours comme il ne le fut jamais ; sa vie est une angoisse, un tourment, un supplice, un enfer continu, et tout cœur honnête doit s'indigner et s'effrayer d'une si détestable situation.

BORDELAIS. — La situation présente est telle que vous venez de le dire ; mais pensez-vous que l'incrédulité y contribue pour quelque chose.

LYONNAIS. — Je le pense. Si les hommes croyaient vraiment en Dieu et à l'immortalité de l'âme ; s'ils avaient toujours présent à l'esprit que ce Dieu juste et vengeur les suit à la fin de leur vie ; qu'ils ne peuvent rien lui cacher sans qu'il le voit, sans qu'il en soit l'indivisible

témoin ; bien des crimes se commettent qui ne se commettraient pas ; les hommes seraient alors moins hypocrites, moins fourbes, moins avares, moins ambitieux ; ils s'aimeraient les uns les autres, ils seraient tous frères, ils partageraient leurs rares peines et leurs nombreux plaisirs, et la terre serait un séjour de félicité.

BORDELAIS. — Et vous croyez réellement qu'un peuple religieux serait un peuple heureux !

LYONNAIS. — Oui.

BORDELAIS. — Pourtant les Italiens, les Espagnols sont très-dévôts et ils ne sont pour cela ni meilleurs, ni plus heureux ; dans leurs pays, dépourvus d'industrie et de bien-être, on est sans activité et sans puissance ; et si l'on montre quelques éclairs d'énergie, c'est pour s'égorger ; n'allons pas si loin chercher des exemples, on est plus dévôt dans les contrées méridionales de la France que dans celles du nord, et pourtant on y voit plus de haines et de désordres, car on s'y bat, on s'y tue pour des opinions politiques mal comprises ; et puis nous avons des souvenirs : on se rappelle les inquisitions, les auto-da-fé, les Saint-Barthélémy, les massacres des Cévennes, de Cabrières, de Mérindol ; on se rappelle encore de bien d'autres crimes et on pourrait parler ; tout cela ne prouve pas en faveur des idées que vous émettez, et le peucraint justement le retour d'un pouvoir faible, qui tant de fois désola la France, et ouvrit de sang, de pleurs et d'ossements.

LYONNAIS. — Ne confondons pas l'homme religieux comme vous l'entendez, et l'homme religieux comme je l'entends : l'un ne s'attache à la forme et est rempli de préjugés funes-

tes, l'autre ne s'attache qu'au fond et ne maudit personne; son dieu est le dieu de l'univers, et tous les hommes sont ses frères; sa religion a de la grandeur, de la puissance et de l'avenir; le scepticisme et le bigotisme n'en ont pas; l'un n'inspire à l'homme que l'égoïsme le plus orgueilleux et le plus vil, l'autre le fanatisme le plus aveugle et le plus barbare.

BORDELAIS. — Et pourquoi, si ce Dieu existe vraiment, ne fait-il pas les hommes meilleurs? Pourquoi ne les force-t-il pas à être plus justes et plus heureux? Ou il ne le peut pas, ou il ne le veut pas: dans le premier cas il manque de puissance, dans le second il manque de bonté.

LYONNAIS. — Si Dieu forçait les hommes à agir comme ceci ou comme cela, ils cesseraient d'être libres, ils ne seraient plus que de simples machines dont une main puissante dirigerait tous les mouvements, et on ne pourrait alors leur imputer ni vices, ni vertus. Dieu a donné aux hommes la liberté, la force, l'intelligence; il dépend d'eux d'en faire un bon usage; la terre est grande et féconde et recèle ou peut receler tous les biens; le soleil brille au firmament et la réchauffe de ses rayons; les eaux du ciel, amoncelées en nuages, tombent, la rafraîchissent, et, s'infiltrant en elle, produisent les sources, les rivières et les fleuves, d'où mille canaux peuvent s'échapper et porter partout, selon la volonté, le tribut de leurs ondes.

Pourquoi les hommes, au lieu de se faire une guerre constante, au lieu de dépenser tant de science, d'énergie et de ruse à renverser, à détruire et à se tromper réciproquement, ne s'appliquent-ils pas à introduire la justice partout

cultiver avec plus de soin, d'ensemble et pour, la terre, leur commune mère, qui ne beaucoup et donnerait davantage encore ? Tous les hommes, sans exception, pourraient se trouver leur part de repos et de bien-être. Si, si les misères, les désordres, les crimes pullulent en ce monde, n'en accusons pas les hommes font leur situation eux-mêmes et sont seuls coupables des maux qui affligent.

ORDELAIS. — N'en accusons pas Dieu. Je ne puis bien pour ma part ne plus l'accuser ; si vous prenez au hasard quatre hommes des plus entendus en affaires publiques et adressez-leur cette question : Croyez-vous en Dieu ? trois sur quatre eux vous répondront sans hésiter : Non. Ils ajouteront même au besoin, que l'âme n'est rien de plus que la respiration, que le souffle de vie qui anime l'homme comme tous les autres animaux.

CONNAIS. — Peut-on confondre deux créations si dissemblables ? L'homme comprend et explique la plupart des phénomènes de la nature ; il soumet à sa puissance, les éléments, les corps animés et inanimés ; il tient registre des révolutions diverses qui ont agité les temps et l'espace ; il a produit de merveilleuses machines qui concentrent sa force et sa puissance créatrice ; il innove incessamment, soit dans les arts, soit dans les sciences, et ajoute de nouvelles connaissances à ses connaissances acquises.

Il n'en est pas de même des animaux : eux, ils ne font aucune découverte, ils ne connaissent aucun progrès. Les singes, les chiens, les oiseaux, les abeilles et les espèces moins intelli-

ligentes, sont ce qu'elles furent toujours; elles n'ont pas plus de lumières, de savoir et d'expérience de nos jours qu'au jour de la création. Elles ne connaissent ni leurs aïeux, ni leurs enfants. Soyez doué d'une patience à toute épreuve, consacrez tous vos loisirs à faire l'éducation d'un animal quelconque, réussissez à lui apprendre à travailler et à faire l'aimable, il ne saura rien apprendre de ce qu'il sait à ses enfants et à ceux de sa race. La race des animaux ne sort point de son ignorance primitive: chez elle, point de vêtements, point de mets préparés, point d'artistes; les siècles, les événements, la rude expérience, ne lui ont rien appris, rien fait gagner en adresse et en perfection, tandis que l'homme ne connaît point de bornes au progrès et au perfectionnement qu'on peut apporter en toutes choses. Il mesure avec toujours plus de précision, des yeux et de la pensée, l'immensité de la terre, des mers et des cieux. Son imagination inquiète et vagabonde explore dans tous les champs des routes nouvelles, et un pressentiment indéfinissable lui crée un monde au-delà de ce monde, lui parle d'une puissance invisible, mystérieuse, et en fait un être tout à fait à part des autres êtres.

BORDELAIS. — Cependant les plus célèbres d'entre ces êtres à part ont ri de l'âme, ont nié Dieu, et frappé à coups redoublés sur toutes les superstitions, sur toutes les croyances religieuses. Je pourrais citer entre autres Voltaire¹, Diderot, d'Alembert.

¹ Voltaire n'avait certainement pas une âme religieuse, cependant quand Franklin lui présenta son petit-fils en lui demandant sa bénédiction, Voltaire lui posa une main sur la tête

LYONNAIS. — Je le reconnais. L'état de la société, malgré un certain vernis dont elle se pare, est bien loin d'être satisfaisant. Quant aux hommes célèbres que vous venez de citer, chacun reconnaît l'étendue de leur esprit et de leur savoir. Mais ils manquaient peut-être d'une âme vraiment noble et d'un cœur tendre et compatissant. Ils avaient une mission de destruction à remplir, et, grands et utiles démolisseurs, on les a vus à l'œuvre; ils ont rempli

et prononça ce peu de mots : « Dieu et la liberté. » Je crois aussi devoir faire passer sous les yeux du lecteur, le passage suivant d'une épître de Voltaire :

Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.

De lézars et de rats mon logis est rempli ;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consultez Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate et le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pourraient cesser jamais de le manifester :
Si Dieu n'existait pas, il faudr. it l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent !
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler ;
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler :
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis, au besoin plus sûrs et plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? Et ton nouv.-au fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te pa. er?...
Ahl ! laissez-moi mon humanité, mes sentes et l'humanité.

leur tâche avec succès. Mais ils n'auraient été propres à construire, à organiser une société, et à rendre un peuple sympathique et heureux.

Les bienfaiteurs par excellence, Confucius, Socrate, Jésus-Crist, Barthélemy de Las-Cas, Vincent de Paule, William Penn, Fénelon, Jacques Rousseau, eurent tous en eux quelque chose de contemplatif, de rêveur, de religieux. MM. de Lamennais et de Chateaubriand de nos jours sous l'empire des mêmes influences. Ne trouvez-vous pas en ces hommes plus de simplicité, plus d'amour, plus de dévouement et de véritable désintéressement que dans tous les sceptiques que la terre a produits.

BORDELAIS. — On ne peut qu'admirer ceux que vous avez nommés, et ne voyez pas chez leurs antagonistes de haut parage puisse leur être comparé. Mais descendons un peu plus bas : ne trouvez-vous pas que la jeunesse de la génération présente, que nos jeunes républicains, en un mot, font preuve, qu'ils sont peu religieux, du même dévouement, en méprisant également, si l'intérêt de tous le demande, leurs personnes et leurs biens.

LYONNAIS. — Il s'en trouvent parmi eux qui possèdent de bien hautes qualités ; mais les meilleurs valent-ils bien les premiers chrétiens qui supportaient mille tortures sans se plaindre, sans se détracter jamais ? Ont-ils cette ferveur ardente, cette persévérance calme et inébranlable ?

BORDELAIS. — Pourquoi non ?

LYONNAIS. — Mais si un fait politique

vait les compromettre, si l'instrument des supplices se dressait formidable devant eux, de matérialistes ne deviendraient-ils pas spiritualistes, n'appelleraient-ils pas, à leur moment suprême, leurs ennemis devant le tribunal de ce Dieu auquel ils avaient refusé de croire jusqu'alors ?

BORDELAIS. — Mais je ne sais.

LYONNAIS. — Étudiez le passé; le courage qui ne se dément jamais est dans la foi. Ceux donc qui élèvent leurs pensées au-dessus de la matière brute et des jouissances terrestres, et sentent en soi quelque chose de religieux, de sympathique, peuvent rallier les hommes, leur inspirer de nobles sentiments et l'amour des uns pour les autres. Mais ceux qui nient Dieu hautement, ceux qui n'ont dans le cœur que de la sécheresse, ne peuvent, quel que soit le degré de leur savoir, que détruire les institutions, bonnes ou mauvaises, diviser les hommes, les rendre subtils, froids, impérieux; ils pourraient encore, par un effet de tactique, imposer une sorte de despotisme d'une rudesse extrême, mais sans dignité et sans racine, que le peuple lui-même arracherait bientôt : qu'on le sache, l'homme a besoin d'aimer et de croire, détruire sa croyance en Dieu c'est détruire en son cœur la foi et l'espérance, deux biens universels. Si nous sommes sur une mer en furie, tout prêts à nous briser sur des roches sauvages; si nous sommes égarés dans des déserts arides et silencieux ou dans des bois touffus et remplis de hurlements affreux et menaçants; si, dans ce monde si brillant pour quelques-uns, si lamentable pour tant

d'autres, notre corps s'affaisse et languit; si, dans ces cas divers, nous sentons notre dernière heure approcher, notre pensée se relève aussitôt, nous ne voulons pas mourir tout entier, nous voulons conserver notre individualité; si l'idée d'une autre vie a pu nous paraître douteuse, l'idée d'une destruction complète nous paraît plus douteuse encore. Ah! ne soyez point cruels, laissez à l'homme la foi et l'espérance, ce sont ses derniers biens, biens des plus précieux.

BORDELAIS. — Mais, encore un coup, êtes-vous un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je vous l'ai dit, ami Bordelais, pas aussi bon que je voudrais l'être.

BORDELAIS. — En ce cas vous voulez faire croire aux autres ce que vous ne croyez pas vous-même?

LYONNAIS. — Je ne vous ai point dit que je ne croyais pas, et puis fût-il vrai qu'un mal m'eût effleuré, je ne désirerais pas pour cela que ce même mal pût effleurer les autres.

BORDELAIS. — Je vous comprends; et je suis ravi qu'une chanson à boire ait donné lieu à un tel entretien. Mais si vous vous étiez montré trop orthodoxe, si vous m'aviez parlé comme parlent beaucoup de prêtres, je ne vous aurais point écouté et vous ne m'auriez convaincu en aucune manière. Allons, amusons-nous encore un moment, chantons, folátrons comme des enfants, et puis soyons sérieux et sobres, travaillons, raisonnons et aimons.

LYONNAIS. — C'est cela.

CE QUE LE COMPAGNONAGE

a été

ET CE QU'IL DOIT ÊTRE.

Par les lettres et les chansons qui précèdent, on peut comprendre qu'il se fait un travail immense dans le Compagnonage. La tradition plaît aux Compagnons et les flatte singulièrement, mais pourtant ils jettent les yeux au loin dans l'avenir et rêvent progrès et réformes sociales.

Les hommes se disputent, se contrarient pour des futilités, et ils se comprennent facilement sur de grandes choses de principes. Parlez contre la fabuleuse antiquité de leurs origines, contre leurs vieux usages, quelque mauvais qu'ils soient; contre leurs prétendus titres et privilèges, vous les blessez profondément; parlez à ces mêmes hommes de leurs intérêts communs; de la nécessité où ils sont de se réunir et de s'entendre pour se rendre plus forts et plus heureux, ils vous écouteront sans peine, ils vous comprendront avec plaisir.

Je suis cependant forcé de toucher aux choses par où les hommes sont le plus sensibles; je dois parler librement du passé et blâmer ce qui me paraît blâmable, afin d'être plus à mon aise en parlant de l'avenir et en proposant ce que je crois juste, utile et bon.

On doit se pénétrer de cette vérité que tous les hommes sont frères, et que les plus nobles d'entre eux sont ceux qui ont les plus géné-

reux sentiments et qui se montrent les plus dévoués à leurs semblables. Ayant admis ces principes qui sont vrais pour les individus, disons qu'une Société ne doit pas non plus se prévaloir de son ancienneté pour abaisser et humilier une autre Société; l'ancienneté n'est rien par elle-même, et si au lieu d'expérience, de modération et de sagesse, elle ne donne qu'une fierté insolente et ridicule à ceux qui la possèdent, elle est un mal; il faut alors en démontrer toute l'insuffisance, et saper ses folles prétentions.

Nous avons à parler du Compagnonage et à remonter, si cela est possible, à sa véritable source, à son origine; cette origine remonte-t-elle à la fondation du temple de Salomon? Les Compagnons, sans être à même d'en donner des preuves suffisantes, disent : oui; et les savants, sans avoir daigné examiner sérieusement la chose, disent : non. Les Compagnons, tout versés dans les travaux manuels et dans ce qui se rapporte spécialement à leurs industries, n'ont point écrit leur histoire, et ceux qui font métier d'écrire l'histoire, ont laissé de côté la vie de l'ouvrier comme une chose trop chétive pour les occuper. Ils nous parlent cependant de diverses associations connues en Egypte et en Syrie, dont les membres se nommaient Thérapeutes, Pharisiens, Saducéens, Esséniens, etc. Ces derniers surtout, si nous en croyons Joseph, historien juif, et Philon, savant de la même nation, qui écrivait trente ans avant la naissance de Jésus-Christ, auraient existé dès la plus haute antiquité en association dans la Judée. Il y avait chez les

liens des initiations, des cérémonies, des ts, plusieurs ordres hiérarchique, et, il t, avant d'arriver à un ordre quelconque, a de noviciat. Le chef de l'association était ar tous les associés, et à la pluralité des tous les membres vivaient en commun et ères. Quand deux d'entre eux se rencon- ot pour la première fois, quoiqu'ils ne se nt connus en aucune manière, ils se trait- t comme des vieux amis. Le membre qui mportait mal avec ses frères, n'était ni en prison ni puni de mort, mais chassé eusement de la Communauté, laquelle le issait à jamais; je sais que cette association pas le Compagnonage, mais elle y ressem- ous beaucoup de rapports.

isqu'on nous a laissé des détails sur les liens, les Saducéens et tant d'autres sec- on aurait dû nous en laisser également sur ivriers de l'antiquité.

mmment vivaient les ouvriers qui ont élevé yramides et les temples gigantesques de la e Egypte? Comment vivaient ceux qui ont les remparts tant vantés de la riche Baby- ? Comment vivaient ceux qui créèrent les iments de Palmyre et de Balbec, dont les es immenses saisissent d'étonnement et in- it aux profondes méditations? Comment vi- it ceux qui dressèrent le parthénon d'A- e, le tombeau de Mausole, le colisée ro- , et le temple de Salomon, célèbre dans vers? Vivaient-ils en associations? Se portaient-ils en masse d'un lieu à un au- quand il s'agissait de grandes construc- , ou bien isolément et un à un? Personne

Bon-Œil, tailleur de pierre distingué, qui
avoir achevé Notre-Dame de Paris, partit
1370 pour Upsal en Suède, avec des
gnons et des bacheliers ; on pourra s'en
autant sur les frères pontifs ou faiseurs
à la tête desquels marchait, en 1180, s
nezet, jeune berger du Vivarais.

Si nous interrogeons les Allemands et
liens, les uns pourraient nous dire
chose des Compagnons constructeurs de
drales de Cologne et de Strasbourg ; les
de celle de Milan. Si nous remontions
plus haute antiquité, la bible et les ch
assiriennes et égyptiennes, nous dirai
la construction de tels et tels monum
ouvriers étaient très-nombreux et di
plusieurs ordres ou catégories ; mais t
est fort incomplet, et ne nous app
comment les ouvriers vivaient, comme
associations se sont formées organisées

constance, ont élevé ces grandes masses
erres, de bois et de métaux, on n'en a ja-
rien dit de bien positif et de vraiment sa-
sant. Il y a là de l'ingratitude; pourquoi
gner une partie si nombreuse et si utile
uple ?

me dans les pays d'Orient on a vu de
temps des associations religieuses et mys-
s, les ouvriers ont commencé là à con-
e ces sortes d'associations, et depuis ils les
oujours pratiquées. Les constructeurs de
de temples et de tant de palais, étaient
iés à peu près comme les Esséniens; ils
nt des noviciats, des initiations, des fé-
articulières, des secrets, des reconnaissan-
et, quel que fut le nom dont ils se paraient,
constituaient le vrai Compagnonage. Le
agnonage existe donc depuis plusieurs
ers d'années; les Compagnons placent sa
tion dans le temple de Salomon; j'ai cru
rd, j'ai cessé de croire ensuite, et après
feuilleté bien des volumes et m'être livré
examen plus approfondi, ma première
nce ne me paraît plus absurde et con-
e à la vérité. Si, du moins, le Compagno-
n'a pas été inventé là, il a pu y recevoir
orme, une organisation plus parfaite.

temps de Samuel, la Judée avait très-
l'ouvriers; les Juifs, amis de l'agriculture
es troupeaux, ignoraient les arts et l'in-
ie. Du temps du roi David, on forma des
iers dans le pays d'Israël, et l'on en fit
des pays étrangers. Du temps de Salo-
son fils, encore plus; car, si l'on en croit
ble, les ouvriers qui travaillèrent au tem-

ple, étaient innombrables. Tous ces récits paraissent exagérés, et peuvent l'être; mais nous considérons que dans des temps, si anciens de nous, on n'avait pas nos procédés expérimentés pour couper les bois et la pierre; que les hommes n'étaient pas éguillonnés par la concurrence; qu'on était dans des pays très-montagneux, qu'on manquait de machines et de puissants moyens de translation; qu'il fallait porter sur les épaules tout ce qui pouvait porter ainsi, et rouler sur des morceaux de bois cylindriques au travers de longs et inégaux, les pierres énormes qu'on retirait des carrières profondes; qu'on réfléchisse à cela, et les récits de la bible paraîtront moins exagérés. Calculez seulement combien il a fallu de journées d'ouvriers pour transporter l'Arche de Louqsor, de la Seine à son pied, qui n'en est cependant pas éloigné, vous verrez que, malgré toutes les inventions et tous les avantages que nous possédons, il en fallait beaucoup, et vous comprendrez que cette pyramide coûtât immensément. Je dis donc, que les pyramides, que les palais, que les murs de Jérusalem furent bâtis par des ouvriers du pays et par des étrangers en plus grand nombre; que les temples de Palmyre et de Balbec, qui renfermaient de merveilles et dont les orientaux attribuaient la fondation à Salomon, furent encore bâtis par les mêmes mains; que tout ce que l'on fit de grand et de beau, soit en Judée, soit en Syrie, soit en Babylonie, soit en Egypte, soit en Grèce, soit à Rome, fut fait par des associations d'ouvriers, par des Compagnons; ils n'étaient certainement pas dirigés par

misérables entrepreneurs, par des industriels intrigants dont le cœur sec, dont l'âme froide n'ont que l'or pour dieu et pour mobile.

Le Compagnonage était quelque chose de permanent, de vagabond, de cosmopolite; il se transportait religieusement d'un lieu à un autre; il allait partout où les grands travaux de construction l'appelaient; il avait des chefs pris dans son sein, qui ne le quittaient jamais, chefs dont les arts, les sciences et la gloire étaient leurs seules passions, leur seul amour, amour qui les guidait constamment et si droit, tous les jours de leur vie.

Qu'importe que la Judée et la Syrie, ces pays originaires du Compagnonage, soient passés sous la domination successive des Egyptiens, des Syriens, des Perses, des Grecs, des Romains et des Turcs. Les conquérants dispersaient les hommes, renversaient les monuments; puis, l'orage passé, les paisibles ouvriers se réunissaient encore et relevaient ce que des guerriers farouches avaient jeté par terre. Et c'est cependant à ces derniers seulement que les historiens, que les poètes prodiguent leurs veilles et dispensent les couronnes et la gloire, pendant qu'ils laissent dans un injuste oubli, les hommes plus laborieux et plus utiles, qui, par leurs travaux rarement interrompus, effacent les traces des crimes, des ravages et de la désolation. Cela prouve que l'or a été dans tous les lieux et dans tous les temps entre les mains les moins pures et les moins bienfaisantes, et que la masse des artistes et des savants fut toujours vaine, ambitieuse et corruptible.

Si l'on me demandait si le Compagnonage ne

s'est point modifié dans son langage, dans ses formes et dans ses cérémonies, je répondrais qu'il a nécessairement subi l'influence des lieux et des temps: il est chrétien en France, il a été hébreux et payen dans la Judée et la Syrie¹; de nos jours il va à la messe, il célèbre les fêtes de Pâques, de Toussaint, de Noël, etc., etc. Anciennement il faisait le Sabbat et fêtait des jours qu'il ne fête plus, et d'autres jours qu'il fête encore. Le fond du Compagnonage a toujours été fraternel, religieux; de là vient sa longue existence. Mais comment est-il passé du judaïsme et du paganisme au christianisme? de l'Orient en Occident? de l'Asie en Europe? Comment a-t-il pu se répandre en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs? Nous allons essayer de le dire, mais il faut prendre la chose d'un peu haut; il faut remonter aux croisades.

En 1095, six cent mille hommes se croisèrent et partirent en armes et en tumulte pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ; mais il ne faut pas croire que tous ces intrépides chrétiens fussent comtes, barons, ducs, etc., etc.; il se trouvait parmi eux beaucoup de serfs, de vilains, de manants, je veux dire de gens soi-disant sans noblesse, des valets, des

¹ M. Moreau ayant avancé dans un écrit que si le Compagnonage était venu de Judée, il devrait n'être composé que de Juifs, les Compagnons de Liberté de la ville de Nîmes ont répondu à cela ce peu de mots: « On a une religion avant d'avoir un état et notre Compagnonage reçoit les hommes dans son sein sans interroger leurs croyances religieuses, il suit de là que le Compagnonage a toujours fini par être de la religion du pays où il se recrutait. » Je n'ai rien à ajouter aux paroles des Compagnons de Nîmes.

paysans et des artisans. Eh ! n'en fallait-il pas pour ouvrir des routes, construire des ponts, des fortifications, et les machines de guerre qui défendent ou attaquent les places en ouvrant la brèche par où les combattants doivent passer. On ne connaissait point alors les canons, et les sièges étaient communément d'une longueur extrême; cependant, quatre ans après leur départ d'Occident, les croisés avaient conquis la cité sainte et planté leurs drapeaux sur ses murs sanglants; ils étaient maître de la Judée et de presque toute la Syrie.

A cette époque on vit se former dans Jérusalem, à côté de l'association religieuse et guerrière des chevaliers de l'hôpital de Saint-Jean qu'on appela plus tard chevaliers de Malte; celle des chevaliers du Temple, connus sous le nom de Templiers; les ouvriers de la France, en contact avec les ouvriers nomades de l'Orient, très-habiles en théorie et en pratique, prirent bientôt d'eux des connaissances profondes dans l'art de construire, et de plus, des formes d'association qu'ils n'avaient jamais connues. Dans la cité de Jérusalem, près du tombeau de Jésus-Christ et des restes du temple de Salomon, de ce roi juif, dont le nom est resté vénéré dans ces brûlantes contrées, ils s'associèrent aussi, ils adoptèrent le vieux Compagnonage qu'ils trouvèrent tout fait et qu'ils chrétiennisèrent un peu.

Les tailleurs de pierre, les premiers, se formèrent en société; ils furent *Compagnons Etrangers* et enfants de Salomon; les menuisiers ou charpentiers en menu, et les serruriers qu'on nommait encore forgerons, suivirent de

près; ils furent *Compagnons de la Liberté*, et reconnurent également Salomon pour père.

Le nom de *Compagnon étranger*, qui convenait si bien aux anciens constructeurs de tant de monuments dont il ne reste plus que des vestiges, ne convenait pas moins à des ouvriers de la France associés dans des contrées si lointaines. Le nom de *Compagnon de la liberté* n'était pas déplacé non plus; car, dans les pays de despotisme et de tyrannie, les petits s'unissent tant qu'ils peuvent et se soustraient à l'esclavage et à la misère au nom de la liberté; et puis, pour ces associations ordinairement si pacifiques et reconnues si utiles par leurs travaux, le mot de liberté signifiait encore qu'elles étaient libres, qu'elles jouissaient de certaines franchises, qu'elles étaient autant dire indépendantes des autorités civiles et militaires. Ainsi, en Allemagne on appela les associés tailleurs de pierre, *Maçons francs*, ou *Francs maçons*. Cependant les Compagnons de la France, en Judée et en Syrie, comme les moines guerriers, furent armés; comme eux ils portèrent l'épée; dans un pays que l'on colonise, tous les artisans constructeurs et colonisateurs sont soldats au besoin, il faut protéger les travaux de la colonie. Si de nos jours on met entre les mains de ces hommes (comme aux colons de l'Algérie) des armes à feu, on ne pouvait mettre alors, par les raisons les plus puissantes, que des armes blanches; nos pères, en Compagnonage, ont donc porté l'épée; les corporations établies dans la France, l'ont portée aussi, il n'y a pas encore bien long-temps, chacun le sait. Mais ce droit leur fut conquis dans la Palestine, il ne put leur venir que de là.

Ainsi, les tailleurs de pierre, les charpentiers en menu et les ouvriers des forges, apportèrent en France, avec le Compagnonage d'origine judéenne, dont les formes étaient neuves pour nos climats, les goûts les plus hardis et des connaissances profondes dans l'art de construire. Ce fut à la suite des croisades qu'on vit s'élever tant de cathédrales aux longues flèches, chargées de toutes parts d'ornements et de sculptures originales, et embellies dans leurs intérieurs de chaires à prêcher et autres boiseries si remarquables ! Ce fut en ce temps que Paris, Chartres, Rouen, Saint-Quentin, Laon, élevèrent leurs cathédrales colossales ; que l'Italie, l'Allemagne virent s'élever des constructions si grandioses, que l'Orient sema, par le Compagnonage et par les moines qui le protégeaient, ses formes et sa puissance architecturale sur toute l'Europe. Que l'on étudie les monuments que l'on fit en France avant les croisades, et ceux que l'on fit immédiatement après, on ne sera pas tenté de me contredire.

Les ouvriers allemands qui bâtirent les cathédrales de Cologne et de Strasbourg, dans le courant du 13^e siècle, étaient associés ; ils se nommaient *francs maçons*, ou *maçons francs*, ou *maçons libres* ; car tous ces noms signifiaient la même chose ; les statuts de leur association, dite franc-maçonnerie, étaient secrets ; elle admettait successivement aux grades d'apprenti, de compagnon et de maître, grades qui répondaient à ceux des Compagnons français. Elle avait des fêtes, des cérémonies, des signes, des attouchements et des mots particuliers pour se reconnaître. Son but était de

former, en excitant l'émulation, des artistes habiles, et de donner du bien-être à tous les associés; le Compagnonage, en France, avait encore le même but. Cette Association de franc-maçons allemands qui taillaient la pierre et élevaient les cathédrales, n'existe plus, mais elle a donné naissance à la franc-maçonnerie des symboles, répandue de nos jours sur tous les points du monde. Pour prouver que pour appuyer des folles prétentions je n'invente pas des fables à plaisir, j'emprunte à l'histoire d'Allemagne¹, par M. Lebas et publiée dans la plus belle collection historique que l'on puisse voir, *l'Univers Pittoresque*, les détails suivants : « Lorsqu'au onzième et au douzième siècles l'art fut déplacé, et passa des mains des moines dans celles des laïques, ces derniers, à l'exemple de leurs devanciers, liés entr'eux dans tous les pays par une confraternité qui leur assurait aide et secours, ou bien encore, à l'imitation des artistes byzantins et arabes qui avaient continué les corporations romaines, s'unirent entre eux, formèrent une confrérie qui se reconnaissait à certains signes et cachait au vulgaire les règles de son art. En Allemagne cette association, déjà commencée par les architectes de la cathédrale de Cologne², ne se

¹ Tome 2, page 431. M. Lebas a beaucoup puisé dans la *Description de la Cathédrale de Cologne*, par Boissacré, et dans *l'Histoire de l'Architecture*, par Sieglitz; ces deux ouvrages sont à la bibliothèque royale, le premier est traduit en français, le second est encore en allemand et manuscrit. Les Compagnons qui voudraient le lire devront se faire aider d'un ami allemand.

² Non par les architectes, car ce mot n'était point d'usage.
²⁰⁰ Les tailleurs de pierre. Maître Gérard, le directeur de

répandit généralement que du temps d'Erwin de Steinbach, à la fin du treizième siècle. Les membres qui la composaient se divisaient en maîtres et en compagnons, et se donnaient le nom de francs-maçons, à cause de certains privilèges dont jouissait le métier de maçon ¹. Cette association se divisait à son tour en associations particulières qui portaient le titre de loges, du nom donné à l'habitation de l'architecte ² près de chaque édifice en construction. Les statuts de la franc-maçonnerie étaient tenus secrets; avant d'être reçus, les frères s'engageaient sous serment à l'obéissance et à garder un silence absolu sur tout ce qui concernait leur union. Les maximes de l'art ne devaient jamais être écrites; elles étaient exprimées par des figures symboliques empruntées à la géométrie ou bien aux instruments d'architecture et de maçonnerie, et la connaissance de ces symboles n'était communiquée qu'aux seuls initiés. Cette absence de toute leçon écrite avait le double avantage de conserver l'art, comme une chose sacrée, au-dessus de la portée du vulgaire, qui l'eût profanée et affaiblie, et de forcer à l'apprentissage pratique tous ceux qui voulaient devenir artistes. On n'était reçu franc-maçon qu'après avoir fait des preuves de mal-

ce grand travail, n'est connu, dans les papiers du temps. que comme tailleur de pierre; il en est de même de maître Bon-Oeil, directeur des travaux de la cathédrale de Paris.

¹ Le mot de maçon et celui de tailleur de pierre signifiaient la même chose, il en est encore de même dans plusieurs provinces méridionales.

² On entendra dorénavant par les architectes les maîtres maçons et les compagnons chargés de diriger les travaux d'un édifice.

trise dans un examen d'autant plus sévère et d'autant plus scrupuleux, que la confrérie répondait du talent de ses membres, désignant souvent les maîtres, les conducteurs, les compagnons qui devaient entreprendre un édifice, les encourageant, les réprimandant et les punissant selon le mérite de leur ouvrage. L'esprit mathématique des architectes du moyen-âge, ne voyant le bien et le beau de l'ensemble que dans la symétrie, l'ordre et l'harmonie des parties, avisa de soumettre à des règles inviolables, non-seulement la conduite de l'artiste, mais encore la conduite morale des francs-maçons. La vie de chacun devait être religieuse, honnête et tranquille. Un règlement maçonnique fait à Torgau, en 1462, par les maîtres de Magdebourg, d'Halberstadt, d'Hildesheim, etc. conservé de nos jours à Rochlitz, est resté comme un curieux monument des statuts de l'Association. Les rapports les plus importants comme les plus insignifiants en apparence des *architectes*¹ et des ouvriers, y sont strictement réglés, sous menace incessante de punition; et cette punition n'était rien moins, en plusieurs cas, que de se voir expulsé de la confrérie comme *mauvais sujet*, ou déclaré *sans honneur*. Le mensonge, la calomnie, l'envie, une vie débauchée étaient, chez les *Compagnons*, punis par le renvoi, et tout porte à croire qu'une pareille condamnation les privait de leur métier. Chez les *Maîtres*, ces mêmes fautes amenaient le même résultat :

¹ J'ai déjà dit qu'on ne connaissait point là d'*architectes*, mais des associés plus ou moins élevés dans les ordres et dépendant toujours de l'association.

ient aussi déclarés *sans honneur*. La
re négligence dans le travail, et jusque
l'entretien des instruments et des outils,
galement punie de peines déterminées.
tribunaux, l'un supérieur et l'autre in-
, connaissaient des délits et jugeaient
s différends. Le premier de ces tribunaux
t tous les trois ans, dans le chef-lieu de
: confrérie particulière; le second se te-
ans la loge de l'architecte, qualifiée de
icré; enfin la grande loge de Strasbourg
çait en dernier ressort sur toutes les
. Les maximes symboliques ne servaient
lement à exprimer les maximes de l'art
éral, elles étaient encore employées com-
nature par les maîtres et les ouvriers,
vaient signer de leur marque particulière
: pièce d'ouvrage, afin d'en faire connal-
ateur. Ces mêmes signes variés à l'infini,
ent de clef à l'explication de l'édifice.

.
te, si comme tout porte à le croire, une
ce plus élevée que celle du vulgaire avait
mise par la franc-maçonnerie du moyen-
de seule a survécu à l'objet principal et
if de l'Association, et s'est continuée jus-
nos jours dans l'institution uniquement
: de la franc-maçonnerie moderne.

Association franc-maçonnique comptait
loges principales : la loge de Strasbourg,
de Cologne, la loge de Vienne et celle de
. La première avait vingt-deux loges du
de l'Allemagne sous sa dépendance; la se-
, toutes les loges des pays du Rhin; la troi-
, celles d'Autriche, de Bohême et de Hon-

négliger tant par sa propre faute que par les événements politiques. Le style de la franc-maçonnerie qui vint s'opposer au style germanique alors dans sa période décroissante, et qui fut favorablement accueilli en Allemagne, ne put dès lors regarder les préceptes de l'art du passé et de la franc-maçonnerie comme non usés; et quand à la fin du dix-septième siècle une décision de la diète impériale romaine rompit les relations des loges d'Allemagne avec la France, Strasbourg, parce que cette ville était française, l'association se trouva sans maître, et ne se hâta pas d'en choisir un autre. En 1731, une autre décision de la diète ayant défendu de tenir les règles de l'art secrètes, par le passé, la franc-maçonnerie se trouva sans soutien de fait, puisqu'elle n'avait plus de maître, et elle disparut entièrement en tant que franc-maçonnerie ayant l'art pour objet. »

Voilà comment s'expliquent, dans

d'une condition quelquefois élevée, érent insensiblement dans leur asystérieuse ; et quand, en 1731, l'asidustrielle fut dissoute, l'association que', ayant déjà un commencement, se constitua définitivement, s'énni, et du simple elle passa au fiici tout fut symbolisé : le tablier deuvrier devint l'emblème du travail, celui de la justice, l'équerre celui de, le niveau celui de l'égalité, le maille la puissance. Dieu fut appelé leitecte ; les discours en prose et en

iation transformée ainsi, ne répondant plus auxriens, ceux ci fondèrent une société nouvelle, agnons *Maçons étrangers*. Cette société d'ou-l'ordonnance impériale de 1731, s'étendit danslence. Elle finit enfin par se montrer au grander une sorte de liberté et conquérir son droit dede Brême, Lubeck, Hambourg, Rostock, Berlin,inswick, Sigeberg, Dantzick, Leipzick, Copen-naissance les *Compagnons Maçons étrangers*.derniers temps, en l'année 1839 et en l'annéeations s'étant élevées entre les Compagnons etutorité est intervenue, les Compagnons ont étées peines sévères, et la dissolution de leur soncée.

ait un article du *Journal de Francfort*, du 14, q'e le *Constitutionnel* a reproduit dans son31 du même mois, les *Étrangers* se comporte- ; le *Journal d'Allemagne*, écho des Proaccuse hautement d'actions criminelles : j'auraisre la défense des accusés pour pouvoir appréette affaire. Les ouvriers, je le sais, bien souau devoir et tombent dans la barbarie ; maisde leurs labeurs, je le sais aussi, sont souventors infâmes. Il faut se défier de leurs accusaressees. On a vu dans ee volume, page 99, deHippolyte Lucas a traité des rapports des Comles maîtres : je le répète, il faut se défier desl'on porte sans cesse contre les ouvriers.

vers, relatifs à l'association, prirent le nom de pièces d'architecture. En général, dans les *baquets*, on appela les aliments des *matériaux*. Le pain fut la pierre; le sel et le poivre furent le sable; la fourchette fut la pioche; la cuiller fut la truelle, et les assiettes furent des tuiles. On ne peut le méconnaître, voilà bien la parodie des mots que la même association employait tout naturellement dans son état primitif. Malgré cette démonstration, beaucoup de franc-maçons, beaucoup de membres de cette association des symboles, qui couvrent en ce moment le monde, auraient bien de la peine à se persuader qu'ils sont issus d'une association d'ouvriers¹. Cela est vrai pourtant, comme il est vrai que les Charbonniers des environs de Naples furent les initiateurs des Carbonaros de l'Italie et de la France, dont le but unique était le renversement de toute royauté, comme il est vrai que les Compagnons fendeurs, paisibles bûcherons, obscurs habitants des forêts, furent la souche d'une association toute politique, à la tête de laquelle marchèrent, dit-on, des généraux et des magistrats.

Au reste, comment les membres d'une association, dont les travaux sont tout spirituels et moraux, auraient-ils pu prendre le nom de

¹ Il pouvait sans doute exister depuis long-temps, en dehors des associations d'ouvriers, plusieurs associations secrètes, mais les associés se réunirent aux maçons, ou se parèrent de leur *nom*, afin de ne pas être suspects aux autorités. Il en fut de même des Carbonaros et des Fendeurs. Les ouvriers, en s'associant, n'ont qu'un but, celui de se soulager entre eux; mais les hommes des conditions plus élevées ne s'associent pas toujours avec des idées si restreintes. On le sait, on les observe, et l'on comprend qu'ils soient alors obligés de se déguiser sous des formes et sous des noms qui ne sont pas les leurs.

çons, qui n'était donné primitivement qu'à **ax** qui taillaient la pierre, en se servant d'une *mace*¹ en fer ou en bois, avec laquelle frappaient sur un ciseau en fer et acier. De **ce** vint le mot *maçon*. Les maçons des **ys** où la pierre était moins dure inventèrent le sorte de *marteau taillant*, avec lequel ils taillaient la pierre, et le nom de *tailleur de pierre* remplaça peu à peu celui de maçon, que pendant ils portent encore dans plusieurs contrées.

Ainsi, les constructeurs de monuments qui, la suite des Croisades, se répandirent en Allemagne sous la protection des moines armés² des moines sans armes, se nommèrent francs-maçons (ceux qui se répandirent en France, ailleurs de pierre étrangers et compagnons libres). Outre les francs-maçons, il y avait, et y a encore dans le même pays, des compagnons tonneliers, des compagnons forgerons, c., etc., mais ceux-ci n'ont point de rapport avec le Compagnonage français qui nous a occupés et va nous occuper encore.

Les tailleurs de pierre étrangers, les menuisiers et les serruriers de la Liberté, se nommant tous les compagnons libres, vivaient unis comme de bons frères, et furent long-temps tous concurrents et sans rivaux. Mais une scission éclata à la fin chez les premiers; il en arriva autant chez les seconds.

Les dissidents des deux associations furent

¹ *Mace*, c'est ainsi qu'on écrivait anciennement le mot *mace*, voyez le dictionnaire de Borel et celui de Trevoux.

² Les chevaliers teutoniques, ceux du Temple, etc.

trè, de Compagnons menuisiers et serr
du Devoir, en opposition aux Compagnons
la Liberté ».

Le Compagnonage fut alors partagé en
catégories bien distinctes; l'une marcha s
bannière de Salomon, l'autre sous celle d
ques Molay, connu dans le Compagnonag
le nom de Maître-Jacques; de son tit
grand-maitre et de son prénom, on lui

¹ On conteste rarement aux Compagnons *étrangers*
lité de Doyens du Compagnonage. Des serruriers, en
maître Jacques, m'ont dit plusieurs fois : « nous recon
les Compagnons étrangers pour nos pères en Compagn
En effet, si les enfants de maître Jacques eussent exist
et si une fraction détachée de leur société eût prit tout
dans le douzième ou treizième siècle, le nom d'*En*
Salomon, ou je me trompe, ou elle eut péri sous le p
ridicule : on peut conclure de là qu'il fallait être les p
pour pouvoir adopter Salomon pour père.

• Les Compagnons de la Liberté ont toujours appelé

nouvel assemblage de noms, qui s'harmonise mieux à l'usage des ouvriers. On a donc maintenant d'une troisième catégorie des charpentiers de hautes-futaies, ou *bondrilles*, dont le père Soubise est le fondateur. Celle-ci est la moins ancienne. Les charpentiers prétendent le contraire; ils disent qu'ils passent avant tous les corps, qu'ils sortent bien directement et tout d'une pièce du temple de Salomon. A cela je répondrais que, même en France, et surtout en Asie, on ne faisait pas usage de charpentes bien compliquées, mais qu'on se contentait de faire des maisons qui avaient la pente ou le pignon, et qu'on les couvrait par le haut de longues et grosses poutres, qui reposaient sur leurs extrémités tout simplement sur les murs, poutres que les maçons eux-mêmes se chargeaient de mettre en place, et que cela se pratique encore à Nîmes, à Avignon, à Marseille et dans tout le midi de la France, où les charpentiers sont d'une rareté. Au reste, les sobriquets de lapin, de singe, de renard, que les charpentiers de hautes-futaies se sont donnés, ou ont volontairement pris comme des noms propres, prouvent, si nous voulons donner des raisons peut-être faibles, mais vraies, qu'ils étaient constamment occupés, au milieu des forêts, à couper les arbres, à les équarrir et à les transporter, et qu'il fallait les employer. C'étaient donc les charpentiers de hautes-futaies qui sciaient les arbres en travers et en long, et celui qui, dans le premier travail, était dessus comme cela se voit sur la figure, était le singe; celui qui était dessous, était le renard, et l'apprenti qui faisait les

commissions et courait çà et là dans la forêt était le lapin. Ces trois noms, portés par des hommes alors peu civilisés, et sans cesse occupés dans les épaisseurs des bois à des travaux rudes et grossiers, ne purent venir que de la sorte. Les *charpentiers de hautes-futaies* ne jouissaient donc pas, comme artistes¹, de la même considération que les *charpentiers en menu*, dont les travaux, portes, boiseries, meubles divers, étaient plus apparents et mieux appréciés. Les charpentiers en menu, en avançant davantage dans la civilisation, adoptè-

¹ On m'a dit que les premières maisons ayant été construites en bois, le premier métier dûl être celui de charpentier. A ce je réponds que dans l'état sauvage, chacun construisant sa hutte de ses mains, il ne peut y exister de charpentiers, et que, quand des hommes ont embrassé le métier de faiseurs de huttes, ces hommes ont dû faire, outre les parois de l'habitation, la porte, le berceau, et tous les petits meubles de l'intérieur. Les charpentiers, dont le nom, d'après les meilleurs dictionnaires, derive de *charriot*, étaient tous ceux qui travaillaient le bois ; ils faisaient tous les ouvrages en bois ; ils faisaient les coupes de forêts, les carcasses des huttes, les meubles divers, les instruments de transport et de labour, les pirogues et les vases. Quand la civilisation eut raffiné le goût et rendu chaque travail plus difficile, cet état primitif se divisa en plusieurs états. Il y eut alors les charpentiers de hautes futaies, les charpentiers en menu, les charpentiers en voitures, les charpentiers pour les eaux. Des premiers, que je considère comme les abatteurs d'arbres, sortirent les charpentiers proprement dits ; des seconds les faiseurs de meubles ; des troisièmes, les carrossiers, et des quatrièmes, les tonneliers peut-être. Tous ces états se subdivisèrent encore et continuèrent à se subdiviser de plus en plus. Un charpentier m'a dit il y a peu de temps, pour me prouver l'ancienneté de son Compagnonage, que l'arche de Noë avait été faite par eux. Il s'agit là d'une bien vieille chose, mais il me semble que cette arche devait être plutôt l'œuvre des charpentiers de marine que de tous les autres, et l'on sait que les charpentiers de marine, soumis à l'autorité militaire, n'ont jamais fait partie du Compagnonage, qui veut des hommes indépendants. J'ai fait ces réflexions

ont définitivement le nom de *menuisiers*, nom sous lequel je les désignerai dorénavant. Les charpentiers de hautes futaies quittèrent aussi la seconde moitié de leur nom, parce que le nom de *charpentier*, n'étant plus porté que par eux seuls, leur suffisait. Dans les pays du Nord, pays où les gros bois abondent, ils se multiplièrent et se perfectionnèrent; leur état progressa de jour en jour, ils produisirent des escaliers tournants, pleins de grâce et de solidité, des pavillons et des charpentes, chefs-d'œuvre d'assemblage d'art et de science. Ce fut alors que leur droit de cité fut conquis, et que le père Soubise, moine bénédictin, s'occupa d'eux, leur donna des lois et les unit au Compagnonage. Le lecteur ne doit pas être surpris de voir figurer parmi les fondateurs du Compagnonage des templiers et des bénédictins. Chacun le sait, les moines possédaient dans ces temps-là le dépôt de toutes les connaissances; ils étaient les seuls savants, et leur influence sur les ouvriers de l'Europe fut grande et utile.

Les trois catégories, quoique d'origines diverses, se ressemblaient néanmoins sous beaucoup de rapports; elles avaient toutes un certain mélange de païen, d'hébreu et de chrétien dans les formes, et dans le fond un but louable.

pour prouver que la plus ou moins grande ancienneté des états était bien confuse, et qu'en reste elle importait peu à la considération de celui qui l'exerce. L'état de mécanicien et l'état de typographe sont pe: anciens, vu que les machines sont d'invention récente, et que l'imprimerie n'a pas été découverte depuis plus de 400 ans. Il n'est cependant pas des états plus honorables et mieux appréciés : ne cherchons donc plus la considération dans l'ancienneté, mais seulement dans le mérite réel et dans l'utilité.

Les enfants de maître Jacques ne tardèrent pas à initier au Compagnonage de nombreux corps d'états, et les enfants du père Soubise finirent par les imiter. Pour appuyer ce que j'avance, je vais reproduire ici un tableau du plus haut intérêt, dont les Compagnons et les hommes étrangers au Compagnonage doivent également faire cas; il m'a été confié par des Compagnons du Devoir, et les cachets des Sociétés qui l'ont rédigé le recouvraient sur plusieurs points.

Les chiffres de la colonne de gauche marquent les années dans le courant desquelles chaque Société a été reconnue et enregistrée sur le rôle d'une grande famille. Je dois observer que chaque Société pouvait, long-temps même avant son époque de naturalisation, posséder à l'écart tous les arrangements compagnonniques. Ainsi, je le répète, les chiffres n'indiquent pas l'année qu'une Société s'est formée, mais l'année qu'elle a été reconnue comme sœur par les plus anciennes sociétés de maître Jacques et du père Soubise.

LISTE SUPPLÉTIVE

*auxquels se rapportent les Compagnons Passants
du Devoir.*

N ^o . d'ORDRE.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	DROIT de PASSE
I.-C. 58	Tailleurs de pierre C. P. — Ce Corps fut oublié pendant quelque temps, et reprit ses premiers droits du temps de Jacques Molay d'Orléans, le fondateur des beaux-arts.	1 ^{er} .
I.-C. 60	Charpentiers de hautes futaies. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n ^o 4. (<i>Voyez 4.</i>)	2 ^{me} .
70	Menuisiers. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n ^o 1.	3 ^{me} .
	Serruriers.	4 ^{me} .
30	Tanneurs.	5 ^{me} .
30	Teinturiers	6 ^{me} .
07	Cordiers	7 ^{me} .
09	Vanniers	8 ^{me} .
10	Chapeliers. — Premier droit de passe depuis le duc d'Orléans. Approuvé par tous les Compagnons.	9 ^{me} .
00	Blanchers-Chamoiseurs	10 ^{me} .
01	Fondeurs. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n ^o 2.	11 ^{me} .
03	Epingliers. — Ce Corps est nul de valeur pour le droit de passe, vu qu'il n'existe plus.	12 ^{me} .
09	Forgerons. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n ^o 3.	13 ^{me} .

FONDATION.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	ORDRE de p. ^{re}
Ap. J.-C.		
1700	Tondeurs en drap et Tourneurs. — Les Tondeurs passent avant les Tourneurs.	14 ^{me} .
1701	Vitriers n° 1.	15 ^{me} .
1702	Selliers	16 ^{me} .
1702	Poëliers	17 ^{me} .
1702	Doleurs n° 1.	18 ^{me} .
1703	Couteliers n° 2.	19 ^{me} .
1703	Ferblantiers n° 2	20 ^{me} .
1706	Boureliers, enfants des Selliers .	21 ^{me} .
1706	Charrons n° 3	22 ^{me} .
1758	Cloutiers. — Se disent enfants des Chapeliers. Approuvés par les quatre Corps ¹ .	23 ^{me} .
1759	Couvreurs n° 4.	24 ^{me} .
1797	Plâtriers n° 4. — Ces deux der- niers Corps doivent passer avant les quatre Corps, vu qu'ils ont été fondés en 1703 par les Char- pentiers, qui en ont donné con- naissance en 1559.	25 ^{me} .

Approuvé par tous les Compagnons Passants du Devoir, le 18 mai 1807, et corrigé par les principaux Corps, qui sont les Tailleurs de pierre, Charpentiers de hautes futaies, Menuisiers et Serruriers, et signé de tous à Lyon.

¹ Les quatre Corps sont les Fondeurs, les Couteliers, les Ferblantiers et les Poëliers ou Chaudronniers.

DÉDEVANT , <i>dit</i> Bordelais sans Façon, Compagnon bondrille;	LEVAU , la Prudence de Bordeaux, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.
BALAGON , <i>dit</i> Tourangeau le Juge des Renards, Compagnon bondrille.	LIBOIRE , la Prudence de Marmande, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.
DOUZAN , <i>dit</i> Parisien la Musique, Compagnon bondrille.	BESCURÉ , la Fleur de Condom, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

-
- 1775 Toiliers, approuvés par quelques Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Menuisiers.
- 1795 Maréchaux ferrants, approuvés par les Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Forgerons.
-

Les Compagnons du Devoir, comme on le voit par cette liste, ont avancé à travers les âges, en recrutant de nombreux adeptes dans chaque corps d'état. Si on examine les premières lignes du tableau, on verra que les tailleurs de pierre placent leur fondation 558 ans avant Jésus-Christ, les charpentiers en 560 de notre ère; les menuisiers viennent après. On ne dit nullement comment et à quelle occasion tout cela eut lieu. Il se trouve dans le haut de la colonne du milieu, à propos des tailleurs de pierre, cette intéressante réflexion : que ce corps oublié pendant quelque temps, et qu'il recouvrait ses premiers droits du temps de Jacques

ns quelques erreurs et quelques
rcées à l'endroit des enfants des
immédiatement au-dessus et en
qu'aux tanneurs, l'année de la
e l'adjonction d'un corps d'état
age ne nous paraît point sus-
remontons encore plus haut,
e; car si on s'élance bien au-delà
ay, c'est que ces premiers corps,
ivilège d'inscrire les adjonctions
e tableau, se sont servis selon
reculant leurs fondations le plus
On aura remarqué pourtant que
et les serruriers, quoiqu'il en
omme ayant concouru à la ré-
leau, ne l'ont point signé; ils au-
s de ce qu'on ne les faisait naître
otre ère, pendant que les char-
paient dix ans plus haut qu'eux,
de pierre 558 ans avant Jésus-
omment les hommes se divisent!
des enfantillages! toujours pour

ge des chapeaux ne fut introduit
du temps de Charles VI, vers
liers ne pouvaient être les doyens
s; cependant un duc d'Orléans,
it à leurs mystères, leur fit ac-
ilège de marcher à la tête du
, et ils y marchèrent long-temps;
ant que le respect qu'on portait
st presque évanoui, on leur con-
ge; on veut les placer à leur rang
et cela occasionne entre les cha-
ailleurs de pierre des discussions

le trouble parmi les enfants de dent
s. On reconnaît encore là la faiblesse
des, mais passons.

iers et les maréchaux étaient, sans
dessein, portés derrière la liste; je les
s au-dessous des signatures de ceux qui
édigée. Il est d'autres corps d'état qui,
en compagnonage, ont voulu se ranger,
en vain, parmi les enfants de maître
es: ce sont les cordonniers, fondés en
les boulangers, fondés en 1817, et les
ndiniers, les plus jeunes de tous, fondés en
Les sabotiers, dont le centre est l'Orlé-
n'ont point place non plus sur le li-
ou.

es premiers corps de maître Jacques ont
ne fait naître chaque siècle, comme on dit,
n ou plusieurs enfants. Le corps unique du
re Souhise a fini par se reproduire; ceux de
Salomon se font une grande gloire d'être restés
dans leur état primitif, c'est-à-dire sans en-
fants, sans alliance nouvelles; mais l'union des
travailleurs est une chose si utile et si belle que
je verrais de nouveaux corps d'états embrasser
le compagnonage sans en ressentir la moindre
onte, le moindre chagrin; au contraire. Les
corps de charpentiers s'approche cependant des
enfants de Salomon et tend à s'en faire recon-
naître.

Les enfants de Salomon sont seuls d'un côté;
les enfants de maître Jacques et ceux du père
Souhise sont de l'autre; d'où vient l'isolement
des premiers et l'union des seconds? De ce que
les uns se drapèrent dans de certaines pré-
tensions de pères mécontents, tandis que les autres

font
à co
P
calm
struc
vais:
les éla
ciatio
listiq
d'un
pou
cha
mi
ta
d
o

les mêmes temps, marchèrent côte à côte comme des frères.

les premiers temps durent être si serrés qu'il devait travailler aux mêmes choses sans qu'il en résultât rien de mauvais, se bornait à la rivalité de talent, et gagnaient en perfection, car ces associations étaient éminemment industrielles, artistiques et philanthropiques. Les membres de la même catégorie étaient frères, sans être les ennemis des catégories qui marchaient à côté d'eux. Mais quand les enfants de Jacques eurent initié tant de corps d'écoulement, les enfants de Salomon en manifestèrent du dédain et du mépris; vint d'abord, une occasion fortuite provoqua une rixe, et la paix fut rompue à jamais. On se battit, on se tua; la haine s'envenima, et la guerre se perpétua furieuse et implacable.

Compagnons du Devoir finirent par se battre entre eux; ils se jalousèrent, en firent aux voies de fait, et le désordre fut fait; et les jeunes Compagnons qui commençaient leur carrière, héritant de l'animosité des anciens qui la finissaient, continuèrent la guerre sans savoir bien précisément pour-

Compagnons, écoutez-moi : si vous vous battez ainsi pour un peu moins ou un peu plus d'honneur, vous avez tort; car, voyez vous, au temps où nous sommes, les titres et les distinctions ne valent pas la noblesse du cœur et de l'âme.

me vous battez parce que
 du même fondateur, vous
 car ceux qui vous ont for-
 et également des hommes à bien, et ver-
 l, en vous unissant, vous andre, plus fort
 us heureux.

vous vous battez parce que vous n'êtes pas
 du même état, votre tort est encore plus
 concevable, car tous les états sont utiles, et
 is les hommes qui les exercent ont également
 ont à vos sympathies. Trêve donc à ces luttes
 uelles qui n'ont que trop duré; ne faites
 lus rien de ridicule, de bas et de brutal; ne
 jorités ont protégé le salaire, la liberté, la
 et l'estime et la considération publique à
 étaient acquises, estime et considération
 Mais elles n'ont point voulu adopter les me-
 qu'adoptait un grand peuple, elles ont
 continuer, au milieu des lumières, de
 et de la paix, quelque chose de barbare
 ténébreux; elles se sont déconsidérées
 classes élevées et les classes inférieures
 leur ont peu à peu retiré leur amour,
 suite les jeunes gens les plus instruits
 qui, par leur savoir et leurs bonnes
 tions, auraient pu leur être d'un puis-
 cours, s'en sont éloignés; ils n'ont
 mettre dans des Sociétés où l'on s'aff-
 sorte, et dans lesquelles, au lieu de s'
 on ne pense trop souvent qu'à se qui-
 se battre. Il est temps, mes amis, d'
 d'autres sentiments.
 Que le Compagnon, dont l'human-

liqueuse, se fasse soldat : au soldat, s'il se fait remarquer par sa bravoure, s'il tue beaucoup d'ennemis, on décerne la croix d'honneur ; s'il reçoit une blessure de quelque gravité, une pension viagère ; et, s'il est estropié de quelque membre, les Invalides, c'est-à-dire qu'il est logé dans un bel hôtel, où il est bien nourri, bien couché, bien vêtu sa vie durant, ayant ainsi en partage tout à la fois honneur, repos, gloire et profit.

Le Compagnon qui se bat bien, qui blesse ou tue son ennemi, peut être conduit dans son pays la chaîne au cou, mis en prison ou aux galères ; l'échafaud même peut se dresser pour lui. S'il reçoit une blessure grave, l'hôpital est son seul refuge et sa seule récompense. S'il est estropié, la mendicité ou une triste fin, provoquée par la misère et le désespoir, l'attendent, à moins que ses parents ne soient assez riches et assez bons pour le recueillir et l'entretenir, ce qui ne l'empêcherait pas de gémir sur ses coupables égarements.

Ainsi, que les jeunes gens, amoureux de combats sans but, se fassent militaires. La vie du Compagnon doit être une vie de paix, de travail et d'étude ; il faut que cela soit compris. Surtout dans le temps où nous sommes, nous devons nous unir, nous rapprocher plus que jamais ; ne sommes-nous pas les enfants de la même famille ? n'avons-nous pas la même origine, la même existence, la même fin comme hommes et comme travailleurs ? Qu'est-ce donc que la vie pour la si mal dépenser ? Nous ne sommes sur cette terre qu'un moment, et, au lieu de nous donner la main pour nous soule-

nir réciproquement, et marcher tous ensemble d'un commun accord à travers le monde, nous ne pensons qu'à nous repousser, qu'à nous avilir, qu'à nous tyranniser, qu'à nous détruire les uns les autres. D'où nous vient cette folie, cette rage inconcevable? Dans ce moment l'industrie est aux abois; chaque jour nos gains diminuent; chaque jour notre subsistance augmente de prix, notre misère devient toujours plus grande, et notre avenir plus sombre et plus menaçant. Et nous, pour remédier aux maux qui nous touchent et à ceux que nous devons craindre, que faisons-nous? nous nous disputons, nous nous battons. Mais, en agissant ainsi, nous ne méritons vraiment pas le nom d'hommes; nous sommes même quelque chose au-dessous de la brute, et nous nous attirons forcément tout le mépris, toute la haine que l'on nous porte..... Mais non; nous reviendrons à des sentiments plus doux..... Nous ferons oublier nos tristes précédents: tout va changer; nos cerveaux chassent insensiblement les ténèbres, les erreurs, les préjugés qui les obstruaient, pour recevoir la lumière et la vérité: tout se débrouille. L'on comprend ou l'on s'apprête à comprendre bientôt que le morcellement et le tiraillement doivent nécessairement disparaître devant une association bien entendue. Comprenez tous, mes amis, qu'étant divisés nous sommes faibles et méprisés, et qu'en nous unissant nous serons forts et respectés, et que la misère n'osera plus approcher de nous. Unissons-nous donc.

Les Compagnons menuisiers, par exemple, forment deux Sociétés jalouses l'une de l'autre,



mêmes misères? — Si, mais comment la quelle des deux Sociétés doit-elle se principes, son *devoir* à l'autre? — A Mais alors comment les réunir? — moyen. Il faudrait dire aux Compagnons du Devoir : Choisissez dans toutes les France, parmi tous vos frères, dix hommes sages et capables. Il faudra aussi parmi les vôtres un nombre égal d'hommes intelligents et bien intentionnés s'adressant aux deux partis : Les hommes de l'un et de l'autre parti vous avez fait choix de part et d'autre députés ; qu'ils partent, qu'ils se réunissent dans une même ville, et là qu'ils se fassent législateurs, qu'ils joignent, qu'ils forment un faisceau de toutes leurs connaissances pour la constitution, que des lois, que des règlements déterminant le sens des fêtes, des cérémonies et les rapports des Compagnons entre eux et les produits. Il y a déjà dans une Société d'organisation très-avancée; il y a dans les deux choses qui sont loin d'être mauvaises. Chez le bon des deux côtés, ajoutez tout cela pour faire un tout parfait, s'il est possible. Vous avez pu réussir à vous entreprendre, votre œuvre collective est terminée à la satisfaction de tous, adoptez, jurez ce nouveau pacte que les deux Sociétés n'en soient plus séparées. Vous aurez fait une belle journée.

Le mélange que je propose est simple et il n'est pas impossible à des hommes de leur siècle, qui comprennent leur situation et leur destination sur la terre. Nous sommes ! pourquoi tant d'

un court passage; bornons-nous au plus doux, le plus agréable possesseur de fleurs!

re les Compagnons, les Sociétaires Révoltés'; je serais d'avis qu'on s'unir à la masse pour ne former compacte et solide.

dit aux menuisiers, je le dirai aux tailleurs de pierre, aux charpentiers, serruriers, car ils ont, chacun un travail semblable à faire.

ait parvenu à liguier les hommes de la même profession en un seul corps, on l'aurait fait, mais il ne faudrait pas aller là; il faudrait alors s'entendre avec les autres corps d'état, et former une alliance solide et durable. À ce mot d'alliance, de plusieurs Sociétés se recrieront, s'ils ne veulent pas s'unir à des hommes avec lesquels on peut se passer de connaissances en architecture et en géométrie. Pourquoi cette répugnance? tous les hommes ont un genre de mérite, tous sont

tailleurs de pierre unis aux charpentiers, aux plâtriers, aux menuisiers, serruriers, aux peintres-vitriers, aux maçons, les palais et les modestes habitations, le peuple, en confectionnant, qui fait les combles, qui fait la toiture, qui fait les boiseries et les fermetures, les charnières sur lesquelles elles se meuvent,

le mot *révoltés* comme de ceux de Gavot et de tous les autres sobriquets qui ne doivent ce nom à personne.

qui les peintures et les vitrages ?
apportent à la Société un tribut
puissant. N'est-ce pas le tanneur
cuir, le corroyeur qui le pare
boudoirier, le se'lier, le cordon
connet en colliers, en brid
soulers et en bottes ? Que fer
chevaux si nous n'avions pas
les vêtir et les atteler ? Co
nous marcher sur les pier
épines et les ronces, sur
glaces des hivers, si nous
chaussures à nos pieds ? N
qui fait la charrette qui
La charrue qui laboure
d'instruments de trava
sert pour le bien de l
forgerons et les maré
la voiture, attachent
de sa roue, ferment e
ou appointent la fo
san ? Et les tissera
genre qu'on a tant
plus utile. Il faut
tout nu ou se co
vête ; ce qui n'a
civilisation.... F
aut à remuer
chaque jour r
tons plus....

Que ceux
rent les hat
que ceux q
griculture
ceux

ous couvrent, nous parent le corps, les membres, les pieds et la tête; et ceux, enfin, qui travaillent aux substances alimentaires ou produisent les ustensiles propres à les recevoir, soient tous regardés comme des hommes utiles et comme des frères.

Que le titre de *Compagnon* ne nous divise plus; si, dans le vocabulaire de quelques Associations on voit dériver ce mot de *compas*, cette étymologie, quoique assez ingénieuse, n'est point admise par d'autres Associations qui s'en rapportent là-dessus au dictionnaire de l'Académie; ainsi, pour elles, le mot *Compagnon* vient de *Compain*, et veut dire manger, partager son pain avec un autre, veut dire *Camarade*, et de ce point de vue personne au monde ne peut se contester le droit de s'appeler *Compagnon*. Loin d'être les ennemis des Sociétés de *Compagnons* qui se sont formées et de celles qui se forment, aidons-les plutôt de nos conseils.

Que les mécaniciens, que les typographes, les tailleurs, que tous les hommes qui travaillent pour satisfaire aux besoins de la grande cité s'associent, si cela leur convient, et s'ils ont à se parer du nom de la liberté, qu'ils parent; ce nom est beau et appartient à tout le monde. S'ils aiment à se parer du nom de *Devoir*, qu'ils s'en parent encore; il n'y a rien de mieux que ceux qui comprennent bien leur *Devoir* soient vraiment dignes d'exercer leur droit. Que l'on se pare du nom de *Liberté* ou de *Devoir*, accueillons ceux qui se présentent sous de si beaux noms, s'ils sont dignes de les porter. Que le *Compagnon* grossisse, s'étende et se rende puissant;

qu'il soit l'école de la jeunesse et l'espoir des travailleurs : cela se peut, si nous le voulons bien.

Cessons, sans retard, d'appeler chaque clique une race infernale, les membres de tel ou tel état ; cette antipathie avait-elle pénétré dans nos esprits avant que nous eussions quitté le socialisme ? Est-ce que dans nos villes, est-ce que dans nos campagnes nous n'avons pas une égale estime pour notre cordonnier, pour notre marchand, pour notre boulanger, pour notre ouvrier, etc. ? N'aimons-nous pas tous nos voisins quels que soient d'ailleurs leurs états ? Ce ne serait pas nous serions absurdes si nous les traitions comme des cliques, de race infernale à cause de la position qu'ils exercent honnêtement. Ce n'est pas sur le tour de France que cette triste idée nous prend ; il faut nous en dépouiller, car elle nous nuit à tous et nous rend méprisables à tous.

Ayant réuni les hommes d'un même état dans un seul faisceau, il faut, je le répète, faire une alliance entre tous les corps d'états ; on pourra à des époques fixes, et au moins trois ou quatre fois par an, avoir, dans chaque ville, une assemblée générale, une espèce de congrès dans lequel, chaque Société d'état différente, représenter par un ou deux députés son sein. Ces représentants de l'industrie et du travail réunis de la sorte, connaîtront parfaitement les crises de tous les états et les besoins de tous les individus qui les exporteraient à bien de mauvais des remèdes. Si un corps de métier souffre plus que les autres, le congrès s'en occupera, et

plence aucune, équilibrer son gain avec sa peine.

Dans un temps comme celui où nous sommes, temps où les ouvriers de la France, de l'Angleterre et de bien d'autres pays, sont également au bord d'un précipice, l'association que je demande est nécessaire, indispensable ici comme au loin; les gouvernements eux-mêmes doivent la désirer, elle mettra un frein à la concurrence impitoyable qui détruit tant d'existences; elle sera la digue contre laquelle viennent se briser tant d'exploiteurs sans entraille sans cœur qui, pour un peu d'or, sacrifient la vie de tant de leurs semblables. L'urgence d'une pareille association n'atteste pas, je le sais, la perfection des institutions pronées outre mesure qui régissent la grande société. Mais qu'importe! elle peut empêcher beaucoup de mal et rendre d'un puissant secours, en attendant qu'on nous donne mieux.

Les ouvriers ainsi associés, ayant remplacé le désordre par l'ordre, la guerre par la paix, la haine par l'amour, pourront cultiver leur intelligence et donner un libre essort à leurs plus hautes facultés; ils comprendront alors combien l'union est douce et puissante et influera sur le bien-être de chacun.

Tous voudront s'instruire, se perfectionner sur leur état et sur tout ce qui s'y rapporte; si l'on eut des concours on en aura, mais il ne s'agira plus de mettre aux prises le Compagnon d'une société contre le Compagnon d'une Société rivale, car cela avait des conséquences que je vais signaler: quand deux Sociétés s'étaient défiées au travail, elles choisissaient aussitôt leurs concur-

rents. Comme on
tre, comme les té
sées, comme les éco
prend l'architecture et le trait sont ou
pour tous sans distinction, on ne pouvait
d'avance de quel côté serait le vainqueur, e
pendant, avant même que les concurrents
sent aux prises, on chantait victoire de to
parts; chacun se croyait certain de conqu
la ville, et à défaut de la ville, une forte
me d'argent.

Eh! pourquoi cette confiance en vous-mê
ô ennemis? Le fanatisme est ici sans effet
il ne s'agit pas d'une bataille physique et
lente, mais d'une bataille intellectuelle
calme et la patience peuvent beaucoup. P
quoi donc cette prévention et cet orgueil? P
quoi ce mépris pour vos adversaires qui
pourtant des hommes comme vous? Q
Société ait vraiment la certitude de poss
de son côté, l'homme le plus capable, l
profond, elle peut encore ne pas gagner la
Les juges du concours peuvent être av
corruptibles ou méchants, et mal juger
s'est vu bien des fois.—En 1773, l'Acadé
çaise proposa pour sujet, dans un con
poésie : *le génie aux prises avec la*
Laharpe et Gilbert concoururent; le
remporta le prix, sa pièce fut jugée sup
couronnée, et pourtant cette pièce, si
tee alors, est aujourd'hui tombée da
tandis que celle du second est estim
un excellent morceau de poésie. Lah
jeté du rang des poètes, et son éner
y occupe une place distinguée. I

vu, donna gain de cause au pacha,
le la littérature; il était passablement
était haut place dans la faveur : Gil-
pauvre, il mourut dans un hôpital
ans, abandonné de tout le monde et
on lira, je crois, avec intérêt, ses
la vie :

t de la vie, infortuné convive,
rus un jour, et je meurs :
et sur la tombe, où lentement j'arrive,
viendra verser des pleurs.

mps que j'aimais, adieu, douce verdure,
riant exil des bois !
on de l'homme, admirable nature,
pour la dernière fois !

nt voir long-temps votre beauté sacrée
amis sourds à mes adieux !
nt pleins de jours, que leur mort soit pleurée !
ami leur ferme les yeux.

Gilbert ! qui ne s'attristerait sur son
l'aveuglement ou l'injustice dont il
le.

l'Académie, malgré tant de savants
est composée, jugea mal. Ceux qui
travaux des Compagnons peuvent
aussi, et voilà pourquoi il ne faut,
n cas, chanter victoire d'avance.

m'indispose vraiment contre ces con-
société à société, c'est que le vain-
vanté sans mesure, élevé jusqu'au
paré à Dieu, pendant que son malheu-
l, malgré son talent bien reconnu, est
iné dans la boue, deshonoré à jamais.
nt de honte échoir aux vaincus, per-

sonne ne veut s'avouer tel; malgré les experts, malgré leur jugement proclamé bien haut, partout on chante victoire, partout on apostrophe le parti adverse qui est traité on ne peut plus durement et plus salement. Des insultes, on passe aux voies de faits, on se bat, on se tue, non-seulement dans la ville où le concours a eu lieu, mais dans la France entière, et puis les gendarmes, et puis les magistrats interviennent et tout finit mal: de ces concours là, quoique ami de l'émulation et de la gloire, je n'en veux plus.

C'est au sein de chaque Société qu'il faut ouvrir des écoles, organiser des concours; alors, si celui qui aura le mieux fait a son nom gravé sur une plaque d'acier, celui qui en approchera le plus aura le sien gravé sur une plaque de fer: encourageons ceux qui font bien, encourageons ceux aussi qui font tous leurs efforts pour bien faire.

N'ayant plus de guerres à soutenir, notre activité se portera naturellement sur l'étude, n'ayant plus de frais de procédures et autres à supporter, nous pourrons fonder dans chaque ville des écoles en bon ordre, décorées de modèles et de plans proprement encadrés. Outre les dessins relatifs à notre état, ayons quelques beaux sujets d'histoire, les portraits des hommes illustres que tous les temps doivent révéler, et des vues de villes et de paysages qui rappellent sans cesse à nos yeux et à notre esprit les beautés de l'art et celles de la nature. On pourra posséder aussi une petite bibliothèque dans laquelle figureront, chez les tailleurs de pierre, les charpentiers et les menuisiers, de bons traités d'architecture, de géométrie et de trait où

compagnons les plus intelligents et les plus
és puiseront des connaissances qu'ils de-
communiquer à tous leurs confrères. Il
a aux ébénistes des modèles de meubles,
erruriers des traités d'ornements, aux tan-
, aux corroyeurs, aux chamoiseurs, aux
nniers, aux peintres, aux teinturiers des
s de chimie et autres livres où ils trouve-
les procédés avantageux; les maréchaux
se verser dans les études du vétérinaire;
chaque corps d'état prendra les ouvrages
ux qui lui conviendront plus particulièrement.

Il ne faudrait pas encore s'arrêter là, l'intel-
le ne serait pas satisfaite de si peu : une
u'elle s'ouvre elle veut tout connaître. Il
faudra d'autres livres et je crois pouvoir
les indiquer : le *Discours sur l'Histoire
rselle*, par Bossuet, où nous pourrons
comment les grands empires de l'antiquité
it renversés les uns sur les autres; l'*his-
de notre pays*, car elle nous touche de
une *géographie* de quelque étendue qui
fera comprendre la grandeur du globe,
riétés et ses transformations physiques,
ques et morales; un *dictionnaire géo-
hique* et un *dictionnaire de la langue
paise* : le premier nous dira où sont situées
et telles villes, quelles sont leurs beautés,
produits, leurs revenus, leurs adminis-
ns et combien leur population est forte;
ond nous donnera l'étymologie des mots
tre langue et leur véritable signification.
bonne *encyclopédie* est une œuvre qui
cher, mais une association de jeunes gens

économiques et laborieux pourrait facilement se la procurer; on trouverait là des notions concises sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, la botanique, l'agriculture, les machines, les arts et métiers, la philosophie, la littérature, etc., etc. On raisonne, dans un tel ouvrage, sur toutes choses, et chaque Compagnon pourrait y étudier ce qui conviendrait plus particulièrement à ses goûts ou à ses intérêts. On connaît plusieurs encyclopédies, celles que dirigent MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, est un monument incomparable; on n'apprécie nulle part avec autant de savoir et de sagesse les hommes et les choses; mais les parties abstraites et métaphysiques de ce bel ouvrage, ont un développement immense, et ce qui nous intéresse le plus en a souvent trop peu. Cette encyclopédie, si digne d'être recherchée des penseurs et des philosophes, est trop savante pour nous. Celle que l'éditeur Courtin a publiée, nous conviendrait, je crois, beaucoup mieux.

Ajoutons aux livres déjà cités quelques ouvrages littéraires, ceux qui frappent l'imagination, élèvent la pensée, forment le goût et délassent, tels que l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéide* de Virgile, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le *Paradis perdu* de Milton, le *Télémaque* de Fénelon, les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, de Ducis; quelques morceaux de Boileau et de Lafontaine, de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre.

Il est bon de connaître les grands écrivains qui ne sont plus, mais il ne faut pas ignorer

vivants; on pourrait trouver dans l'un de ces ouvrages que l'on nomme *leçons de littérature* 3 morceaux de prose et de vers, extraits des livres de Chateaubriand, de Béranger, de La Fontaine, de Casimir Delavigne, de Victor Hugo, George Sand, etc. Comme il n'est pas bon de rester tout-à-fait étranger au mouvement de notre époque, ayez quelques écrits politiques sortis des plumes les plus puissantes : les *Paroles d'un Croyant* et le *Livre du Peuple* de M. Lannais, les *Dialogues de maître Pierre* de Cormenin, le *Dictionnaire politique* de Fernier Pagès, l'*Inauguration de la statue de Gutenberg* de M. Aug. Luchet. Ajoutons tout cela, pour terminer, un ouvrage modeste, savant, mais simple, mais varié et orné de dessins et vendu au prix le plus modique, dont le nom est : *Magasin Pittoresque*. Vous aurez formé une bonne bibliothèque, appartenant à la Société, où les Compagnons pourront passer leurs instants de loisir, et puiser de nombreuses connaissances qu'ils se communiquent les uns les autres.

L'homme du peuple, cela se voit encore quelquefois, boit, s'enivre, s'abrutit et perd les instants les plus précieux. Il est encore livré à un plaisir dont les riches étaient jadis atteints. Oui, les riches se grisaient, sans en excepter même les rois; mais l'éducation les a guéris de ce plaisir-là; ils ont remplacé ce plaisir de la brute par des plaisirs plus réels et mieux sentis. Nous ne prétendons pas courir après des plaisirs trop coûteux, il en est à notre portée. Le changement qui s'est fait en un sens chez les riches se fera aussi chez le peuple; il remplacera ses

rs par d'autres plaisirs. Au reste, on s'a-
it chaque jour de la décroissance de l'i-
nerie.

l'homme ignorant voit tout avec indiffé-
ce; l'ennui le suit presque toujours et par-
t, il lui faut des distractions toutes maté-
les et bruyantes.

L'homme vraiment instruit voit tout avec
intérêt; tout l'attache, tout lui parle un lan-
ge qu'il comprend : les cieux, la terre et les
ux; les travaux des hommes, et ceux de la
ature; la construction symétrique de l'archi-
ecte, le marbre animé du statuaire, la toile
vivante du peintre, les sons harmonieux du
musicien, les chants sublimes du poète; une
machine, un tissu, un ruisseau, un arbre, un
oiseau, un caillon, une plante, une insecte, un
brin d'herbe : tout lui parle un langage myr-
térienx, tout lui sourit, le captive et le charme.

Celui qui sait lire dans un livre trouve sou-
vent de douces émotions et des transports d'en-
thousiasme; celui qui n'y sait pas lire, c'est autre
chose. Il n'y voit que du blanc et du noir, et
rejette bien vite ce grimoire auquel il ne com-
prend rien. Cela m'amène à conclure que
l'homme instruit voit mille choses dans la na-
ture que l'homme ignorant ne peut point voir.

Croyez-moi, mes amis, unissons-nous, in-
struisons-nous : un voile épais couvre nos yeux,
il tombera; et puis, dans le monde, rien ne
pourra nous être étranger : tout parlera à notre
intelligence, à notre âme, à notre cœur, et
nous sentirons par tous les sens.

La collection des livres dont je vous ai parlé
ne coûtera pas très-cher, trois ou quatre cent

franc
un se
vanti
réun
un n
pren
sans
dron
conr
bon!
Je
cepe
la j
tra
ger
tai
to

la
u
q
s

ancs peut-être. Dans une seule bataille, dans
i seul procès, vous avez souvent dépensé da-
antage. Ce sera bien beau, quand vous aurez
uni dans une seule et grande salle une école,
i musée, une bibliothèque : les fils des entre-
eneurs, ceux des simples artisans et des pay-
ns, viendront en foule chez vous ; tous vou-
ont s'instruire et puiser, à la source de vos
nnaissances, la moralité, le savoir et le
nheur.

Je recommande la sobriété ; mais vous devez
pendant vous réunir quelquefois et partager
joie commune du banquet. Il faut des dis-
actions, il faut des plaisirs de différents
nres ; il faut cultiver et soigner son esprit,
ns pour cela délaisser le corps et le faire
uffrir.

Compagnons du Tour de France, travailleurs
borieux, gravez dans votre cœur des paroles
rties du cœur de l'un de vos frères. L'union
e je demande, puissiez-vous la réaliser ! elle
ra le prélude d'un changement profond dans
sprit, dans les mœurs, dans la vie, non-seu-
ment d'une classe d'individus, mais dans la
e d'un grand peuple. Unissez-vous, personne
peut calculer toute la portée du bien que vous
urrez vous faire, et ce bien s'étendra sur
umanité.

FIN.

NOMS DES COMPAGNONS,

DES AFFILIÉS ET DES MAÎTRES

Qui, dans différentes villes du tour de France,
ont souscrit, en 1841, à la seconde Edition
du LIVRE DU COMPAGNAGE.

PARIS.

Machabée, *dit* Avignonnais la Sagesse, C.. P.. de 1787; — Bonifay, *dit* Nantais le Cœur fidèle (initié); — Loquise, *dit* Bordelais le Décidé, C.. P.. T.. de Toulouse, 1814; D.. G.. T.. de Montpellier, 1817; — Foucaud, *dit* Nantais la Fidélité, D.. G.. T.. de Marseille, 1818; — Roussillon, *dit* Vivarais le Solide, D.. G.. T.. de Montpellier, 1821; — Mazet, *dit* Macounais l'Ami des Arts, D.. G.. T.. de Montpellier, 1822; — Vedrines, *dit* Rouergue la Fidélité, C.. P.. T.. de Rochefort, 1822; D.. G.. T.. de Nantes, 1823; — Perdiguier, *dit* Avignonnais la Vertu, D.. G.. T.. de Lyon, 1828; — Gras, *dit* Parisien l'Ami des Arts, D.. G.. T.. de Nantes, 1840; — Salles, *dit* Sommières la Victoire; — Bal, *dit* Percheron sans Quartier; — Jacquet, *dit* Saint Peray le Cœur Fidèle; — Perrard, *dit* Dauphiné le Conquerant; — Cote, *dit* Vivarais la Fleur de Laurier; — Armery, *dit* Clermont le Bien Aimé; — Michelin, *dit* Chalonais le Bien Aimé, P.. C.. P.. d'Avignon, 1817; — Izar, *dit* Castelnaudary la Prudence; — Gesse, *dit* Bourguignon la Violette; — Dugas, *dit* Vivarais le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Tours, 1826; — Chanous, *dit* Nantais le Cœur aimable, officier au 35^e; — Romanel, *dit* Dauphiné Pret à Bien Faire; — Coulauc, *dit* Chalonuais Bon Accord, P.. C.. P.. de Marseille, 1826; — Piaget, *dit* Suisse le Laurier, C.. P.. T.. de Rochefort, 1829; — La Violette, *dit* Limousin Franc Cœur; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Espérance; — David, *dit* Rouergue la Belle Conduite; — Lebreton, *dit* Vanois le Cinthien; — Jean, *dit* Corse Bon Accord; — Camusal, *dit* Bordelais le Cœur Constant, P.. C.. P.. d'Auxerre,

; — Cheze, *dit* Limousin Va de Bon Cœur; — Abadie, Gascon Bon Accord; — Roche, *dit* Vivarais la Palme Beaux-Arts, P.. C.. P. d'Auxerre, 1835; — Baray, *dit* is le Modèle de l'Amilié; — Pertal, *dit* Béarnais l'Ami Arts; — Giraud, *d't* Nantais Franc Cœur, P.. C.. P.. de louse, 1837; — Laplagne, *dit* Béarnais la Clef des Cœurs; — Angiraut, *dit* Chateau Renard le Bien Aimé, P.. C.. P.. halons, 1840; — Godfron, *dit* Tourangeau la Franchise; — Angueulu, *dit* Vaudois le Décidé; — Horace, *d't* Chambéry alme de la Gloire; — Bancillon, *dit* Gevandau Sans Façon, P.. P.. de Chalons, 1838; — Ceral, *dit* Piémontais le Sou- du Devoir de Liberté, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839; — Si- , *dit* Rennois le Flainbleau d'Amour; — Oursel, *dit* Beau- n la Fidélité; — Halaric, *dit* Montpellier l'Emploi du ps; — Martareche, *dit* Vivarais la Fidélité, P.. C.. P.. de tres, 1840; — Dupesaut, *dit* Béarnais Va de Bon Cœur, iggizhof, *dit* Parisien la Rose d'Amour; — Trupin, *dit* nnaïs la Clef des Cœurs; — Bontreux, *dit* l'Angevin le du; — Lacombe, *dit* Périgord le Cœur Fidèle; — Gillet, *dit* monais le Bien Aimé du Tour de France; — Rallier, *dit* ois l'Ami du Trait; — Chavanat, *dit* Lyonnais la Bonne l ile; — Dngal, *dit* Bordelais l'Ami du Trait; — Barblier, *dit* Bordelais le Bien Aimé; — Balmadier, *dit* Gevandau le leu du Beau Devoir de Liberté; — Chaperon, *dit* Vivarais eur Fidèle; — Chandier, *dit* Vivarais le Cœur Content (de Peray); — Anastay, *dit* Languedoc; — Torel, *dit* Sain- e; — Castaing, *dit* Beauc r n; — Roques, *dit* Rouergue; ouleau, *dit* Vivarais; — Baché, *dit* Forzien; — Bezoumet, ugiste; — Poyé, *dit* Fontainebleau; — Ch r es, *dit* Saint- ic; — Verrier, *dit* Vivarais (de Saint-Peray); — Breton, orse; — Pervel, *dit* Vivarais; — Bressandier, *dit* l'Au- nois; — Richard, *dit* Lyonnais; — Turin, *dit* Provençal; ouchay, *dit* Beaugency (s); — David, *dit* Grenoblois; — leaux, *dit* Parisien; — Laurent, *d't* Bourguignon; — Bou- *dit* Gevandau; — Clément, *dit* l'Angoumois; — Mozard, /ivaraïs; — Chambaud, *dit* Valence; — Duverger, *dit* Tou- ceu; — Duc-Haurie, *dit* Béarnais; — Grippe, *dit* Ro- ais.

AUXERRE.

sinchi, *dit* Corse la Fidélité, P.. C.. P. d'Auxerre, 1841; laulier aîné, *dit* Viennois l'Ami des Arts; — Brunereau, bordelais l'Ami de l'Union, P.. C.. P. d'Auxerre, 1840, T.. 1841; — Salgues, *dit* Gevandau Franc Cœur; — Camille, *dit* Gévandau l'Ami de l'Union; — Deniau, *dit* le flambeau d'Amour; — Desloriui, *dit* Suisse le l'euif;

— Michel Victor, dit ... — Tour...
 Nimons l'Ami de l'Union; — Fabre, dit ...
 du Brau Tour de France; — Fabre, dit ...
 Manceau; — Plantier jeune, dit Viennois; — Rou...
 Ruignou, — Launay, dit Blois; — Vallain, dit Lyonnais,
 Letint, dit Lorrain, — Gaveau, dit Bourguignon; — Falm...
 d. l'France Comtois.
 Lefait, dit Rennois la Prudence, S. C. T. de Béziers et
 Montpellier, 1833 et 1834; — Jaubert, dit Bourguignon le
 Soutien des Conteurs du Devoir de Liberté, S. C. T. de
 ziers et de Toulouse, 1837 et 1838; Bonnet, dit Bourguign...

CHALONS.

Guiraud, dit Marcellian le Cœur Aimable, P. C.
 Chalons, 1841; — Glada, dit Corne France Cœur S. C.
 Chalons, 1841; — Blanchet, dit Dauph ne sans Façon;
 dit du Monde le Cœur Aimable, — Lusinebi, dit Lorr...
 d'Amour (S), — Tavis, dit Bordelais l'Exemple de la
 — Dupin, d. l'Anglais le Flambeau d'Amour, P.
 Chalons, 1839; — Pousias, dit Vivarais le Trait de l...
 — Humbert, dit Joli Cœur de Chalons, Compagnon
 (T), — Loubet, dit Comtois le Cœur Aimable; —
 Beauceron le Cœur Aimable, — Diaristat, dit N...
 Vincent Liozon, dit Vivarais.
 Goutille, dit Châonnais l'Estime des Vertus. D.
 de Lyon, 1833, — Goutille, dit Châonnais l'Estime des Vertus du
 Cornetto, dit Piémontais l'Estime des Vertus du
 France, P. C. T. de Chalons; — Mâron, di
 Bonne Comagne, P. C. T. de Chalons, 1839;
 Châonnais le Bien Aime (S), — Chânneton,
 — Carier d'Honneur, S. C. T. de Chalons, 18
 — Carier d'Honneur, S. C. T. de Chalons, 18
 — Carier d'Honneur, S. C. T. de Chalons, 18
 — Carier d'Honneur, S. C. T. de Chalons, 18

bellier, 1838; — Coidon, *dit* Clermont la Fidélité; — Bonneton, *dit* Clermont la Sagesse; — Sorange, *dit* Clermont le Cordon Bleu (S); — Têvenon, *dit* Clermont le Laurier d'Honneur; — Simon Romenf, *dit* Clermont; — Chardondit, *dit* Clermont le Cœur Royal, D. . . G. . . T. . . de Nantes, 1827 (S); — Dumaut, *dit* Clermont le Cœur Sincère; — Bonly, *dit* Clermont le Bien Aime; — Emy, *dit* Clermont Prêt à Bien Faire.

LYON.

Soulcier, *dit* Bedarieux l'Exemple de la Sagesse, D. . . G. . . F. . . de Lyon, 1841; — Lucas, *dit* Bressan la Bonne Conduite, S. . C. . T. . de Lyon, 1841, P. . C. . P. . de Marseille, 1836 (initie); — Prunier, *dit* Rumilli le Cœur Aimable; — François-Jouis Martin, *dit* Vaudois l'Ami de la Liberté; — Saint-André, *dit* Gascon l'Ami de la Gaîté; — Dufon, *dit* Bordelais la Vertu; — Scelo *dit* Lorian l'Ami des Arts; — Bascon, *dit* Bedarieux l'Ami des Arts; — Vansillon, *dit* Gevaudan la Sagesse; — Beaigou, *dit* Rouergue l'Exemple de la Sagesse; — l'hili, *dit* Dupuis l'Ami du Trait; — Chareau, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire; — Raynaud, *dit* Lyonnais le Soutien du Devoir de Liberté; — Roussel, *dit* Vivarais la Vertu; — Daurelle, *dit* Rouergue la Rose d'Amour; — Piattoly, *dit* Corse l'Ami de l'Honneur; — Smutter, *dit* Corse le Franc Cœur.

Claude-Marie, *dit* Chablaisien; — Michelin, *dit* Bourguignon; — Fournier, *dit* Américain; — Nouaillagues, *dit* Limousin; — Combe, *dit* Vivarais; — Martin-Simon, *dit* Dupuis; — Michel, *dit* Lunel; — Elgon, *dit* Vivarais; — Guitard, *dit* Bourguignon; — Mougin, *dit* Lorrain; — Daniel, *dit* Lorrain; — Manarache, *dit* Clermont.

Sauvageon, *dit* Lyonnais l'Ami du Trait, P. . C. . P. . d'Avignon, 1824, père et fils (initiés); — Sixte, *dit* Lyonnais Belle Jour, C. . P. . T. . de Châlons, 1803 (initie); — Castel, *dit* Bordelais l'Estime des Vertus, P. . C. . P. . de Lyon, 1832, et D. . . G. . . F. . ., 1834; — Dupuis, *dit* Vivarais la Sagesse, D. . . G. . . T. . . de Nantes, 1831; — Roubaud, *dit* Bressant le Résolu (initie); — Bordeaux, *dit* Avignonnais le Cœur Fidèle, C. . P. . T. . de La Rochelle, 1835, S. . C. . T. . de Bordeaux, 1836 (initie); — Legendrand, *dit* Branceron sans Façon, P. . C. . P. . et S. . C. . T. . de Toulouse, 1834, D. . . G. . . T. . . de Marseille, 1837; — Lavignière, *dit* Bressant l'Ami de la Gaîté, P. . C. . P. . de Bordeaux, 1835 (initie); — Ballet, *dit* Bugiste le Cœur Sincère, P. . C. . P. . de Nîmes, 1834, D. . . G. . . T. . . de Bordeaux, 1836; — Segrin, *dit* Bugiste la Violette; — Simelière, *dit* Rochelais le Cœur Sincère; — Buffas, *dit* Vivarais le Cœur Aimable; — Migeot, *dit* Châlonnais la Vertu, P. . C. . P. . de Lyon, 1836; — Gauthier, *dit* Dauphiné l'Union, P. . C. . P. . de Nîmes, 1838;

— Moulivier, *dit* Lyonnais sans Rémission, P.. C.. P. de Chartres, 1837; — Renard, *dit* Comtois la Couronne de Larrier; — Jean Desseaux, *dit* Vivarais.

Souscripteurs Serruriers.

Jaquiez, *dit* Chablaisien la Préférence; — Cogniet, *dit* Lyonnais l'Ami de la Liberté.

Prints, *dit* Alsacien; — Peguriers, *dit* Bedarioux; — Miray, *dit* Comtois; — Forel, *dit* Dauphiné; — André-Antoine, *dit* Alsacien; — Téger, *dit* Alsacien.

AVIGNON.

Siadoux, *dit* Comtois la Fidélité, P.. C.. P.. d'Avignon, 1811; — Pradier, *dit* Toulousin la Pensée; — Buc Jean-François, *dit* Languedoc le Soutien Fidèle; — Valentin, *dit* Berry la Rose Couronnée; — Martin, *dit* Bedarioux la Belle Conduite; — Tampier, *dit* Lyonnais la Fidélité; — Sicard, *dit* Provençal le Cœur Sincère.

Pouzain, *dit* Dauphiné; — Antoine-Jean-Jean, *dit* Robergue; — Canol, *dit* Provençal; — Mathias, *dit* Maconnais; — Chabavant, *dit* Vivarais; — Doux, *dit* Lyonnais; — Viguet, *dit* Perpignan; — Valentin, *dit* Dauphiné; Fonruier, *dit* Toulonnais; — Auguste, *dit* Dauphiné; — Tivelet, *dit* Montpellier.

Pouçon, *dit* Avignonnais le Tranquille (initié); — Balen, *dit* Vivarais la Tendresse, C.. P.. T. de Nantes, 1811; — Billet, *dit* Bordelais la Prudence, S.. C.. T.. de Nîmes, 1832; — Doriate, *dit* Chàlonnais le Cœur Aimable; — Angirani, *dit* Provençal le Dorique; — Jayet, *dit* Avignonnais la Belle Conduite; — Charles Mouier, *dit* Avignonnais la Rose d'Amour.

MARSEILLE.

Louis-Pierre, *dit* Marseillais le Franc Cœur, S.. C.. T.. de Bordeaux, 1839, D.. G.. T.. de Marseille, 1841; — Chardeyron, *dit* Bugiste l'Amour Fidèle, P.. C.. P.. de Lyon, 1833, D.. G.. T.. de Marseille, 1838; — Ferdinand, *dit* Mont la Gaite; — Qinsac, *dit* Clermont l'Immortel Souvenir; — Debat, *dit* Maconnais le Cœur Aimable; — Fisquet, *dit* Fréignan le Triomphe d'Amour.

Emond, *dit* Bourguignon; — Gerbillet, *dit* Bourbonnais; — Giraud, *dit* Provençal; — Bayssade, *dit* Montauban; — Joly, *dit* Bressant; — Maurin, *dit* Dauphiné.

Hervé, *dit* Poitevin le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Toulouse, S.. C.. T.. et D.. G.. T.. de Nîmes, 1831; — Cayaulo, *dit* Robergue Bon Accord, S.. C.. T.. de Marseille.

id. *dit* Marseillais le Cœur Aimable; — Daumas, *constance*.

NIMES.

Chambéry sans Crainte, P.. C.. P.. de Nîmes, *ere*, *dit* la France l'Ami du Trait, P.. C.. P.. de .. S.. C.. T.. de Nîmes, 1840 (initié); — Pascal, Franc Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1837, D.. . Marseille, 1839, etc.; — Donat, *dit* Comtois le -- Maire, *dit* Franc Comtois la Fidélité, P.. C.. 1840, S.. C.. T.., 1841; — Bruny, *dit* Proven -- Mercier, *dit* Bugiste le Serment de Fidélité, Nîmes, 1840; — Schlichthoernleu, *dit* Alsacien la .. T.. de Marseille, 1840; — Guyon, *dit* Cler -- on; — Brassier, *dit* Clermont le Bien Aime du e.

Bugiste; — Bancillon, *dit* Cevaudan; — Bouf -- rieux; — Ollier, *dit* Bedarieux; — Garnier, *dit* Guerinmand, *dit* Dauphiné; — Foncherand, *dit* Rochat, *dit* Grenoblois; — Vialla, *dit* Dau -- on, *dit* Languedoc; — Vialla, *dit* Beziers; — oulonnais; — Mounier, *dit* Quercy; — Lebel, Lagriffe, *dit* Gascon; — Fien, *dit* Albigeois; — lmois; — Louis François, *dit* Nimois; — Monton, — Jost, *dit* Lorrain; — Corhard, *dit* Lyonnais; t Montauban; — Bru, *dit* Toulousain; — Des -- Comtois; — Masse, *dit* Dauphiné; — Banlouis, — Toucas, *dit* Provençal; — Pascal, *dit* Mont -- el, *dit* Provençal; — Bévengul, *dit* Vivarais; t Bedarieux; — Roustau, *dit* Beaucaire.

arais la Sagesse, D.. . G.. . T.. . de Lyon, 1814;essin la Fidélité, S.. C.. T.. de Nîmes, 1821; — nimois le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Ro -- Jacoton, *dit* Nimois le Cœur Aimable, D.. . Lyon, 1824; — Dupuis, *dit* Lorine la Fidélité, Montpellier, 1826, etc.; — Roussou-Dejardin, *dit* de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Blois, 1826; — ois la Rose d'Amour; — Durand, *dit* Nimois le -- Lauron Louis, *dit* Nimois la Victoire; — Le -- itais la Rejouissance, P.. C.. P.. de Nîmes. 1826; t Monthéliard le Bien Aimé; — Teurc, *dit* Lan -- ite; — Chaillot, *dit* Vivarais la Bonne Conduite; Nimois la Gaité; — Blanchet, *dit* Gênois la Fl -- ry, *dit* Languedoc; — Alouet; — Raval, *dit* Ni -- n, *dit* Nimois; — Fasquelle Stanislas; — Vebert Allemand.

Souscripteurs Serruriers.

Chabanel, *dit* Forézien Va de Bon Cœur, P.. C.. P.. de Nîmes, 1841; — Bland, *dit* Vandois la Sagesse, S.. C.. Nîmes, 1840; — Oulier, *dit* Pezenas la Constance; — *dit* Parisien la Gaîté, P.. C.. P.. de Nîmes, 1840, S.. 1841; — Canthe, *dit* Bordelais Va de Bon Cœur; — N *dit* Genevois l'Île d'Amour; Muler, *dit* Alsacien l'Esp *—* Rouboul, *dit* Vivarais la Fidélité.

Routier, *dit* Bourguignon; Henri, *dit* Languedoc; — *dit* Forézien; — Boisson, *dit* Vigan; — Jacquemin, *dit* tois; — Mazoyer, *dit* Lyonnais; — Delhomme, *dit* V *—* Maunier, *dit* Dauphiné; — Miral, *dit* Rouergue; — *dit* Alsacien; — Jaédé, *dit* Alsacien; — Schéron, *dit* *—* Bayou, *dit* Forézien; — Bonifland, *dit* Rochelais; conte, *dit* Dupuis; Jean, *dit* Languedoc.

Bourelly, *dit* Sommière l'Ami des Arts, P.. C.. P.. d 1827, D.. G.. T.. 1828, S.. C.. T.. 1829, etc.; — *dit* Vigan Prêt à Bien Faire; — Lanot, *dit* Nimais queur; — Bournel, *dit* Vandois la Rose; — Jonas, *dit* nais la Fidélité, P.. C.. P.. de Nîmes, 1834, S.. C.. T.. 1835, etc.; — Monet, *dit* Vivarais la Pensée, P.. C.. Nîmes, 1830; — Colct, *dit* Dauphiné la Rose d'Amou garet, *dit* Languedoc la Clef des Cœurs, P.. C.. P.. d 1840; — Colet, *dit* Tourangeau le Beau Tour de Fr Chabanel, *dit* Forézien la Clef des Cœurs; — Poquet, *dit* pellier le Difficile à Connaitre.

MONTPELLIER.

Lamy, *dit* Bugiste le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Mor 1841; — Souchay, *dit* Beaugency le Cœur Sincère, P.. de Lyon, 1838, D.. G.. T.. de Montpellier, 1 Guyennet, *dit* Comtois le Bien Aimé du Tour de France T.. de Montpellier, 1841; Baret, *dit* Fléchois la Fid Jean-Baptiste Pascal, *dit* Clermont le Résolu; — B *dit* Lyonnais le Bien Aimé du Brillant Tour de Fr Boué, *dit* Grenade la Belle Conduite; — Ramus, *dit* I Bon Accord; — Petit, *dit* Belge le Serment de Fidélité P.. de Nîmes, 1839; — Billet, *dit* Lyonnais la Const *—* Jourdan, *dit* Orange le Beau Tour de France; — *dit* Nancy le Serment de Fidélité; — Miquel, *dit* Beda Laurier d'Honneur.

Verguier, *dit* Lunel; — Seignan, *dit* Bordelais; — *dit* Provençal; — Cumyne, *dit* Espagnol; — Audant, *dit* vençal; — Peoux, *dit* Rouergue; — Gabaudan, *dit* Languedoc.

al Constant, *dit* Corsois la Musique, P.. C.. P.. de Mont-
1833; — Mauris, *dit* Clermont l'Ami des Arts, P.. C..
Avignon, 1835; — Pigeon, *dit* Vivarais la Victoire d'A-
Béladez, *dit* Celois Franc Cœur.

BÉZIERS.

t, *dit* Béziers la Rose d'Amour, D.. G.. T.. de Lyon,
— Gaudin, *dit* Dauphiné le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de
1821; — Laplanche, *dit* Lyonnais le Chapiteau, S.. C..
Béziers, 1809; — Chiffre, *dit* Albigeois le Tranquille; —
Philippe, *dit* Béziers le Décidé; — Jean Duraud, *dit*
la Prudence; Pascal Joseph, *dit* Béziers le Cœur Fidèle;
rière, *dit* Languedoc le Laurier, S.. C.. T.. de Béziers,
— Molon, *dit* Moissac la Belle Conquête; — Guillaume,
schelais l'Immortel Souvenir, P.. C.. P.. de Béziers,

lois Franc Cœur; — Franc Comtois l'Union; — Pari-
us Regret; — Ronergue le Soutien; — Alsacien la Pru-
— l'astre, *dit* Bédarioux la Sagesse; — Arnaud, *dit*
ls la Sagesse; — Chabert, *dit* Bédarioux le Bien Aimé;
be, *dit* Bédarioux Bon Accord; — Berber, *dit* Beda-
le Conquérant; — Gabrielle, *dit* Languedoc la Vic-

lotte, *dit* Dauphiné; — Day, *dit* Vaudois; Bertrand, *dit*
nnais; — Bonnard, *dit* Vivarais; — André, *dit* Cham-
— Halaric, *dit* Carcassonne; — Cousteau, *dit* Langue-
- Ayalt, *dit* Bayonnais; — Erpéron, *dit* Languedoc; —
dit Languedoc; — Serignar, *dit* Ronergue; — Valetta,
larioux; — André Suot; Costaud, *dit* Toulonnais; —
dit Comtois; — Brunel, *dit* Provençal.

çois Birot; — Louis Birot; — François Jay; — Etienne
1; — Antoine Millet; — Jean Durand; — Martin; —
e jeune; — Froissac; — Boulerand; — Chabert; —
Cadet, — François Pagès; — Rigal-Laplanche aîné; —
Mural; Boyer Jean; — Laissac François.

neau, docteur médecin, — Combe aîné; — Gase, cafe-
— Thomas Charles; Board Hippolyte; — Barte; — Car-
le.

TOULOUSE.

ine Vaché, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, P.. C.. P.. de
se, 1811; — Fouet Esau, *dit* Albigeois l'Estime des Ver-
C.. P.. de Chartres, 1839 S.. C.. T.. de Nantes, 1840,
— Bouchardy, *dit* Chambéry l'Immortel Souvenir,
P.. de Toulouse, 1840; — Alexis Sylvain, *dit*
als.

BORDEAUX.

Massip, *dit* Ahlgeois l'Espérance, P.. C.. P.. 1838, D... G... T... de Bordeaux, 1841, etc.; — Grenoblois la Douceur, P. C. P. d'Avignon, 1829. T... et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840, etc.; — Cal Bayonnais le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Tours. G... T... et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840; Cabar seau le Cœur Fdèle; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Es Minier, *dit* Berry la Sagesse; — Delafosse, *dit* Lillo Arts, S.. C.. T.. de La Rochelle, 1840; — Brunet, nais le Laurier d'Honneur; — Benenf, *dit* Comtois l Vertus; — Prosse, *dit* Champagne le Décidé; — (Montpellier le Résolu.

Burgade, *dit* Pont de Sauve; — Chatellier, *dit* Durand, *dit* Bauceron; — Martin, *dit* Guépin; — Bourguignon; — Sèlèl, *dit* Vivarais; — Heuèle, d — Guérilo, *dit* Tourangeau; Boeda, *dit* Manseau; *dit* Bagnère; — Lecouile, *dit* Beauceron; — Mahé nois; — Théodore, *dit* Allemand; — Belivan, *dit* Lepoivre, *dit* Beauceron; — Rabanni, *dit* Beaucero vert, *dit* Rochelais.

Barbier, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, D... G... Montpellier; — Mathieu, *dit* Bordelais le Franc Cœur — Borinard, *dit* Clermont le Résolu, P.. C.. P.. 1828, D... G... T... de Bordeaux, 1833; — Bo Languedoc le Solide (initie); — Clugnac, *dit* Borde d'Amour (S); — Péters, *dit* Bordelais la Rose d'Am P.. de Marseille, 1824; — Dubois *dit* Bordelais, l mable; — Girardet, *dit* Genevois la Réjouissance bert, *dit* Montpellier la Réjouissance, S.. C.. T.. d 1838; — Voyer; — Faure; — Saisse.

LA ROCHELLE.

Gaspard, *dit* Avignonnais le Cœur Sincère, P.. C. Rochelle, 1840; — Rul, *dit* Ronergue le Résolu; — *dit* Vivarais sans Regret; — Benard, *dit* Parisien le — Beaunies, *dit* Tourangeau le Cœur Aimable; Querçy le Beau Tour de France.

Lapeyre, *dit* Gascon; — Vuillaume, *dit* Tonra Saulnier, *dit* l'Angoumois; — Buisson, *dit* Beziers; Père des compagnons du Devoir de Liberte de la Ro

NANTES.

Becker, *dit* Lorrain le Bien Aimé, D... G... T.

tes, 1841; — Théron, *dit* Languedoc la Belle Conduite; — Féraud, *dit* Provençal la Clef des Cœurs (S); Thibaud, *dit* Dauphiné la Sagesse Couronnée (S); — Trocon, *dit* Bugiste le Cœur Constant; — Pourret, *dit* Vivarais le Laurier d'Honneur; — Jallaquier, *dit* Sommière Bon Accord (S); — Ploton, *dit* Vivarais sans Gêne; — Marlier, *dit* Parisien Franc Cœur.

Malfroy, *dit* Chablaisien (S); — Rolle, *dit* Dauphine; — Pesout, *dit* Clermont; — Lacroix, *dit* Beauceron; — Martin, *dit* Nantais; — Pucemain, *dit* Lamballe.

Kessler, *dit* Suisse le Résolu, C.. P.. T.. et D.. G.. T.. de Nantes, 1820 et 1823; — Theriton, *dit* Nantais; — Dubois, *dit* Beziers la Belle Conduite.

USINE ROYALE D'INDRET.

Silfren, *dit* Montpellier Va de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1826, C.. P.. T.. de Tours, 1832. etc.; — Role, *dit* Champagne sans Façon; — Bonnefois, *dit* Comtois le Cœur Sincère; — Félycyrolles, *dit* Gévaudan (S); — Luc Léonard.

SAUMUR.

Gatineau, *dit* Saumur la Rose d'Amour; — Frenzer, *dit* Prussien l'Ami des Arts; — Martin, *dit* Beauceron; — Gerard, *dit* Saumur; — Belbain, *dit* Bayonnais.

TOURS.

Savary, *dit* Tourangeau le Bien Aimé, D.. G.. T.. de Marseille, 1825; — Chapoton, *dit* Poitevin la Belle Conduite, P.. C.. P.. de Tours, 1836. etc.; — Guérin, *dit* Tourangeau le Soutien de Liberté; — Gauvrit, *dit* Poitevin la Violette, P.. C.. P.. de Tours, 1841; — Latourre, *dit* Bigore la Belle Conduite, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839, S.. C.. T.. de Chartres, 1840; — Aimard, *dit* Vivarais le Résolu; — Jadin, *dit* Lyonnais l'Amour Fidèle; — Lavaute, *dit* Languedoc l'Aimable Cœur, P.. C.. P.. et S.. C.. T.. de Tours, 1839 et 1840; — Desbouis, *dit* Nivernais l'Ami des Arts, S.. C.. T.. de Tours, 1841; — Decolsons, *dit* Dauphiné la Sagesse; — Michou, *dit* Mâconnais le Bien Aimé; — Charon, *dit* Mauseau l'Estime des Vertus; — Mloutant, *dit* Mâconnais Franc Cœur; — Majurel, *dit* Montpellier l'Ami de la Justice; — Bremont, *dit* Lyonnais l'Immortel Souvenir; Dupon, *dit* Toulousain l'Estime des Vertus; — Balzian, *dit* Gascon Bon Accord.

Romien, *dit* Genevois; — Laucelain, *dit* Rennois; — Dousin, *dit* Tourangeau; — Leroy, *dit* Blois; — Lecourps, *dit* Vendôme; — Lebon, *dit* Libourne; — Cauret, *dit* Vivarais; — Goulet, *dit* Beauceron; — Godefroy, *dit* Parisien.

Donna, die Besessenen; — Lotum, die Besessenen; — Tanti,
die Napolais; — Marghera, die Pariser; — Tanti, die
Napolais.

CHARACTERISTICS:

CHARTRES.
Michel, dit Clermont le Bon Soir, P.. C.. P.. de Chartres,
1811; — Rocher, dit Languedoc le Divertissant, P.. C.. P.. de
S.. C.. T.. de Chartres, 1840 et 1841; — Laurenti, dit Toul-
sain la Douceur; — Davanier, dit le Cœur Joyeux
(S; — Maille, dit Dauphin le
Guignon l'Ami des Arts; —
Alme.

Lebensf. d. d. T.

Lebonnet, dit
Sabouré, dit T

Sabouré, du
tel, du même

Alban, dit

Beauceron is

Beauceron 10
- Largoni, d

1025, S. C.

1025. S. C.
Viguer, dif

Viguer, au
le cœur co

C. P. T.

C. P. T.
ron la Sage

ron la Sag
Beaucceron

Beauceron
Coat, 272

CONFIDENTIAL

Die, die
Belle Cond

Belle Goss
appears to

Chapman

Chapman
Montpelier

Modipelli
Pere de

AVIO

Les compagnons qui, après avoir lu
bout à l'autre et attentivement le *Lien*
Compagnonage, aurent quelques ob-
jections sérieuses à faire à son auteur, adre-
sser leurs lettres à *ASNICOL PERRIGUIN*,
Faubourg-Saint-Antoine, n° 104.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

Un mot sur ce volume	page
Lettre de Bourguignon la Fidélité.	
L'union des ouvriers (chanson) par le même. .	
Lettre de Nantais Prêt à Bien Faire.	
Le Jardin du Compagnonage (chanson) par le même	
Première Lettre de la Vertu de Bordeaux. . . .	
Deuxième Lettre de la Vertu de Bordeaux. . .	
Réponse aux Lettres de la Vertu de Bordeaux. .	
Première Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.	
Les Adieux au tour de France (chanson) par le même	
Le vieux Francœur (chanson) par le même. . .	
Réponse à la Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.	
Lettre des Compagnons de Bordeaux.	
Réponse à la Lettre des Compagnons de Bordeaux	
Lettre de Moreau, sociétaire de l'Union.	
Réponse à la lettre de Moreau, dit Tourangeau .	
Deuxième Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.	
Réponse à la Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs	
Lettre de l'auteur au tour de France.	
Rapport de l'auteur avec M ^{me} George Sand. . .	
Lettres de M ^{me} George Sand	
Second tour de France de l'auteur.	
Lettre de Beau Désir le Gascon.	
Réponse à la Lettre de Beau Désir le Gascon. .	
Lettre de Bien Décidé le Briard.	
Quelques couplets sur le tissage, par le même.	
Réponse à la Lettre de Bien Décidé le Briard. .	
Lettre de Tourangeau , Affilié.	
Chanson à l'auteur, par le même.	
Réponse à la Lettre de Tourangeau , Affilié.	

Lettre d'Antoine le Provençal. . .	94
Réponse à la Lettre d'Antoine le P. laquelle on passe en revue <i>Constitutionnel</i> , un du . . .	110
Quelques mots au <i>Messenger</i> . . .	115
Chansons de divers auteurs. . .	116
Le Devoir des Compagnons. . .	117
A l'amitié. . .	118
L'ordre du jour des Compagnons. . .	120
Les conseils de la raison. . .	122
Les sobriquets. . .	123
Voyage dans l'autre monde. . .	124
Ne formons qu'un faisceau. . .	125
L'alliance des corps. . .	126
Le sergent Compagnon. . .	127
La paix. . .	128
Dialogue sur la versification. . .	129
Dialogue sur le système métrique. . .	130
Dialogue moral et religieux. . .	131
Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être. . .	132
Liste des Souscripteurs à cette édition. . .	133
Avis. . .	134

FIN DE LA TABLE.









**THE BORROWER WILL BE CHARGE
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.**

**Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-241**

